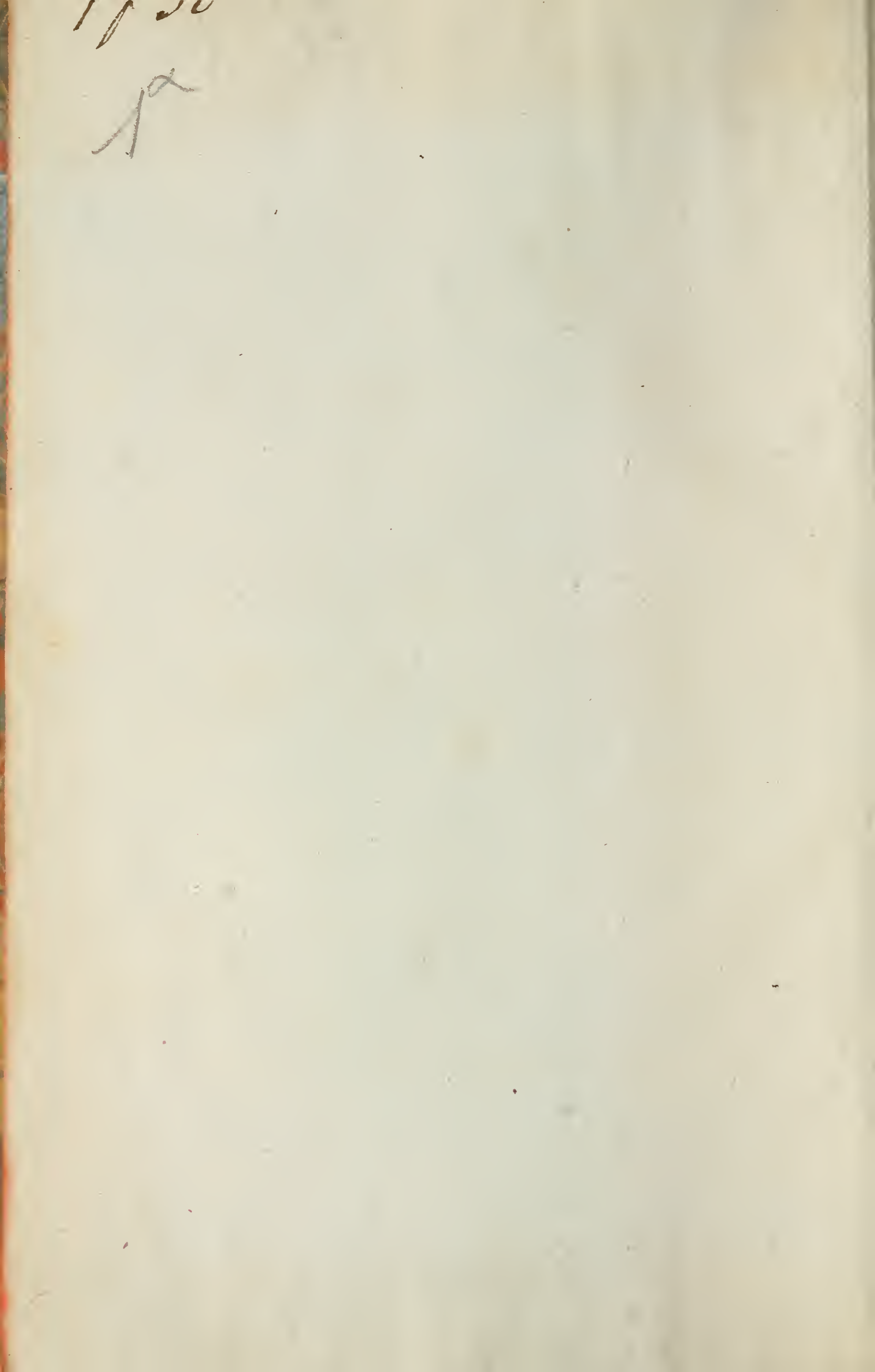







1ª

LES JAMMABOS

OU LES

MOINES JAPONOIS.

TRAGÉDIE.



Falbaire de Quingey, Charles

LES JAMMABOS
OU LES
MOINES JAPONOIS:
TRAGÉDIE.

Dédiée aux manes de HENRI IV,

Et ſuivie de remarques hiſtoriques.

Sint ut ſunt, aut non ſint.
Et reſpondit terra, *non ſint.*



1779.



AUX MANES

DE

HENRI IV.



O toi, le plus grand des rois & le meilleur des hommes, toi dont le nom, cher à l'Europe entiere, fait encore verser des larmes d'attendrissement à tous les François, & réveille dans tous les cœurs le souvenir

du fanatiſme des prêtres & des attentats des moines, permets que je te conſacre un ouvrage fait contre les moines coupables & les prêtres fanatiques & cruels! Hélas! ta vie, qui étoit pour nous un bienfait du ciel, a été l'époque la plus célebre de leur audace & de leurs fureurs. Si quelque téméraire entreprend de les défendre, & oſe blâmer le but que je me ſuis propoſé, je ne lui répondrai point, je le menerai au lieu où ta cendre repoſe, & je lui dirai: regarde & frémis, ma juſtification eſt écrite ſur cette tombe.

O mon maître! ô mon roi! quel monſtre eſt donc le fanatiſme? Quels cœurs ont donc les prêtres & les moines, puiſque tes vertus

ni tes bienfaits ne purent les désarmer? Réjouis-toi, ombre illustre! ils ne sont plus aujourd'hui tels que ton siecle les a vus. La raison a brisé dans leurs mains les armes qu'ils tenoient de la crédulité & de l'ignorance. Le regne de la superstition est passé, mais les plaies qu'elle fit à ton peuple ne sont pas toutes fermées. Il en est une qui saigne encore, une sur laquelle il est tems que la tolérance verse un baume salutaire; & c'est du pied de ta statue que toute la France, tendant avec moi les mains vers le digne Héritier de ton trône, le conjure à genoux de rendre enfin les droits de citoyen à des sujets utiles & paisibles, & de ne plus per-

mettre qu'on persécute en eux une religion qui nous a donné un Henri IV *&* *deux* Sully.

26 Octobre 1778.

PRÉFACE.



PRÉFACE.

Voici la premiere fois que les Japonois sont mis sur la scene, & j'ai cru que ceux de mes lecteurs à qui ce peuple est peu connu, seroient bien aises de trouver dans des notes ce qu'il importe le plus de savoir sur sa religion, son gouvernement, son caractere & ses mœurs.

L'ordre des Jammabos existe encore aujourd'hui. Je conviens que ces religieux ne sont pas précisément tels que je les représente dans ma tragédie ; mais rassemblant tous les vices des différens moines du Japon, j'en ai composé le caractere des Jammabos & des Bonzes, pour peindre en eux l'esprit monacal de ces contrées idolâtres. Si l'on m'accuse d'exagération ou de calomnie, j'en appelle aux jésuites. Ils ont dès long-tems pris soin de répondre à mes critiques & de confondre les incrédules. Leurs missionnaires nous attestent qu'en général les prêtres & les religieux Japonois sont avares, fourbes, ambitieux, inhumains, en un mot, les plus orgueilleux & les plus méchans de tous les hommes.

On ne devroit point, à ce portrait, préſumer que ceux qui en ſont l'objet, puſſent avoir jamais eu rien de commun avec les miniſtres d'une religion ſainte. Cependant je ſuis contraint d'avouer que la corruption, l'ignorance & le fanatiſme ont quelquefois mis entr'eux des traits de reſſemblance. Mais mon ouvrage n'en ſera que plus utile. On rend hommage à la pureté du chriſtianiſme, en flétriſſant d'un opprobre éternel les membres qui l'ont déshonoré. Dévouer à l'exécration publique les prêtres ſéditieux & cruels, les moines impoſteurs ou ſcélérats, c'eſt avertir la terre du reſpect qu'elle doit aux dignes paſteurs dont la bienfaiſance égale les lumieres, & aux pieux cénobites qui, ſéparés de la ſociété, rempliſſent encore le devoir de la ſervir, & ſavent par des travaux utiles ou par des vertus paiſibles lui payer le prix de la protection & des bienfaits qu'ils en reçoivent.

Peut-être arrivera-t-il auſſi que beaucoup de gens croiront voir dans cette piece de fréquentes alluſions à une ſociété fameuſe, dont la deſtruction vient d'occuper & de ſurprendre toute l'Europe. Je n'ai rien à dire ſur les différentes idées que pourront avoir mes lecteurs. Je laiſſe à ceux qui voudront faire des applications, le ſoin d'en

apprécier la justesse & d'en montrer la vérité. Quant à moi, je ne dois répondre au public que de ce que j'ai dit réellement. Les remarques qui suivent ma tragédie, s'étendent à un grand nombre d'objets divers, quoique relatifs à mon plan, & j'y développe clairement mes intentions & mes pensées. J'ajouterai encore ici que toute espece de moines qu'on a pu ou qu'on pourra jamais comparer à mes Jammabos, mérite certainement d'être anéantie. Si, comme tous les parlemens de France, tous les souverains de la chrétienté & le chef même de l'église semblent l'avoir décidé, les jésuites ont en effet donné lieu à cet affreux parallele, ils ne peuvent se plaindre de personne, & l'on ne doit s'étonner que d'une chose, c'est qu'ils aient existé si long-tems.



ACTEURS.

TAIKO, *empereur séculier du Japon.*

OKIMAS, *fils ainé* } *de Taiko.*
TAMMA, *second fils* }

AGENIE, *princesse du royaume de Corée, élevée à la cour de l'empereur du Japon.*

ILMAGIS, *premier ministre de Taiko.*

URANKA, *chef des Jammabos, moines du Japon.*

MURAMI, *Bonze renégat, actuellement Jammabos & confident d'Uranka.*

TADNÉ, *suivante d'Agénie.*

Troupe de Jammabos.

Troupe de Coréens.

Troupe de Japonois.

Officiers & gardes de l'empereur.

La scene est à Jëdo, capitale du Japon, sur le bord de la mer, dans le palais de l'empereur.

LES JAMMABOS.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

URANKA, MURAMI.

MURAMI.

VOICI donc le grand jour où descendant du trône,
L'empereur veut, dit-on, abdiquer la couronne.
Nos autels, notre culte, objet de ses mépris,
Vont être relevés par la main de son fils;
Et le Japon rentrant sous l'empire des prêtres,
Nous régnerons bientôt où régnoient nos ancêtres.
Les prodiges nombreux qu'opere votre bras,
Ont enfin à vos pieds fait tomber Okimas:
L'avantage des ans l'appelle au diadème,
Et l'on va sous son nom vous couronner vous-même.
Mais quel sombre chagrin semble d'un voile épais
Envelopper vos yeux alarmés & distraits?

URANKA.

L'espoir qui t'éblouit, te cache les nuages
D'où mon œil attentif craint encor des orages.

J'obſerve l'empereur, je le vois agité,
Il eſt morne, penſif, j'en ſuis épouvanté.
En vain à me flatter il force ſon courage,
Mon pouvoir l'y contraint, il me hait davantage;
Et ce ſceptre fatal, dont il va diſpoſer,
En ſortant de ſa main peut encor m'écraſer.
A l'ainé de ſes fils avant qu'il le remette,
Peut-être que Taiko prétendra qu'il l'achette
Par un lâche abandon, un ſacrifice affreux
De ſa religion, de nous & de nos dieux.
Eſt-il quelques forfaits que dans le rang ſuprême
On ne penſe couvrir avec le diadême?
Okimas tiendra-t-il contre un prix ſi flatteur?
Mais quand l'ambition ſe tairoit dans ſon cœur,
L'amour nous y trahit; il adore Agénie
Qui, de Confucius ſuivant la ſecte impie,
Va pour dot aujourd'hui porter à ſon époux
L'empire de Corée & ſon mépris pour nous.
Songe encore à Tamma, Tamma dont l'ame altiere
Brave en moi l'ennemi que craint au moins ſon pere.

MURAMI.

Qu'importe de Tamma la haine & le courroux?
Ils feront impuiſſans, ſi ſon frere eſt pour nous.

URANKA.

Il m'a fait en ces lieux ordonner de me rendre,
Et je vais voir enfin ce que j'en dois attendre.
Je ne ſais ſi pour nous ſon cœur voudroit changer;
Mais s'il l'oſoit....

MURAMI.

Eh bien, il faudroit nous venger.
Le ciel entre vos mains n'a-t-il pas mis ſa foudre?
Quoi, ſeigneur, les rochers par vous ſont mis en poudre,
Les arbres en éclats volent à votre voix,
De ſon ſein embraſé la terre entend vos loix,
Et vous ne pourriez pas, entr'ouvrant ſes abimes,
Par un miracle utile y plonger vos victimes?
Mais quand les cieux pour vous ne s'ébranleroient pas,
A leur défaut, ſeigneur, n'aurez-vous pas nos bras?
De tous les Jammabos chef ſaint & redoutable,
Vous commandez en dieu ſur ce corps formidable,
Et ſous vous à la fois pontifes & ſoldats
Nous vous ſuivons au temple, ou volons aux combats.
Parlez, & dans l'inſtant nos mains obéiſſantes
Vous feront à l'envi mille offrandes ſanglantes.
Jamais impunément fut-on nos ennemis?
Mais ſi c'eſt peu des bras à vos ordres ſoumis,
S'il en faut d'étrangers, dans un beſoin extrême
Vous pourrez avec nous armer les Bonzes même.

URANKA.

Toi qui fus de leur corps, & qui n'en es ſorti
Que pour entrer ſous moi dans un meilleur parti,
As-tu donc oublié quelles haines fatales
Diviſent de tout tems nos deux ſectes rivales?
Ils ſuivent Siaka, nous ſervons les Camis;
Notre culte, nos dieux, tout nous rend ennemis;
Tout allume entre nous une éternelle guerre,

Et ſouvent notre ſang a fait rougir la terre.

MURAMI.

Ils ſont nos ennemis; mais de Confucius,
De tous ſes ſectateurs ils le ſont encor plus.
De ce vil philoſophe adoré dans la Chine,
Taiko, pour nous confondre, apporta la doctrine.
Sappant également toute religion,
Elle ordonne aux mortels d'uſer de leur raiſon,
De n'avoir que leurs cœurs pour docteurs & pour maîtres,
De vivre vertueux, & de braver les prêtres.
Les bonzes plus que nous ſe ſont vus avilis;
La pauvreté, pour eux pire que le mépris,
Eſt venue à ſa ſuite; & des fureurs nouvelles
Leur faiſant oublier nos antiques querelles,
Ce ſont eux aujourd'hui qui s'offrent par ma voix,
Pour nous venger enſemble, à marcher ſous vos loix.

URANKA.

De la réunion que leur ſecte deſire
Je conçois l'avantage, & j'y pourrai ſouſcrire.
Oui, ſi de dieux divers miniſtres oppoſés,
Partageant entre nous les peuples diviſés,
De cultes différens nous leur donnons l'exemple,
L'intérêt eſt un dieu qui pour nous n'a qu'un temple.
On peut à ſes autels changer ſans s'avilir:
Pour perdre l'empereur ceſſons de nous haïr,
Et plus prudens enfin, lançons au diadême
Les traits qu'en nos débats nous perdions ſur nous même.
Car je touche au moment qui fixe mes deſtins;

Le glaive eſt ſur ma tête, ou le ſceptre en mes mains.
Vois comme autour de nous tous les eſprits fermentent;
Avec nos partiſans nos ennemis s'augmentent.
Peut-être ici bientôt faudra-t-il qu'Uranka
Frappe un coup dont au loin la terre tremblera,
Et je n'aurai jamais d'un plus affreux prodige
Epouvanté ces lieux.

MURAMI.

Notre intérêt l'exige.

URANKA.

Mais je voudrois d'abord apprendre quel ſuccès
Ont eu chez les Chinois mes envoyés ſecrets.
La conſpiration, dont j'y jetai le germe,
S'ils l'ont ſu fomenter, doit toucher à ſon terme.

SCENE II.

URANKA, MURAMI, un autre JAMMABOS.

LE JAMMABOS, *à Uranka.*

SEIGNEUR, deux Jammabos avec art déguiſés,
Et que méconnoîtroient vos yeux même abuſés,
Arrivent, l'un de Chine, & l'autre de Corée.

URANKA.

Leur préſence au Japon doit reſter ignorée.
As-tu leurs lettres? — Donne, & va veiller ſur eux.

(*Le Jammabos donne des lettres à Uranka, & ſe retire.*)

SCENE III.

URANKA, MURAMI.

URANKA, *ouvrant les lettres.*

On ne vient point encore ; ouvrons.

MURAMI.

Quoi ! dans ces lieux ?
Si l'on vous ſurprenoit ?

URANKA.

Un chiffre inexplicable
Couvre ici nos ſecrets d'un voile impénétrable,
Et dans toute autre main ces écrits parvenus
N'offriroient aux regards que des traits inconnus.
J'approuve cependant ta ſage prévoyance.
Il ne faut point ici donner de défiance,
Et je ſors un moment. Je vais quelques inſtans
Parcourir à l'écart ces papiers importans.

SCENE IV.

MURAMI *ſeul.*

Ils ne renferment pas l'intéreſſant myſtere
Des prodiges affreux que nous te voyons faire.
Voilà le grand ſecret que je veux pénétrer,
Et le ſeul qu'à ma foi tu craignes de livrer.

Quoi ! ne pourrai-je enfin, habile à le ſurprendre,
Juſqu'au fond de ton cœur parvenir à deſcendre ?
Des Bonzes vainement abandonnant la loi,
J'ai feint de les quitter, pour m'attacher à toi ;
De cet ordre chéri, dont je ſuis l'émiſſaire,
Tu me crois dès long-tems le plus grand adverſaire :
Admis à tes conſeils, je me vois à préſent
De tous tes noirs projets l'intime confident,
Et ne puis découvrir par quel art, quels preſtiges,
S'operent à nos yeux ces prétendus prodiges
Qui, faiſant devant toi trembler tous tes rivaux,
Ont élevé ſi haut l'ordre des Jammabos.
Il te doit ſa grandeur, il te doit ſa puiſſance ;
Puiſſe le mien un jour me devoir ſa vengeance !
J'oſe au moins l'eſpérer. Ne nous rebutons pas.
Quand le piege eſt par-tout attaché ſur nos pas,
Arrive tôt ou tard l'heure que l'on y tombe.
Mais à toute heure auſſi je marche ſur ma tombe.
Du perfide Uranka l'œil eſt ſi pénétrant !
Si le ſoupçon entroit dans ſon cœur défiant,
Le fer ou le poiſon, dont il ſait trop l'uſage,
M'auroient rendu bientôt victime de ſa rage.
Je frémis quelquefois des dangers que je cours :
N'importe, s'il le faut, ſacrifions mes jours.
Je ſuis bonze, & je veux, aux dépens de ma vie,
Immoler à ma ſecte une ſecte ennemie.



SCENE V.

MURAMI, URANKA.

URANKA.

L'EMPEREUR de la Chine eſt demain détrôné,
Et par deux Jammabos doit être aſſaſſiné :
Son neveu lui ſuccede, &, pour nous plus propice,
Permet qu'en ſes états mon ordre s'établiſſe.

MURAMI.

Songez que les lettrés y ſont nos ennemis.

URANKA.

Je prétends que par-tout ils ſoient anéantis.
Celui de Taïven, philoſophe ſauvage,
Qui contre nous, dit-on, compoſoit un ouvrage,
Fut hier poignardé.

MURAMI.

L'on nous ſoupçonnera.

URANKA.

On ne peut nous convaincre, & l'exemple effraîra.
D'ailleurs le mandarin eſt pour nous plein de zele;
Sa femme le gouverne, & nous diſpoſons d'elle,
On peut compter ſur eux. Mais écoute & frémi.
Le gouverneur d'Ava, le prince Iſanami,
Dont je croyois pour moi l'amitié véritable,
Me porte au fond du cœur une haine implacable.
Le jour qui précéda la fête d'Amidas

A trois de ſes amis il dit dans un repas
Que, du gouvernement s'il tient jamais les rênes,
Il jure notre perte & me garde des chaînes.
C'eſt à toi de les craindre, & bientôt tu verras,
Ingrat, que j'ai par-tout & des yeux & des bras!
Au reſte nous avons dans l'isle de Corée
Des partiſans nouveaux, dont la foi m'eſt livrée,
Et qui, ſecrétement à mon ordre agrégés,
Sont tous à m'obéir par leurs vœux engagés.
J'en tiens ici la liſte, & j'y vois avec joie
Les nombreux défenſeurs que le ciel nous envoie.
Nos tréſors avec eux ſemblent s'accroître auſſi.
Ce célebre habitant des rives d'Aömi,
Qu'envers tous ſes parens nous aigriſſions ſans ceſſe,
A fait un teſtament qu'a dicté notre adreſſe:
Il nous legue ſes biens.

MURAMI.

Nous attendrons long-tems.
Seigneur, il eſt encore à la fleur de ſes ans.

URANKA, *ſouriant.*

Le ſoir il étoit mort, & ce riche héritage
A dès le lendemain été notre partage.
Mais Okimas paroît. Sors, & n'entreprends rien
Que nous n'ayons enſemble un nouvel entretien.

*

SCENE VI.

URANKA, OKIMAS.

OKIMAS.

Mon pere, de l'empire abandonnant les rênes,
Va les mettre en des mains plus jeunes que les ſiennes.
Cet honneur me regarde, & ſon attrait flatteur
Jamais, cher Uranka, ne corrompra mon cœur.
Pour mes dieux & pour vous rempli du même zele,
Je vous ferai monter au trône où l'on m'appelle,
Et je veux de mon ſceptre étayer vos autels.
O vous, puiſſans Camis, eſprits purs, éternels,
Vous qui, tout à la fois nos dieux & nos ancêtres,
Autrefois du Japon fûtes les premiers maîtres,
Revenez y régner, & ſouffrez que mon bras
A vos loix de nouveau ſoumette ces états!
Mais où va mon audace! inſenſés que nous ſommes!
Les dieux ont-ils beſoin d'être aidés par les hommes,
Et le mortel doit-il leur offrir un appui
Fragile, indigne d'eux, & foible comme lui?

URANKA.

Quand il le veut ſans doute, arbitre du tonnerre,
Le ciel peut ſe paſſer du ſecours de la terre.
Mais, pour récompenſer ou punir les humains,
Il permet qu'ici bas ils faſſent leurs deſtins.
Quand il a de nos cœurs éclairé l'ignorance,
D'une oiſive vertu ſa juſtice s'offenſe.

Des prodiges, ſeigneur, ont deſſillé vos yeux;
N'eſt-ce qu'en les priant que vous ſervez nos dieux?

OKIMAS.

Eh bien, je jure donc de m'armer pour leur gloire,
De forcer tout mon peuple à les ſuivre, à les croire.
Vous conduirez mon glaive, & ma docile voix
Ne fera que dicter vos arrêts & vos loix.

URANKA.

Pourrez-vous, dans les bras de la belle Agénie,
Ne point trahir des dieux dont elle eſt ennemie?
Ah! l'ivreſſe des ſens, votre amour, ſes appas
Vous égarant bientôt....

OKIMAS.

Non, ne le croyez pas.
Mais, pour mieux aujourd'hui diſſiper votre crainte,
Je veux qu'un nouveau nœud, qu'une union plus ſainte
M'attache encore à vous. On dit que quelquefois
Vous avez à votre ordre aſſocié des rois.

URANKA.

Quelques-uns ont jadis brigué cet avantage,
Et les faveurs du ciel devinrent leur partage.
A la gloire des dieux leur regne conſacré,
Sur la terre à jamais ſe verra célébré.

OKIMAS.

Je demande de vous, j'attends la même grace;
Et puiſſe auſſi mon nom mériter qu'on le place
Sur vos faſtes ſacrés! Dans une heure en ces lieux
Revenez m'adopter & recevoir mes vœux.

De vos principaux chefs une troupe choiſie
Doit ſans doute aſſiſter à la cérémonie;
Mais il faut que mon pere, encor pendant un tems,
Ignore, s'il ſe peut, ces ſaints engagemens.
La princeſſe paroît. J'apperçois à ſa ſuite
Des peuples de Corée une nombreuſe élite
Qui, pour voir ſon hymen, a traverſé les mers,
Et d'acclamations fait retentir les airs.
Allez, cher Uranka, quelqu'amour qui m'enflame,
Entre Agénie & vous je partage mon ame,
Et deſire ardemment que, partageant ma foi,
Mon amante à vos pieds penſe un jour comme moi.

SCENE VII.

OKIMAS, AGENIE, TADNÉ, troupe de CORÉENS.

AGÉNIE.

SEIGNEUR, je vous préſente avec quelqu'aſſurance
Un peuple qui jadis vous dut ſa délivrance.
On aime toujours ceux qu'on combla de bienfaits,
Et l'on ſe plaît à voir les heureux qu'on a faits.
Mes ſujets, comme moi, victimes des Tartares,
Seroient encor ſans vous en proie à ces barbares.
Avec joie aujourdhui les Coréens vont tous
Dans leur libérateur révérer mon époux,
Et d'avance à vos pieds apportant leur hommage,
Ont

Ont voulu de leur roi voir l'auguſte viſage.
Allez, peuple fidele, & ſoyez à jamais
De votre bienfaiteur les vertueux ſujets.
Chériſſez Okimas comme votre princeſſe,
Béniſſez notre hymen, & que, pleins d'alégreſſe,
Quand j'irai dans le temple en ſerrer le lien,
Tous vos cœurs à l'autel accompagnent le mien.

SCENE VIII.

OKIMAS, AGENIE, TADNÉ.

OKIMAS.

Il brille donc enfin, belle & tendre Agénie,
Ce jour tant ſouhaité, le plus beau de ma vie!
Au gré de mes deſirs, juſqu'à ce doux moment,
Le tems ne couloit pas aſſez rapidement,
J'accuſois ſa lenteur: qu'à préſent il s'arrête,
Pour fixer l'aſtre heureux qui luit ſur notre tête!
Puiſſent toujours vos feux répondre à mon ardeur,
Et ma félicité faire votre bonheur!

AGÉNIE.

Seigneur, depuis long-tems je vous ai laiſſé lire
Dans un cœur dont l'hymen vous deſtinoit l'empire.
La politique en vain prétendroit nous unir,
Si l'amour à ſes loix n'avoit ſu m'aſſervir.

OKIMAS.

Ah, ſans doute mes dieux, récompenſant mon zele,

M'en font payer le prix par une main ſi belle !
Des Camis chaque jour j'éprouve la faveur.
C'eſt vainement qu'ils ſont blaſphémés par l'erreur,
Que, ſoulevant contre eux ſa raiſon téméraire,
L'incrédule oſe ici leur déclarer la guerre.
Ma foi, ma piété croît avec leurs bienfaits ;
Puiſſe leur grace encor pénétrer de ſes traits
Et ſoumettre le cœur de celle que j'adore !
Oui, pour vous, ma princeſſe, ici je les implore ;
Oui, tous les jours au ciel je demande inſtamment
D'opérer dans votre ame un heureux changement ;
Et je vais préparer un nouveau ſacrifice,
Qui pourra l'obtenir de ſa bonté propice.

SCENE IX.

AGENIE, TADNÉ.

AGÉNIE.

TRISTE prévention ! étrange aveuglement !
O perfide Uranka ! juſqu'à quand mon amant
Portera-t-il le joug dont ta fatale adreſſe
Accable inſolemment ſa crédule foibleſſe !

SCENE X.

AGENIE, TADNÉ, TAMMA, ILMAGIS.

TAMMA.

MADAME, il faut enfin déployer à vos yeux
Ce cœur que tyrannise un amour malheureux.
Okimas vous adore, Okimas sut vous plaire;
Je ne murmure point du bonheur de mon frere,
J'aime aussi mon rival. Vivez, régnez en paix
Dans des lieux dont je dois m'éloigner pour jamais!
L'hymen va vous unir, mon pere vous couronne,
Des marches de l'autel vous monterez au trône;
Et moi, dès qu'à vos pieds de la soumission
J'aurai donné l'exemple aux peuples du Japon,
Que vous aurez reçu mes vœux & mon hommage,
Je fuirai pour toujours un dangereux rivage,
Où mes feux, dès demain trop indignes de nous,
Pour moi seront un crime, un outrage pour vous.

AGÉNIE.

A ce triste discours justement confondue,
Je voudrois dérober mon trouble à votre vue.
Que puis-je vous répondre? Hélas! depuis long-tems
Vous connoissez, seigneur, mes secrets sentimens.
Je ne m'en défends pas: oui, j'aime votre frere.
Ses bienfaits, mon penchant, les vœux de votre pere,

Tout lui ſoumit mon cœur. Quand au bruit de mes fers,
L'empereur attendri daigna paſſer les mers,
Okimas le ſuivit, & ſon jeune courage
Fit pour moi des haſards l'affreux apprentiſſage.
Dieux! j'avois vu mon pere & les miens maſſacrés
Par des brigands cruels, de carnage altérés.
Déjà j'étois aux fers, & d'un vainqueur ſauvage
La fille de vingt rois ſubiſſoit l'eſclavage,
Quand Okimas parut. C'eſt lui, je m'en ſouviens,
Qui d'un bras tout ſanglant vint m'ôter mes liens.
Vous avez vu depuis avec quelle tendreſſe
Taiko dans ce palais éleva ma jeuneſſe;
Et ſon choix d'Okimas favoriſant l'amour,
Mon cœur s'eſt, par ſon ordre, engagé ſans retour.

TAMMA.

Pourquoi trop jeune encor, ſur les pas de mon pere
Ne pus-je pas alors marcher avec mon frere?
Peut-être... Mais du ſort il faut ſubir les coups:
Qu'au moins, en vous perdant, je ſois digne de vous!

AGÉNIE.

J'eſtime vos vertus, j'aime votre grande ame.
Etouffez, il le faut, une inutile flame:
Mais ſans fuir loin de nous, vous ſaurez la domter.
L'amant diſparoîtra, le héros doit reſter.
D'un néceſſaire appui ne privez pas le trône,
Aidez à votre frere à porter ſa couronne.

TAMMA.

Non, madame, il doit ſeul gouverner ſes états,

Et le ſceptre n'eſt point trop peſant pour ſon bras.
Sans doute ſes vertus rendront ſon regne illuſtre;
Mais le ſouffle d'un prêtre en peut ternir le luſtre.

AGÉNIE.

Ah! c'eſt ce que je crains. La ſuperſtition
Aux pieds d'un impoſteur avilit ſa raiſon.

TAMMA.

Eſpérons que d'un fourbe & de ſes vains prodiges,
Un charme plus puiſſant détruira les preſtiges.
Ce miracle, madame, appartient à vos yeux,
Et pourra de l'amour être l'ouvrage heureux.
Mais il faut votre main, une main adorée,
Pour briſer un bandeau dont la trame eſt ſacrée.
Mon frere vous épouſe, il vous aime; il ſuffit.
Maîtreſſe de ſon cœur, éclairez ſon eſprit;
Sur-tout de ce miniſtre empêchez la retraite.

AGÉNIE.

Dans quel étonnement l'un & l'autre me jette!
Le croirai-je, Ilmagis? ſe peut-il qu'en ce jour
Vous penſiez à quitter vos emplois & la cour?

ILMAGIS.

Las du fardeau brillant d'un trop long miniſtere,
Je cherche enfin, madame, un repos néceſſaire.
Quelle époque jamais peut avec plus d'éclat
Terminer des travaux conſacrés à l'état,
Que le couronnement d'une grande princeſſe,
Digne, par les vertus dont brille ſa jeuneſſe,
De remplir aujourd'hui le trône glorieux,

Où la place un hymen qui comble tous nos vœux?

AGÉNIE.

Quel aſtre a donc frappé tout ce qui m'environne?
Quoi, tout le monde ici me fuit & m'abandonne!
Les prêtres, je le vois, impriment la terreur
D'un regne qui, dit-on, va devenir le leur.
Sur l'eſprit d'Okimas une ſecte inſolente
A pris un aſcendant qui répand l'épouvante.
Un prince foible, hélas! qu'entourent des méchans,
Se fait craindre ſouvent à l'égal des tyrans.
Plaignez-le; mais, ſeigneur, par un effort ſuprême,
Malgré les Jammabos & la cour & lui-même,
Bienfaiteur de l'état, miniſtre citoyen,
Dût-on vous en punir, faites toujours le bien.
Que dis-je! on vous reſpecte, Okimas vous eſtime,
Il ne ſouffrira pas qu'Uranka vous opprime.
Vous ne partirez point, je n'y puis conſentir,
Et de votre deſſein je vole l'avertir.

SCENE XI.

TAMMA, ILMAGIS.

ILMAGIS.

AINSI de nos travaux l'eſpérance eſt perdue!
Mon œil ſur l'avenir porte en tremblant ſa vue;
Et tout m'annonce, hélas! les plus affreux malheurs.

TAMMA.

Vous cédez trop peut-être à de vaines terreurs.
Les ſages réglemens que publia mon pere,
Les loix qu'il établit ſeront une barriere
Contre les maux qu'ici je vous vois redouter.

ILMAGIS.

Cette barriere eſt foible, & ne peut réſiſter.
Chez un peuple ſoumis au pouvoir arbitraire,
Rien n'a de conſiſtance & tout eſt éphémere.
Si le deſpot eſt grand, ſon génie à l'état
Communique, un moment, ſa force & ſon éclat;
Mais quand l'homme n'eſt plus, la nation retombe;
Le bien qu'il avoit fait diſparoît ſur ſa tombe;
Et ſa ſageſſe en vain croit l'étendre après lui,
Par des loix que ſa mort doit laiſſer ſans appui.
Seigneur, il faut aux loix des gardiens fidelles,
De zélés défenſeurs, immuables comme elles:
Il faut des magiſtrats chéris & reſpectés,
Par qui les pleurs du peuple au trône ſoient portés;
Dont l'auſtere vertu, l'intrépide courage,
Dans les tems malheureux de diſcorde & d'orage,
Trace au peuple incertain la route du devoir,
Des miniſtres des dieux modere le pouvoir,
Défende les ſujets des traits du fanatiſme,
Et ſauve au ſouverain les maux du deſpotiſme:
Car malheur à celui de qui l'autorité

Pour limite & pour frein n'a que ſa volonté!
Lorſqu'il vient à ſentir que ce pouvoir extrême,
Non moins que ſes ſujets, l'accable auſſi lui-même,
Il ne peut bien ſouvent en décharger ſon bras.
La liberté n'eſt point un fruit de tous climats.
Le peuple qui long-tems en a perdu l'uſage,
Eprouve un vrai beſoin d'être dans l'eſclavage;
Et c'eſt avec lenteur, ce n'eſt que par degré,
Que de ſa ſervitude il doit être tiré.
De l'empereur ici la vertu, le courage,
Avoient heureuſement commencé cet ouvrage:
Mais quelque tems encore il falloit qu'il régnât,
Ou que ſon ſucceſſeur du moins lui reſſemblât.
Si votre pere a l'ame & grande & magnanime,
Il eſt trop confiant, ſoupçonne peu le crime,
Croit gagner les méchans à force de bienfaits,
Et craint les Jammabos moins que je ne voudrois.

TAMMA.

De ces fourbes, hélas! mon frere eſt fanatique.
Sur eux il faut encor qu'avec lui je m'explique;
Et je dois, en quittant ces déplorables lieux,
Faire un dernier effort pour deſſiller ſes yeux.

ILMAGIS.

Il ſera ſans ſuccès, j'oſe vous le prédire.
On ne doit plus ſonger qu'à quitter cet empire.
La Chine eſt ma patrie, & je veux dans ſon ſein

Aller tranquillement achever mon destin.
Vous, si votre projet est toujours de me suivre,
Venez y méditer l'art de régner, de vivre,
Connoître un peuple heureux, étudier ses mœurs,
Voir des prêtres enfin, sans craindre leurs fureurs.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OKIMAS, TAMMA.

OKIMAS.

Est-il vrai qu'en effet mon frere m'abandonne,
Et ſes yeux craignent-ils de me voir ſur le trône?
Vous me feriez haïr ma future grandeur,
Si je ne l'obtenois qu'en perdant votre cœur.

TAMMA.

Vous connoiſſez trop bien un frere qui vous aime,
Pour lui faire aujourd'hui cette injuſtice extrême;
Et d'un pareil ſoupçon le trait injurieux
Egalement ici nous bleſſeroit tous deux.
Quand mon pere en vos mains aura mis cet empire,
Je veux m'en éloigner, afin d'aller m'inſtruire;
Et peut-être il faudroit que les princes divers,
Avant d'y commander, connuſſent l'univers.
Toujours craints & trompés au ſein de leur patrie;
Aſſiégés par l'intrigue & par la flatterie,
Ils n'ont jamais près d'eux que d'adroits courtiſans,
De bas adulateurs, des eſclaves rampans;
Et c'eſt chez l'étranger, loin du rang où nous ſommes,

Que ſans cour, ſans ſujets, n'étant plus que des hommes,
Nous en voyons enfin. Ils oſent nous juger ;
La vérité pour eux eſt alors ſans danger ;
Et nos ſeules vertus attirant leur hommage,
L'eſtime ou le mépris parle ſur leur viſage.
Que ſerviroit d'ailleurs ma préſence en ces lieux ?
Dans nos opinions nous différons tous deux.
La ſuperſtition aux Jammabos vous livre,
Et ce ſont leurs conſeils que vous prétendez ſuivre.

OKIMAS.

Je les conſulterai, je ne le cele pas.
Dans le chemin du ciel ils guideront mes pas,
Et daigneront m'apprendre à faire un digne uſage
Du pouvoir que les dieux me donnent en partage.

TAMMA.

Les prêtres vous diront que, des cieux émané,
Ce pouvoir ici bas ne peut être borné ;
Et du gouvernement les arbitres ſuprêmes,
Il vous rendront deſpote afin de l'être eux-mêmes.
Mais ſi de l'eſclavage un jour vous vous laſſiez,
N'en doutez pas, ſeigneur, ſoudain vous les verriez
Prendre un autre langage & changer de maximes,
Contre l'autorité juſtifier les crimes,
Peſer ſur les autels vos titres & vos droits,
Diſcuter quand on peut aſſaſſiner les rois,
Et parmi vos ſujets prêchant l'indépendance,
Tâcher de les ſouſtraire à votre obéiſſance.
Tels ont toujours été ces hommes dangereux,

Tels ils feront encor chez nos derniers neveux.

OKIMAS.

Dites que le méchant toujours les calomnie.
Mais hautement ici le ciel les juſtifie.
Des ſignes éclatans n'ont-ils pas dans les airs
Du parti le plus juſte averti l'univers ?
Les dieux n'ont-ils pas fait entendre leurs oracles,
Et peut-on réſiſter à la voix des miracles ?

TAMMA.

Cette voix, que le peuple écoute avec terreur,
Souvent d'un fourbe adroit eſt l'ouvrage impoſteur,
L'organe du menſonge, & la ſource féconde
Des ſuperſtitions & des malheurs du monde.
Mille ſectes par-tout, mille religions
Se diſputent ſans ceſſe & nos vœux & nos dons :
Chacune, pour prouver ſa céleſte origine,
Allegue en ſa faveur cette marque divine,
Et le prêtre en tous lieux entretient les mortels
Des merveilles qu'on vit illuſtrer ſes autels.
L'abſurdité, l'erreur s'entourent de preſtiges :
Qui manque de raiſons, a recours aux prodiges ;
Mais ils ſont ſuperflus, quand c'eſt la vérité
Qui vient s'offrir à nous ; & ſa ſimplicité,
Le jour qu'elle répand dès qu'on la voit paroître,
Les biens qu'elle produit la font aſſez connoître.
Eſt-ce donc que les dieux ſans objet, ſans deſſeins,
Voudroient d'un vain ſpectacle étonner les humains ?
Non, pour qu'à leur ſageſſe il ne ſoit pas contraire,

Un miracle toujours doit être néceſſaire ;
Et ſi l'on peut penſer que ces dieux quelquefois
Daignent de la nature interrompre les loix,
On ne peut croire au moins, ſans leur faire une offenſe,
Qu'en de coupables mains dépoſant leur puiſſance,
Ils ſouffrent qu'elle ſoit le prix des attentats,
Le partage brillant des plus vils ſcélérats,
Ni que le ciel ainſi remette ſon tonnerre
A ceux qu'il en devroit écraſer ſur la terre.

OKIMAS.

L'impie en ſa fureur blaſphème envers les dieux,
Et peint leurs favoris ſous ces traits odieux.

TAMMA.

Mais la ſeule raiſon...

OKIMAS.

Prenez garde, mon frere.
On s'égare en ſuivant ce guide téméraire.

TAMMA.

La nature pourtant le plaça devant nous,
Pour tracer notre route & nous éclairer tous.
Dois-je à ce guide ſaint ſubſtituer les prêtres,
Et l'ouvrage de l'homme à celui de ſes maîtres ?
Nous pouvoient-ils jamais faire un préſent plus beau,
Qu'en allumant pour nous ce céleſte flambeau ?
Au fourbe, à l'impoſteur ſa lumiere eſt à craindre ;
Et qui veut nous tromper s'efforce de l'éteindre :
Car c'eſt la nuit qu'on voit les fantômes ſacrés,
Qu'au menſonge, à l'erreur les eſprits ſont livrés ;

Que tout tremblant...

OKIMAS.

Tremblant au pied du ſanctuaire,
Au lieu de raiſonner, il faut croire & ſe taire.
Sans la foi, vos vertus qu'admirent les humains,
Devant les immortels ſeront des titres vains,
Qui d'un juſte courroux ne pourront vous défendre.

(*Voyant entrer Uranka avec quatre Jammabos.*)

Voici les maîtres ſaints, les guides qu'on doit prendre.

(*Tamma ſort avec indignation.*)

(*ſeul.*)

Pourquoi les fuir? — A tout ils auroient répondu.
L'incrédule toujours craint d'être confondu.

SCENE II.

OKIMAS, URANKA, MURAMI, & trois autres JAMMABOS.

OKIMAS.

Du pouvoir de nos dieux ſacré dépoſitaire,
Par qui leur bras vengeur épouvante la terre,
Et vous, d'un corps auguſte intrépides ſoutiens,
Confidens d'Uranka, ſes appuis & les miens,
Approchez, venez tous, à ma vive priere,
Des céleſtes faveurs accorder la plus chere,
Et de plus près à vous m'attachant pour jamais,

Par mon adoption couronnez vos bienfaits.

URANKA.

Oui, ſeigneur, votre zele obtiendra cette grace.
La vertu parmi nous a marqué votre place,
Et vous allez, ſoumis à des devoirs nouveaux,
Monter du rang de prince au rang de Jammabos.

(Il s'aſſied, & Okimas ſe met à ſes genoux.)

MURAMI, *à Okimas.*

Aux ordres abſolus de notre chef ſuprême,
Jurez-vous d'obéir comme à ceux des dieux même;
D'être tel qu'un roſeau flottant entre ſes mains;
D'y ſervir d'inſtrumens à ſes profonds deſſeins;
Et pour nos ennemis ſaintement implacable,
D'en pourſuivre par-tout la race abominable?

OKIMAS, *ayant ſes mains entre celles d'Uranka.*

Je le jure à vos pieds. Tombent ſur moi les cieux,
Si je trahis jamais ces redoutables vœux!

URANKA, *relevant Okimas, & l'embraſſant.*

Soyez donc Jammabos. Que nos montagnes ſaintes,
Quand je l'ordonnerai, de votre ſang ſoient teintes.
Vous voilà maintenant au nombre des ſoldats
Qui, vouant aux Camis & leurs cœurs & leurs bras,
Doivent pour les autels combattre avec courage.
Mais l'intérêt du ciel, notre propre avantage,
Tout exige qu'encor vos vœux reſtent ſecrets:
Ainſi, me conformant au tems, je vous permets
D'épouſer Agénie, & loin de nos retraites,
De vivre dans le rang, dans l'éclat où vous êtes.

Régnez pour que l'erreur, ici proſcrite enfin,
Voie écraſer ſon front ſous un ſceptre d'airain;
Que le lettré ſe cache, & que dans tout l'empire
Le prêtre ſeul triomphe & l'incrédule expire.

OKIMAS.

Seigneur, je ſerai digne & de vous & de moi.
Vos volontés toujours feront ma ſeule loi.
Mais l'édifice ſaint, qui du ciel eſt l'ouvrage,
Ne peut-il s'élever qu'au milieu du carnage;
Et la religion, s'entourant d'échafauds,
Doit-elle à ſon ſecours appeller les bourreaux?

URANKA.

Eſt-ce à nous d'en juger? Aveugles que nous ſommes!
La ſageſſe du ciel n'eſt pas celle des hommes.
Les Camis autrefois gouvernerent ces lieux:
Eh bien, ſongez qu'alors des maſſacres pieux,
Les bûchers, les tourmens firent voir à la terre,
Que le regne des dieux eſt toujours ſanguinaire.
Le vaſe, interrogeant la main qui le forma,
Murmure-t-il du ſort qu'elle lui deſtina?
Et lorſqu'il eſt détruit ou rejeté par elle,
L'oſe-t-il accuſer d'être injuſte ou cruelle?
Quoi! vous...

OKIMAS.

D'un jour nouveau tout-à-coup éclairé,
Je crois en ce moment me ſentir inſpiré.
Un pur enthouſiaſme & m'agite & m'enflame;
A ſes ardens tranſports j'abandonne mon ame,

Et

Et vais aux immortels consacrer avec moi
Cet état, qui bientot passera sous ma loi.
Oui, qu'il soit désormais leur bien, leur héritage.
Mes enfans à vos pieds leur en feront hommage.
Si de mes descendans la race s'éteignoit,
Ou si de mon hymen aucun fruit ne naissoit,
Je prétends qu'en ces lieux la puissance suprême
Tombe alors en partage aux Jammabos eux meme,
Et que l'auguste chef de cet ordre divin
Soit aussi du Japon l'unique souverain.

SCENE III.

OKIMAS, URANKA, MURAMI, trois autres JAMMABOS, un OFFICIER de l'empereur.

L'OFFICIER, *à Okimas.*

AUPRÈS de l'empereur, seigneur, il faut vous rendre.
Il vous mande, & chez lui rentre pour vous attendre.

OKIMAS, *à l'officier.*

Il me suffit. Allez, je vais suivre vos pas.

(L'officier sort.)

Et vous, cher Uranka, ne vous éloignez pas.
Je veux, pour satisfaire au zele qui m'inspire,
Que l'acte solemnel du don de cet empire
Sur l'autel de nos dieux soit placé sans délais,
Et que vous l'y portiez, en sortant du palais.

SCENE IV.

URANKA, MURAMI, trois autres JAMMABOS.

URANKA.

Nous triomphons, amis : la fortune équitable
A nos vaftes projets fe montre favorable ;
Et ce trône, où pour vous bientôt je monterai,
N'eft encore à mes yeux que le premier degré
Qui doit, fi quelque tems le deftin nous feconde,
Nous élever enfin jufqu'au trône du monde.
Mais des événemens le cours lent & douteux,
Si nous n'y préfidions, pourroit trahir nos vœux.
Chez nous la politique, active autant que fûre,
Dans fa marche au befoin fait aider la nature ;
C'eft un art néceffaire, & fans crime toujours
De ceux dont on hérite on peut hâter les jours.
Telle fut conftamment notre grande maxime :
Dès qu'un trépas nous fert, il devient légitime,
Et fur le trône ici vous n'imaginez pas
Que nous laiffions vieillir l'imbécille Okimas.
Mais devrons-nous long-tems fouffrir qu'il y demeure?
Examinons comment & quand il faut qu'il meure.

PREMIER JAMMABOS.

Difpofez des poifons que compofent mes mains ;
Ils font dignes, feigneur, de fervir vos deffeins.

Tous les jours au Japon j'ouvre plus d'une tombe ;
Sans connoître ſon ſort, chaque victime y tombe ;
Et la mort, en eſclave aſſervie à mes loix,
Ne frappe qu'à l'inſtant que lui preſcrit ma voix.

SECOND JAMMABOS.

Donnez l'ordre fatal. Du plus ſubtil breuvage
Hâtez-vous, croyez-moi, de faire un prompt uſage.
De ſa crédule ivreſſe Okimas peut ſortir.
Tremblons de lui laiſſer le tems du repentir.

MURAMI.

Non, non, ſa vie encor nous eſt trop néceſſaire.
Ecartons un moment la torche funéraire :
Qu'il meure, mais plus tard, & quand pour nous ſervir
Il ne lui reſtera ſeulement qu'a mourir.
Il faut d'abord, il faut que, ceint du diadème,
Devant tous ſes ſujets il déclare lui-même
Et confirme aux autels le don qu'il nous a fait.
Nous prendrons ſoin après d'en aſſurer l'effet.
La crainte, l'intérêt, tout mettra dans nos chaînes
Un état dont nos mains tiendront déjà les rênes :
Le peuple obéiſſant & ſoumis à nos loix
Ne verra plus qu'en nous ſes véritables rois ;
Et pour en joindre enfin le titre à la puiſſance,
Nous nous firons, Azoph, à votre expérience.
Qu'un poiſon lent conduiſe Okimas au tombeau :
De ſes jours par degrés éteignez le flambeau ;
Mais faiſons, s'il ſe peut, tomber ſoudain la foudre,
Pour frapper Agénie & la réduire en poudre.

Son trépas doit paroître un châtiment des cieux.

URANKA.

C'eſt donc moi qui m'en charge, & des gouffres de feux
L'engloutiront vivante. On dira que ſes crimes
Des enfers ſous ſes pieds ont ouvert les abimes.
Ilmagis & Tamma ſortent de ces états:
Qu'ils partent, nos poignards ne les pourſuivront pas.
Pour Taiko, qu'il demeure & que le fer s'apprête.
En quittant la couronne il nous livre ſa tête:
Et ceux qui juſqu'ici l'ont ſauvé de nos coups,
Déſarmés & tremblans, loin de lui fuiront tous.

MURAMI.

Mais un grand changement ſe prépare à la Chine:
L'empereur va périr, demain on l'aſſaſſine.

URANKA.

Oui, Pékin nous appelle, & de vous j'ai fait choix,
Maſcof, pour y porter notre culte & nos loix.
Soyez humble d'abord: que le plus ſimple aſile
Semble vous contenter; il vous ſera facile
De le changer bientôt en de riches palais,
Et dans l'obſcurité nous ne reſtons jamais.
De nos ſaints fondateurs ſuivez donc les exemples.
Une fois établi, multipliez nos temples;
Faites flotter au loin nos ſuperbes drapeaux,
Et gagnez chaque jour des diſciples nouveaux.
N'en rejetez aucun. Un chef habile & ſage
Sait de tous les humains tirer quelqu'avantage.
Il nous faut du crédit, ayez les fils des grands;

Afin d'être illuſtrés, poſſédons des ſavans;
Et pour ces vils mortels ſans talens, ſans naiſſance,
Qui traîneroient chez nous une obſcure exiſtence,
Des palmes du martyre on les couronnera,
Et l'éclat de leur mort ſur nous rejaillira.
Mais ſi nous aſpirons à gouverner la terre,
Ne la révoltons point par un joug trop auſtere.
Qu'une morale douce & chere aux paſſions
Vous aide à ſubjuguer l'eſprit des nations.
Tranſpoſez, quand il faut, d'une main complaiſante,
Et du bien & du mal la limite changeante:
Enſeignez aux humains comment, aux yeux du ciel,
En commettant le crime, on n'eſt pas criminel;
Par quel art, éludant la divine juſtice,
On peut innocemment s'abandonner au vice;
Que qui ſait nous aimer eſt aſſez vertueux,
Et que nos ennemis ſont ſeuls haïs des dieux.
Gardez-vous cependant de n'avoir qu'un langage.
Que chez nous chacun trouve une arme à ſon uſage.
Oui, prêchons tour-à-tour, ſelon nos intérêts,
Le deſpotiſme aux rois, la révolte aux ſujets;
Rendons les uns tyrans, les autres régicides,
Et ſoyons à la fois leur oracle & leurs guides.
Que le peuple, les grands, les enfans, les vieillards
Marchent tous à vos voix, ſous divers étendards.
Intriguez, dominez dans le ſein des familles;
Dirigez les époux, les meres & les filles:
Sur-tout emparez-vous de l'eſprit des mourans;

Veillez, priez près d'eux, dictez leurs teſtamens.
Quand l'homme s'affoiblit, nous devenons ſes maîtres.
Son agonie eſt l'heure où triomphent les prêtres;
Et c'eſt au lit de mort qu'il faut nous en ſaiſir,
Pour ravir ſa dépouille à ſon dernier ſoupir.
Car le fer, le poiſon, l'audace & l'artifice
De notre empire en vain élevent l'édifice,
Si l'or, plus puiſſant qu'eux, ne vient le cimenter.
L'univers appartient à qui peut l'acheter.
Le crime, la vertu, les ſuccès, la victoire,
La haine, l'amitié, l'autorité, la gloire,
Tout ſe vend, tout ſe paie aux avares humains.
Tout eſt le prix de l'or. L'or en d'habiles mains
Eſt la foudre du ciel & le ſceptre du monde.
Faites donc conſtamment une étude profonde
Des moyens, quels qu'ils ſoient, d'augmenter nos tréſors.
Vous pourrez de la Chine envoyer juſqu'aux bords
Où le feu du ſoleil, embraſant l'hémiſphere,
Durcit le diamant dans le ſein de la terre:
Allez plus loin encore, & que le Jammabos
D'or & de gloire avide & fertile en complots,
Trafiquant, cabalant, prêchant d'un pole à l'autre,
Soit par-tout ſouverain en feignant d'être apôtre.
Mais nous ne voyons point revenir Okimas.
Je vais l'attendre ſeul; vous, ne me ſuivez pas,
De notre nombre ici l'on pourroit prendre ombrage.
Apprenez toutefois qu'abaiſſant ſon courage,
Le Bonze humilié nous recherche aujourd'hui,

Et que pour un moment je m'unis avec lui.
Je prétends m'en ſervir, & l'écraſer enſuite.
Sur ce plan, Murami, regle donc ta conduite;
Vas à nos ennemis pour moi jurer la paix,
Et ſonge que la mort doit la ſuivre de près.

(Uranka ſort d'un côté, les trois autres Jammabos s'en vont de l'autre, & Murami tarde un moment à les ſuivre.)

MURAMI, *ſeul, regardant ſortir Uranka.*

Vas, comme toi le Bonze, inſtruit par la nature,
Connoît la trahiſon, la ruſe, le parjure,
Et pour braver ta haine ou prévenir tes coups,
Ces armes ſont du moins égales entre nous.
Ilmagis vient, ſortons.

SCENE V.

ILMAGIS, *ſeul.*

PAR-TOUT mes yeux rencontrent
Des Jammabos. En foule au palais ils ſe montrent.
On diroit que d'avance ils ſont venus ici
Epier le moment...



SCENE VI.

L'EMPEREUR, ILMAGIS, GARDES dans le fond.

L'EMPEREUR.

Je te cherchois, ami,
Et Taiko ne veut pas quitter un diadème
Qu'autrefois ſur le front tu lui poſas toi-même,
Sans que ton zele encor l'aide à ce dernier pas.

ILMAGIS.

Ah ! ſi vous m'en croyiez, vous ne le feriez pas.
Le repentir des rois, le mépris de la terre,
Des abdications ſont la ſuite ordinaire.
D'illuſtres ſouverains du trône ont deſcendu,
Mais au dernier degré leur gloire a diſparu :
Des rois qu'on vit rentrer dans le rang où nous ſommes,
Peu furent aſſez grands pour n'être que des hommes.
Je ſais que vos vertus, j'en fus l'heureux témoin,
Vous donnerent le ſceptre & n'en ont pas beſoin,
Et qu'en quittant la pourpre, encor grand par vous-même,
Vous ſerez reſpecté d'un peuple qui vous aime ;
Mais c'eſt ce peuple enfin, qui vous crie aujourd'hui
D'être toujours ſon pere & de régner pour lui.
Vous faiſiez ſon bonheur.

L'EMPEREUR.

Il faut que je l'aſſure.

Sur le bord du cercueil courbé par la nature,
Un pere étend ſa vue & ſes ſoins prévoyans
Au ſort dont après lui jouiront ſes enfans.

ILMAGIS.

Permettez donc, ſeigneur, qu'Ilmagis ſe retire,
Et ſorte d'un pays dont vous quittez l'empire.
Les cruels Jammabos!... Ah! vous le ſavez bien,
Ils ne pardonnent pas, &...

L'EMPEREUR.

N'en redoute rien.

ILMAGIS.

Le ciel qui de limon a pètri tous les êtres,
Le trempa dans le fiel, quand il forma les prêtres.
Il n'eſt point d'ennemis plus implacables qu'eux,
De deſpotes plus durs, de tyrans plus affreux.
Ils doivent me haïr.

L'EMPEREUR.

Tu devrois me connoître.
Tu penſes, je le vois, qu'Okimas eſt le maître
Que mon choix aujourd'hui deſtine à mes ſujets;
Que c'eſt là le préſent, le don que je leur fais.
Je viens de lui parler. Ah, quel préſent funeſte
Vous feroit par mes mains la colere céleſte!
Et tu crois....

ILMAGIS.

Mais, ſeigneur, ici juſqu'à préſent
En faveur des ainés un uſage conſtant..

L'EMPEREUR.

Le bonheur de l'état, voilà la loi ſuprême,
A qui tout doit céder, juſques à la loi même.
Les peuples ſont des rois les uniques enfans,
Et les bons ſouverains n'ont jamais de parens.
Si je n'avois qu'un fils, crois-tu que j'abdiquaſſe,
Ou bien qu'entre Okimas & toi je balançaſſe ?
Sais-tu que de la Chine un illuſtre empereur,
Pere de dix enfans, au front d'un laboureur,
Devant tous ſes ſujets, attacha la couronne,
Et le fit reconnoître héritier de ſon trône ?
Que me fait donc, à moi, l'exemple des Dairis,
De ces tyrans ſacrés, par moi-même aſſervis ?
Gardés dans Méäco, décorés de vains titres,
De leur religion s'ils ſont encore arbitres,
Mon bras, les dépouillant de l'abſolu pouvoir,
Sépara dès long-tems le ſceptre & l'encenſoir.
Las de voir mon pays ſous l'empire des prêtres,
J'ai voulu l'affranchir de ces indignes maîtres.
Les travaux, les dangers, rien ne m'a rebuté,
J'ai réuſſi : tu ſais ce qu'il m'en a coûté.
Les ſciences, les arts & la philoſophie
Commencent à germer au ſein de ma patrie ;
Je les ai de la Chine appellés au Japon,
Et déjà leur clarté brille à notre horiſon.
Veux-tu que, repouſſant cette premiere aurore,
Je ramene la nuit, quand le jour doit éclore ;
Je démente ma vie, & couronne Okimas,

Pour qu'Uranka ſous lui regne dans ces climats?

ILMAGIS.

Mais ſi du Jammabos l'eſpérance eſt trompée,
Songez qu'à la tiare il joint encor l'épée.
Tous les prètres bientôt ſous ſes drapeaux rangés...

L'EMPEREUR.

Ils ne ſont plus à craindre, & les tems ſont changés.
Leur regne eſt en tous lieux fondé ſur l'ignorance;
Dès qu'un peuple s'éclaire, ils perdent leur puiſſance,
Et devant la raiſon elle s'évanouit,
Comme au lever du jour les aſtres de la nuit.
Toujours vains, il eſt vrai, je ſais qu'avec adreſſe
Du maſque de la force ils couvrent leur foibleſſe;
Mais par d'heureux écrits les lettrés dès long-tems,
De ce coloſſe altier minent les fondemens.
Les lettrés forment ſeuls l'opinion publique,
Le plus grand des reſſorts dans l'ordre politique;
Et quand les Jammabos ſeront anéantis,
C'eſt la main des lettrés qui les aura détruits.

ILMAGIS.

Le ſerpent ſiffle encor ſous le pied qui l'opprime,
Et de ce corps mourant le courroux ſe ranime.
Les prodiges qu'ils font...

L'EMPEREUR.

Eh bien, qu'en penſes-tu?

ILMAGIS.

C'eſt ſans doute l'effet de quelqu'art inconnu.
Qui ſait juſqu'à quel point peut aller la nature?

De ſes forces enfin connoît-on la meſure?
Et ferons-nous toujours intervenir les cieux,
Dans les faits dont la cauſe eſt cachée à nos yeux?
Le peuple cependant, qui par-tout eſt le même,
Adopte avidement le merveilleux qu'il aime.
Qu'importe que d'une ombre un fourbe l'ait frappé?
Le vulgaire abuſé n'eſt jamais détrompé.
Le crédit d'Uranka, ſon art, ſa politique,
Sur un corps dangereux ſon pouvoir deſpotique,
En font un ennemi qu'il faut craindre en tout tems.
Des crimes de leur chef aveugles inſtrumens,
Tyrans de l'univers, & chez eux vils eſclaves,
Avant qu'à leur fureur vous miſſiez des entraves,
Les Jammabos faiſoient trembler tous ces états,
Et maſſacroient les rois qu'ils ne gouvernoient pas.

L'EMPEREUR.

Auſſi par tes conſeils diſſimulant ma haine,
J'ai flatté d'Uranka l'ame fiere & hautaine.
Il eſt ambitieux, vain, avide d'honneurs,
Et j'ai pu le gagner à force de faveurs.
L'entendis-tu jamais murmurer ou ſe plaindre?

ILMAGIS.

L'art de tous ſes pareils eſt ſur-tout l'art de feindre.
Il faut, quand ſous leur joug on ne veut pas fléchir,
Les ménager, les craindre, ou les anéantir.
Uranka verra-t-il, ſans en frémir de rage,
Vos états de Tamma devenir le partage?
Tamma trop imprudent n'a jamais déguiſé

La haine dont pour lui ſon cœur eſt embraſé;
Et le fier Jammabos s'armant contre un tel maître...

L'EMPEREUR.

Viens, tout eſt réſolu, je ſonderai le traître.
Oui, s'il oſe un moment combattre ici mon choix,
On l'immole à mes pieds; & dût par ſon ſeul poids
Ce coloſſe en tombant faire trembler la terre,
La ſecouſſe aux mortels en ſera ſalutaire.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'EMPEREUR, URANKA, MURAMI, GARDES.

L'EMPEREUR.

Mes ordres au palais vous ont fait appeller,
Uranka. Sans témoins je prétends vous parler.
(*Murami se retire.*)
Je connois dès long-tems toute votre prudence,
Et vous vais aujourd'hui marquer ma confiance.
C'est à vous d'y répondre & de la mériter.
Sur d'importans objets je veux vous consulter:
Les intérêts d'état font taire tous les autres,
J'ai besoin de conseils & demande les vôtres.
De nos opinions sur la divinité,
Ne faisons point ici gémir l'humanité.
Quelque dieu qu'on adore, il faut aimer les hommes;
Voilà le premier dogme, & qu'aux tems où nous sommes,
Le sage doit sur-tout prêcher à l'univers
Mais trop souvent, hélas! pour des cultes divers
Les humains se battant dans une nuit profonde,
La querelle des cieux fait les malheurs du monde.
Ainsi que notre trône, il faut que vos autels

Soient toujours élevés pour le bien des mortels.
Des prêtres & des rois tel eſt l'état auguſte :
S'ils ne ſont bienfaiſans, leur puiſſance eſt injuſte.
Des peuples du Japon faiſons donc le bonheur,
Et réuniſſons-nous pour rendre au Créateur
Ce culte univerſel qu'il preſcrit à la terre,
Et qui de tous peut-être eſt le ſeul néceſſaire.

URANKA.

Plein d'un même reſpect pour mes dieux & mon roi,
Vous ſavez qu'à tous deux je rends ce que je doi,
Seigneur; à quelqu'épreuve où vous mettiez mon zele,
Vous me verrez toujours, ſujet humble & fidele,
De vos nobles projets appuyer la grandeur.

L'EMPEREUR.

L'heure approche où je dois nommer mon ſucceſſeur.
Cependant, ſur ſon choix incertaine & tremblante,
Mon ame en ce moment eſt encore flottante :
Mais vous allez fixer mes vœux irréſolus;
Quand vous aurez parlé, je n'héſiterai plus.
Des avis que j'attends vous voyez l'importance,
Et de quels intérêts vous tenez la balance.
J'ai deux fils; mais il faut dans une ſeule main
Remettre du Japon l'empire ſouverain.
Je ne puis pas entr'eux en faire le partage.
Okimas eſt l'ainé; mais des ans l'avantage
N'eſt point dans ces états une ſuprême loi,
Qui depuis le berceau fixe au peuple ſon roi;
Et puiſque j'ai le droit de vous donner un maître,

Je voudrois vous choiſir le plus digne de l'être.
Okimas & ſon frere ont chacun des vertus
Qui tiennent en ſuſpens mes eſprits combattus.
L'un prince aimable, doux, que j'aime & qu'on eſtime;
L'autre fier, intrépide, & guerrier magnanime:
C'eſt à vous, Uranka, de me déterminer.
Nommez-moi qui des deux ma main doit couronner.

URANKA.

Quoiqu'un honneur ſi grand ait droit de me confondre,
A votre confiance Uranka va répondre,
Seigneur; & quels que ſoient vos ſentimens ſecrets,
Ma voix ne trahira ni vous ni vos ſujets.
Dans ſa religion toujours inébranlable,
Okimas ne ſuit point un exemple coupable;
Et fidele à des dieux que d'autres ont quittés,
D'une ſecte étrangere il fuit les nouveautés.
De quelque bienveillance il m'honore peut-être,
Et je devrois, ſeigneur, le ſouhaiter pour maître.
Mais la piété ſeule a fait peu de grands rois;
Je l'apprends des Dairis qu'ont détruits vos exploits.
Eſt-ce aſſez qu'aux autels un prince ſe proſterne?
Il faut d'autres vertus à celui qui gouverne;
Et puiſque dans Tamma le ciel les fait briller,
Sans doute au diadême il le daigne appeller.
Je ſais que du conſeil que mon zele vous donne,
Tamma peut me punir, en montant ſur le trône:
Il me hait encor plus qu'il n'abhorre mes dieux.
Mais qu'importe mon ſort, ſi l'état eſt heureux?

Pour

Pour ma religion, malgré tous les obſtacles;
Elle doit triompher à force de miracles.

L'EMPEREUR.

D'un fidele ſujet je reconnois la voix,
Et c'eſt avec tranſport que je ſuis votre choix.
Tamma va donc régner. En lui cédant l'empire,
De tout ce qu'il vous doit j'aurai ſoin de l'inſtruire.
Mais vous ſavez auſſi pour quels grands intérêts
La Corée au Japon doit s'unir à jamais.
Il faut par ce rempart arrêter le Tartare,
Dont l'abîme des mers vainement nous ſépare.

URANKA.

La ſage politique ainſi le veut, ſeigneur.
La main de la princeſſe eſt à notre empereur.

L'EMPEREUR.

Je l'avoûrai pourtant, quelquefois je chancelle.
Agénie, Okimas, leur amour mutuelle. . .
Je voudrois de mon cœur ſuivre tous les penchans;
Rendre heureux à la fois mon peuple & mes enfans.
La tendreſſe du ſang. . .

URANKA.

Cede aux devoirs du trône.

L'EMPEREUR.

Okimas eſt mon fils.

URANKA.

Vous portez la couronne.
Je ſuis prêtre & l'oublie. Au moins imitez-moi:
Je parle en citoyen; pere, agiſſez en roi.

SCENE II.

L'EMPEREUR, URANKA, ILMAGIS, GARDES.

ILMAGIS.

Seigneur, de vos ſujets la foule conſternée,
Dans un morne ſilence attend ſa deſtinée.
Autour de ce palais triſtement répandus,
On ne voit point entr'eux ces mouvemens confus
Et de joie & d'eſpoir, qu'inſpire d'ordinaire
Un changement de maître au volage vulgaire.
Ah, que de vos vertus, de votre amour pour nous,
Votre cœur aujourd'hui recueille un fruit bien doux!
Votre perte, ſeigneur, fait la douleur publique;
Chacun ſemble pleurer un malheur domeſtique.

L'EMPEREUR.

Que ma garde, Ilmagis, s'éloigne en ce moment,
Et que tous mes ſujets s'approchent librement.
Sur-tout qu'à leurs regards aucun glaive ne brille;
Aſſis au milieu d'eux, je ſuis dans ma famille.
Qu'ils viennent, il eſt tems. Allez, cher Ilmagis,
Et qu'avec la princeſſe on appelle mes fils.

(*Ilmagis ſort avec les gardes.*)

SCENE III.

L'EMPEREUR, URANKA.

L'EMPEREUR.

Je vous crois, Uranka, la raiſon eſt plus forte;
La nature ſe tait & mon peuple l'emporte.
Tamma des deux états ſera ſeul ſouverain;
Je le jure à vos yeux.

URANKA.

Que votre auguſte main,
Rendant ainſi ce jour à jamais mémorable,
Donne au bonheur public un fondement durable!
Mais en ces lieux déjà le peuple entre à grands flots,
Et moi dans Jédo par tous mes Jammabos,
Je vais de vos deſſeins exalter la ſageſſe.
Pour faire le bien même on a beſoin d'adreſſe,
Et c'eſt à force d'art qu'il nous faut obtenir
Des aveugles humains le droit de les ſervir.
Enfin, ſur Okimas ſi j'ai quelque puiſſance,
Je vous réponds, ſeigneur, de ſon obéiſſance.
Je reviendrai calmer ſes eſprits agités.



SCENE IV.

L'EMPEREUR *sur son trône*, OKIMAS & TAMMA *assis à ses côtés*, AGENIE *assise à la droite d'Okimas*, ILMAGIS *assis à la gauche de Tamma*, GRANDS du Japon & de la Corée *debout & rangés en demi-cercle par-derriere*, Foule de peuples.

L'EMPEREUR.

PEUPLES, grands du Japon, sujets qui m'écoutez,
Vous tous de qui l'amour fit seul mes droits au trône,
Droits aussi saints, plus beaux que ceux que le sang donne,
Sur ce trône, où jadis m'éleva votre voix,
Vous me voyez assis pour la derniere fois :
Mais avant d'en descendre, avant qu'un autre y monte,
De tout ce que j'ai fait je veux vous rendre compte.
Les Dairis dès long-tems étoient vos souverains
Quand vous mîtes enfin le sceptre dans mes mains.
Ils l'avoient avili. Leur superbe indolence
De fantômes sacrés étayoit leur puissance ;
Et tandis qu'avec pompe endormis sur l'autel,
Leur orgueil s'enivroit d'un encens criminel,
La superstition gouvernant à leur place,
De ces tristes états avoit couvert la face.
Sous ces pontifes rois, les prêtres tout-puissans,

A l'exemple du chef, devinrent des tyrans.
Toujours de plus en plus leur coupable prudence
Epaiſſiſſoit ici la nuit de l'ignorance ;
Vous baiſſiez ſous leur joug un front reſpectueux,
Et l'on vous dépouilloit en vous montrant les cieux.
Des Bonzes effrontés la ſordide avarice,
Juſqu'au pied des autels, trafiquoit ſur le vice ;
Et tirant des forfaits un revenu honteux,
Oſoit vendre aux mortels la clémence des dieux.
Au fanatiſme encore il manquoit des victimes.
Bientôt, multipliant les temples & les crimes,
Aux peuples épuiſés ce monſtre ouvrit le flanc,
Et raſſaſſié d'or, vint s'abreuver de ſang.
C'eſt pour vous ſecourir dans ce déſordre extrême,
Qu'appellé par vos cris, je pris le diadème.
Des prêtres contre moi ligués de toutes parts,
Sans les perſécuter, je briſai les poignards.
La ſuperſtition naît de la barbarie :
J'entrepris d'adoucir les mœurs de ma patrie,
De policer mon peuple ; & pour ces grands travaux,
J'employai les beaux arts, & non pas les bourreaux.
On ne m'a vu jamais, inſenſé politique,
Tourmentant mes ſujets d'un zele fanatique,
Le fer toujours levé, vouloir par mes rigueurs
Des cœurs enſanglantés arracher les erreurs.
La douce vérité, répandant ſes lumieres,
Succéda par degrés à des fables groſſieres.
J'éclairai les eſprits, au lieu de les forcer ;

Un prètre fut un homme, & l'on oſa penſer.
Peuples, rendez-en grace au ſage de la Chine.
Ce changement heureux n'eſt dû qu'à ſa doctrine.
Fille de la raiſon, elle entraîne les cœurs,
Bienfaitrice du monde y regne par les mœurs,
De tout ſyſtème vain écarte l'impoſture,
Et ne parle aux mortels qu'au nom de la nature.
La vertu, nous dit-elle, enfante le bonheur;
Le paradis du juſte eſt au fond de ſon cœur.
Voilà les dogmes ſaints, les maximes céleſtes,
Qui remplacent l'amas d'abſurdités funeſtes,
Dont on forma jadis votre religion.
Mon regne a commencé celui de la raiſon:
Puiſſent mes ſucceſſeurs, imitant mon exemple,
Achever au Japon de lui bâtir un temple!
J'en ai poſé du moins les premiers fondemens;
C'eſt tout ce que je puis. Affoibli par les ans,
Je laiſſe à d'autres mains à finir l'édifice.
Cependant ſi j'avois commis quelqu'injuſtice,
Si malgré moi le mal avoit pu m'échapper,
(Les rois ſont des mortels & peuvent ſe tromper)
Quiconque de Taiko croit avoir à ſe plaindre,
Doit le dire à l'inſtant; qu'il parle ſans rien craindre,
Sur mes fautes ici qu'il vienne m'éclairer,
Tandis que maître encor, je les peux réparer.

UN DES GRANDS.

Tous les cœurs ſont remplis de votre bienfaiſance:
Il n'y reſte de voix qu'à la reconnoiſſance.

UN AUTRE JAPONOIS.

Vous fûtes ſur le trône une image des dieux,
Et les rois tels que vous ſont un préſent des cieux.

L'EMPEREUR.

Mes fils, ne penſez pas que le ciel ait fait naître
Tous ces braves mortels pour ramper ſous un maître.
Un roi ne regne pas ſur un troupeau craintif;
D'un grand nombre d'enfans c'eſt un pere adoptif,
Qui loin de dévorer leur propre ſubſiſtance,
Se doit tout aux beſoins de ſa famille immenſe.
Aux peuples qu'il gouverne un prince vertueux
N'a droit de commander que pour les rendre heureux.
Ce n'eſt qu'un héroïſme ou qu'un orgueil extrème,
Qui peut faire aſpirer à la grandeur ſuprème;
Et de ſon vain éclat au lieu d'être flatté,
Un roi de ſes devoirs doit être épouvanté;
Sur-tout dans ces climats où toute la puiſſance,
Concentrée en lui ſeul, n'a rien qui la balance,
Où, par malheur, hélas! deſpote ſouverain,
Il peut tout ce qu'il veut, l'état eſt dans ſa main.
Tout fléchit en ces lieux ſous celui qui domine.
Mais l'abus du pouvoir en cauſe la ruine.
Pour aſſurer un ſceptre, il faut borner ſes droits.
Le trône le plus ferme eſt fondé ſur les loix;
Et le roi qui les brave, armé contre lui-même,
Ebranle imprudemment ſon propre diadème.
Mes enfans, j'ai vieilli dans l'emploi dangereux
De régir les humains & de veiller pour eux.

Croyez-en mon exemple & mon expérience,
L'art de ſe faire aimer eſt la grande ſcience :
D'un bon gouvernement voilà le vrai reſſort,
Il vaut mieux que la crainte, il eſt encor plus fort.
Oui, l'amour des ſujets, honorant le monarque,
D'un regne glorieux eſt la plus ſûre marque...
De ce tribut flatteur montrons-nous donc jaloux.
Recherchons les talens, approchons-les de nous ;
L'art eſt de les placer. Dans le rang où nous ſommes,
Un prince eſt toujours grand, s'il aime les grands hommes.
Que celui de vous deux que je vais couronner,
Retienne des leçons que je dus lui donner,
Devant cette aſſemblée auguſte & ſolemnelle,
Pour lui faire une loi de leur être fidelle.
Levez-vous à préſent l'un & l'autre, & jurez
Que, quel que ſoit mon choix, vous le reſpecterez.

(*Les deux princes ſe levent.*)

OKIMAS.

Je jure par les dieux qu'adoroient nos ancêtres,
Par le grand Tenſio, les Camis & leurs prêtres,
Je les atteſte tous que leur culte & leur foi
Ne ſeront pas plus ſaints, pas plus ſacrés pour moi,
Que ne va l'être ici la volonté ſuprême
D'un roi que je révere & d'un pere que j'aime.

TAMMA.

A vos auguſtes loix j'obéirai, ſeigneur.
J'en atteſte le ciel, la patrie & mon cœur.

L'EMPEREUR.

Le défaut de lumiere est, dans le rang suprême,
Plus nuisible souvent que le vice lui-même ;
Et s'il n'est éclairé, le prince le meilleur,
Funeste à cet empire, en feroit le malheur.
Du mal qu'il haïroit on le rendroit coupable,
Il feroit bienfaisant, & l'état misérable.
On verroit les talens, les arts humiliés,
Les philosophes craints, proscrits, calomniés;
Et la nuit reviendroit sur ce triste hémisphere,
O Dieu! pourquoi craint-on qu'un peuple ne s'éclaire?
La superstition est l'arme des tyrans,
Et l'erreur n'est jamais utile qu'aux méchans.
Il faut à ma patrie un chef plein de courage,
Un prince philosophe, un héros, un vrai sage,
Qui, sourd au préjugé, conduit par le devoir,
Succede à mes desseins ainsi qu'à mon pouvoir;
Qui marche sur mes pas dans la même carriere,
Aille plus loin encore, & m'y laisse en arriere,
Acheve mon ouvrage, & bientôt au Japon
Par la gloire du sien fasse oublier mon nom.
A ce portrait déjà je vous vois reconnoître
Le mortel que Taiko vous destine pour maître.
Le bien public, ma voix, les conseils d'Uranka,
Vos regards & vos cœurs, tout nomme ici Tamma.

(Il descend du trône, & tout le monde se leve.)

UN DES GRANDS, *tandis que tout le peuple leve les mains en ſigne d'approbation.*

Oui, qu'il regne ſur nous.

AGÉNIE.

Tamma !

TAMMA.

Qui, moi, mon pere ?

OKIMAS, *allant embraſſer Tamma.*

Souffrez que dans mon roi j'embraſſe encor mon frere.

TAMMA.

Non, jamais...

L'EMPEREUR, *à Tamma.*

Si l'état demande un maître en vous,
De la princeſſe encore il vous nomme l'époux.
Demain ſera le jour de cet hymen auguſte.

(Tout le peuple leve encore les mains en ſigne d'approbation & de joie.)

Ma volonté, ſans doute, eût pu ſeule être injuſte ;
Mais ce peuple aſſemblé, qui confirme mon choix,
Met à ma volonté le ſceau qui fait les loix.
Demain vous recevrez & ſa main & l'empire.

(Au peuple.)

Suis-moi, cher Ilmagis... Et vous, qu'on ſe retire.

(L'empereur ſort avec Ilmagis, & le peuple & les grands ſe retirent.)

❦

SCENE V.

OKIMAS, AGENIE, TAMMA.

OKIMAS, *à Tamma.*

Il a fait un bon choix, vous l'avez mérité,
Et je ne penſe pas être déshérité,
Quand je vois qu'à ma place on couronne mon frere.
Mais dois-je perdre un bien qu'au trône je préfere?
Hélas! ayez pitié d'un amant éperdu.
Le pouvoir de l'amour ne vous eſt pas connu.
Non; mais vous connoiſſez le digne objet que j'aime,
Les vertus, les appas...

TAMMA, *avec tranſport.*

Je l'adore moi-même.

OKIMAS.

Qu'entends-je!... O jour affreux! Tout m'eſt donc enlevé!
Amante, frere, état.

TAMMA.

Tout vous eſt conſervé.
Moi, je voudrois ſur vous prendre un lâche avantage,
Et que votre dépouille accrût mon héritage?
Vous me croyez un cœur aſſez dur, aſſez bas....
Je vous ferai rougir de ne m'eſtimer pas.
Oui, madame, il eſt vrai que Tamma vous adore,
Qu'à vous il renonça, qu'il y renonce encore.

Je le jure à vos pieds. Calmez cette frayeur ;
Elle m'offenſe. Adieu, je cours vers l'empereur.

SCENE VI.

OKIMAS, AGENIE, URANKA.

AGÉNIE.

Il n'en obtiendra rien, & ... Que vois-je ! ce traître,
Ce monſtre à nos regards oſe encore paroître ?

URANKA.

J'ai ſemblé vous trahir, mais c'eſt pour vous ſauver.
Vous ſoupçonnez ma foi, vous allez l'éprouver.
Non, prince, non, jamais je ne fus moins coupable.
Penſez-vous que celui dont le bras nous accable,
Juſqu'au moment d'agir, incertain, indécis,
Pour ſe déterminer attendît mes avis ?
Il vouloit me ſonder, il me tendoit un piege ;
J'ai lu dans ſes regards ſa ruſe ſacrilege.
Si j'euſſe combattu ſon projet odieux,
Si j'avois dit un mot, il nous perdoit tous deux.
Mes dieux en ce moment, me montrant l'artifice,
Ont daigné m'éclairer au bord du précipice.
Je viens encor pour vous d'embraſſer leurs autels,
Et leur voix vous promet des ſecours immortels.
Oui, ſeigneur, devant eux vous avez trouvé grace ;
Vous pourrez vous ſouſtraire au coup qui vous menace.

C'est tout ce que le ciel tantôt m'a révélé;
Le reste à mes regards demeure encor voilé.
Mais j'ai vu les Camis, sous des aspects funebres,
Du glaive de la mort s'armer dans les ténebres.
Par un chemin de sang qu'eux-mêmes vous frayoient,
A marcher sur leurs pas ils vous encourageoient.

SCENE VII.

OKIMAS, AGENIE, URANKA, un CORÉEN.

LE CORÉEN, *à Agénie.*

PRINCESSE, vous voyez un sujet plein de zele
Qui, de tout votre peuple interprete fidele,
En son nom vient ici jurer à vos genoux
De venger un affront qui rejaillit sur nous,
Et de vous arracher au pouvoir despotique,
Que prétend sur vos vœux une main tyrannique.
(*à Okimas.*)
Oui, puisque notre reine avoit fait choix de vous
Pour être notre maître & vivre son époux,
Prince, vous le serez; de nos cœurs trop volages
Vous n'aurez pas tantôt reçu de vains hommages.

URANKA, *avec l'enthousiasme d'un homme inspiré.*

Voilà donc, dieux puissans, arbitres immortels,
Comment vont s'accomplir vos décrets éternels!

Vous ne m'aviez fait voir qu'à travers un nuage
D'un confus avenir la redoutable image;
Un jour plus grand m'éclaire, & sans obscurité
Votre ordre en ce moment nous est manifesté.
Mortels, écoutez tous, tel est l'arrêt céleste :
Adorons & frappons, voilà ce qui nous reste.
Moi-même, aux Coréens joignant mes Jammabos,
Des tyrans cette nuit j'ouvrirai les tombeaux.
Princesse, heureux amant, marchez en assurance;
Avec les dieux & nous volez à la vengeance.
Les cruels qui vouloient séparer votre sort,
Verront leur sort uni dans la nuit de la mort.
Le meurtre de l'impie est un acte de zele.
Baignons-nous sans remords dans leur sang infidele;
Que Taiko, que Tamma l'un sur l'autre égorgés,
A nos pieds expirans.....

(*Il fixe Agénie & Tamma; & les voyant frémir, il s'arrête aussi-tôt, & change de ton & de langage.*)

Nous serions trop vengés.
Oui, tout juste qu'il est, leur trépas m'épouvante;
Je ne puis soutenir cette image sanglante.
Je crois qu'ainsi que moi, trop sensibles, hélas!
Vous frémiriez tous deux des coups....

OKIMAS.

N'en doutez pas.
Taiko dément en vain son sacré caractere;
Je resterai son fils quand il n'est plus mon pere;
Et pour sauver ses jours, je donnerois les miens.

AGÉNIE.

Il fut mon bienfaiteur, toujours je m'en ſouviens.
Le comble du malheur ſeroit que, vers l'abime,
On crût au malheur même échapper par le crime.
Mais, ſans nous révolter, fuyons, cher Okimas;
Cherchons un doux azile au ſein de mes états.

LE CORÉEN.

Nous vous y conduirons, & notre heureux courage
Saura de vos aïeux vous rendre l'héritage.

OKIMAS, *au Coréen.*

Eh bien, dès que la nuit de ſes voiles obſcurs
Couvrira nos projets & les rendra plus ſûrs,
Raſſemblez-vous ſans bruit vers ce vaſte portique,
Qui des dieux d'Uranka touche le temple antique.
Nous irons en ſecret vous y joindre tous deux.

SCENE VIII.

OKIMAS, AGENIE, URANKA.

OKIMAS.

VOUS nous ſuivrez, ſeigneur. Sous un ciel plus heureux
Vous viendrez....

URANKA.

J'aime mieux ſouffrir avec mes freres,
Que d'aller partager des grandeurs étrangeres.
Mais, ſeigneur, je ne ſais quel noir preſſentiment

Me ſaiſit tout-à-coup, m'agite en ce moment.
Peut-être il vient des dieux. Pour vous trop dangereuſe,
Cette fuite, je crois, ne ſera pas heureuſe.
Je le ſens à l'effroi qui me glace le ſein.
Les Camis, condamnant ce funeſte deſſein,
Vous donnent par ma voix un avis ſalutaire.
Je crains ſur-tout pour vous, je crains....

OKIMAS.

Qui?

URANKA.

Votre frere.
Trompé par ſes diſcours, vous le connoiſſez mal.
Il eſt ambitieux, il eſt votre rival:
Son œil, qu'éclaire ici ſa ſombre jalouſie,
Attaché ſur vos pas, les ſuit & les épie.
C'eſt lui qui vous perdra.

AGÉNIE.

Non, ſon cœur n'eſt point faux;
A l'amour, au devoir il s'immole en héros.

OKIMAS.

Il m'aime en frere; enfin dans notre état funeſte,
Nous n'avons que la fuite, elle ſeule nous reſte.
Je vais m'y préparer, recevez mes adieux;
Je jure de nouveau que, fidele à vos dieux,
Loin de vous, comme ici, mon cœur leur rendra gloire,
Et toujours d'Uranka chérira la mémoire.

URANKA.

Puiſſent donc ces grands dieux, vous couvrant de leurs bras,

Eux-

Eux-mêmes vous guider dans vos nouveaux états !
Mes mains leur offriront de ſecrets ſacrifices,
Afin qu'à votre fuite ils ſe montrent propices.

SCENE IX.

URANKA, *ſeul.*

PROPICES à leur fuite ! .... Ah ! la foudre en éclats
Va, pour les retenir, tomber devant leurs pas.
Interdits à l'idée, au ſeul mot de carnage,
Ils ont pâli d'horreur ; j'en ai frémi de rage.
Quoi donc, au Coréen que je fais révolter
Je veux me joindre encore, & l'on vient m'arrêter?
On oſe devant moi s'épouvanter du crime !
Le ſalaire en eſt prêt, ils ſeront ſa victime.
Oui, dès que de ces lieux on les verra ſortir,
Soudain à l'empereur je fais tout découvrir.
Il faut que l'un par l'autre ici je les accable,
Il faut frapper enfin un coup épouvantable.
Japonois, Coréens, roi, princes ennemis,
Et toi, foible Okimas, vous timides amis,
Je veux que cette nuit ce palais vous raſſemble,
Pour vous voir ſous ſa chûte écraſés tous enſemble.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TAMMA, URANKA.

(Ils entrent tous deux de différens cotés.)

URANKA, *allant au-devant du prince, & s'inclinant profondément.*

Je m'empresse, seigneur, de venir reconnoître
Le héros qu'aujourd'hui l'on nous donne pour maître;
Et l'hommage qu'ici j'apporte à vos genoux,
Doit au cœur d'Uranka sembler d'autant plus doux,
Que, consulté tantôt par votre auguste pere,
J'ai quelque part, dit-on, au choix qu'il vient de faire.
Sur moi, sur tous les miens, trop mal connus toujours,
Vos yeux ouverts sans doute....

TAMMA.

Ils le sont. Ce discours
Dans l'ami d'Okimas m'étonneroit peut-être,
Si cet ami n'étoit un Jammabos, un prêtre.
Sortez.

SCENE II.

TAMMA, *seul.*

FOURBE, insolent ! détestable imposteur !
Ah ! le sceptre un moment ne flatteroit mon cœur,
Que pour voir sous mes pieds tous ces serpens perfides
Vomir, en expirant, leurs venins homicides.
A mes yeux jusqu'ici l'empereur s'est soustrait :
Mais il me mande enfin. Le voilà qui paroit.

SCENE III.

L'EMPEREUR, TAMMA, GARDES.

TAMMA.

PÉNÉTRÉ de douleur & de reconnoissance,
Seigneur, je souhaitois avec impatience
De pouvoir devant vous venir les déployer,
Vous implorer, me plaindre, & vous remercier.
Si pour moi votre choix fut guidé par l'estime,
Et que vous ayez cru votre fils magnanime,
Tout ce qui put, seigneur, m'attirer vos bienfaits,
A dû vous préparer au refus que j'en fais.
Ajoutez à vos dons la grace encor plus chere
De les reprendre tous pour les rendre à mon frere.

Banniſſez loin de lui, chaſſez les Jammabos,
Qui toujours des états redoutables fléaux,
Et ſur-tout exhalant leurs poiſons près des trônes,
Veulent ou s'aſſervir ou briſer les couronnes,
Puniſſez Uranka, perdez tous ces méchans,
Pour le malheur du monde épargnés trop long-tems;
Et dès lors avec gloire aſſis au rang ſuprême,
Dégagé de leurs fers & ceint du diadême,
Mon frere, heureuſement à ſoi-même rendu,
Fera bénir ſon regne & chérir ſa vertu.
Mais duſſé-je encourir ici votre diſgrace,
C'eſt vainement, ſeigneur, que vous m'offrez ſa place.
Oui, ſi vers Okimas condamné ſans retour,
Je ne puis ramener votre choix en ce jour,
Vous chargerez du ſceptre une main étrangere,
Plutôt que je l'enleve à celle de mon frere.

L'EMPEREUR.

Mon fils, ſans m'offenſer, votre erreur me ſurprend.
Ainſi l'on eſt aveugle, & l'on penſe être grand!
Parlez: que feriez-vous, ſi pour votre patrie
Il falloit que quelqu'un ſacrifiât ſa vie,
Et que tous les regards ſur vous ſeul arrêtés...

TAMMA.

Ah! je vous ai déplu, puiſque vous en doutez.
N'êtes-vous pas mon pere?

L'EMPEREUR.

Eh bien, ſoyez-en digne.
Que mon fils à régner aujourd'hui ſe réſigne;

Et comme pour l'état vous iriez au trépas,
Montez de même au trône où vous place mon bras.
Il ne faut, croyez-moi, pas un moindre courage.
Mais comme un patrimoine, un heureux héritage,
On regarde toujours le droit de commander.
Ne pourra-t-on jamais se bien persuader
Que celui que le ciel punit du diadème,
Pour vivre à ses sujets, doit mourir à soi-même;
Que revêtu pour eux de l'absolu pouvoir,
Si de son rang auguste il remplit le devoir,
Des mortels ici-bas c'est le plus misérable;
Et s'il ne le fait pas, il est le plus coupable.
Ne me parlez donc plus de don ni de bienfait,
Et sachez d'un autre œil voir le choix que j'ai fait.
Il faut vous y soumettre, ainsi qu'une victime
Qu'à l'intérêt public immole mon estime.

SCENE IV.

(Le théatre est dans la nuit.)

L'EMPEREUR, TAMMA, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER, *à l'empereur, en lui présentant un billet.*

SEIGNEUR, près de ces lieux & par un inconnu,
Ce billet à l'instant vient de m'être rendu.

Il renferme, a-t-on dit, un avis ſalutaire.

L'EMPEREUR, *prenant le billet & faiſant ſigne à l'officier de ſe retirer.*

Il ſuffit. Quel eſt donc cet étrange myſtere?
(*Il lit.*)
« Le feu de la révolte eſt tout prêt d'éclater.
„ On menace le trône & même votre vie.
„ Hâtez-vous cette nuit d'étouffer l'incendie,
„ Ou demain vos efforts ne pourront l'arrêter.
„ C'eſt par le port que l'attaque commence,
„ Et déjà le rebelle au rivage s'avance.
„ Portez y des ſecours. Les chefs de ces complots...

TAMMA, *avec impétuoſité.*

Qui les méconnoîtroit? Ce ſont les Jammabos,
C'eſt Uranka, ſeigneur, lui-même & tous les prêtres.
Je t'en rends grace, ô ciel! dans le flanc de ces traîtres
Cette main à ſon gré pourra donc ſe plonger!
Dans les flots de leur ſang je vais enfin nager;
Et ma juſte fureur, en frappant mes victimes,
Vengera l'univers & punira les crimes.
J'y vole. Sur mon bras repoſez-vous, ſeigneur.
(*Il tire ſon ſabre.*)
J'en jure par ce fer, je reviendrai vainqueur.



SCENE V.

L'EMPEREUR *ſeul*, GARDES *dans le fond.*

HÉLAS ! tu ne ſais pas quel ſang tu vas répandre !
Contre quels ennemis tu voles me défendre !
(*Regardant le billet qu'il tient.*)
Moi-même le croirai-je ? . . . Agénie ! . . . Okimas !
Enfans dénaturés, vous voulez mon trépas !
Eh bien, contentez donc votre cruelle envie.
J'abandonne à vos coups une odieuſe vie.
Venez percer ce cœur qui ne peut vous hair ;
La mort m'épargnera l'horreur de vous punir.

SCENE VI.

L'EMPEREUR, ILMAGIS, GARDES.

ILMAGIS.

SOYEZ moins alarmé, ſeigneur. Ma vigilance
A déjà du palais aſſuré la défenſe.
La ville eſt ſans danger, & le ſort du combat
Ne décidera point du deſtin de l'état.
Les rebelles ſeroient vainqueurs ſur le rivage,
Qu'ils ne pourroient plus loin porter leur avantage.

L'EMPEREUR.

Mon fils ſe révolter ! Okimas ! lui, grands dieux !
Que je croyois ſi tendre & ſi reſpectueux !
Lui que j'aimois, malgré le bandeau déplorable. . .

ILMAGIS.

Ah ! ceux qui l'aveugloient l'auront rendu coupable.
Quand j'ai ſu vos deſſeins, j'ai prévu qu'Uranka. . .

L'EMPEREUR.

Lui-même m'a preſſé de couronner Tamma.

ILMAGIS.

A ſon propre intérêt un avis ſi contraire
Etoit trop vertueux pour qu'on le crût ſincere ;
Et jamais le méchant n'eſt plus à redouter,
Que lorſqu'il fait le bien ou paroît s'y prêter.
On a ſecrétement obſervé le perfide :
Il eſt des révoltés le complice & le guide.
Dès que d'un voile obſcur l'horiſon s'eſt couvert,
A tous les Coréens ſon temple s'eſt ouvert,
Et votre fils alors, ſuivi de ſon amante,
A dans le même lieu joint leur troupe inſolente.
Tous enſemble auſſi-tôt ont attaqué le port,
Et l'ont cru voir céder à leur premier effort :
Mais je l'avois pourvu de défenſeurs fidelles.
J'y conduiſois encor quelques troupes nouvelles,
Quand le feu dans les yeux & le glaive à la main,
A leur tête Tamma s'eſt élancé ſoudain.
« Arrête, m'a-t-il dit, retourne vers mon pere ;
» Je confie à tes ſoins une tête ſi chere ;

„ Moi, je vais le venger. Amis, ſuivez mes pas,
„ Et livrez ſans pitié des méchans au trépas. „
Seigneur, ignore-t-il...

L'EMPEREUR.

Oui, dans ce moment même,
Combattant & ſon frere & l'ingrate qu'il aime,
Par ſa haine égaré, le malheureux Tamma
Avec les Jammabos croit combattre Uranka.

ILMAGIS.

La nuit dans ſon erreur l'entretiendra peut-être.
La mêlée eſt ſanglante, & l'on ne peut connoître
A qui demeurera l'avantage.

L'EMPEREUR.

Vas, cours.
Que ma garde à mon fils porte encor des ſecours.
(*Ilmagis ſort avec une partie des gardes.*)
Ah! puiſſe-t-on du moins ſaiſir quelqu'un des traîtres,
Arrêter Uranka, faire ſur tous les prêtres
Un exemple effrayant!... Que vois-je! juſtes cieux!
C'eſt lui-même! c'eſt lui!

SCENE VII.

L'EMPEREUR, URANKA, GARDES.

L'EMPEREUR, *fixant Uranka avec courroux.*

La diſcorde en ces lieux
A répandu par-tout le trouble & les alarmes.
Okimas révolté, les Coréens en armes...

URANKA.

Je ſais tout; & l'avis que vous avez reçu,
C'eſt par mes ſoins, ſeigneur, qu'il vous eſt parvenu.
(Il lui préſente un billet.)
Du billet qu'en vos mains a fait paſſer mon zele
Reconnoiſſez ici le ſeing & le modele.

L'EMPEREUR, *après avoir examiné le billet que lui préſente Uranka, & l'avoir comparé à celui qu'il a reçu.*

Qu'ai-je lu!... Je demeure interdit, confondu.
Quoi! c'eſt vous, Uranka.... M'y ſerois-je attendu?
C'eſt vous à qui je dois un ſi rare ſervice?
O Dieu! de nos ſoupçons quelle étoit l'injuſtice!

URANKA.

J'ai fait près d'Okimas des efforts ſuperflus;
La vertu, la raiſon ne le gouvernent plus.
Egaré, furieux, prêt à tout entreprendre
Pour maintenir des droits qu'il s'obſtine a défendre,

Il vouloit me prouver que mes dieux aujourd'hui
Me faisoient une loi de m'unir avec lui.
„ Respectez, ai-je dit, la main qui vous opprime.
„ Même en faveur du ciel la révolte est un crime.
„ De sa religion l'on doit être martir,
„ Mais sans troubler l'état il faut croire & mourir.
Cependant mes discours, loin de calmer sa rage,
Ne faisoient que l'aigrir, l'irritoient davantage,
Et pour en détourner les sinistres effets,
J'ai feint d'entrer alors dans tous ses noirs projets.
Du palais à l'instant il s'alloit rendre maître,
Vous étiez arrêté, l'on osoit plus peut-être,
Si par d'adroits conseils je n'avois su d'abord
Déterminer le prince à marcher vers le port.

L'EMPEREUR.

Mon fils, mon propre fils en vouloir à ma vie!

URANKA.

L'amour, l'ambition, la superbe Agénie,
Et les Bonzes sur-tout ont soufflé dans son cœur
L'égarement, le crime, une aveugle fureur.

L'EMPEREUR.

Eh, quoi! le Bonze aussi, le Bonze méprisable.....

URANKA.

A la rebellion prête un appui coupable.
C'est le sincere aveu que m'a fait Okimas.
J'en saurai plus encor, s'il ne soupçonne pas
Que mon devoir ici trahit sa confiance.
Tout dépend du secret de notre intelligence.

L'EMPEREUR.

Vous devez y compter, & mon cœur désormais,
Trop sûr de votre foi, s'y livre pour jamais.
Je vous l'ouvre, ce cœur que la douleur déchire.
A quelle extrêmité le sort veut me réduire!
Dieu! j'abdique le sceptre, & prêt à le quitter,
En descendant du trône il faut l'ensanglanter!
Ah, mon cher Uranka, quel état pour un pere!

URANKA.

Sans doute il est affreux, une amitié sincere
M'attachoit au coupable, & je pleure son sort;
Mais le repos public vous demande sa mort.
Et sur-tout hâtez-la, quand vous en serez maître.
Ne perdez point de tems, ou les Bonzes peut-être....

L'EMPEREUR.

Je veux que les premiers au glaive abandonnés,
Demain l'astre du jour les voie exterminés.
Je veux que leur supplice.....

SCENE VIII.

L'EMPEREUR, URANKA, TAMMA, GARDES.

(*Tamma entre sans armes, & le désespoir peint sur le visage.*)

L'EMPEREUR.

Ah, mon fils!... quoi! sans armes?
Le crime est triomphant!

TAMMA.

Diſſipez vos alarmes.
Il n'eſt plus d'ennemis, & je reviens vainqueur.
Mais dieu! quelle victoire! elle me fait horreur.
J'ai reconnu mon frere, alors que mon épée
Hélas! d'un ſang ſi cher alloit être trempée.
J'ai reculé d'effroi, lui-même a treſſailli,
Et vos ſoldats ſoudain l'entourant.... le voici.
J'implore ſon pardon. Souvenez-vous, mon pere,
Que je ſuis votre fils, & que voilà mon frere.
(*Appercevant Agénie que l'on amene auſſi.*)
Quoi, ma princeſſe auſſi!.. qu'ai-je fait, malheureux!
Comment ne pas mourir à ce ſpectacle affreux!

SCENE IX.

L'EMPEREUR, URANKA, TAMMA, OKIMAS & AGENIE, *enchaînés*; GARDES.

L'EMPEREUR, *à Okimas.*

REBELLE, où te portoit ton aveugle furie?
Quel étoit ton deſſein? De m'arracher la vie?
De t'immoler ton frere, & lui perçant le flanc,
De monter ſur un trône arroſé de ſon ſang?
(*à Agénie.*)
Et vous, que juſqu'ici j'aimai comme ma fille,
Ne vous ai-je reçue au ſein de ma famille,

Que pour y faire entrér la discorde & l'horreur ?
Complice d'un ingrat, deviez-vous dans son cœur
Appuyer la révolte, & d'une main perfide
Contre un roi, contre un pere, armer le parricide ?

OKIMAS.

Moi, seigneur, moi, vouloir attenter à vos jours ?
Qui vous ose tenir cet horrible discours ?
Uranka vous diroit, si vous daigniez l'en croire,
Combien mon cœur est loin d'une action si noire.
Non, seigneur, contre vous je n'armois point mon bras,
Et sans peine à Tamma je laissois vos états,
Pour aller dans les siens conduire une princesse
Dont l'hymen fut par vous promis à ma tendresse.

L'EMPEREUR.

Ah ! ne crois pas jamais devenir son époux.
Vas, tu serois heureux qu'un châtiment si doux
De ta rebellion fût l'unique salaire.
La main où tu prétends appartient à ton frere,
(*à Agénie.*)
Madame, pour unir deux empires voisins,
Je ne puis qu'à Tamma confier vos destins.

AGÉNIE.

Mes destins? Et qui donc, seigneur, vous en fit maître?
Depuis quand, à quel titre avez-vous pensé l'être ?
Je naquis souveraine, & n'imaginois pas
Qu'on pût donner sans moi ma m[illegible] [illegible]nes états.
Politiques trop vains, dont l'[illegible]de

Eſt d'opprimer le foible & de troubler le monde,
Vous qui voulez cacher ſous les noms le plus ſaints
De votre ambition les orgueilleux deſſeins,
De quel droit oſez-vous, étant ce que nous ſommes,
Comme de vils troupeaux, vous partager les hommes?
Sachez qu'uniquement invoqué des méchans,
Le droit de convenance eſt le droit des brigands.
La ſaine politique eſt d'être toujours juſte.
Seigneur, du bien public voilà la baſe auguſte,
L'intérêt des états, la loi des ſouverains,
Et le lien ſacré de la paix des humains.

L'EMPEREUR.

Avez-vous oublié qu'en mourant, votre pere
De ſon pouvoir ſur vous me fit dépoſitaire?
Me ſerois-je attendu qu'après tant de bienfaits....

AGÉNIE.

Il me faudra, cruel, les pleurer à jamais
Ces bienfaits déteſtés que votre tyrannie
Veut me faire payer du bonheur de ma vie.
Quoi! vous, de mon pays vaillant libérateur,
Vous en voulez enſuite être l'uſurpateur!
Je ne fus arrachée aux chaînes du Tartare
Que pour gémir ici ſous un joug plus barbare!
Pourquoi donc m'apporter vos perfides ſecours?
Pour les empoiſonner, pourquoi ſauver mes jours?
Que m'importoit enfin, ſi toujours on m'opprime,
Que tel ou tel tyran me prît pour ſa victime?

(*A Okimas, en se jetant dans ses bras, & mettant sa main dans la sienne.*)

Mais, cher prince, mon cœur ne dépend que de moi,
Et je joins à ce don & ma main & ma foi.
Que témoin malgré lui du saint nœud qui nous lie,
Ton rival, ton vainqueur à tes fers porte envie,
Et qu'il ne puisse au moins, en ses transports jaloux,
T'ôter avec le jour le nom de mon époux!

TAMMA.

Ah! madame, une erreur qui seule a fait mon crime...
(*à l'Empereur.*)
Vous savez tout, seigneur; rendez-moi leur estime.
Déjà ma voix ici vous imploroit pour eux.
Afin de les unir, couronnez-les tous deux.

L'EMPEREUR.

Les unir? couronner la révolte & l'audace?
Ce seroit déjà trop que de leur faire grace.
(*aux Gardes.*)
Dans la tour du palais conduisez Okimas,
Et que de la princesse on observe les pas.
De l'état & des loix les appuis redoutables
Prononceront demain sur le sort des coupables.

(*Il sort; Tamma court détacher les fers de la princesse, & les gardes emmenent Okimas. Agénie veut le suivre, mais on l'en empêche, & elle reste dans la plus grande consternation.*)



SCENE

SCENE X.

TAMMA, AGENIE, URANKA.

TAMMA, *à Agénie.*

RASSUREZ-vous, madame, & fiez-vous à moi
Du ſoin de vous ſauver. Je jure.....

AGÉNIE.

Laiſſe-moi,
Traître. A te mépriſer tu m'as enfin contrainte,
Et tu peux déſormais abandonner la feinte.
Ne crois plus me tromper : dans toute ſa noirceur
Je vois ta perfidie & je connois ton cœur.

TAMMA.

Madame, au nom du ciel, daignez du moins apprendre...

AGÉNIE.

Ote-toi de mes yeux ; je ne veux rien entendre.
N'en fais-je pas aſſez ? Fuis, dis-je, & de ce pas
D'un frere infortuné cours hâter le trépas.
On me l'avoit bien dit, que du coup qui l'accable,
Que de tous nos malheurs tu ſerois ſeul coupable.
Je ne pouvois le croire, & tes fauſſes vertus
Avoient mis un bandeau ſur mes yeux prévenus.
Mais le voile eſt tombé, conſomme ton ouvrage,
Et ſur-tout de ta vue épargne-moi l'outrage.

TAMMA, *en se retirant.*

Bientôt de votre erreur je vous ferai rougir,
Et vous verrez Tamma vous sauver ou mourir.

SCENE XI.

AGENIE, URANKA.

AGÉNIE.

Ah, seigneur! c'est en vous qu'est ma seule espérance.
Faites ici du ciel éclater la puissance.
Délivrez mon amant, & j'adore vos dieux.
Je leur offre à vos pieds mon encens & mes vœux.
Ils doivent d'Okimas récompenser le zele,
Et de leurs défenseurs sauver le plus fidele.

URANKA.

Les dieux par l'infortune appellent les mortels;
L'asyle le plus sûr est au pied des autels.

AGÉNIE.

J'y cherche aussi le mien, & c'est là qu'Agénie
Tremblante, désolée, enfin se refugie.
Je crains tout, je crois tout. Vous triomphez de moi,
Grands dieux! par vos bienfaits affermissez ma foi!
Si l'on ne nous abuse avec de vains prestiges,
S'il est vrai que vos bras daignent par des prodiges
Suspendre quelquefois l'ordre de l'univers,
Ce doit être en faveur de l'innocence aux fers.

Brisez ceux d'Okimas; vers lui soyez mes guides!
Confondez des cruels les projets homicides!

SCENE XII.

URANKA, MURAMI.

URANKA.

Eh bien, cher Murami, je les ai tous trompés.
Ensemble dans le piege ils sont enveloppés.
En moi plus que jamais l'empereur se confie;
Demain par mes conseils Okimas perd la vie.
La princesse elle-même, implorant Uranka,
D'outrages à mes yeux vient d'accabler Tamma.
Que n'as-tu pu la voir, craintive & gémissante,
Prendre, pour me toucher, une voix suppliante!
Le malheur a domté cet esprit orgueilleux;
Elle croit à présent, elle invoque nos dieux,
Et me demande enfin, dans son péril extrème,
Un miracle nouveau pour sauver ce qu'elle aime.

MURAMI.

Au destin d'Okimas le nôtre est attaché.
Ce prince est votre appui. Par quel motif caché
Voulez-vous son trépas? Que prétendez-vous faire?

URANKA.

En punir aussi-tôt & son pere & son frere.

MURAMI.

Vous connoiſſez, ſeigneur, la haine de Tamma.
Comment nous en défendre alors qu'il régnera?
Ce trône qu'il obtient...

URANKA.

Peut être mis en poudre.

MURAMI.

Le ſceptre eſt dans ſa main.

URANKA.

Dans la mienne eſt la foudre.
Qu'il tremble. - Mais dis-moi, les Bonzes t'ont-ils vu?
De ma protection leur as-tu répondu?
Puis-je compter ſur eux?

MURAMI.

Soyez ſans défiances.
Tous brûlent maintenant de ſervir vos vengeances.
Ils jurent...

URANKA.

Entre nous laiſſons ces vains garans;
J'en crois leur intérêt, & non pas leurs ſermens.
Connois donc à préſent mon ame toute entiere,
Et de tous mes ſecrets ſois le dépoſitaire.
Depuis plus de dix ans j'éprouve ici ta foi,
Et je peux ſans réſerve enfin m'ouvrir à toi.
L'heure s'approche, ami, l'heure tant deſirée,
Qui livre à mon pouvoir cette vaſte contrée.
De notre ambition tu ſais le grand projet;
Mais pour l'exécuter ſais-tu ce que j'ai fait?

Sais-tu que ce palais, qui t'éblouit peut-être,
De la terre bientôt va ſoudain diſparoître?
Sais-tu par quels moyens s'operent en ces lieux
Les ſignes éclatans, les prodiges nombreux
Dont la vue, effrayant le peuple qui m'encenſe,
Confond la raiſon même, & la force au ſilence?

MURAMI.

Les dieux...

URANKA.

Ecoute, ami. Nous ſommes ſans témoin.
S'il eſt des dieux, crois-moi, je n'en ai pas beſoin;
Je ne veux, n'attends rien de leur appui céleſte;
Ils me prêtent leur nom, & mon bras fait le reſte.
Un jour un malheureux, par la vague apporté,
Mourant ſur le rivage à mes pieds fut jeté.
Je ne ſais quel haſard voulut que, plus ſenſible,
Mon cœur à la pitié fût alors acceſſible;
Je daignai m'arrêter, & mes ſoins bienfaiſans
Lui rendirent enfin l'uſage de ſes ſens.
Parti d'un autre monde & des bouches du Tage,
Sur nos bords pleins d'écueils il avoit fait naufrage.
De ſon vaiſſeau briſé les précieux débris
Devoient m'appartenir, & je les recueillis:
Mais lui-même il m'offrit une poudre infernale,
Du tonnerre ici-bas redoutable rivale;
Préſent le plus affreux que le ſort en courroux
Ait pu faire aux humains, pour les détruire tous.
Une ſeule étincelle en un moment l'embraſe;

Plus prompte que la foudre, elle tonne, elle écrafe.
Si dans le fein du globe on pouvoit l'entaffer,
Le globe, en mugiffant, fe verroit fracaffer,
Et la terre en éclats, dans les airs emportée,
Iroit frapper des cieux la voûte épouvantée.
Juge à préfent, ami, fi pour notre intérêt
J'ai fu mettre à profit cet important fecret.
Il falloit commencer par s'en rendre le maître.
Je maffacrai celui qui me le fit connoître.
Et l'on a vu dès lors ces fignes merveilleux,
Dont un peuple ignorant fait honneur à nos dieux.
Mais dès long-tems ici je prépare en filence
Un prodige plus grand, & dont l'inftant s'avance.
Il eft fous ce palais de fecrets fouterreins:
De cette poudre horrible à préfent ils font pleins.
Oui, la mort endormie au fond de ces abimes,
Y doit, à fon réveil, dévorer fes victimes.
Le volcan pour s'ouvrir n'attend plus qu'un flambeau,
Et tous nos ennemis marchent fur leur tombeau.

MURAMI.

Qu'ils y foient donc plongés! Que tardez-vous encore?

URANKA.

C'eft dans ces mêmes lieux qu'au lever de l'aurore
Taiko, Tamma, les grands, toute la cour enfin,
Pour juger Okimas, s'affemblera demain;
Et voilà le moment qu'a choifi ma colere,
Pour entr'ouvrir fous eux les gouffres de la terre.
Mais ce n'eft point affez. Il faut que cette nuit

Un grand événement au peuple ſoit prédit;
Que les Bonzes errans au milieu des ténebres
Faſſent entendre ici des voix, des cris funebres;
Qu'entourés de linceuls, & de lambeaux couverts,
De longs gémiſſemens ils rempliſſent les airs;
Hurlent ſur les tombeaux, en ſecouant des chaînes,
Annoncent des Camis les vengeances prochaines,
Menacent l'incrédule, & par-tout au Japon
Préſagent la ruine & la deſtruction.
Vas leur porter mon ordre, & dis que de leur zele
Dépend un grand deſſein qu'en mon cœur je recele,
Mais qui, les couvrant tous d'un immortel honneur,
Leur fera partager ma gloire & ma grandeur.
Séparons-nous. Sur-tout cache tes pas dans l'ombre.
Songe, ami, que ton chef, de ſa retraite ſombre,
Doit ſeul, guidant la foudre en cent endroits divers,
D'une inviſible main embraſer l'univers.

SCENE XIII.

MURAMI *ſeul.*

Le voilà donc connu, ce ſecret effroyable,
Que couvrit ſi long-tems un voile impénétrable!
Courons vers l'empereur. — Mais non, & qu'Okimas
Soit le ſeul, s'il ſe peut, que j'arrache au trépas.
Tâchons de l'enlever de ce palais funeſte,
Et que ſous ſes débris périſſe tout le reſte. —

Gardons-nous cependant de rien précipiter.
Des regards d'Uranka j'ai tout à redouter.
Pour mieux exterminer le maître que j'abhore,
A ſes dernieres loix obéiſſons encore.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

(Le théatre eſt encore dans la nuit.)

MURAMI, puis URANKA, & deux autres JAMMABOS.

MURAMI *ſeul.*

(Il eſt penſif, & marche lentement pour traverſer le théatre.)

TROP ſenſible au péril & d'un pere & d'un frere,
Okimas à la mort veut auſſi les ſouſtraire.
De ſa priſon lui-même on ne peut l'enlever,
Et je m'y vois contraint, il faut tous les ſauver.
Du moins un Jammabos ne ſera pas mon maître.

URANKA *dans le fond, à ſes deux Jammabos.*

N'allez pas plus avant.
(S'avançant un peu & regardant Murami.)
(à part.)
Le voilà. — C'eſt un traître.
Il vient de voir le prince.

MURAMI, *sur le devant du théatre, prêt à sortir.*

Uranka doit périr.

URANKA, *dans le fond.*

Peut-être à l'empereur il va tout découvrir.
Avançons.

(*Il vient à Murami, & l'arrête.*)

Je te cherche, & l'heure est arrivée
Qu'à mon triomphe ici le sort a réservée.

(*Aux deux Jammabos qui sont dans le fond.*)

Vos braves compagnons peuvent dans cet instant
Etre introduits; allez.

(*Les deux Jammabos sortent.*)

De toi je suis content,
Ami, tu me sers bien, & tu m'as de ton zele
Donné dans cette nuit une preuve nouvelle.
D'épouvante & d'horreur tous les esprits glacés,
Tremblent du coup affreux dont ils sont menacés.
Déjà de toutes parts les temples se remplissent;
Les femmes, les vieillards à nos autels gémissent:
Leurs prieres, leurs cris tâchent de repousser
Le tonnerre qui gronde, & je vais le lancer.

SCENE II.

URANKA, MURAMI, ſix autres JAMMABOS.

(*Les deux Jammabos rentrent alors avec quatre de leurs compagnons. Ceux-ci portent chacun dans une main un ſablier de cryſtal, & tiennent de l'autre un flambeau non allumé : ils ſe rangent en demi-cercle autour d'Uranka & de Murami, tandis que les deux autres reſtent dans le fond du theatre.*)

URANKA.

MINISTRES courageux des volontés ſuprêmes,
Je remets en vos mains le pouvoir des dieux mêmes,
Et je vous ai choiſis pour faire dans ces lieux
Un prodige qui venge & la terre & les cieux.
Vous voyez tout le prix de cet honneur inſigne;
Mais vous le méritez, votre zele en eſt digne.
Sous ce lointain portique allumant vos flambeaux,
Marchez aux ſouterreins que de nos Jammabos
La main creuſa jadis ſous ce vaſte édifice.
C'eſt là qu'il faut aux dieux offrir un ſacrifice.
Là, quand de ce cryſtal tout le ſable écoulé
Vous marquera l'inſtant que le ciel a réglé,
Implorez des Camis la divine aſſiſtance,
Sur le front de l'impie appellez leur vengeance,

Dévouez au trépas l'incrédule Taiko,
Et prononçant trois fois le nom de Tenſio,
De vos flambeaux ardens frappez la poudre ſainte
Qui remplit de ces lieux la redoutable enceinte :
Le ciel fera le reſte, & ſoudain vous verrez
La gloire & les bienfaits qui vous ſont préparés.—
Mais quel jour m'éblouit ? D'où vient que je friſſonne ?
Des ames des Camis la foule m'environne.
Parlez, eſprits divins, que voulez-vous de moi ? —
Ah, qu'entends-je ! -- Mon cœur en eſt glacé d'effroi.-
(*aux Jammabos qui l'entourent.*)
Quoi, dans mes Jammabos ! quoi, parmi vous un traître !
Quel eſt-il, dieux puiſſans ? faites-le moi connoître.

MURAMI.

Arrète, ſcélérat ; je vois ce que tu veux.
Et vous, connoiſſez tous ce fourbe audacieux.

URANKA, *toujours parlant aux dieux.*

Quel nom prononcez-vous ? — Murami ! — Le croirai-je ?

MURAMI, *aux Jammabos.*

C'eſt un fourbe, vous dis-je, un monſtre ſacrilege.

URANKA.

Qu'ordonnez-vous, grands dieux ?

MURAMI.

Les prodiges qu'il fait
Ne ſont . . . . . .

URANKA, *lui enfonçant un poignard dans le cœur.*

Meurs, & reçois le prix de ton forfait.

Meurs, c'est le ciel vengeur qui par ma main te frappe.

(Murami tombe mort entre les bras des deux Jammabos restés dans le fond, & qui s'approchent pour le soutenir.)

Jamais au châtiment le coupable n'échappe.

(à ceux qui l'environnent.)

Allez ; que cet exemple affermisse vos pas.

(Ils sortent.)

Craignez l'œil qui vous suit, on ne le trompe pas.

(aux deux autres Jammabos.)

Vous, au temple prochain, en répandant des larmes,
Portez ce corps sanglant, faites courir aux armes,
Pour venger sur Tamma ce coup mystérieux.
Qu'on l'en accuse ; ainsi le commandent les dieux.

(Les deux Jammabos emportent le corps de Murami.)

SCENE III.

URANKA *seul.*

MAIS je dois craindre encor. De la bouche du traître
Le prince en sa prison à tout appris peut-être.---
Je vois ce qu'il faut faire. -- Oui, ne balançons pas,
Et du même poignard .... Qui porte ici ses pas ?
C'est Agénie en proie aux plus vives alarmes.
Pleure ; bientôt la mort viendra tarir tes larmes,

Pleure ; je vais frapper le coup dont tu frémis,
Et je fuirai des lieux qui vont être engloutis.

SCENE IV.

(Le jour commence à paroître.)

AGENIE, TADNÉ.

AGENIE, *seule.*

URANKA m'abandonne ! on évite ma vue,
Et l'eſpoir eſt éteint dans mon ame éperdue.

TADNÉ, *accourant.*

Ah ! madame, apprenez d'où vient ce bruit confus.
L'épouvante, le deuil ſont par-tout répandus.
On a vu cette nuit des ſpectres effroyables,
Les airs ont retenti de plaintes lamentables ;
Les morts même, dit-on, ſont ſortis des tombeaux,
Et des aſtres ſanglans ont paru ſur les eaux.
On va voir éclater les vengeances céleſtes.
Tout annonce au Japon les maux les plus funeſtes.

AGENIE.

Vas, ces ſpectres, ces cris, qui cauſent tant d'effroi,
Ne menacent ici que mon amant & moi.
Il n'étoit pas beſoin que le ciel en colere,
Troublant l'ordre & la paix de la nature entiere,
Avec tant d'appareil m'annonçât mon malheur.

J'entends, hélas! j'entends dans le fond de mon cœur
Une voix qui me vient effrayer davantage,
Et que j'en crois bien plus que tout autre préſage.
Vers Okimas en vain j'ai voulu pénétrer;
Même dans ſa priſon on me défend d'entrer.
Eh bien, j'en mouillerai la porte de mes larmes,
Mes mains s'y colleront; je braverai les armes
Des cruels qui voudroient encor m'en repouſſer.
Peut-être juſqu'à lui mes cris pourront percer.
Peut-être il entendra la voix de ſon amante,
Son amante pour lui craintive & gémiſſante,
Qui fait vœu de ne point ſurvivre à ſon trépas,
Et qui mourroit contente en mourant dans ſes bras.
Ne me ſuis point, Tadné, tâche de voir, d'entendre
Ce qu'ici l'on réſout, & reviens me l'apprendre.

SCENE V.

TADNÉ, ILMAGIS.

TADNÉ *ſeule.*

MALHEUREUSE princeſſe! ah, ſi pour te ſervir
Mon ſang.....

ILMAGIS, *entrant.*

Retirez-vous; l'empereur va venir.

TADNÉ.

Puis-je ſavoir le ſort qu'à ſon fils on prépare?

Seigneur, ſeroit-il vrai qu'un arrêt trop barbare....

ILMAGIS.

Loin de ces triſtes lieux précipitez vos pas.
Retirez-vous, vous dis-je, & n'interrogez pas.

SCENE VI.

ILMAGIS *ſeul.*

Le crime ici fermente, il ſe forme un orage
Qui gronde & va bientôt fondre ſur ce rivage.
Je n'en puis pas douter; ces ſpectres prétendus,
Tous ces prodiges vains, que l'on croit avoir vus,
Sont d'un complot réel le ſigne véritable.
Qui prédit les forfaits, veut s'en rendre coupable;
Et lui-même, s'il peut, accomplit par ſes mains
Les malheurs qu'en prophete il annonce aux humains.
Mais j'ai placé par-tout des ſurveillans fidelles:
On épie, on rompra les trames criminelles.
Je crains les Jammabos, & c'eſt toujours ſur eux
Que dans les tems de trouble on doit avoir les yeux.
Leur chef en ce palais a devancé l'aurore;
L'empereur s'y confie, & je crains plus encore.
Allons ſavoir.....

SCENE VII.

L'EMPEREUR, ILMAGIS, GRANDS DU JAPON, GARDES.

L'EMPEREUR, *à Ilmagis.*

Eloigne Agénie & Tamma.
Voici l'inſtant fatal. Fais chercher Uranka,
Qu'il ſe rende en ces lieux. La ville eſt alarmée ;
Mais par ſes ſoins bientôt elle ſera calmée.
On l'aime, on le révere, & dès qu'il parlera,
Par-tout l'ordre, la paix à ſa voix renaîtra.
J'y peux compter. Son zele eſt digne qu'on l'emploie.
Cours, dis-lui qu'à l'inſtant il faut que je le voie.

SCENE VIII.

L'EMPEREUR, LES GRANDS DU JAPON, GARDES.

L'EMPEREUR.

Du trône du Japon reſpectables ſoutiens,
Interpretes des loix, guerriers & citoyens,
Qu'en ma douleur profonde autour de moi j'aſſemble,
Elle redouble encore à votre aſpect ; je tremble,

Et ma voix ſe refuſe au devoir trop cruel
De s'élever ici contre un fils criminel.
Mais en eſt-il beſoin? chacun de vous ſoupire.
Ma bouche, je le vois, n'a plus rien à vous dire.
Le coupable bientôt va paroître à vos yeux,
Et vous connoiſſez tous ſon complot odieux.
(*aux gardes.*)
Qu'on amene Okimas. -- Sa grace ou ſon ſuplice
Ne dépend que de vous. Conſultez la juſtice,
Le repos de l'état, votre propre intérêt,
Et ſans ſonger à moi, prononcez ſon arrêt.
Mes larmes ne ſont rien. Penſez à la patrie:
Il faut qu'au bien public un roi ſe ſacrifie;
Et quand il eſt le ſeul qui pleure en ſes états,
Il doit bénir le ciel & ne ſe plaindre pas.

SCENE IX.

L'EMPEREUR, LES GRANDS, TAMMA, GARDÉS.

TAMMA, *aux gardes qui veulent l'empêcher d'entrer.*

Ne me retenez point, ou craignez ma colere.
Un fils peut ſe jeter aux genoux de ſon pere.
(*Il ſe précipite aux pieds de l'empereur.*)
Je ſuis aux vôtres.

L'EMPEREUR.

Ciel !

TAMMA.

Et j'y mourrai, ſeigneur,
Ou vous vous laiſſerez toucher à ma douleur.
Vous reçûtes des cieux un cœur tendre & ſenſible.
Ah ! pour vos ſeuls enfans ſerez-vous inflexible ?
Ami de vos ſujets, bourreau de votre ſang,
Pourriez-vous de vos mains vous déchirer le flanc ?
Eſt-ce que la nature aux rois eſt étrangere,
Et ſur le trône, hélas ! n'oſe-t-on être pere ?
Eh bien, le trône même exige qu'aujourd'hui
Vous ne le priviez pas, ſeigneur, d'un double appui :
Car j'en jure par vous, par vos pieds que j'embraſſe,
C'eſt pour moi-même ici que je demande grace.
Dans l'arrèt d'Okimas on prononce le mien,
Et mon ſang coulera, ſi l'on répand le ſien.
Mais mon frere eſt ſauvé ! vos yeux verſent des larmes.

L'EMPEREUR, *ſe tournant vers les grands.*

C'eſt à vous....

TOUS LES GRANDS.

Oui, qu'il vive !

TAMMA, *ſe relevant avec un tranſport de joie.*

O momens pleins de charmes !
(*à ſon pere.*)
Mon pere ! mes amis !.. dieux ! que vois-je ? Ah, cruel !
Le crime eſt conſommé !

SCENE X.

Les précédens, OKIMAS, AGENIE, URANKA, ILMAGIS, GARDES, Troupe de ſoldats.

(*Alors Okimas mourant, ſoutenu par Agénie en pleurs & par deux gardes, entre d'un coté, tandis que de l'autre on voit un inſtant après paroître Uranka enchaîné, qu'amene Ilmagis à la tête d'un groupe de ſoldats.*)

L'EMPEREUR.

(*à Tamma.*)

QUE dis-tu? .... Juſte ciel!

(*Courant à Okimas.*)

Ah, mon fils! quelle main dans ton ſang s'eſt rougie?
Quand je te tends les bras, qui t'arrache la vie?
Quel barbare a ſur toi ...

OKIMAS.

J'ai mérité mon ſort.
Celui qui m'aveugla me donne enfin la mort.

(*Montrant Uranka.*)

Voilà mon aſſaſſin.

L'EMPEREUR.

Uranka? lui? ce traître?
Ce monſtre horrible?

TAMMA, *à son pere, dans un morne désespoir.*

Eh bien, l'avois-je su connoître?

L'EMPEREUR, *à Ilmagis.*

Quoi! tu l'as donc surpris? ...

ILMAGIS.

Il sortoit du palais,
Quand, chargé de votre ordre, en ces lieux sans délais
Auprès de vous, seigneur, je lui dis de se rendre.
Mais vainement à lui ma voix s'est fait entendre.
Je l'ai vu plein d'effroi, refusant d'obéir,
Précipiter ses pas & tâcher de s'enfuir.
Alors par vos soldats....

L'EMPEREUR, *à Uranka.*

O monstre impitoyable!
Dis-moi quel noir démon, quelle rage effroyable
Te portoit....

OKIMAS.

Ecoutez; le tems est précieux.
N'en perdez point; fuyez de ces funestes lieux.
Ne pleurez pas, fuyez. D'une poudre infernale
Sous ce palais bientôt l'explosion fatale
Vous enseveliroit dans des torrens de feux.
J'ai su par Murami tout ce complot affreux.
L'approche d'un flambeau, la plus foible étincelle
Embrase en un moment cette poudre mortelle,
Et de son sein brûlant soudain avec fracas
S'échappe & vole au loin la foudre & le trépas.
Aussi vous avez vu ces prodiges terribles

Qu'à tout l'art des mortels je n'ai pas cru poſſibles,
Et dont, je l'avoûrai, le preſtige impoſant
M'a conduit dans l'erreur & dans l'égarement.
Enfin dans ma priſon le confident du traître
Vient de me découvrir les crimes de ſon maître.
A peine il me quittoit pour vous les révéler,
Que ce monſtre accourant eſt venu m'immoler.
J'ai tombé ſous ſes coups; mais, trompant ſa furie,
Les dieux m'ont conſervé quelques reſtes de vie,
Pour vous ſouſtraire au ſort qu'il vous a préparé.
Car Murami ſans doute avant moi maſſacré,
N'a pu.... Ma voix s'éteint & mes genoux s'affaiſſent.
Mon pere, ne ſongez qu'aux périls qui vous preſſent.
Tendre amante, cher frere, étouffez vos douleurs.
Soyez unis tous deux...Vivez...Fuyez...Je meurs.

(*Okimas expire entre les bras d'Agénie & de Tamma. L'empereur ſe jette ſur ſon corps, l'embraſſe & le baigne de larmes. Un morne ſilence regne un moment ſur la ſcene; mais l'agitation & l'effroi s'y répandent bientôt.*)

ILMAGIS, *allant à l'empereur, & le retirant de deſſus le corps d'Okimas.*

Seigneur, que faites-vous? Quel aveugle délire....
Ce fils n'eſt plus. Songez au ſalut de l'empire,
A vos ſujets, à vous. La mort eſt ſous nos pas.
Suivez-moi, fuyons tous.

TOUS LES GRANDS.

Fuyons.

(Ilmagis & tous les grands, dans une agitation extrême, se préparent à sortir, & entraînent déjà l'empereur, Agénie & Tamma, à qui ils ont enlevé le corps d'Okimas, qui reste étendu & à moitié caché sur un côté du théatre.)

SCENE XI.

Les précédens, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, *arrivant avec précipitation.*

Ne sortez pas.

ILMAGIS.

Hâtons-nous.

L'OFFICIER.

Arrêtez, ou votre perte est sûre.
Ce n'est plus un bruit sourd, un foible & vain murmure.
Tout le peuple en fureur assiege le palais.
Le Jammabos, le Bonze unis pour les forfaits,
Le poignard à la main, poussent des cris de rage,
Animent la révolte & pressent le carnage.
Le corps de Murami devant eux est porté.
A vos ordres, seigneur, ce meurtre est imputé,
Et d'imprécations par-tout on vous accable.
On demande Uranka. De ce nom formidable
La ville retentit; c'est le signal affreux,
Qui conduit au combat tous ces séditieux.

Les gardes qui veilloient dans la premiere enceinte,
Viennent d'être forcés; de leur ſang elle eſt teinte.
Mais par un mur d'airain ce ſéjour défendu,
Et de braves guerriers nouvellement pourvu,
Contre tous les dangers vous offre un ſûr aſile.
Demeurez-y ſans crainte, & bientôt dans la ville
De tous les forts voiſins vos ſoldats deſcendus
Feront fuir devant eux les mutins éperdus.

ILMAGIS.

Dieux! quel coup accablant! quelle image effrayante!
La mort de tous côtés à nos yeux ſe préſente!
Il n'eſt plus d'eſpoir.

TOUS LES GRANDS.

Ciel!

URANKA, *jouiſſant alors de la conſternation générale, & s'abandonnant à toute ſa rage.*

Je triomphe à préſent.
Le trépas à ce prix m'eſt cher, je meurs content;
Je meurs environné de toutes mes victimes,
Et les traîne après moi dans le fond des abimes.
Volcans, gouffres de feux, ſous nos pas ouvrez-vous!
Palais, murs déteſtés, renverſez-vous ſur nous!
Tombez! ſous vos débris écraſez-nous enſemble,
Et qu'aux enfers encor le malheur nous raſſemble!

SCENE XII.

Les précédens, un autre OFFICIER.

L'OFFICIER, *à l'empereur.*

SEIGNEUR, des Jammabos, dont nos yeux vigilans
Suivoient ici la marche & tous les mouvemens,
Viennent d'être arrêtés. Ils alloient s'introduire
Aux secrets souterreins que fit jadis construire
Notre dernier Dairi. Je les ai mis aux fers.

URANKA.

O rage! ô désespoir! ils sont donc découverts!
Ciel! un moment plus tôt!

L'OFFICIER.

On vient d'apprendre encore
Que le grand empereur dont la Chine s'honore,
Par d'autres Jammabos alloit être égorgé,
Lorsque dans ce péril le ciel l'a protégé.

URANKA.

Dieux que j'abhorre! ô dieux! ma vengeance est manquée!

L'EMPEREUR.

De tous tes attentats la fin étoit marquée.
Que ce monstre à l'instant soit ôté de mes yeux,
Et qu'on le garde ici pour un supplice affreux!
Que lui, que tous les siens, horreur de la nature,
Dans les feux, les tourmens rendent leur ame impure;

Qu'ils ſoient anéantis ; & qu'enfin l'univers,
Agité trop long-tems par leurs complots pervers,
Et dont leur fol orgueil vouloit ſe rendre maître,
De ſa face les voie à jamais diſparoître.
(*aux grands.*)
Vous, allez détromper ce peuple prévenu.
Publiez, atteſtez ce que vous avez vu.
Dévoilez devant lui tous les crimes des traîtres,
Et qu'en ſervant les dieux il déteſte les prêtres !
(*On emmene Uranka, & Ilmagis ſort avec les deux officiers & tous les grands.*)

SCENE XIII.

L'EMPEREUR, AGENIE, TAMMA, GARDES.

AGENIE, *fixant le corps d'Okimas.*

Tu n'es plus, cher amant ! Qu'importe à ma douleur
Qu'à tous tes aſſaſſins on arrache le cœur,
Que de ces ſcélérats la terre ſoit purgée ?
Te pleurerai-je moins, quoique je ſois vengée ?
(*à l'empereur qui paroît plongé dans le déſeſpoir.*)
Je reſpecte, ſeigneur, l'état où je vous vois.
Frappés du même coup, nous gémiſſons tous trois.
Hélas ! du bien public l'enthouſiaſme auguſte
Vous a quelques momens fait ceſſer d'être juſte.
Pour unir au Japon un empire voiſin,

Vous vouliez malgré moi dispofer de ma main.
Peut-être de l'état la raifon vous excufe ;
Mais voilà votre ouvrage, & ce fang vous accufe.

(*à Tamma.*)

Prince, je vous remets le fceptre malheureux
Qu'à votre frere ici j'offris avec mes vœux,
Ce fceptre qui pour lui fut un don fi funefte,
Qui caufa tous nos maux, & que mon cœur détefte.
Faites aux Coréens chérir votre vertu ;
Je leur rends dans Tamma plus qu'ils n'auront perdu.
Pardonnez mes foupçons, confolez votre pere,
Régnez, & laiffez-moi rejoindre votre frere.

(*Elle tire un poignard & veut s'en frapper, mais on l'arrête.*)

TAMMA, *lui arrachant le poignard.*

Qu'alliez-vous faire? O dieux!

AGENIE.

Terminer mes malheurs.

L'EMPEREUR, *la preffant contre fon fein.*

Ma fille, tendre objet que je baigne de pleurs,
Daigne prendre pitié de ma trifte vieilleffe!
De mes tremblantes mains fur mon fein je te preffe ;
Ne me repouffe pas. Ma fille, mes enfans,
Ne fermez point votre ame à mes gémiffemens ;
Ou du moins écoutez ceux de votre patrie.
Songez qu'à plus d'un peuple appartient votre vie.
Vous ne pourriez trancher, fans être criminels,
Des jours où font liés les deftins des mortels.

SCENE XIV & derniere.

L'EMPEREUR, AGENIE, TAMMA, ILMAGIS, GARDES.

ILMAGIS, *à l'empereur.*

SEIGNEUR, tout eſt calmé. Cette foule égarée
Soudain dans le devoir à ma voix eſt rentrée;
Et lorſque par les grands elle a des Jammabos
Appris les noirs forfaits, les funeſtes complots,
Sur ces chefs impoſteurs tournant toute ſa rage,
Elle en a devant nous fait un affreux carnage,
Et demande à grands cris qu'on lui livre Uranka.

L'EMPEREUR.

Oui, bientôt à leurs yeux le monſtre expirera.
(*Montrant le corps d'Okimas.*)
Mais à ce triſte objet de nos larmes ameres,
Allons rendre d'abord les honneurs funéraires.
Que de loin ſon tombeau montre à tous mes ſujets
De la crédulité les ſiniſtres effets.
O ſuperſtition! mon fils eſt ta victime!
Puiſſe ici ſon trépas être ton dernier crime!
Puiſſe ſon ſang, verſé par des prêtres cruels,
Sur une race impie ouvrir l'œil des mortels;
Et que du ſein des maux dont notre cœur ſoupire,
Naiſſe au moins le bonheur de l'un & l'autre empire!

Fin du cinquieme & dernier Acte.

REMARQUES

A L'OCCASION

DES JAMMABOS.

(1)

O toi le plus grand des rois, & le meilleur des hommes, toi dont le nom .... réveille dans tous les cœurs le ſouvenir du fanatiſme des prêtres & des attentats des moines, &c..

Epître dédicatoire.

HENRI IV naquit au milieu des troubles de religion qui déſoloient alors la moitié de l'Europe, & dont la vente des indulgences avoit été la premiere ſource. Nourri dans la doctrine des novateurs, élevé dans leur camp, il vit lever ſur lui, comme ſur eux, les poignards de la S. Barthélemi, & il n'évita qu'à peine le ſort de ſoixante mille François égorgés au nom de Dieu, par la main de leurs freres, & par l'ordre de leur roi. Maſſacre épouvantable, qui a été loué par les prêtres, & que l'enfer même déſavoue.

Bientôt ſe forma cette ligue prétendue ſainte, autoriſée par le pape, ſoutenue par le clergé, & qui enfanta tant de malheurs & de crimes. L'audacieux *Sixte-Quint* anathématiſa le roi de France, quoiqu'il fût catholique; & le roi de Navarre, parce qu'il ne l'étoit pas. Il appella celui-ci *génération bâtarde & déteſtable de la maiſon de Bourbon*; il légitima contre celui-là les fureurs de la révolte, & les coups des aſſaſſins. La Sorbonne déclara *Henri III* déchu du trône; les confeſſeurs refuſoient l'abſolution à ceux qui lui reſtoient fideles; les prédicateurs l'invectivoient, le maudiſſoient en chaire; tous les prêtres, tous les moines animoient contre lui la ſédition & le fanatiſme; & plein de leur eſprit, encouragé par leurs diſcours & communié par leurs mains, le dominicain *Clément* alla enfin lui plonger un poignard dans le ſein. A cette nouvelle, on tira le canon à Rome, preſque tous les pays catholiques firent des réjouiſſances, le panégyrique du moine parricide fut prononcé dans les égliſes, & les prêtres placerent ſon image ſur les autels.

Alors les révoltés redoublerent d'efforts & de rage pour exclure *Henri IV* du trône de la France. Les jéſuites étoient l'ame de la ligue, leur pere *Mathieu* en étoit *le courier*. Il alloit ſans ceſſe de Paris à Rome & en Eſpagne ſolliciter des bulles, des ſoldats & de l'argent. Quand le pape *Urbain*, ſucceſſeur de *Sixte*, envoya une armée aux ligueurs, le jéſuite *Nigri* y

mena les novices de ſon ordre pour la renforcer encore. La Sorbonne donna un nouveau décret contre *Henri IV.* Les prêtres & les moines prirent l'épée, endoſſerent la cuiraſſe, & jurerent de ne jamais le reconnoître. Lors même qu'il fut rentré dans le ſein de l'égliſe, ſon chef coupable perſiſta long-tems à le rejeter; ſes indignes miniſtres continuerent à le méconnoître. Il fallut un arrêt du parlement, pour les obliger à prier Dieu pour ce bon roi, & il ſembla que, depuis ſon abjuration, tous les ordres de la hiérarchie eccléſiaſtique ſe diſputaſſent la gloire de fournir ou de ſuſciter des aſſaſſins contre ſa perſonne.

Le jéſuite *Jacques Commolet* prêcha dans S. Barthélemi qu'il *falloit un* AOD, *fût-il moine*, *fût-il ſoldat*, *fût-il berger.* Le premier qui tenta de le devenir, s'y vit encouragé par un curé de Paris & par un recteur des jéſuites. Le malheureux *Barriere* ſubit la peine de ſon crime; mais le curé *Aubry* & le jéſuite *Varade* trouverent un aſyle dans la maiſon du légat du pape, qui les emmena à Rome, & ils ne purent être écartelés qu'en effigie. L'exemple de *Barriere* ne tarda pas à être ſuivi par *Chatel.* Ce jeune homme, élevé au college des jéſuites, voulut mettre en pratique les leçons qu'il y avoit reçues, & il bleſſa *Henri IV* à la levre. Le P. *Guignard* fut brûlé avec les horribles écrits qu'il avoit compoſés, & où l'on trouva ces propres mots: *ſi on peut guerroyer le Béar-*

nois, qu'on le guerroye; ſi on ne peut le guerroyer, qu'on l'aſſaſſine. Toute la ſociété de Jéſus, coupable de la même doctrine, fut bannie de France par le parlement, & l'on en dreſſa même un monument public.

Mais dans ces tems malheureux, le pouvoir du fanatiſme & des prêtres étoit plus grand que celui de la raiſon & des loix. On fit en France l'apologie de *Chatel* & de *Guignard*, on condamna à Rome l'arrêt qui les avoit condamnés, & bientôt d'autres aſſaſſins marcherent ſur leurs traces. Un chartreux imbécille ſe propoſa de gagner le ciel en conſpirant contre le roi, & le bon *Henri* lui fit grace. Un vicaire de Paris eut le même deſir, mais il en reçut le prix de la main du bourreau. Deux jacobins de Flandre, dignes confreres de *Jacques Clément*, vinrent exprès en France pour l'imiter; leur complot fut découvert, & ils l'expierent à la potence. Un frere capucin de Milan arriva encore à Paris dans le même deſſein, & fut puni du même ſupplice. Enfin *Ravaillac* exécuta ce que tant d'autres avoient entrepris ſans ſuccès. Ce monſtre, jadis novice chez les feuillans, dans le tems que ces moines étoient des ligueurs furieux, avoit, en ſortant du cloître, emporté l'eſprit & la rage qui y régnoient. Dès lors tous les poiſons avoient ſecrétement fermenté dans ſon ame. Perdu de ſuperſtitions & de crimes, ſe confeſſant & communiant ſouvent, il entendit dire que

Henri

Henri IV alloit faire la guerre au pape, & fur ce bruit ridicule, le miférable vint d'Angoulême poignarder le meilleur de nos rois.

Ce prince craignoit depuis long-tems d'être enfin la victime du fanatifme des peuples & de la haine des prêtres. Il redoutoit fur-tout les jéfuites, qu'il trouvoit toujours mêlés dans toutes les confpirations qui fe tramerent contre lui, & il s'étoit en 1603 déterminé à les rappeller. " Par néceffité, „ difoit-il à M. de Sully, il me faut faire à prefent „ de deux chofes l'une; à favoir, d'admettre les „ jéfuites purement & fimplement, les décharger „ des diffames & opprobres defquels ils ont été „ flétris, & les mettre à l'épreuve de leurs tant „ beaux fermens & promeffes excellentes; ou bien „ de les rejetter plus abfolument que jamais & leur „ ufer de toutes les rigueurs & duretés dont l'on fe „ pourra avifer, afin qu'ils n'approchent jamais de „ moi, ni de mes états; auquel cas il n'y a point „ de doute que ce ne foit les jetter dans le dernier „ défefpoir, & par icelui *dans les deffeins d'attenter „ à ma vie; ce qui la rendroit fi miférable & langoureufe, demeurant ainfi toujours dans les défiances d'être empoifonné ou bien affaffiné, (car „ ces gens-là ont des intelligences & des correfpondances par-tout, & grande dextérité à difpofer les „ efprits ainfi qu'il leur plait) qu'il me vaudroit „ mieux être déjà mort.* „ Henri IV chercha donc

à gagner ceux dans lesquels il avoit peur de trouver des empoisonneurs ou des assassins, & il ne cessa jusqu'à sa mort de les combler de bienfaits.

(2)

Réjouis-toi, ombre illustre. Ils (les prêtres & les moines) *ne sont plus aujourd'hui tels que ton siecle les a vus.*

Epître dédicatoire.

Cet heureux changement est dû au progrès des lumieres & de la raison. L'esprit philosophique, semblable au feu élémentaire, a pénétré par-tout, & a pour ainsi dire régénéré tous les ordres. En vain quelques individus, peut-être même quelques classes d'hommes lui sont encore rebelles, ou par intérêt, ou par préjugés; l'impression est donnée; &, loin de pouvoir en arrêter l'effet, ils seront entraînés eux-mêmes dans le mouvement général. Toutes les vues se sont tournées vers l'utilité publique, & l'on a reconnu qu'elle étoit la vraie base de la législation & de la morale. Des pasteurs aussi distingués par leur mérite que par leurs dignités, s'occupent avec ardeur de la réforme des couvens. On a déjà supprimé l'abus révoltant de laisser prononcer dans l'enfance les vœux monastiques. Depuis plusieurs siecles, l'avarice sacerdotale vendoit à la vanité mondaine le droit de paver de cadavres le temple du

Seigneur, & d'y infecter l'air qu'y respirent les fideles. Un illustre prélat, cher aux lettres qu'il cultive, à l'humanité qu'il soulage, & à la religion qu'il sert en la dégageant des abus qu'elle réprouve, monseigneur l'archevèque de Toulouse a eu le courage de s'élever contre cet usage indécent & meurtrier. On ne peut, sans ètre attendri jusqu'aux larmes, lire le mandement que monseigneur l'évèque de Lescars a publié en 1776, pour exhorter à secourir les laboureurs ruinés par les ravages de l'épizootie la plus affreuse.

Que l'on aime à voir cet orateur vraiment évangélique se mettre lui-même avec tout son clergé dans le nombre de ceux qui doivent concourir au soulagement général! " Un si noble devoir, s'écrie-t-il, „ nous regarde à double titre; nous, ministres du „ Seigneur, nourris des dons offerts sur ses autels, „ *enrichis des largesses des peuples*; nous qui, *moissonnant où nous n'avons pas semé, & recueillant où nous n'avons pas labouré*, jouissons de la rosée „ du ciel & de la graisse de la terre. Refuser à Dieu, „ en la personne de ses enfans, une partie de ses „ bienfaits, *la refuser aux descendans des peres qui „ nous ont enrichis aux dépens de leur postérité*, à „ *ceux même qui partagent avec nous le fruit de „ leurs travaux*, ce seroit & pour vous, riches du „ siecle, & pour nous, ministres des autels, je ne „ dis pas une injustice, mais un sacrilege; je ne

„ dis pas une ingratitude, mais un homicide digne „ du courroux du ciel & *de l'animadverſion des* „ *hommes.* „

Enſuite, rappellant à ſes diocéſains les ordonnances rendues dans des tems de calamité, pour former des contributions & pour dépouiller même les égliſes de leurs ornemens, “ voulez-vous, continue-t-il, „ qu'armés de ces loix & conduits par les magiſtrats „ qui en ſont les dépoſitaires & les organes, les „ pauvres vous demandent, riches du ſiecle, la por- „ tion de l'héritage que vous leur retenez? Voulez- „ vous qu'entrant dans nos temples (*car le temple* „ *eſt fait pour l'homme, & non pour l'Eternel qui* „ *n'en a pas beſoin*) ils dépouillent le ſanctuaire de „ ſes ornemens les plus précieux, *ſans que les mi-* „ *niſtres des autels aient le droit de l'empêcher ni de* „ *s'en plaindre?* Voulez-vous que de la maiſon du „ Seigneur ils paſſent dans celle du prêtre & du lé- „ vite, & que, *les trouvant plongés dans l'abondance* „ *& la molleſſe, ils s'indignent à leur aſpect, ils* „ *s'emportent à des reproches, & les appellent en* „ *jugement comme raviſſeurs des biens qui leur furent* „ *confiés pour un plus digne uſage?* „

Que cette éloquence eſt touchante, ſur-tout dans la bouche d'un évêque qui, agiſſant comme il parle, donne en même tems plus d'une année de ſes revenus, & partage *trente mille livres* aux pauvres de ſon dioceſe! Que ce langage eſt beau, mais qu'il

eſt différent de celui qu'on tenoit autrefois ; qu'il eſt différent du langage de *Boniface VIII*, ce pape qui, dans une bulle ſcandaleuſe, décida *qu'aucun clerc ne doit rien payer au roi ſon maître, ſans permiſſion expreſſe du ſouverain pontife* ; ce pape qui fut aſſez téméraire pour écrire à *Philippe le Bel : ſachez que vous nous êtes ſoumis dans le ſpirituel comme dans le temporel ;* & qui enfin pouſſa l'inſolence & la folie juſqu'à donner le royaume de France à *Albert d'Autriche*, juſqu'à dire dans une autre bulle du 8 ſeptembre 1303, que, *comme vicaire de Jéſus-Chriſt, il a le pouvoir de gouverner les rois avec la verge de fer, & de les briſer comme des vaſes de terre ; qu'il déclare Philippe excommunié ; qu'il défend ſous peine d'anathême de lui obéir & de lui rendre aucun ſervice, & qu'il l'avertit de trembler à la vue de l'arc préparé pour le percer !*

Le roi de France, il eſt vrai, fit brûler toutes les bulles du pontife romain, & lui répondit, à ce qu'on prétend, par ces mots énergiques : *à Boniface, prétendu pape, peu ou point de ſalut. Que votre très-grande fatuité ſache que nous ne ſommes ſoumis à perſonne pour le temporel.* Philippe, auſſi vindicatif que ſon ennemi étoit inſolent, ne s'en tint pas là ; il l'envoya châtier perſonnellement en Italie, & voulut, quand *Boniface* fut mort, qu'on fit le procès à ſa mémoire. Il demandoit même qu'on exhumât ſes os, pour les faire brûler par la main du

bourreau. Mais ſi la fermeté du monarque rendit vains tous les attentats du prêtre, ils n'en étoient pas moins affreux, & nous remarquerons encore que pendant bien des ſiecles on a vu beaucoup de papes avoir l'audace de *Boniface*, & peu de ſouverains leur réſiſter avec le courage & le ſuccès de *Philippe*.

(3)

Le regne de la ſuperſtition eſt paſſé; mais les plaies qu'elle fit à ton peuple, ne ſont pas toutes fermées.
Epître dédicatoire.

Tout le monde convient aujourd'hui que la révocation de l'édit de Nantes a été un des grands malheurs de la France. Il en ſortit près de cinq cents mille perſonnes qui, portant chez l'étranger leurs richeſſes & leur induſtrie, allerent y chercher le repos & la tolérance qu'ils ne trouvoient plus dans leur patrie. Et dans quel tems s'aviſa-t-on de les y perſécuter? Dans le tems où, ceſſant abſolument d'être dangereux, ils étoient depuis cinquante ans des ſujets ſoumis & des citoyens utiles & paiſibles. La derniere guerre de religion avoit fini par la priſe de Montauban en 1629. Après avoir rapporté cet événement, *d'Avrigni*, quoique jéſuite, ajoute en termes exprès [1]: *l'audace des huguenots tomba*

[1] Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire univerſelle de l'Europe, depuis 1600 juſqu'en 1715, t. II, p. 48.

avec leurs places de sûreté, & ils devinrent bons François, dès qu'ils furent hors d'état de devenir rebelles.

Ce furent pourtant *ces bons François*, contre lesquels le clergé, les jésuites & quelques ministres cruels animerent *Louis XIV*. On commença par saisir tous les prétextes de les tourmenter, tous les moyens de les détacher de leur religion. On tâcha d'abord de faire des conversions avec de l'argent & des sermons. Comme l'un & l'autre ne réussissoient pas autant qu'on l'eût voulu auprès des grandes personnes, on imagina de s'adresser aux petits enfans; on les autorisa à abjurer dès l'âge de sept ans, & sous ce prétexte on osa les enlever à leurs parens. Les persécuteurs soutinrent ces premieres violences par de plus grandes; ils firent aux missionnaires succéder des gens de guerre. Tous les réformés qui ne voulurent pas changer, furent livrés à la licence d'une soldatesque effrénée; on autorisa tous les excès, hors le meurtre, à l'égard de ceux qu'on vouloit persuader de la sainteté de notre religion; & cette exécution militaire fut nommée *Dragonade*, parce que les Dragons, mal disciplinés alors, y commirent le plus de désordres. Ce fut dans la même année, en 1685, que l'exercice de la religion prétendue réformée fut interdit dans tout le royaume, & qu'on cassa l'édit de Nantes, auquel depuis long-tems on n'avoit plus d'égard.

Il eſt certain que les huguenots n'étoient point coupables, quand alors on les traita avec tant de cruauté. Il eſt certain encore que l'horreur de cette perſécution ne doit point être imputée à *Louis XIV* que l'on trompa, mais aux hommes durs qui lui conſeillerent d'uſer de rigueur, & qui dans l'exécution changerent cette rigueur en une véritable barbarie.

Tous les François n'ont à préſent qu'une voix pour la condamner. Mais il s'eſt rencontré de nos jours un prêtre qui a oſé faire l'apologie du maſſacre de la *Saint-Barthélemi*, & il étoit réſervé à un autre prêtre de prendre le parti des *Dragonades*. C'eſt ce que vient de faire l'auteur actuel d'une petite feuille, dans laquelle, chaque ſemaine pour deux ſols dix deniers, il envoie francs de port dans toutes les provinces les *affiches & annonces* des terres & des livres, avec des extraits infideles, des jugemens faux, des abſurdités fréquentes & des contradictions ridicules. Après avoir rapporté [1] un paſſage des Mémoires du maréchal *de Berwick*, qui proteſte *qu'il n'y a ſorte de crimes dont les Camiſards ne fuſſent coupables*, M. *l'abbé de Fontenai* s'écrie: *que deviennent à préſent toutes ces doléances ſur les* Dragonades, *tous ces prônes philoſophiques ſur la tolérance qu'il falloit avoir pour les* Camiſards? *Si la*

[1] Affiches, annonces & avis divers, vingt-ſixieme feuille hebdomadaire du premier juillet 1778, page 103.

ſévérité eſt quelquefois néceſſaire, pouvoit-elle jamais être exercée avec plus de juſtice que contre de pareils ſcélérats ?

Mais vous-même, monſieur l'abbé, ſavez-vous ce que devient cette belle exclamation ? Elle devient la preuve la plus complete de votre mauvaiſe foi ou de votre ignorance. Les huguenots qui furent les victimes des *Dragonades* en 1684 & 1685, étoient des citoyens paiſibles, que le grand *Colbert* aimoit, qu'il avoit employés avec ſuccès, & qui n'avoient d'autre crime que celui d'être attachés à la religion de leurs peres. Voilà ceux à qui l'on envoya des *Dragons* pour vivre chez eux à diſcrétion, & les convertir à coups de plat de ſabre. Ils prirent la fuite autant qu'ils le purent ; & malgré toutes les précautions du gouvernement, cinq cents mille d'entr'eux ſortirent de France dans l'eſpace de trois ans. Mais il en reſta un grand nombre, & la ſecte ne fut qu'opprimée ſans être détruite. Or c'eſt toujours dans les tems d'oppreſſion & de perſécution que le zele de religion ſe change en enthouſiaſme & fait des furieux. Bientôt dans les montagnes du Languedoc & du Dauphiné il s'éleva des prophetes & des prophéteſſes ; leur nombre s'augmenta, l'eſprit de fureur & de fanatiſme ſe répandit par degrés, & il éclata enfin en 1703.

Rien n'eſt plus vrai ſans doute que le rapport de M. *de Berwick*. Les révoltés des Cévennes, que l'on

nomma *Camiſards*, étoient des brigands & des ſcélérats. Perſonne ne l'a jamais conteſté. *Le maréchal de Montrevel*, dit *Voltaire* [1], *fit la guerre à ces miſérables, comme ils méritoient qu'on la leur fît. On roue, on brûle les priſonniers.* Si M. *l'abbé de Fontenai* voit dans ce langage *un prône philoſophique ſur la tolérance qu'on devoit avoir pour les Camiſards*, l'on doit avouer qu'il ſe connoît en ſermon comme en philoſophie, & que ſon diſcernement égale ſa ſcience dans l'hiſtoire, ſur-tout dans la chronologie ; car les deux événemens qu'il confond ſe trouvent ſéparés par un long intervalle. Les *Dragonades* ont précédé de dix-huit ans la naiſſance & les crimes des *Camiſards*; elles n'avoient donc rien de commun avec eux, ſi ce n'eſt que ſans les *Dragonades* & la révocation de l'édit de Nantes, les *Camiſards* n'euſſent certainement pas exiſté.

Telle eſt la maniere ordinaire de ce journaliſte. Il ne s'agit point ici de relever une de ſes bévues, mais de montrer l'eſprit qui l'anime. C'eſt celui du *doux Caveirac*; & notre abbé, non moins *doux*, ne fait une erreur volontaire que pour avoir le plaiſir de louer une perſécution odieuſe : il n'affecte de confondre deux faits diſtincts, deux époques très-différentes, qu'afin de faire, ſelon ſon uſage, une ſortie ſur la tolérance & la philoſophie. L'ami des

[1] Siecle de Louis XIV, t. III, p. 166.

Dragonades ne peut être celui des philoſophes : auſſi déclame-t-il ſans ceſſe contr'eux, & toujours avec la même juſteſſe & le même avantage. Nous en citerons encore quelques exemples.

Charlemagne, dit-il [1], *avoit été trop grand homme & trop religieux pour que M.* de Voltaire *n'en ait pas déſiguré le caractere. Il l'a peint en Eſpagne comme un prince ſupérieur aux préjugés de la religion, & preſque digne des honneurs de la philoſophie : il l'a repréſenté en Allemagne comme un fanatique fougueux, qui ſe plaît à faire égorger de malheureux Saxons.*

Ouvrons *l'Eſſai ſur l'hiſtoire univerſelle* & voyons comment *Voltaire* s'exprime au chapitre onzieme. *Charlemagne*, dit-il, *le plus ambitieux, le plus politique & le plus grand guerrier de ſon ſiecle, fit la guerre aux Saxons trente années avant de les aſſujettir pleinement ..... voulut les lier à ſon joug par le chriſtianiſme ..... leur laiſſe des miſſionnaires pour les perſuader & des ſoldats pour les forcer ..... fait maſſacrer quatre mille cinq cents priſonniers au bord de la petite riviere d'Alre. C'eſt l'action d'un brigand, que d'illuſtres ſuccès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait grand homme ..... L'émir de Sarragoſſe en 778 vint juſqu'à Paderborn prier Charlemagne de le ſoutenir contre ſon ſouverain. Le prince*

[1] Affiches du 5 août 1778, n. 31, p. 122.

françois prit le parti de ce musulman, mais il se donna bien garde de le faire chrétien. D'autres intérêts, d'autres soins.

Voilà mot à mot ce que *Voltaire* dit de *Charlemagne.* Je demande à présent *s'il l'a représenté en Allemagne comme un fanatique fougueux, & en Espagne comme un prince presque digne des honneurs de la philosophie.* Il ne le représente par-tout que comme un roi guerrier, cruel & politique, qui agit toujours conformément aux vues de son ambition, & qui massacre, baptise ou secourt les infideles, selon que son intérêt l'y engage. Mais M. *l'abbé de Fontenai* se plaît à *défigurer* ce portrait, pour se donner le droit d'outrager *Voltaire*; & fier du titre qu'il s'est fait par le mensonge, un chétif auteur *d'affiches* a l'audace d'accuser *d'absurdes déclamations* & *de contradiction puérile* le plus grand écrivain qui ait jamais brillé dans le monde littéraire.

C'est le 5 août que notre critique a cette audace, c'est le 5 août qu'il nous peint *Charlemagne* égorgeant les Saxons comme *un roi chrétien qui punit des ennemis & des rebelles*; & la semaine suivante, [1] en censurant la partie historique du *Cours d'étude à l'usage des éleves de l'école royale militaire*, le même homme s'écrie, *qu'étoit-il nécessaire de retracer les cruantés de Charlemagne envers les Saxons?*

[1] Affiches du 12 août 1778, n. 32, p. 126.

Vous convenez donc à préſent, monſieur l'abbé, qu'il étoit cruel ; mais vous êtes fâché qu'on le diſe? Voyons pourquoi.

On a prouvé [1] *que ce grand prince étoit bien éloigné de tout eſprit de fanatiſme.*

Oui, ſans doute, Voltaire l'a prouvé, & je viens de prouver auſſi que vous aviez dit une fauſſeté, en affirmant qu'il l'avoit repréſenté *comme un fanatique fougueux.* Mais l'ambition fait-elle commettre moins de cruautés que le fanatiſme, &, ſi l'on eſt égorgé, qu'importe que ce ſoit pour l'amour de Dieu ou pour l'intérêt d'un tyran?

Toutes les déclamations [2] *contre les croiſades, l'orgueil des pontifes, la corruption des prêtres & des moines ne ſont pas plus utiles.*

Vous vous trompez, monſieur l'abbé ; elles ſervent à empêcher que l'épidémie des croiſades ne revienne, que le feu du fanatiſme ne ſe rallume, que les apologiſtes de *la ſaint Barthélemi* & des *Dragonades* n'échappent à l'indignation générale : elles ſervent à arrêter l'orgueil & les entrepriſes des pontifes, à oppoſer une digue à la corruption des prêtres & des moines ; & s'ils ne ſont plus tels qu'on les a vus autrefois, c'eſt que l'hiſtoire, en nous retraçant continuellement leurs crimes & leurs fureurs

[1] Ibid.
[2] Ibid.

paſſées, les a mis eux-mêmes dans la néceſſité d'en rougir & dans l'impuiſſance de les renouveller.

Nous croyons [1] *qu'on devroit laiſſer dans l'oubli ces ſortes de tableaux, dont les eſprits foibles profitent pour faire retomber ſur la religion en général les fautes de quelques membres du clergé.*

Et vous croyez encore très-mal. C'eſt préciſément aux *eſprits foibles* que ces ſortes de tableaux doivent être préſentés dans toute leur vérité, parce que c'eſt ſur les *eſprits foibles* que la ſuperſtition & le fanatiſme ont le plus de priſe. Les *Clément*, les *Barriere*, les *Chatel*, les *Ravaillac* n'étoient pas des *eſprits forts.* Si dès leur enfance ils avoient eu entre les mains des ouvrages pareils à ceux qu'a produits notre ſiecle, ils ne ſe ſeroient point flattés de gagner le ciel en aſſaſſinant les rois, & peut-être auroient-ils appris qu'autant la religion mérite de reſpect, autant l'on doit de mépris ou d'horreur à ſes miniſtres, quand leur bouche coupable ordonne la révolte & commande le crime.

Ce que l'on vient de voir ſuffit pour connoître la morale, la logique & l'honnêteté qui regnent dans les *Affiches.* Elles ſemblent conſacrées dès leur naiſſance à outrager les grands écrivains & à décrier les bons ouvrages. Faux expoſé, anachroniſme, contradiction, tout eſt employé pour parvenir à un

[1] Ibid.

but ſi louable. Le rédacteur actuel eſt à la vérité ſort au-deſſous de ſon prédéceſſeur; mais celui-ci, avec plus d'eſprit & de connoiſſances, ſuivoit déjà la même méthode. Je n'en rapporterai qu'un ſeul trait.

Chacun connoît *l'Honnête-Criminel*, ce drame où la tolérance eſt miſe en action, & dans lequel on a pour la premiere fois eſſayé de faire pleurer au théatre ſur les malheurs & les vertus des proteſtans de France. M. *Querlon*, entraîné d'abord avec tout le public par l'intérêt & la ſenſibilité qu'on a paru trouver dans la piece, l'exalta beaucoup. *Voilà*, dit-il [1], *une de ces productions qui ne cherchent que des entrailles & de l'ame; un ouvrage de ſentiment, dont on ne peut trop recommander la lecture aux jeunes gens & aux hommes faits de tout état, de tout ordre. Cette piece touchante eſt trop connue par tout ce qu'en ont dit les journaux, pour y revenir.*

M. *Querlon* auroit dû penſer qu'il s'exprimoit d'une maniere trop préciſe pour pouvoir jamais ſe démentir ſans honte. Il ne l'a pas moins fait quelques années après [2]. Il a cité *l'Honnête-Criminel* au nombre des pieces qui ſont *la répréſentation des grands crimes, de ceux qui conduiſent à l'échafaud*, & il oſe placer *dans le genre atroce* (ce ſont ſes pro-

[1] Affiches du 23 novembre 1768, n. 47, p. 186.

[2] Affiches du 28 février 1776, n. 9, p. 36.

pres mots) le même drame qu'il avoit nommé auparavant *une de ces productions qui ne cherchent que des entrailles & de l'ame; un ouvrage de ſentiment, dont on ne peut trop recommander la lecture aux jeunes gens & aux hommes faits de tout état, de tout ordre.* Il faut qu'un écrivain ſe reſpecte bien peu, il faut qu'il n'attache guere de prix à ſa propre eſtime ni à celle des autres, pour ſe contredire avec autant d'indécence. Au reſte, s'il a cru nuire à l'ouvrage ou à celui qui l'a compoſé, il n'a pas réuſſi. Je viens d'apprendre que depuis quelque tems *l'Honnête-Criminel* eſt joué fréquemment à *Verſailles*. Notre auguſte ſouveraine l'a même honoré de ſes applaudiſſemens & de ſes larmes. Cet illuſtre ſuffrage réfuteroit ſeul le reproche d'*atrocité* qu'on a fait à la piece; & puiſque l'auteur a eu le bonheur d'intéreſſer l'ame douce & ſenſible d'une grande reine, il doit ſe conſoler aiſément du petit malheur d'ètre injurié par de petits critiques, qui changent d'avis comme d'habit, & peut-être plus ſouvent encore.

(4)

Il en eſt une (plaie) *qui ſaigne encore, une ſur laquelle il eſt tems que la tolérance verſe un baume ſalutaire.* Epître dédicatoire.

Les deſcendans des François refugiés chez l'étranger, chériſſent toujours leur ancienne patrie. Qu'elle ceſſe

ceſſe d'être leur marâtre, ils reviendront en foule augmenter le nombre de ſes enfans, & rapporteront dans ſon ſein des richeſſes & des forces dont leurs peres ne l'avoient privée que malgré eux, en pleurant ſon injuſtice & ſes cruautés.

A l'avantage de rappeller parmi nous beaucoup de François expatriés, ſe joindra celui de tirer de l'oppreſſion une multitude de malheureux qui depuis un ſiecle vivent dans l'amertume & ſouffrent dans le ſilence. Ils travaillent ſans relâche pour l'état qui s'obſtine à les méconnoître; & quoiqu'on leur refuſe tous les droits de citoyen, ils en rempliſſent tous les devoirs & en ſupportent tous les fardeaux. Une pareille injuſtice ne peut ſubſiſter long-tems ſous un gouvernement ſage & éclairé: il nous eſt donc permis d'eſpérer qu'elle ceſſera bientôt; car c'eſt ſur-tout dans les circonſtances actuelles que l'adminiſtration doit arrêter ſes regards ſur un objet d'une ſi grande importance.

Nous venons de nous unir pour jamais avec un peuple que ſon courage & ſes vertus ont rendu digne de la liberté. Eh bien, ce peuple nouveau eſt vraiment enfant de la tolérance. Il lui doit ſa naiſſance, il lui doit ſon accroiſſement; & la premiere fois qu'il a parlé en ſouverain, il a déclaré qu'elle ſeroit la baſe de ſon empire. Mais dans le même tems ſes anciens tyrans, forcés par le beſoin, domtés par l'infortune, ont auſſi appellé la tolérance à leur ſe-

cours ; & pour tâcher de remettre les Américains ſous le joug, ils viennent de briſer celui dont ils opprimoient une partie de leurs compatriotes. La politique ne nous ordonne-t-elle pas de ſuivre cet exemple ? Convient-il que les proteſtans ſoient traités chez nous plus rigoureuſement que les catholiques ne le ſont chez nos ennemis ? Enfin la France ne doit-elle pas augmenter ſes forces par le même moyen que l'Angleterre emploie pour étayer ſa foibleſſe ?

Au reſte, ſi l'intérêt de l'état ſuffiſoit pour engager aujourd'hui la Grande-Bretagne à tirer de l'oppreſſion ceux de ſes citoyens qui ne ſuivent pas la religion de l'état, cette loi ne fait pas moins d'honneur à l'humanité de ſir *George Saville* qui l'a propoſée, & de tous les membres du parlement qui l'ont accueillie avec tranſport. Je ne puis même m'empêcher de tranſcrire ce que dit l'un d'eux en cette circonſtance mémorable. *Je déteſte*, s'écria M. *Charle Turner*, [1] *je déteſte la politique barbare qui réduit à un état d'eſclavage l'homme ſorti libre des mains de la nature. Il eſt affreux que la religion ait toujours été l'inſtrument dont le pouvoir s'eſt ſervi par-tout pour enchaîner le genre humain. Donnons un bel exemple à l'Europe. Que, ſans diſtinction de*

[1] Dans la chambre des communes le 18 mai 1778. Voyez à cette année le Courier de l'Europe, vol. I, n. 40, p. 318.

catholiques & de protestans, de conformistes ou non-conformistes, tout citoyen Anglois soit l'égal de ses concitoyens, & qu'une loi sacrée établisse parmi nous le regne de la tolérance universelle .... Ah, Dieu! ne rougissons-nous pas d'avoir tant différé? Les catholiques qui vivent parmi nous, sont l'urbanité, l'aménité même; nous n'avons pas de plus dignes citoyens. Ils vivent pour la plupart dans leurs terres qu'ils cultivent avec succès; ils nous enrichissent du produit de leur industrie; il font plus, ils nous donnent tous les jours des exemples d'une charité qui ne connoit point de bornes. Tout ce qui vit autour d'eux vit des fruits de cette charité, se ressent de la générosité de leurs principes. Leur humanité écarte la misere, non-seulement des lieux de leur résidence, mais de leurs environs éloignés. En un mot, les catholiques romains sont d'excellens chrétiens, d'excellens citoyens: que pouvons-nous être de plus?

Tout ce que ce généreux protestant a dit alors des catholiques d'Angleterre, je le répete ici avec la meme vérité des protestans de France, & je défie qu'on ose me démentir. Y a-t-il parmi nous de meilleurs citoyens, des sujets plus soumis, des hommes plus laborieux & plus charitables? Quelquefois même ils portent les vertus morales à un degré d'héroïsme qui nous transporte & nous confond. Nous en avons un exemple encore vivant dans le fils courageux qui de nos jours s'est dévoué à l'escla-

vage pour ſon pere. Quand le drame de *l'Honnête-Criminel* eut donné de la célébrité à cette action magnanime, *Louis XV* réhabilita le digne proteſtant qu'elle illuſtroit. Mais ce héros de la piété filiale avoit déjà paſſé ſept ans aux galeres ; la loi qui l'y avoit fait condamner ne fut point abolie, & elle menace encore du même châtiment ceux de la même religion qui s'aſſemblent pour prier Dieu.

(5)

Et c'eſt du pied de ta ſtatue (de Henri IV) *que toute la France tendant avec moi les mains vers le digne héritier de ton trône, le conjure à genoux de rendre enfin les droits de citoyens à des ſujets utiles & paiſibles.*

Epître dédicatoire.

Le bruit ſe répandit à la fin de 1775, que les proteſtans alloient être rappellés en France, & cette nouvelle y fut reçue avec un tranſport général. La philoſophie depuis cinquante ans prépare chez nous cette grande opération du gouvernement. La tolérance eſt déjà établie dans tous les eſprits, & à cet égard l'opinion publique ſe trouve à préſent en contradiction avec la loi. Cette loi eſt encore oppoſée à l'intérêt de l'état ; elle eſt donc mauvaiſe, & doit être abrogée, ſur-tout dans les circonſtances actuelles, à moins qu'un intérêt plus puiſſant, celui de

la religion, ne le défende. Mais l'eſprit de la religion eſt un eſprit de douceur & de paix, qui condamne la violence & rejette un hommage forcé. Si quelquefois, dans des tems de ténebres, les prêtres ont oſé tenir un langage différent, ils étoient démentis par l'évangile, cette loi d'amour, dont ils vouloient faire une loi de ſang; ils étoient démentis par un Dieu crucifié, par un Dieu mort pour le ſalut du genre humain, & que leur cruauté ſacrilege en rendoit la terreur & le fléau: ils l'étoient enfin, ils l'ont toujours été, par les vertueux miniſtres de l'égliſe, par ceux qui en feront à jamais la lumiere & la gloire.

O vous, hommes ignorans ou barbares, prêtres, moines, laïcs, qui que vous ſoyez, qui criez encore à l'intolérance, taiſez-vous tous devant le grand *Fénelon.* Et vous, monarques de la terre, ſi vous poſſédez ces vertus douces & bienfaiſantes que l'auteur de *Télémaque* avoit gravées dans l'ame de ſon auguſte éleve, ſi votre cœur ſenſible & compatiſſant eſt fait pour s'ouvrir à la voix de la religion, de la juſtice & de l'humanité, écoutez comment elles vous parlent par la bouche de ce digne prélat. *Sur toutes choſes*, vous diſent-elles avec lui [1],

[1] Directions pour la conſcience d'un roi, par Fénelon, imprimées pour la premiere fois à Paris en 1775, avec approbation & privilege, & du conſentement exprès de *Louis XVI.*

ne forcez jamais vos ſujets à changer leur religion. Nulle puiſſance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur. La force ne peut jamais perſuader les hommes; elle ne fait que des hypocrites. Quand les rois ſe mêlent de religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en ſervitude. Accordez à tous la tolérance civile, *non en approuvant tout, comme indifférent, mais en ſouffrant avec patience ce que Dieu ſouffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce perſuaſion.*

[1] Ce que penſoit, ce que diſoit alors le grand *Fénelon*, tous les magiſtrats de la France ont aujourd'hui le bonheur de le penſer comme lui, & le noble courage de le publier hautement. Ils ſentent plus que d'autres combien à préſent la juſtice & l'humanité ſont en contradiction avec la loi dont ils ſont les miniſtres; & n'étant pas les maîtres de la changer, ils cherchent au fond de leurs cœurs d'heureux ſubterfuges qui les autoriſent à ne pas la ſuivre; ils ſont forcés de devenir ſubtils, afin de n'être pas barbares. Le parlement de Toulouſe vient d'en don-

[1] J'étois au moment d'envoyer mon ouvrage à l'imprimeur, quand j'ai reçu le Courier de l'Europe du 13 octobre 1778; & ce que j'y ai trouvé, vol. IV, n. 30, p. 237, a occaſionné l'addition que je fais ici. Nous remercions ſincérement le rédacteur de cette feuille d'y inſérer de pareils morceaux, bien plus intéreſſans pour les faſtes de l'humanité, qu'une multitude de débats politiques & d'évenemens militaires.

ner un exemple dans la cauſe où l'on diſputoit à un enfant né de parens proteſtans, la légitimité de ſa naiſſance, parce qu'il ne rapportoit pas l'acte de célébration de mariage de ſes pere & mere. Il faut lire le beau plaidoyer que fit alors l'un des avocats généraux, dont nous deſirerions ſavoir le nom, pour le conſacrer ici à la vénération publique.

" Ce n'eſt pas ſeulement (dit ce magiſtrat philoſophe, digne de l'hommage de tous les François, & aux pieds duquel je voudrois dépoſer le tribut particulier de mon admiration & de ma reconnoiſſance) " ce n'eſt pas ſeulement, meſſieurs, du „ ſort d'un citoyen que vous allez décider, mais de „ celui d'un million d'hommes qui attendent en „ tremblant votre jugement.

„ L'arrèt qui fixera l'état d'*Etienne Sales*, en fixant „ en même tems celui de preſque tous les proteſ„ tans du reſſort de la cour, va porter dans leurs „ cœurs la joie ou le déſeſpoir. Ils l'attendroient „ ſans alarmes, cet arrèt, ſi c'étoit votre cœur ſeul „ qui dût le dicter; ils ſavent que depuis long„ tems, *dégagés des préjugés qui avoient ſubjugué* „ *nos peres*, l'erreur dans laquelle ils gémiſſent ne „ les rend pas odieux.

„ Ils ſavent *qu'une raiſon plus éclairée a fait ſuc*„ *céder la pitié à la haine*, & que ſi quelquefois la „ rigueur des regles ne vous a pas permis de regarder „ comme légitimes des engagemens qui leur avoient

„ paru ſacrés, vous cédiez à regret ſous l'autorité
„ des loix, dont vous avez deſiré pouvoir vous écar-
„ ter......

» Nous ne craindrons pas de le dire, il eſt très-
» vraiſemblable que le mariage des pere & mere de
„ l'intimé n'a jamais été béni par un miniſtre de
„ notre égliſe; mais malgré les apparences, la juſ-
» tice & l'équité veulent qu'on le préſume. On le
„ doit même pour l'intérêt de la ſociété.

» *Il n'eſt perſonne qui ne doive convenir qu'il eſt*
» *barbare qu'un grand nombre des ſujets du roi*
» *ſoient privés des avantages que le titre de François*
„ *devoit leur aſſurer, & cela parce que la bonté du*
„ *ciel n'a pas cru devoir encore diſſiper les ténebres*
» *qui les environnent, & ouvrir leurs yeux à la*
» *lumiere.*

» Qu'on jette un regard ſur le ſort de ces in-
» fortunés: il eſt impoſſible de ne pas éprouver un
» ſentiment de pitié. Nous en atteſtons, *non-ſeule-*
» *ment les philoſophes du ſiecle, mais tous ceux dont*
» *la religion & la piété ſont éclairées* par la charité
» & par la raiſon.

„ Il faut donc, autant qu'on le peut, corriger cette
„ injuſtice......

„ On eſt déſabuſé aujourd'hui de croire que les
„ loix ſéveres ſoient des moyens propres à ramener
„ des eſprits prévenus de leurs erreurs. La gêne &
„ la contrainte n'ont jamais produit un hommage

„ ſincere, qui eſt le ſeul qui puiſſe plaire à l'Être „ éternel.

„ Une expérience malheureuſe a fait connoître „ l'inutilité des moyens dont on s'eſt ſervi juſqu'à „ ce jour pour déraciner l'erreur, & nous ne dou- „ tons pas qu'à l'avenir on n'en emploie *qui ſeront* „ *plus conformes aux regles d'une ſaine politique &* „ *aux loix de l'humanité.*

„ *Les vives lumieres qui ont éclaté de toutes parts* „ *nous autoriſent à croire que bientôt le prince bien-* „ *faiſant qui nous gouverne, ſe livrant aux mouve-* „ *mens de ſon cœur, jetera un regard favorable ſur* „ *cette portion de ſes ſujets qui eſt ſéparée de notre* „ *communion, & par des loix ſages & immuables* „ *aſſurera leur tranquillité & leur bonheur.*

„ C'eſt à vous, meſſieurs, à préparer cet événe- „ ment heureux, en faiſant connoître par vos ar- „ rêts, quelles ſont vos diſpoſitions. L'occaſion eſt „ favorable, & vous pouvez la ſaiſir. „ (C'eſt ce qu'a fait le parlement, & *Etienne Sales* a été déclaré légitime.)

O vertueux *Calas*, pere infortuné, que le fanatiſme & l'erreur conduiſirent à l'échafaud, toi dont la juſtice du prince a dès long-tems réhabilité la mémoire, & dont le bûcher fut arroſé des larmes de toute l'Europe, que ta cendre diſperſée par les vents ſe raſſemble en ce jour, qu'elle ſe ranime & qu'elle treſſaille de joie à ce grand événement! Le

diſcours que la philoſophie & la tolérance viennent de prononcer, l'arrêt qu'elles viennent de rendre dans ce même tribunal qui, vingt ans auparavant, avoit eu le malheur de te condamner, doivent le laver de la tache de ton ſang, & t'engager à lui pardonner ton ſupplice.

(6)

Et de ne plus permettre qu'on perſécute en eux (les proteſtans) *une religion qui nous a donné un* HENRI IV *& deux* SULLY.

Epître dédicatoire.

Par reſpect pour la mémoire de *Pindare*, *Alexandre* fit, à la deſtruction de Thebes, épargner la famille & la maiſon de ce grand poëte. Les armées des proteſtans épargnerent de même les terres de l'illuſtre *Fénelon*, lorſqu'au commencement de ce ſiecle ils entrerent dans le Cambréſis, & y porterent le ravage & la déſolation. Pourquoi un ſentiment pareil, & bien plus juſte encore pour le meilleur & le plus grand de nos rois, ne nous feroit-il pas traiter avec humanité ceux de nos freres qui ſont reſtés attachés à ſa premiere croyance? Cette religion que nous perſécutons en eux, leur a été tranſmiſe par leurs peres. Elle fut long-tems celle du

grand *Henri ;* le grand *Sully* vécut & mourut dans ſon ſein, & elle s'honore encore de nous avoir donné récemment un adminiſtrateur digne d'être nommé après *Sully*, de louer *Colbert*, & de les remplacer tous deux. Un miniſtre philoſophe, fait pour réaliſer le beau portrait qu'il en a tracé lui-même dans un excellent ouvrage d'économie politique, & que la ſageſſe du gouvernement a mis à la tête des finances, pour que notre ſiecle y vît " un homme [1]
„ dont le génie étendu parcourût toutes les cir-
„ conſtances, dont l'eſprit moëlleux & flexible ſût
„ y conformer ſes deſſeins & ſes volontés; qui doué
„ d'une ame ardente & d'une raiſon tranquille, fût
„ paſſionné dans la recherche du bien & calme dans
„ le choix des moyens; qui, juge integre & ſenſé
„ des droits des différentes claſſes de la ſociété, ſût
„ tenir d'une main aſſurée la balance entre leurs
„ prétentions; qui, ſe faiſant une juſte idée de la
„ félicité publique, la ſecondât ſans précipitation;
„ & conſidérant les paſſions des hommes comme
„ un fruit de la terre, proportionnât ſa marche à
„ cette nature éternelle, & ne ſe fît un tableau de
„ la perfection que pour exciter ſon propre cou-
„ rage, & non pour s'irriter des obſtacles. „

[1] Sur la légiſlation & le commerce des grains, ſeconde édition, vol. II, p. 68.

(7)

Et le Japon rentrant ſous l'empire des prêtres,
Nous régnerons bientôt où regnoient nos ancêtres.

Acte I, ſcene 1.

L'empire du Japon, fondé 660 ans avant l'ere chrétienne, eſt, après celui de la Chine, le plus ancien qui exiſte ſur la terre. Les trois grandes isles qui le compoſent, bordées d'un grand nombre d'écueils & entourées d'une mer orageuſe, furent, ſelon toute apparence, peuplées ſucceſſivement par des naufrages. Ces différentes peuplades ſe réunirent inſenſiblement en un corps de nation qui eut ſes chefs ou ſes rois. *Sinmu*, parvenu à l'empire, après la mort de ſes trois freres, dont le regne fut court & obſcur, civiliſa ſes ſujets, leur apprit à compter le tems, le partagea en années, en mois & en jours; réforma, refondit les loix, & changea le gouvernement, c'eſt-à-dire, le rendit plus abſolu: car c'eſt là ordinairement le but ſecret, le grand & preſque l'unique objet de tous les changemens que font les hommes qui commandent aux autres. Ainſi, pour porter ſon autorité au plus haut degré, il eſt vraiſemblable que *Sinmu* concentra en lui ſeul tous les pouvoirs, unit le ſacerdoce à l'empire, poſa le trône ſur l'autel, & ſe fit même paſſer pour le deſcendant des dieux dont il s'établiſſoit le grand-prêtre.

Sans doute ſon génie appuya ſon impoſture ; le bien qu'il faiſoit d'une main, engagea à baiſer avec reſpect la chaîne ſacrée qu'il préſentoit de l'autre : des peuples ignorans & groſſiers reçurent un nouveau joug avec de nouvelles lumieres ; & celui qui aſſervit le Japon à un double deſpotiſme, fut appellé par eux *le plus grand des hommes.* Il eſt regardé comme le fondateur de leur empire ; c'eſt le premier de leurs monarques eccléſiaſtiques : ſes deſcendans ont pendant plus de dix-huit cents ans gouverné en maîtres abſolus de la religion & de l'état : mais après ce long eſpace de tems, les généraux de leurs armées s'emparerent d'une partie de l'autorité temporelle, & *Taiko* les en dépouilla entiérement il y a deux ſiecles. Depuis cette époque on voit deux empereurs au Japon, le *Cuboſama* ou monarque ſéculier qui a toute la puiſſance, & le *Dairi* ou monarque eccléſiaſtique qui eſt encore le chef ſuprême de l'ancienne religion, & auquel le *Cuboſama* rend même une eſpece d'hommage.

(8)

De tous les Jammabos *chef ſaint & redoutable,*
Vous commandez en dieu ſur ce corps formidable,
Et ſous vous à la fois pontifes & ſoldats
Nous vous ſuivons au temple, ou volons aux combats.

Acte I, ſcene 1.

Les *Jammabos*, dont le nom ſignifie *ſoldats des*

montagnes, ſont un ordre de moines très-anciens au Japon, & qui, ſelon leur regle, ſont obligés de combattre pour le ſervice des dieux *Camis* & la défenſe de leur culte. L'origine de ces religieux remonte, dit-on, à près de douze cents ans. On l'attribue à un ſolitaire qui paſſa toute ſa vie à parcourir les déſerts & les montagnes. Il y découvrit de nouvelles routes, & ce fut ſans doute ce qu'il fit de plus utile. Ses diſciples habitent auſſi les montagnes. On ne dit pas ſi, ſelon leur inſtitut & leurs vœux, ils y combattent pour leurs dieux, qui ſont ceux de l'ancienne religion du pays; mais on rapporte qu'à préſent ils incommodent beaucoup les voyageurs, à qui ils demandent l'aumône le ſabre au côté & dans des ſentiers eſcarpés, où il ſeroit dangereux de n'être pas charitable. Il eſt vraiſemblable que le zele fanatique qui anima d'abord ces moines guerriers, fut vivement réprimé ou s'éteignit bientôt; car l'hiſtoire ne parle que des pélerinages qu'ils font & de la vie errante & auſtere qu'ils menent.

On doit cependant obſerver que de tous les religieux, dont le nombre eſt prodigieux au Japon, les *Jammabos* ſont les ſeuls qui ſe marient. Leurs fils embraſſent communément le même état, & leurs filles entrent dans un ordre où ils ſont eux-mêmes habitués à prendre leurs femmes. C'eſt un ordre de belles mendiantes qui, l'air tendre & ſéduiſant, la

tète rasée, la gorge fort découverte, chantent sur les grands chemins & dans les environs des temples, & sont toujours prètes à payer par les plus doux plaisirs la piété des pélerins ou la libéralité des voyageurs.

N'oublions pas de dire que ces moines ont un général dont ils dépendent, & qui réside à Méaco. Ils sont obligés d'aller tous les ans lui rendre une visite. Ils lui font présent d'une partie de leur quête, & en reçoivent ordinairement un nouveau titre de distinction, avec le droit de faire quelque changement honorable à leur habit: car ils sont très-vains, c'est-à-dire qu'à cet égard ils ressemblent parfaitement à tous les autres prètres & religieux du Japon.

(9)

As-tu donc oublié quelles haines fatales
Divisent de tout tems nos deux sectes rivales?
Ils (les Bonzes) *suivent* Siaka, *nous* (les Jammabos) *servons les* Camis.
Notre culte, nos dieux, tout nous rend ennemis.

Acte I, scene 1.

Deux religions principales regnent au Japon; le *Sinto*, c'est-à-dire *le culte des esprits*; & le *Budso*, c'est-à-dire, *l'idolatrie étrangere.*

La religion du *Sinto*, la premiere & la plus ancienne de toutes, semble être née avec l'empire, &

lui ſert encore de fondement. Ses ſectateurs adorent pluſieurs races de dieux céleſtes & terreſtres, dont ils ſe croient deſcendus, & ils leur donnent à tous le nom de *Camis*, ce qui ſignifie eſprits. Autant la plupart des dogmes du *Sinto* ſont extravagans, autant le culte en eſt ſimple. Il n'a point de rites fixes, point de chapelets, nulles cérémonies, aucun formulaire de prieres ; & ſes fêtes, conſacrées à la joie & aux plaiſirs, ſont moins des inſtitutions religieuſes que politiques : auſſi les voit-on célébrées par tous les Japonois, ſans diſtinction de ſecte.

Le *Dairi* eſt le chef ſuprême de cette religion qui n'a point d'autres prêtres que ce prince lui-même & les gens de ſa cour toute eccléſiaſtique ; encore ne ſont-ils aucunes fonctions ſacerdotales. Des laïcs, nommés *Canuſis*, entretenus les uns par des fondations, les autres par les libéralités du *Dairi* ou par les aumônes des fideles, demeurent avec leurs familles dans les environs de chaque temple, & en ſont les gardiens. C'eſt à quoi ſe borne tout leur emploi, & cependant ils ne ſont pas moins fiers que s'ils étoient de véritables prêtres.

Tel eſt le *Sinto* dans ſa pureté primitive, né en quelque ſorte avec l'empire, lié au gouvernement politique, abſurde en ſa théologie, ſimple dans ſon culte, doux & aſſez raiſonnable dans ſa morale.

Il n'en eſt pas de même du *Budro*, c'eſt-à-dire de l'idolatrie étrangere. Elle fut apportée au Japon, du

midi

midi de l'Aſie, & commença il y a environ treize cents ans à y faire de grands progrès. L'un des principaux dieux de cette religion eſt *Xaca* ou *Siaka*. On raconte qu'il vivoit il y a huit mille ans ; qu'il s'aſſujettit aux plus rudes mortifications, paſſa un grand nombre de ſiecles à méditer dans la ſolitude, en ſortit enſuite pour répandre ſa doctrine, & enfin s'enterra lui-même dans une cave, après avoir fait beaucoup de livres & de miracles.

Ce *Siaka* parloit avec un grand reſpect d'un autre prophete plus ancien que lui. On le nomme *Amida*. Il vécut, dit-on, pluſieurs milliers d'années dans des mortifications continuelles, afin d'expier les péchés des hommes ; il fit auſſi un grand nombre de ſermons & de prodiges, après quoi ennuyé de ce monde, le prophete ſe donna volontairement la mort, & paſſa dans une autre vie, où il fut élevé au rang de dieu ; mais l'on ne dit point par qui cette faveur lui fut accordée.

Deux diſciples de *Siaka* recueillirent ſa doctrine dans un livre qui eſt encore comme la bible de toutes les nations orientales au-delà du Gange. Il ſe nomme *Fokékio* ou *le livre des belles fleurs*, & fut apporté au Japon la ſoixante-ſixieme année de notre ere. Cette nouvelle idolatrie y fit d'abord peu de progrès ; mais ſe trouvant enſuite favoriſée par quelques Dairis, elle entraîna bientôt une grande partie de la nation. Alors ceux même qui n'abandonnerent pas

le culte des *Camis*, furent diviſés par un ſchiſme qui produiſit deux ſectes. L'une comprend les véritables orthodoxes qui n'ont pas voulu ſouffrir le moindre changement dans la doctrine de leurs ancêtres ; & les moines Jammabos ſont de ce nombre, puiſqu'ils font vœu de combattre pour leurs dieux. L'autre renferme tous ceux qui, pour concilier les deux religions, en ont fait une eſpece de mêlange ; ils croient que l'ame d'*Amida* s'eſt unie & confondue avec celle de *Tenſio*, le plus révéré des *Camis*. Cette derniere ſecte eſt la plus nombreuſe : les deux principaux dieux du *Budſo* ſont dans une vénération preſque générale au Japon. C'eſt par *Siaka* & par *Amida* que l'on jure, c'eſt en leur nom que l'on demande l'aumône, c'eſt en les invoquant que l'on meurt, & l'on croit alors être aſſuré du ſalut.

L'eſprit de pénitence doit régner dans une religion dont les dieux ont eux-mêmes donné l'exemple des auſtérités & des mortifications. Celles que pratiquent les dévots Budſoïſtes, font frémir la nature ; mais quelque mérite qu'ils y attachent, il n'eſt point, ſelon eux, comparable à celui d'une mort volontaire : c'eſt là le comble de la perfection. Auſſi la fureur du ſuicide eſt-elle répandue au Japon plus qu'en aucun pays de la terre.

« La hiérarchie du Budſo, lit-on dans l'Hiſtoire » générale des voyages [1], differe très-peu de celle

[1] Tome XL, page 279.

» de l'église catholique. Les Bonzes, qui sont les
„ prêtres de cette religion, ont un grand-pontife
„ nommé *Xaco*, (sans doute parce qu'il est vicaire
» du grand *Xaca*) dont le pouvoir s'étend jusques
„ sur l'autre vie. Non-seulement il peut abréger les
„ peines du purgatoire, mais on lui attribue mê-
„ me le pouvoir de tirer les ames de l'enfer & de
„ les placer dans le paradis, sans qu'elles soient
„ obligées de passer par de nouvelles métamorpho-
„ ses. D'ailleurs toutes les sectes du *Budso* lui sont
„ soumises. On ne peut en former de nouvelles sans
„ son approbation. C'est lui qui décide sur le sens des
„ livres de cette religion, & tout le cérémonial de
„ cette religion est de son ressort. Il érige des tem-
„ ples, il décerne un culte aux saints & aux mar-
„ tyrs des sectes de sa dépendance, il consacre les
„ *Tundes*, qui sont comme les évêques du *Budso*.
„ A la vérité, l'empereur Cubosama s'est attribué le
„ droit de conférer cette dignité, à laquelle il y a
„ de grands revenus attachés; mais le Xaco con-
„ firme la nomination du prince, consacre les Tun-
„ des, & leur accorde le pouvoir de dispenser dans
„ les cas ordinaires. Ces prélats Japonois peuvent
„ appliquer aux vivans & aux morts les mérites des
„ dieux & des saints; pouvoir qu'ils ne communi-
„ quent aux prêtres qu'avec de grandes restrictions.
„ La plupart sont en même tems supérieurs des
„ monasteres de Bonzes, avec lesquels ils vivent

„ en communauté : car tout le clergé du Budſo eſt „ régulier, & peut être regardé comme un ordre „ religieux, diviſé en pluſieurs congrégations qui „ reconnoiſſent le même général. Il eſt diviſé en „ pluſieurs ſectes, que leur dépendance d'un même „ chef n'empèche pas de ſe haïr mutuellement. On „ ne les diſtingue que par la couleur de leurs habits, „ car la forme en eſt preſque la même, & reſſemble „ aſſez à celle de nos moines. Ils ont les cheveux & „ la barbe raſée, & jamais ils ne ſe couvrent la „ tête. On croit qu'ils ne mangent ni chair ni poiſ- „ ſon frais. Ils donnent une partie du jour à la „ priere, & chantent à deux chœurs. Quelques-uns „ ſe levent à minuit pour leurs exercices de piété. „ Ils gardent un profond ſilence devant les ſéculiers, „ & leur viſage reſpire la modeſtie & la pénitence. „ On en diſtingue quatre principales ſectes qui ont „ leurs monaſteres dans les lieux habités, & qui „ ſont répandues dans le commerce du monde. La „ plupart des autres ne fréquentent que les bois & „ les déſerts. Quoique la différence de leurs opi- „ nions faſſe régner entr'eux une guerre ouverte, „ cette animoſité ne ſe communique point à leurs „ ſectateurs, & la diverſité de croyance ne trouble „ jamais le repos des familles.

„ En général le peuple eſt infatué de la ſainteté „ des Bonzes, & juge favorablement de ce qu'il „ reſpecte. L'auſtérité de leurs dehors, le crédit

„ qu'on leur ſuppoſe auprès des dieux, le ſoin qu'ils „ ont d'attirer dans leur corps des jeunes gens d'une „ naiſſance illuſtre, ſoutiennent leur réputation con- „ tre toutes ſortes d'attaques. Il n'y a pas un prince „ au Japon, qui ne ſe trouve honoré d'avoir un fils „ Bonze. De là cette aveugle confiance pour tout „ ce qui ſort de leur bouche & de leurs mains. Ils „ font un débit prodigieux de certaines robes de „ papier, dont tous leurs ſectateurs veulent mou- „ rir revêtus. Ils diſtribuent des pains bénis d'une „ vertu proportionnée à leur prix. Ils vendent juſ- „ qu'au mérite de leurs bonnes œuvres, en ſe ré- „ ſervant le principal. *Ils donnent aux plus intéreſſés* „ *des lettres de change payables dans l'autre monde.* „ *Leurs monaſteres ſont des gouffres où la moitié des* „ *biens de l'état va s'abymer.* Une de leurs occupa- „ tions eſt de prêcher. Le docteur, revêtu d'habits „ magnifiques, monte ſur une eſtrade couverte „ ordinairement des plus riches tapis de la Chine. Il „ a devant lui une table ſur laquelle eſt le *Fokékio.* „ Il ouvre ce ſaint livre, il en lit quelques lignes, „ dont il donne une explication auſſi abſurde que „ le texte; enſuite il tombe ſur la morale ou les „ dernieres fins de l'homme; mais *il conclut tou-* „ *jours que le plus ſûr moyen d'obtenir la faveur* „ *des dieux, eſt d'orner leurs temples & de faire de* „ *grandes libéralités à leurs miniſtres.* „

(10)

Des Bonzes vainement abandonnant la loi,
J'ai feint de les quitter pour m'attacher à toi. (Jammabos.)
De cet ordre chéri, dont je suis l'émissaire,
Tu me crois dès long-tems le plus grand adversaire.

Acte I, scene 4.

Les jésuites ne recevoient jamais parmi eux de sujets sortis d'un autre ordre religieux, & rien n'étoit plus sage que ce statut. Il prévenoit le danger d'ouvrir leur sein à des espions & à des traîtres, tels que le renégat *Murami*. Mais on ne croit point avoir péché contre la vraisemblance théatrale, en supposant ici la politique des Jammabos un peu moins parfaite que celle des jésuites.

(11)

O vous, puissans Camis, esprits purs, éternels,
Vous qui, tout à la fois nos dieux & nos ancêtres,
Autrefois du Japon fûtes les premiers maîtres,
Revenez y régner, & souffrez que mon bras
A vos loix de nouveau soumette ces états!

Acte I, scene 6.

Cami, comme on l'a vu dans la note 9, veut dire *esprit* en langue japonoise, & c'est le nom que donne à

ſes dieux l'ancienne religion du Japon. Ses ſectateurs, appellés *Sintoïſtes*, croient que tout ce qui exiſte eſt ſorti du chaos, dont le premier développement produiſit le premier des dieux. Cet être purement ſpirituel en engendra un autre, celui-ci donna naiſſance à un troiſieme, & cette race divine eut ainſi une ſucceſſion de ſept dieux. Les trois premiers n'avoient point de femmes, & les quatre autres étoient mariés. Mais chacun d'eux eut de ſon épouſe ſon ſucceſſeur d'une façon incompréhenſible. Il n'y eut que le dernier qui, ayant vu un oiſeau careſſer ſa compagne, fut curieux d'eſſayer de la même maniere. Il ſe créa donc les organes néceſſaires à l'expérience qu'il vouloit faire. Elle ne déplut point à ſa femme; nos deux époux s'en tinrent à la nouvelle méthode, & ils eurent ainſi des fils & des filles d'une nature très-ſupérieure à ceux de la troiſieme race, mais fort au-deſſous des êtres purement ſpirituels & divins dont ils étoient ſortis. Ce couple ſe nomme *Iſanaki* & *Iſanami*. C'eſt par lui que finit la premiere race & que la ſeconde fut engendrée, & les Japonois le réverent comme leur *Adam* & leur *Eve*.

Ces grands dieux céleſtes régnerent l'un après l'autre au Japon pendant une ſuite de ſiecles indéterminée & incompréhenſible; & chacun d'eux, pour faire place à ſon ſucceſſeur, mourut d'une façon qui n'eſt pas moins difficile à comprendre. Car c'étoient de purs eſprits; la mort même ne les

fit pas cesser d'être immortels ; on les invoque toujours comme existans, & l'immortalité de l'ame est d'ailleurs un des principaux dogmes de leurs adorateurs.

Tensio, fils ainé d'*Isanaki*, commença la seconde dinastie des cinq dieux terrestres. Ceux-ci gouvernerent encore le Japon pendant un nombre d'années prodigieux, mais limité. *Avase-Dsuno*, le dernier de ces dieux-hommes, engendra enfin la troisieme race qui habite aujourd'hui le Japon & qui n'a rien conservé de la perfection de ses divins ancètres.

Tous ces dieux sont appellés *Camis ;* cependant ce nom semble plus particuliérement affecté aux cinq dieux terrestres, qui sont ceux que l'on invoque davantage. On pense que les sept grands esprits célestes sont trop élevés au-dessus de la terre pour s'intéresser à ce qui s'y passe.

Le plus révéré des Camis est *Tensio*, fondateur de la seconde race. Tous les Japonois croient descendre de lui, mais seulement par les cadets, & ils pensent que leurs Dairis viennent en ligne directe de l'ainé de ses fils. Voilà le titre sur lequel est fondée la sainteté de ces monarques ecclésiastiques, le pouvoir surnaturel qu'on leur attribue, & leur droit à l'empire : droit si respecté, si généralement reconnu, que pendant près de deux mille ans ils ont gouverné le Japon avec une autorité absolue, & qu'ils y sont encore les chefs suprêmes de la religion.

(12)

Et puisse aussi mon nom mériter qu'on le place
Sur vos fastes sacrés !

Acte I, scene 6.

On vient de voir dans la note précédente, que le *Sinto*, c'est-à-dire l'ancienne religion du Japon, reconnoissoit douze dieux, tant célestes que terrestres : mais elle y joint encore une infinité d'autres Camis inferieurs, dont le nombre s'augmente chaque jour. Il n'y a personne dans cette religion, qui ne puisse espérer de devenir, je ne dis pas un saint, mais un dieu : elle divinise tous les grands hommes que leurs miracles & leur sainteté ont rendus célebres, ou qui se sont distingués par un génie extraordinaire, par des découvertes utiles, & des établissemens avantageux à la nation. Leur apothéose est l'ouvrage des Dairis, qui seuls ont le droit de la faire ; & chacun d'eux commence ordinairement par accorder cet honneur à son prédécesseur, afin de le recevoir à son tour de celui qui lui succédera.

Lorsque l'on crée ainsi un nouveau dieu, on lui assigne en même tems l'espece de pouvoir qu'il exercera, & la demeure où il doit loger. L'un est placé dans le soleil, un autre dans la lune, celui-ci au fond de la mer, celui-là dans une étoile ; tous enfin ont leur paradis particulier. On choisit son dieu selon le goût que l'on a pour le paradis qu'il occupe, &

l'on fait alors tous ses efforts pour y mériter une place.

(13)

Toujours craints & trompés au sein de leur patrie,
Assiégés par l'intrigue & par la flatterie,
Ils (les rois) *n'ont jamais près d'eux que d'adroits courtisans,*
De bas adulateurs, des esclaves rampans;
Et c'est chez l'étranger, loin du rang où nous sommes,
Que sans cœur, sans sujets, n'étant plus que des hommes,
Nous en voyons enfin.

Acte II, scene 1.

« Le métier d'*adroit courtisan*, écrivoit Fénelon » au duc de Bourgogne [1] *perd tout* dans un état. » *Les esprits les plus bornés & les plus corrompus* » *sont souvent ceux qui apprennent le mieux cet in-* » *digne métier*. Ce métier gâte tous les autres: le » médecin néglige la médecine; le prélat oublie les » devoirs de son ministere; le général d'armée songe » bien plus à faire sa cour qu'à défendre l'état; l'am- » bassadeur négocie bien plus pour ses propres in- » térêts à la cour de son maître, qu'il ne négocie » pour les intérêts de son maître à la cour où il est » envoyé. *L'art de faire sa cour gâte les hommes de*

[1] Directions pour la conscience d'un roi, p. 105.

„ *toutes les professions, & étouffe le vrai mérite:*
„ *rabaissez donc ces hommes, dont tout le talent ne*
„ *consiste qu'à plaire, qu'à flatter, qu'à éblouir,*
„ *qu'à s'insinuer pour faire fortune.*

Heureux le prince qui, profitant de ces sages leçons, ferme toujours l'oreille à la voix des adulateurs! Celle de la vérité le louera, & les bénédictions de son peuple le dédommageront au centuple du vil encens de ses courtisans. Puisse la France, en fixant les yeux sur le trône, répéter toujours avec monsieur l'abbé *de Radonvilliers*: *d'ordinaire on dit aux rois de se garder des flatteurs, il faut dire aux flatteurs de se garder du roi!*

Si les circonstances permettent rarement aux souverains de voyager chez l'étranger, ils peuvent au moins y suppléer, en appellant de tems en tems auprès d'eux des gens étrangers à la cour, & dont l'ame nourrie loin des grandeurs, au sein de la méditation & de l'égalité, n'ait encore rien perdu de sa force & de son énergie.

(14)

Et le prêtre en tous lieux entretient les mortels
Des merveilles qu'on voit illustrer ses autels.

Acte II, scene I.

On peut juger de tous les miracles qui se font au Japon, par celui qui s'opere réguliérement une fois le mois dans le temple de Tenchéda, Les Bonzes,

à chaque nouvelle luné, y menent une jeune fille & la placent devant l'idole. Le lieu eſt alors éclairé par des lampes d'or, où brûlent des parfums exquis: mais tout-à-coup les lumieres s'éteignent miraculeuſement, & le dieu vient ſe manifeſter à la jeune fille, par des ſignes que toutes les Japonoiſes trouvent vraiment divins. Elle ſe ſent étroitement embraſſée par quelque choſe qui lui paroît avoir la figure d'un homme, & qui, après l'avoir quelque tems accablée des plus douces careſſes, la laiſſe dans un raviſſement céleſte. Quelquefois elle en devient groſſe. On ne dit point quel eſt alors le deſtin réſervé à l'enfant ſacré; mais la jeune favorite eſt conduite hors du temple au ſon des inſtrumens: le peuple lui porte toujours beaucoup de reſpect, & chacun croit qu'elle a reçu l'eſprit de prophétie. On s'imagine bien qu'il doit y avoir tous les mois un grand nombre d'aſpirantes; les Bonzes prononcent entr'elles avec une équité qui ne ſe dément jamais; & comme ils ſont inſtruits du goût de leur dieu, ils choiſiſſent conſtamment la plus jolie.

(15)

La vertu parmi nous a marqué votre place,
Et vous allez, ſoumis à des devoirs nouveaux,
Monter du rang de prince au rang de Jammabos.

Acte II, ſcene 2.

Ce n'eſt pas ſeulement en Europe, dans les ſiecles

d'ignorance & de superstition, qu'on a vu des princes quitter le trône pour se faire moines.

Siao-Yven, fondateur de la dixieme dinastie chinoise, après avoir usurpé la couronne par le meurtre des deux derniers empereurs, eut dans sa vieillesse la fantaisie d'aller demeurer parmi les Bonzes. Là, couvert d'un vêtement grossier & la tête rasée, il ne vivoit que d'herbes & de riz. Les grands allerent le chercher dans sa solitude, & l'en tirerent malgré lui; mais il continua de mener à sa cour la même vie austere & mortifiée.

Au Japon, vers la fin du dixieme siecle, le jeune *Quassan* fut à peine sur le trône des Dairis, qu'une nuit il quitta secrétement son palais & courut s'enfermer aussi dans un monastere. Mais il n'en sortit plus. Il se fit raser, prit l'habit de Bonze, & mourut après l'avoir porté vingt-deux ans. On vit donc le sacré descendant des Camis abandonner à la fois l'empire & la religion de ses divins ancêtres, pour se dévouer entiérement au service des idoles étrangeres. L'abdication surprit beaucoup, on s'étonna peu de l'apostasie. Le prince ne faisoit en cela qu'user d'un droit commun à tous ses sujets. Ils pouvoient, comme lui, changer à leur gré de culte & de foi, & ils jouissent toujours de la même liberté. Chaque province, chaque ville de cet empire a ses dieux tutélaires: mais au moindre mécontentement, c'est-à-dire à la premiere calamité publique, elles

dégradent leurs patrons, & prennent les ſaints des provinces ou des villes qui n'ont pas ſouffert les mêmes déſaſtres.

Il y eut un Chinois qui fit encore plus; car il cita en juſtice l'idole qu'il avoit chez lui. Ce bon-homme repréſenta qu'il l'avoit placée dans le plus bel endroit de ſa maiſon, qu'il n'avoit jamais ceſſé de l'honorer, de lui offrir des parfums, de lui adreſſer des prieres, & qu'il n'en avoit pas moins été accablé de malheurs de toute eſpece. Les Bonzes tâcherent de l'appaiſer; on lui fit même des offres conſidérables pour l'engager à ſe déſiſter de ſa pourſuite. Mais le plaideur ne voulut entendre à aucun accommodement; & malgré les efforts des prêtres, il gagna ſon procès. Le dieu, convaincu d'impuiſſance ou d'ingratitude, fut par arrèt banni ſolemnellement de tout l'empire.

(16)

Les Camis autrefois gouvernerent ces lieux.
Eh bien, ſongez qu'alors des maſſacres pieux,
Les bûchers, les tourmens firent voir à la terre
Que le regne des dieux eſt toujours ſanguinaire.

Acte II, ſcene 2.

L'hiſtoire ne dit rien de toutes les cruautés religieuſes que le Jammabos attribue à ſes dieux. Au contraire, les tems où, ſelon l'opinion du pays, les Camis régnerent au Japon, y ſont encore nommés

l'âge d'or & *l'âge d'argent.* Mais c'eſt un impoſteur, un ſcélerat, qui parle ici ; & le regne des dieux n'eſt preſque toujours ſanguinaire que parce que les prêtres, qui gouvernent en leur nom, ſont preſque toujours fourbes & cruels.

La relation du voyage que le capitaine Cook vient de faire vers le pole du ſud & autour du monde, nous fournit à cet égard un fait qui mérite d'être rapporté. Les ſacrifices humains ont encore lieu dans l'isle d'Otahiti & dans les isles voiſines. " L'uſage, dit „ notre voyageur inſtruit par un habitant de ces „ contrées, eſt d'y offrir à l'Être ſuprême le ſang „ des hommes *méchans.* Mais être *méchant* dans ce „ pays-là, ce n'eſt pas faire du mal, *c'eſt déplaire au* „ *grand-prêtre.* Aux jours de ſolemnités, lorſque „ ces inſulaires ſe raſſemblent, le pontife s'enferme „ ſeul dans le temple, & y paſſe le tems que la vrai„ ſemblance ſuppoſe néceſſaire pour avoir un en„ tretien avec Dieu : enſuite il ſort & dit à la mul„ titude qu'il a vu Dieu, qu'il a converſé avec lui, „ que ce Dieu lui a demandé un ſacrifice de ſang „ humain, lui a déſigné la victime ; & il la nomme „ alors par ſon nom. Elle eſt toujours préſente, & „ *c'eſt conſtamment quelqu'ennemi du grand-prêtre.* „ Mais ſans nul examen on ſe jette ſur le malheu„ reux, on l'égorge, & Dieu eſt ſatisfait. „

Il n'y a que deux ſiecles que cette maniere de *ſatisfaire la divinité* plaiſoit encore beaucoup aux

théologiens & aux prêtres de notre continent. *Jacques Lainez*, ſecond général des jéſuites, dit au colloque de Poiſſi en 1561, *que les proteſtans étoient des ſinges & des renards, qu'il falloit dès ce monde-ci dévouer aux flammes.* Mais on prit un parti plus doux. Au lieu de les rôtir, ce qui eût été trop embarraſſant ou trop cruel, on ne fit que les égorger, & cependant les prêtres voulurent bien alors en paroître contens.

(17)

Sur-tout emparez-vous de l'eſprit des mourans;
Veillez, priez près d'eux, dictez leurs teſtamens.

Acte II, ſcene 4.

Chacun connoît *le Légataire*, cette piece où l'on trouve du bon comique & de très-mauvaiſes mœurs. La ſcene qui en eſt la plus plaiſante, celle peut-être pour laquelle on a fait tout l'ouvrage, c'eſt la ſcene du teſtament, & les jéſuites de Rome l'avoient réellement exécutée long-tems avant que *Regnard* ſongeât à la mettre au théatre. Voici cette anecdote curieuſe. Elle n'a jamais été imprimée; mais on peut affirmer qu'elle n'en eſt pas moins certaine.

Antoine-François Gauthiot, ſeigneur d'Ancier, étoit d'une famille noble de Franche-Comté, & y poſſédoit de grands biens. Riche & vieux garçon, c'étoit un titre pour mériter l'attention des jéſuites.

Auſſi

Auſſi ceux de la ville de Beſançon, où il faiſoit ſa demeure, n'oublierent rien pour gagner ſon amitié & ſa ſucceſſion. Ils écrivirent à leurs confreres de Rome, quand M. *d'Ancier* y alla en 1626, & ils recommanderent beaucoup cet intéreſſant voyageur, en les informant des vues qu'ils avoient ſur lui. Notre Franc-Comtois en reçut donc le plus grand accueil. Il tomba malade, & ne put alors refuſer à leurs inſtances d'aller prendre un logement chez eux, c'eſt-à-dire, dans la maiſon du Grand-Jéſus, habitée par le général même de la ſociété. Cependant la maladie empira, M. *d'Ancier* mourut; & ce qui étoit le plus fâcheux pour ſes hôtes, il mourut *ab inteſtat*.

Grande déſolation parmi les compagnons de Jéſus. Heureuſement pour eux, ils avoient alors un frere qui avoit reſté long-tems à leur maiſon de Beſançon. Ce modele des *Criſpins*, voyant la douleur générale, entreprend de la calmer. Son eſprit inventif lui fait appercevoir du remede à un malheur qui n'en paroît pas ſuſceptible, & le digne ſerviteur apprend à ſes maîtres qu'il connoît en Franche-Comté un payſan dont la voix reſſemble tellement à celle du défunt, que tout le monde s'y trompoit. A ce coup de lumiere, l'eſpérance des peres ſe ranime; ils conviennent de cacher la mort de l'ingrat qui eſt parti ſans payer ſon gîte, & de faire venir l'homme que

la Providence a mis en état de les ſervir dans cette importante occaſion.

C'étoit un nommé *Denis Euvrard*, fermier d'une grange appartenante à M. *d'Ancier* lui-même, & ſituée au village de Montferrand, près de Beſançon. Mais comment le déterminer à entreprendre ce voyage ? Le frere jéſuite avoit donné l'idée du projet, on le charge de l'exécution. Le voilà parti pour la Franche-Comté. Il arrive, & va trouver *Denis Euvrard*. Il ne l'aborde qu'en ſecret, & commence par le faire jurer de ne rien révéler, même à ſa femme, de ce qu'il lui vient apprendre. Alors il lui dit que M. *d'Ancier* eſt malade à Rome, & veut faire ſon teſtament; mais qu'ayant auparavant des choſes eſſentielles à lui communiquer, il l'envoie chercher, & prômet de le récompenſer généreuſement. Le fermier ne balance pas. Sans parler de ſon voyage à perſonne, il ſe met en route avec le frere, & tous deux ſe rendent à Rome dans la maiſon du Grand-Jéſus.

Dès que *Denis Euvrard* y eſt entré, deux jéſuites viennent à ſa rencontre. *Ah, mon pauvre ami*, lui diſent-ils avec l'air & le ton de la douleur, *vous arrivez trop tard! M. d'Ancier eſt mort. C'eſt une grande perte pour nous & pour vous. Son intention étoit de vous donner ſa grange de Montferrand, & de léguer le reſte de ſes biens à nos peres de Beſançon : mais il n'y faut plus ſonger.* Alors ils le conduiſent

dans une chambre ; on l'y laisse se reposer, & il demeure seul, abandonné à ses tristes réflexions.

Le lendemain, un des mêmes peres qui l'avoient entretenu la veille, revient le voir, & la conversation retombe sur le même sujet. *Mon cher Euvrard*, lui dit le jésuite, *il me vient une idée. C'etoit l'intention de M. d'Ancier de faire son testament. Il vouloit vous donner sa grange de Montferrand, & nous laisser le surplus de ce qu'il possédoit. Vous avouerez qu'il étoit maître de ses biens. Il pouvoit en disposer comme il le jugeoit convenable. Ainsi l'on peut regarder ces biens comme nous étant déjà donnés devant Dieu. Il ne manque donc que la formalité du testament, mais c'est un petit défaut de forme qu'il est possible de réparer. Je me suis apperçu que vous avez la voix entiérement semblable à celle de M. d'Ancier. Vous pourriez facilement le représenter dans un lit, & dicter un testament conforme à ses intentions. Sur-tout vous n'oublierez pas de vous donner la grange de Montferrand.*

Le bon fermier se rendit sans peine à l'avis du casuiste. Le pere jésuite, que le frere avoit parfaitement instruit des biens du défunt, fit faire à *Denis Euvrard* plusieurs répétitions du rôle qu'il devoit jouer. Enfin, lorsque celui-ci parut assez exercé, il fut mis dans un lit, on manda le notaire, & deux hommes distingués de la Franche-Comté, l'un conseiller au parlement, l'autre chanoine de la métro-

pole, qui ſe trouvoient alors à Rome, furent invités de la part de M. *d'Ancier* à venir aſſiſter à ſon teſtament. Il faut obſerver que depuis quelque tems ces deux perſonnes s'étoient ſouvent préſentées pour voir M. *d'Ancier*, & qu'on leur avoit toujours répondu qu'il n'étoit pas en état de les recevoir.

Quand le notaire & tous les témoins furent arrivés, le ſoi-diſant moribond, bien enfoncé dans le lit, ſon bonnet ſur les yeux, le viſage tourné contre le mur, & ſes rideaux à peine entr'ouverts, dit quelques mots à ſes deux compatriotes; puis l'on s'occupa de l'acte pour lequel on étoit aſſemblé.

Après le préambule ordinaire, le teſtateur révoque tout teſtament qu'il pourroit avoir fait précédemment & tout autre qu'il pourroit faire par la ſuite, à moins qu'il ne commence par ces mots, *ave Maria gratia plena.* Il élit ſa ſépulture dans l'égliſe des révérends peres jéſuites de Rome, ſous le bon plaiſir & vouloir du révérend pere général. Il donne & legue une ſomme de cinquante francs à chacune des pauvres communautés religieuſes de Beſançon, & une autre ſomme auſſi très-modique, avec un tableau, à l'un de ſes parens.

Item, continue-t-il, *je donne & legue à Denis Euvrard mon fermier, ma grange de Montferrand & toutes ſes dépendances.*

(A ces derniers mots, le jéſuite qui étoit aſſis auprès du lit, parut fort étonné. L'acteur ajoutoit à ſon rôle, &

ce n'eſt point ainſi qu'on l'avoit fait répéter. L'enfant d'Ignace obſerva donc au teſtateur, que ces *dépendances* étoient conſidérables, puiſqu'elles comprenoient *un moulin*, *un petit bois*, *& des cens.* Mais l'homme qui étoit dans le lit ne voulut en rien rabattre, & ſoutint qu'il avoit les plus grandes obligations à ce fermier.)

Item, *je donne & legue audit* Denis Euvrard *ma vigne ſituée à la côte des Maçons*, *& de la contenance de quatre-vingt ouvrées.*

(Nouvelle obſervation de la part du révérend pere, même réponſe de la part du teſtateur.)

Item *je donne & legue audit* Denis Euvrard *mille écus à choiſir dans mes meilleures conſtitutions de rente*, *& tout ce qu'il peut me redevoir de termes arriérés pour ſon bail de la grange de Montferrand.*

(Ici le jéſuite, outré de dépit, voulut encore faire des remontrances; mais il n'en eut pas le tems, & la parole lui fut coupée par le malade.)

Item, *je donne & legue une ſomme de cinq cents francs à l'enfant de la niece dudit* Denis Euvrard; *ſans doute que cet enfant eſt de mes œuvres.*

Le révérend pere étoit reſté ſans voix; mais il étouffoit de colere. Enfin, le teſtateur déclara que *quant au ſurplus de ſes biens*, *il nommoit*, *inſtituoit ſes héritiers ſeuls & univerſels pour le tout*, *les peres jéſuites de la maiſon de Beſançon*, *à charge par eux*

de bâtir leur église suivant le plan projeté, d'y ériger une chapelle sous l'invocation de S. Antoine & de S. François ses bons patrons, & de célébrer dans ladite chapelle une messe quotidienne pour le repos de son ame.

Tel est ce testament singulier, qui a servi de modele à celui de *Crispin*, & qui n'est certainement pas moins plaisant. Mais M. *d'Ancier* ne fit point comme *Géronte*, il ne revint pas. Sa mort fut annoncée le lendemain; on publia le testament à l'officialité de Besançon, & les jésuites furent mis en possession de cet héritage.

Quelques années après, *Denis Euvrard* se trouva véritablement dans l'état qu'il avoit si bien joué à Rome. Voyant qu'il touchoit à la fin de sa vie, il sentit des remords, & fit à son curé l'aveu de tout ce qui s'étoit passé. Celui-ci, qui n'avoit point étudié la morale dans les casuistes de la société de Jésus, représenta au moribond l'énormité de son crime. Ce pasteur éclairé lui dit que, devant un notaire assisté du juge du lieu & de plusieurs témoins, il falloit déclarer dans le plus grand détail la manœuvre à laquelle il s'étoit prêté, & faire en même tems aux héritiers de M. *d'Ancier* un abandon, non-seulement des biens qu'il s'étoit donnés, mais encore de tout ce qu'il possédoit. La déclaration & l'abandon furent faits dans toutes les formes, & suivis de la mort de *Denis Euvrard*.

Dès que les héritiers naturels de M. *d'Ancier* eurent en main des pieces ſi fortes, ils ſe pourvurent contre le teſtament. Ils gagnerent d'abord à Beſançon, dans le premier degré de juriſdiction. L'on en appella au parlement de Dole; ils gagnerent encore. Une derniere reſſource reſtoit à la ſociété, & le procès fut porté au conſeil ſuprême de Bruxelles. (Car la Franche-Comté ſoumiſe à l'Eſpagne, dépendoit alors du gouvernement de Flandre.) Dans ce dernier tribunal, le crédit & les intrigues des jéſuites prévalurent enfin: les deux premiers jugemens furent caſſés, les peres furent maintenus dans la poſſeſſion des biens dont ils jouiſſoient, & l'on lit encore ſur le frontiſpice de leur égliſe, poſſédée à préſent par le college de Beſançon, *ex munificentia domini d'Ancier*.

On ne peut douter que Regnard qui voyagea beaucoup dans ſa jeuneſſe, n'ait eu connoiſſance de cette anecdote. Il en fut vraiſemblablement inſtruit à Bruxelles, où il alla en 1681, c'eſt-à-dire, dans un tems où l'on devoit y conſerver encore la mémoire de ce ſingulier procès, puiſqu'il avoit eu pour témoins tous ceux des habitans de cette ville, qui ſe trouvoient alors âgés de cinquante à ſoixante ans. Quand le poëte compoſa dans la ſuite ſa comédie du *Légataire*, il ſe garda bien de citer la ſource qui lui en avoit fourni l'idée; c'étoit l'époque de la plus grande puiſſance des jéſuites: il eut donc la

L iv

prudence de cacher ce que ſa piece leur devoit, & ces peres eurent la modeſtie de ne pas le réclamer.

Il paroît cependant que Regnard ne s'attribua point la gloire de l'invention, ou du moins qu'elle lui fut conteſtée. C'eſt ce que ſemble indiquer un paſſage du *Dictionnaire portatif des théatres. On prétend*, y eſt-il dit à l'article du *Légataire*, *qu'un fait véritable a donné l'idée de cette piece.* Mais ce fait n'étoit guere connu que dans la Franche-Comté, où il a toujours été de notoriété publique; & voici la premiere fois qu'on l'imprime. On doit préſumer que les jéſuites, après avoir gagné leur procès, n'oublierent rien pour anéantir la déclaration de *Denis Euvrard*, & la plupart des pieces de la procédure. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le prétendu teſtament de M. *d'Ancier* exiſte encore, & que la maniere dont il eſt fait, ſuffiroit ſeule pour prouver la vérité de toute l'hiſtoire.

(18)

Le ciel, qui de limon a pêtri tous les êtres,
Le trempa dans le fiel, quand il forma les prêtres.
Il n'eſt point d'ennemis plus implacables qu'eux,
De deſpotes plus durs, de tyrans plus affreux.

Acte II, ſcene 6.

Pour donner un exemple de ce deſpotiſme & de cette cruauté, nous allons tranſcrire la relation d'un

pélerinage qui ſe fait tous les ans au Japon. Des Bonzes en ſont les directeurs. On a peine à concevoir l'autorité qu'ils prennent ſur les pélerins, dont le nombre eſt toujours de deux ou trois cents, & qui font pieds nus une marche de ſoixante & quinze lieues à travers des déſerts affreux & des montagnes preſqu'impraticables.

" Leurs conducteurs [1] commencent par les „ avertir d'obſerver exactement le jeûne, le ſilence, „ & toutes les regles établies : après quoi, pour la „ moindre faute, ils prennent le coupable, ils le „ ſuſpendent par les mains au premier arbre, & l'y „ laiſſent expoſé au plus affreux déſeſpoir. Dans „ cette ſituation, un malheureux à qui la force „ manque bientôt pour ſe ſoutenir, tombe & roule „ de précipice en précipice. Les ſpectateurs n'oſent „ pouſſer la moindre plainte. Un fils qui pleureroit „ ſon pere, un pere qui donneroit le moindre ſigne „ de compaſſion pour ſon fils, recevroit le même „ traitement.

„ Vers la moitié du chemin, on arrive dans un „ champ où les Bonzes font aſſeoir tous les péle- „ rins, les mains en croix & la bouche collée ſur „ leurs genoux. C'eſt la poſture ordinaire des Ja- „ ponois pendant leurs prieres. Il faut demeurer „ dans cette poſture l'eſpace de vingt-quatre heures.

[1] Hiſtoire générale des voyages, t. XL, p. 273.

„ De grands coups de bâton puniroient le moindre
„ mouvement. Tout ce tems eſt deſtiné à faire l'exa-
„ men de ſa conſcience, pour ſe diſpoſer à la con-
„ feſſion des péchés où l'on eſt tombé depuis le
„ dernier pélerinage. Après cette préparation, toute
„ la troupe ſe remet en marche. En approchant
„ avec de nouvelles peines, on découvre un cercle
„ de hautes montagnes, aſſez proches les unes des
„ autres, au milieu deſquelles s'éleve un rocher eſ-
„ carpé qui ſemble ſe perdre dans les nues. Au ſom-
„ met de ce rocher qui eſt le terme du pélerinage,
„ les Bonzes ont dreſſé une machine par laquelle
„ ils font ſortir une longue barre de fer, qui ſou-
„ tient une balance fort large. Ils placent les péle-
„ rins, l'un après l'autre, dans un des plats de la
„ balance, en mettant dans l'autre un contrepoids
„ pour l'équilibre. Ils pouſſent enſuite la barre en-
„ dehors, & le pélerin ſe trouve ſuſpendu ſur un
„ profond abyme. Tous les autres ſont aſſis ſur la
„ croupe des montagnes d'alentour, d'où ils peu-
„ vent voir ce malheureux pénitent qui doit décla-
„ rer à haute voix tous ſes péchés. Si les Bonzes
„ croient s'appercevoir qu'il ne s'explique pas net-
„ tement ou qu'il cherche à déguiſer ſes fautes, ils
„ ſecouent la barre, & ce mouvement le fait tom-
„ ber dans un précipice dont la ſeule vue eſt capa-
„ ble de troubler ſes yeux & ſa raiſon. Auſſi-tôt
„ que l'un a fini, un autre prend ſa place; & lorſ-

„ qu'ils ont tous paſſé par une ſi dangereuſe épreuve,
„ ils ſont conduits dans un temple de Xaca, où la
„ ſtatue de ce dieu eſt en or maſſif. „

Cette dureté d'ame & ce deſpotiſme barbare ſe rencontrent auſſi très-ſouvent parmi les moines Européens. Tout le monde a entendu parler de l'atrocité de leurs punitions, de ces cachots ſouterreins, de ces malheureux qu'ils y enterroient tout vivans. La cruauté monacale a été ſi loin à cet égard, que l'autorité civile s'eſt vue enfin obligée d'y mettre ordre. Pluſieurs états d'Italie ont depuis peu de tems ſoumis la police intérieure des cloîtres à l'inſpection immédiate de la police publique. On y a ſur-tout ſupprimé la juriſdiction ſecrette ; & le grand-duc de Toſcane, ce prince dont le gouvernement ſage & éclairé fait l'admiration de l'Europe, a défendu l'année derniere à tous les ſupérieurs de couvens, d'infliger jamais aucune punition à leurs religieux, ſans lui avoir auparavant expoſé l'affaire, & ſans avoir obtenu ſon conſentement exprès.

Si la haine des prêtres, ſi la vengeance des moines eſt ordinairement implacable, à quels excès ne la portent-ils pas, quand au lieu d'être réprimés par le gouvernement, ils ont l'adreſſe de l'armer en leur faveur ? C'eſt le plus grand malheur qui puiſſe arriver à un état. L'on ſe ſouvient encore en France de la deſtruction de l'abbaye de Port-Royal. La retraite où

des ſavans illuſtres cultivoient enſemble les lettres & la vertu, fut traitée comme la demeure des aſſaſſins des rois, parce que ces ſavans étoient les ennemis des jéſuites; & quand *Louis XIV* mourut, M. *de Fourbonai*, ayant fait le dépouillement des dettes de ce prince, trouva dans leur nombre *cent trente-ſix mille livres pour le pain des priſonniers que le jéſuite le Tellier, confeſſeur de ſa majeſté, avoit fait enfermer à la Baſtille, à Vincennes, à Pierre-Enciſe, à Saumur & à Loche, ſous le prétexte du janſéniſme.*

Que dirons-nous de ce monument encore ſubſiſtant de la cruauté ſacerdotale & de la ſuperſtition Européenne? Nous frémiſſons à la ſeule idée d'un tribunal de moines, qui, ſervi par la délation & la calomnie, jugeant en ſecret, condamnant dans les ténebres, cachant aux accuſés leurs accuſateurs & leurs crimes, laiſſant au gré de ſa vengeance gémir ſes malheureuſes victimes ſous le poids des chaînes, dans l'horreur des cachots & des tortures, ou les faiſant expirer au milieu des flammes, exerce au nom de Dieu la juriſdiction la plus épouvantable qu'on ait jamais vue ſur la terre: établiſſement infernal, qui feroit abhorrer la religion, ſi la religion n'abhorroit elle-même tous les monſtres qui en ont été les auteurs & qui continuent d'en être les ſuppôts.

(19)

Que me fait donc à moi l'exemple des Dairis,
De ces tyrans ſacrés, par moi-même aſſervis?
Gardés dans Méaco, décorés de vains titres,
De leur religion s'ils ſont encore arbitres,
Mon bras, les dépouillant de l'abſolu pouvoir,
Sépara dès long-tems le ſceptre & l'encenſoir.

Acte II, ſcene 6.

Les Dairis, deſcendans & ſucceſſeurs de *Sinmu*, jouirent pendant dix-huit cents ans d'une autorité illimitée, & gouvernerent le Japon en deſpotes abſolus. Mais enfin ils commencerent à ſentir que leur puiſſance s'affoibliſſoit. Les princes tributaires avoient inſenſiblement ſecoué le joug. Devenus preſqu'indépendans, la jalouſie les arma les uns contre les autres, & bientôt tout l'empire fut en proie aux guerres civiles. Dans ces circonſtances, les empereurs confierent le commandement de leurs armées à des chefs qui, tantôt battant les rebelles & tantôt s'uniſſant avec eux, devinrent les ennemis les plus redoutables du pouvoir ſouverain.

Ce fut l'an 1196 que *Joritomo*, ayant triomphé des généraux des différens partis, vint à Méaco rendre ſes hommages au Dairi, & reçut de lui le titre de *Cubo* ou *Cuboſama*, c'eſt-à-dire de *grand-général de la couronne*. En vertu de cette dignité, il

prit le commandement des armées, & s'empara bientôt après de la plus grande partie de l'autorité civile. Depuis ce tems-là, cette charge fut pendant quatre ſiecles au Japon ce que celle de maire du palais avoit été autrefois en France. Ceux qui en furent revêtus la rendirent ſouvent héréditaire dans leur famille, & travaillerent ſans ceſſe à en augmenter les prérogatives, à en étendre la puiſſance, & finirent de même par uſurper tout-à-fait le trône. *Joritomo* commença cette révolution, mais elle ne fut achevée qu'environ quatre cents ans après, par le vingt-neuvieme grand-général de la couronne. Pendant cet intervalle de tems l'empire, agité par des diviſions inteſtines, fut preſque continuellement un théatre de carnage & d'horreur. Les peſtes, les famines ſuccédoient aux guerres civiles; le déſordre, l'anarchie étoient au comble; en un mot, tous les fléaux déſoloient ce malheureux empire, quand *Taiko* lui fit prendre une face nouvelle.

Ce grand homme, fils d'un payſan, s'étoit par ſon mérite élevé des emplois les plus vils au plus haut degré de puiſſance & de conſidération, & le Dairi lui donna en 1588 le titre de lieutenant-général de l'empire: car l'autorité de ce monarque étoit alors uniquement réduite à conférer des titres. Celui-ci donnoit un pouvoir immenſe, mais il falloit être en état de forcer les grands vaſſaux à s'y ſoumettre. Ces petits ſouverains, qui s'étoient rendus

indépendans de l'empereur lui-même, étoient loin de vouloir obéir à ſes officiers. Auſſi s'étoient-ils déjà ligués précédemment contre les généraux de la couronne, dont les deux derniers venoient d'être maſſacrés, & ils leur avoient fait des guerres ſanglantes. Mais ces guerres même avoient épuiſé les forces des différens princes, & préparoient leur propre ruine. *Taiko* ſut profiter habilement de l'état de foibleſſe où ils ſe trouvoient alors. Tous ſe virent en moins de dix ans contraints de rentrer dans l'obéiſſance : pour mieux les y retenir, le vainqueur porta tout de ſuite la guerre dans la Corée. Les princes tributaires y paſſerent, & cette expédition acheva d'épuiſer leurs richeſſes & de ruiner leurs forces. Ils n'obtinrent même la permiſſion de revenir au Japon qu'à des conditions fort dures & qui aſſuroient à jamais leur dépendance.

Après avoir abaiſſé les grands, *Taiko* fit des loix rigoureuſes pour contenir le peuple que pluſieurs ſiecles de guerres civiles avoient rendu ſéditieux, avide de nouveautés, toujours prêt à entrer dans les factions & à ſuivre l'étendard de la révolte. Ce prince parvint ainſi à rétablir l'ordre & la paix dans tout l'empire, mais il acheva en même tems de dépouiller abſolument les Dairis de toute l'autorité temporelle. Il eſt regardé comme le premier empereur ſéculier du Japon : ſes rares qualités lui firent donner le nom de grand ; & lorſqu'il fut mort,

on lui bâtit un temple, & le monarque ecclésiastique le mit au rang des dieux.

Depuis cette époque, la plus célebre de l'histoire Japonoise, les empereurs séculiers demeurent à Jedo, ville maritime, devenue capitale de tout l'empire; & les Daïris résident à Méaco, qui en est éloigné d'environ cent cinquante lieues. Cette derniere ville est à présent pour le Japon ce que Rome est pour une grande partie de la chrétienté, le siege du gouvernement spirituel. Les monarques ecclésiastiques y occupent avec toute leur cour un palais d'une immense étendue; & sous prétexte de veiller à leur sûreté, on les y fait garder par une garnison nombreuse.

L'empereur séculier, qu'on nomme aussi *Cubo* ou *Cubosama*, va tous les quatre ou cinq ans leur rendre son hommage; mais il y va avec un cortege de troupes formidable, & en vassal qui est en effet le maître de celui dont il daigne reconnoître la souveraineté imaginaire. C'est, à proprement parler, une cérémonie de théatre; mais le Cubosama ne s'en dispense point, parce qu'une partie de la nation, encore pleine d'un profond respect pour les Dairis, les regarde comme ses anciens & légitimes monarques. L'empereur séculier ne paroît même gouverner qu'en qualité de leur lieutenant, & pour les décharger de soins profanes qui ne conviennent ni à la sainteté de leur personne, ni à la dignité de leur extraction divine.

Les

Les Dairis eux-mêmes ont feint de ſe prêter à ces idées, afin de ſe conſerver un reſte de conſidération, & ils paroiſſent dans la plus grande intelligence avec celui qui a uſurpé toute leur autorité. Ils trouvent une eſpece de dédommagement dans les honneurs preſque divins qu'on leur rend, & dans la vie molle & voluptueuſe qu'ils menent. Ils ont douze femmes qu'ils épouſent avec de grandes ſolemnités. Quand ils vont d'un lieu à un autre, ce ſont des hommes qui les portent ſur leurs épaules. Ils croient que la terre profaneroit leurs pieds, & que le ſoleil n'eſt pas digne de luire ſur leur tête. On les ſert tous les jours dans de la vaiſſelle de terre neuve, & l'on a ſoin de la briſer enſuite. On imagine même que des laïcs qui oſeroient en faire uſage après eux, ou porter leurs habits ſans leur permiſſion, ſeroient punis de cette audace ſacrilege par une enflure ſoudaine dans tout le corps.

Le domaine impérial comprend au moins la moitié des terres du Japon, outre le produit des douanes & des autres impôts. Le monarque ſéculier s'eſt emparé de tout; mais il fournit libéralement à l'entretien de l'empereur eccléſiaſtique & de toute ſa cour. Il lui a abandonné le revenu de la ville de Méaco, & il y ajoute chaque année une très-groſſe ſomme d'argent. Le Dairi, en qualité de chef ſuprême de toutes les religions, nomme encore à un grand nombre de bénéfices, à toutes les dignités

eccléſiaſtiques, & confére tous les titres d'honneur, ce qui eſt pour lui d'un produit immenſe. Il eſt auſſi le juge des différends qui ſurviennent entre les grands ; il décide leurs conteſtations par des commiſſaires qu'il envoie pour cet effet dans les diverſes provinces, & c'eſt encore là une partie de ſes revenus. Toutes ces ſommes réunies forment un tréſor conſidérable. Ce monarque y prend ce qu'il veut pour ſes beſoins & pour ſes plaiſirs, & il diſtribue le reſte à ſes officiers & aux prêtres gardiens des temples. Tous les almanacs étoient autrefois composés à ſa cour ; il faut encore à préſent qu'ils y ſoient approuvés, & l'on ne les imprime que par ſes ordres.

(20)

Les ſciences, les arts & la philoſophie
Commencent à germer au ſein de ma patrie.
Je les ai de la Chine appellés au Japon.

Acte II, ſcene *6*.

Le Japon n'eſt ſéparé des côtes orientales de la Chine que par cent ſoixante lieues de mer. Il y a eu de toute ancienneté une communication plus ou moins grande entre les deux pays, & les Chinois ſe vantent même d'avoir peuplé les isles Japonoiſes. Cette prétention eſt mal fondée ; & le caractere, les mœurs, l'eſprit des deux nations ſont abſolument

différens ; mais il eſt certain que les arts, les ſciences & les ſuperſtitions de la Chine ont été ſucceſſivement portées au Japon. Nous allons ici faire connoitre un peu plus particuliérement ſes habitans.

Les hommes y ſont laids, mais avec l'air noble; & les femmes ont de la beauté, quoiqu'en général elles ſoient très-petites. Les deux ſexes ont un égal penchant pour l'amour. Les grands chemins, les environs des temples, les portes & les galeries des auberges, tout eſt rempli de courtiſannes ou d'agréables religieuſes qui rendent les mêmes ſervices. On peut dire que ce vaſte empire eſt à la fois le temple de la ſuperſtition & de la volupté.

Cependant les Japonois ne ſont point efféminés : le goût & l'habitude des plaiſirs ne les ont point énervés. Leur ame eſt noble & fiere. Sa grande activité produit en eux une certaine inquiétude que le repos fatigue, que la dépendance irrite, & qui, ſi elle n'étoit contenue, occaſionneroit ſouvent des troubles & des révoltes. Le courage, la franchiſe, la probité & le mépris de la mort ſont en quelque ſorte la baſe du caractere national. Les Japonois ſont preſque tous laborieux, ſobres, eſclaves de leur parole, ennemis de la fraude & du luxe. Ils ont de plus l'eſprit cultivé, beaucoup de pénétration & de jugement, un goût vif pour les beaux arts, & une grande facilité à y réuſſir. Leur politeſſe eſt dégagée de toutes les minuties d'un céré-

monial qu'ils dédaignent; leur langage eſt grave & concis, mais familier & civil. Quoiqu'ils ne ſoient point avides de richeſſes, leur induſtrie n'en eſt pas moins active; la plupart de leurs manufactures l'emportent ſur celles des Chinois, & ils ſont en tout ſupérieurs à ce peuple dégénéré, à préſent auſſi lâche que vain, & non moins habitué aux friponneries qu'aux révérences.

Les Japonois ont ſur-tout l'ame extrêmement ſenſible. Ils ſont incapables de ſupporter un affront ou la plus légere marque de mépris; & lorſqu'ils ne peuvent s'en venger, ils ſe tuent quelquefois de déſeſpoir.

Leurs femmes ne ſont point enfermées, comme en Turquie; mais elles vivent très-retirées, dans un appartement ſéparé, où les étrangers n'entrent pas. Elles ſortent peu, & reçoivent rarement des viſites, encore n'eſt-ce jamais que de leurs parens. Au reſte, uniquement occupées de l'ordre intérieur de leur maiſon, de la premiere éducation de leurs enfans, & du ſoin de plaire à leurs époux, elles menent une vie douce & heureuſe, pourvu qu'elles ne donnent aucun ſujet de jalouſie, car leur vie en dépend. Ce n'eſt point comme à la Chine, où les parens ſtipulent quelquefois par le contrat de mariage de leur fille, qu'elle aura de tems en tems la liberté de recevoir un amant. Cette clauſe eſt ignorée au Japon, & l'adultere y eſt puni par le ſupplice de l'huile

bouillante. Mais les maris ont rarement recours aux loix : ils ſe font juſtice eux-mêmes, ayant droit de vie & de mort ſur leurs femmes, comme les peres ſur leurs enfans, & les ſeigneurs ſur leurs vaſſaux. Cependant c'eſt bien moins la crainte que l'amour, qui retient chacun dans le devoir.

L'on s'occupe avec un ſoin particulier de l'éducation des enfans ; elle eſt égale pour les deux ſexes, & les femmes ſavantes ne ſont pas rares au Japon. Leur inſtruction, comme celle des hommes, commence par le cœur. On leur apprend dès leurs plus jeunes ans à ſe conduire par des principes d'honneur & de raiſon. Vient enſuite une étude ſérieuſe de leur langue, la logique y ſuccede, & puis l'on paſſe aux leçons d'éloquence, de poéſie & de peinture. C'eſt avec ſuccès que les Japonois cultivent tous ces beaux arts, & ils ont ſur-tout un goût décidé pour les pieces de théatre.

Leurs comédies & leurs tragédies ſont diviſées, comme les nôtres, en actes & en ſcenes. Un prologue en expoſe le plan, la morale en forme la baſe, en eſt l'unique objet. Les ſpectacles ſont ordinairement mêlés de danſes, & ils font partie de toutes les grandes fêtes publiques ou domeſtiques. Chaque quartier d'une ville en paie la dépenſe à ſon tour. Les acteurs ſont de jeunes garçons choiſis dans ce quartier, & de jeunes filles qu'on tire des maiſons de débauche. Il faut remarquer que l'infamie n'eſt

attachée qu'à ceux qui tiennent ces lieux de diſſolution, & ne s'étend point ſur les jeunes perſonnes que la pauvreté force d'y chercher un aſyle. Souvent même elles trouvent à ſe marier, après s'ètre dévouées quelques années aux plaiſirs du public & y avoir fait une petite fortune.

(21)

Du maſque de la force ils (les Jammabos) *couvrent leur foibleſſe.*

Acte II, ſcene 6.

Cette expreſſion eſt belle ; & je peux le dire, car elle ne m'appartient pas. Je l'ai priſe dans un ouvrage *ſur la deſtruction des jéſuites en France ;* morceau excellent, écrit avec une impartialité philoſophique, & digne de l'homme célebre à qui on l'attribue. Voici comment s'exprime cet auteur vraiment *déſintéreſſé.* [1]

" Ce qui eſt plus ſingulier encore, c'eſt, dit-il, „ qu'une entrepriſe qu'on auroit cru bien difficile „ & impoſſible même au commencement de 1761, „ ait été terminée en moins de deux ans, ſans „ bruit, ſans réſiſtance, & avec auſſi peu de peine „ qu'on en auroit eu à détruire les capucins & les „ picpuſſes. On ne peut pas dire des jéſuites que

[1] Sur la deſtruction des jéſuites en France, par un auteur déſintéreſſé, 1767, t. I, p. 227.

„ leur mort ait été auſſi brillante que leur vie. Si „ quelque choſe même doit les humilier, c'eſt d'a- „ voir péri ſi triſtement, ſi obſcurément, ſans éclat „ & ſans gloire. *Rien ne décele mieux une foibleſſe* „ *réelle qui n'avoit plus que le maſque de la force.* „

(22)

Mais par d'heureux écrits les lettrés dès long-tems
De ce coloſſe altier minent les fondemens.

Acte II, ſcene 6.

Les *lettrés* forment à la Chine le premier ordre de l'état ; car c'eſt celui d'où l'on tire conſtamment les miniſtres, les gouverneurs des villes & des provinces, les juges des différens tribunaux, en un mot, tous les mandarins & tous les officiers civils de l'empire. La nobleſſe eſt auſſi attachée à cette claſſe de citoyens diſtingués : mais ſi leurs enfans n'ont pas les mêmes talens & les mêmes lumieres, s'ils ne méritent pas à leur tour d'être admis dans le corps des *lettrés*, ils n'ont ni rang ni conſidération, & retombent dans la claſſe du peuple. La nobleſſe n'eſt héréditaire que parmi les princes du ſang impérial, & dans la ſeule famille du grand *Confucius*, laquelle ſubſiſte encore & s'eſt perpétuée en ligne droite depuis plus de deux mille ans.

Comme on ne peut s'élever aux dignités que par l'étude, tout le monde s'y applique avec ardeur ;

mais le talent & le mérite décident du ſuccès. Ce n'eſt que par un long travail, & qu'après avoir ſubi des examens très-ſéveres, qu'on obtient les degrés littéraires. Ils ſont refuſés à un grand nombre d'aſpirans : auſſi quiconque en eſt une fois honoré, fût-il né dans l'indigence, doit n'avoir plus d'inquiétude ſur ſon ſort. Dès qu'un Chinois eſt admis dans le corps des *lettrés*, ſes parens, ſes voiſins, les habitans de la ville où il eſt né, font de grandes réjouiſſances : tous s'empreſſent de le complimenter, de lui offrir des préſens ; on prévient ſes beſoins, on fournit aux dépenſes qu'il eſt obligé de faire pour s'avancer dans cette glorieuſe carriere. Il eſt inſcrit en même tems ſur la liſte de ceux qui doivent être nommés aux emplois du gouvernement ; & les talens qu'il montre, la réputation qu'il ſe fait, ſoit dans la littérature, ſoit dans la philoſophie ou la juriſprudence, déterminent la rapidité de ſon avancement & le degré de ſon élévation.

Tous les *lettrés* font profeſſion de ſuivre la doctrine de *Confucius*, & de reconnoître ce grand homme pour leur maître. Ils doivent en conſéquence n'être d'aucune ſecte, ne point donner dans l'idolatrie de *Fo*, la même que celle de *Siaka* au Japon, & mépriſer autant les ſuperſtitions du peuple que la perſonne des Bonzes. Toutes les places ſont remplies par des hommes élevés dans ces ſages principes ; il n'eſt donc pas étonnant que ſous un pareil

gouvernement les prêtres ſoient peu dangereux. Cependant ils conſervent encore de la conſidération & du crédit. Beaucoup de *lettrés* ne ſont pas plus tôt parvenus au rang de mandarins, qu'ils reviennent aux erreurs populaires. Les uns y ſont ramenés par la force des préjugés reçus dans leur enfance, les autres par quelques vues d'intérêt, ou par le pouvoir de l'exemple. Leurs femmes ſont ordinairement idolâtres ; & ſéduits par elles, ſouvent ces foibles diſciples de *Confucius* invoquent les génies, fléchiſſent en ſecret le genou devant les idoles, & dès qu'ils ſont malades, font venir des Bonzes pour les aſſiſter.

Si la crédulité & la ſuperſtition dégradent réellement un grand nombre de *lettrés*, on a calomnié les autres, en les accuſant de donner dans un excès oppoſé. Tous ont été gratifiés du nom d'athées, parce que quelques-uns ſuivent des commentaires modernes qu'on dit favorables à l'athéiſme, ou plutôt parce que les Européens ont prétendu mieux entendre le chinois que les Chinois eux-mêmes. L'empereur *Kang-hi* fut conſulté ſur cette queſtion en 1710. Il déclara par un édit, qui fut inſéré dans les archives & publié dans toutes les gazettes, « *que ce n'é-*
» *toit point au ciel viſible & matériel qu'on offroit*
» *des ſacrifices, mais uniquement au ſeigneur & au*
» *maître du ciel, de la terre, & de toutes choſes :*
» que c'étoit par reſpect qu'on n'oſoit lui donner

„ le nom qui lui convient, & qu'on étoit dans l'u-
„ ſage de l'invoquer ſous les titres de *ciel ſuprême*,
„ de *bonté ſuprême du ciel*, de *ciel univerſel.* „

Les miſſionnaires ne furent pas encore contens: ils conſulterent auſſi les princes, les grands de la Chine, les mandarins du premier ordre, & les principaux *lettrés*, ſur-tout le premier préſident de l'académie impériale. Tous confirmerent unanimement la déclaration de l'empereur; tous dirent qu'en invoquant *Tyen* & *Changti*, ils invoquoient *le ſouverain ſeigneur du ciel*, *l'auteur & le principe de toutes choſes*, *le diſpenſateur de tous les biens*, *qui voit tout*, *qui fait tout*, *& dont la ſageſſe gouverne l'univers.*

Tels ſont les *lettrés* à la Chine. Il n'en eſt pas de même au Japon: ceux qui cultivent les ſciences dans cette derniere contrée, n'y forment point un ordre de l'état, n'y prennent point ſolemnellement des degrés littéraires, & ſont bien loin d'être traités par le gouvernement avec autant de diſtinction & de faveur. Ils ſont à peu près comme les *gens de lettres* en France, formant une claſſe d'hommes inſtruits, dégagés des ſuperſtitions, & diſtingués ſeulement par leurs lumieres & leurs talens. On les nomme *philoſophes.* La ſecte qu'ils compoſent (ſi l'on peut donner le nom de ſecte aux diſciples de la raiſon) eſt appellée le *Sinto*, c'eſt-à-dire *la doctrine des philoſophes & des moraliſtes*, & ils reconnoiſſent pour chef le célebre *Confucius*, dont le nom n'eſt pas moins

respecté dans leur patrie que parmi les Chinois eux-mêmes.

La doctrine de ce grand homme, qui fait consister le bonheur dans la pratique de la vertu & rejette tout autre culte, n'eut pas été plus tôt répandue au Japon, qu'elle y trouva des partisans. Ils cesserent de regarder les Camis comme des dieux, & cependant ils continuerent encore quelque tems à se conformer extérieurement au culte prescrit par les loix & par l'usage. Mais ils n'eurent pas les mêmes ménagemens pour l'idolatrie étrangere. Ils ne plierent jamais le genou devant les idoles, & furent comme la premiere barriere qui arrêta l'inondation des nouvelles sectes venues des Indes. Aussi étoient-ils également haïs par les prêtres de toutes les religions, dont la considération & les revenus diminuoient à mesure que le nombre de ces philosophes moralistes augmentoit.

Une philosophie simple & raisonnable, qui enseignoit à mener une vie vertueuse, à avoir une conscience pure, un cœur droit, qui donnoit des leçons de justice, de politesse, & qui établissoit les maximes d'un sage gouvernement, ne pouvoit manquer de plaire à tous les bons esprits. Les arts & les sciences étoient comme le partage de cette secte. Elle devenoit chaque jour plus considérable. Ses livres faisoient les délices de tout le monde; un empereur séculier fit même bâtir deux temples à *Confucius*, &

prononça publiquement son éloge. Enfin l'on assure qu'il fut un moment où la doctrine du sage de la Chine étoit suivie par une grande partie des habitans du Japon. Mais ses sectateurs, à la fin du seizieme siecle, se virent en quelque sorte enveloppés dans la persécution qui s'éleva contre les chrétiens de cet empire.

Les prêtres & les moines, qui jusques là n'avoient porté aux philosophes qu'une haine impuissante, les accuserent alors d'être les ennemis de l'état, & de favoriser le christianisme. Sur ce soupçon, mal fondé peut-être, on proscrivit leur doctrine, on défendit leurs livres, on les obligea d'avoir chacun au moins une idole, & depuis ce tems on les a tourmentés de tant de façons que leur nombre est extrêmement diminué.

Il y a environ cent ans que le prince de *Sisen*, vassal de l'empereur & grand protecteur des lettres, voulut faire revivre dans ses états cette philosophie presqu'éteinte. Dans ce dessein il fonda une université, & les savans qui s'y rendoient de toutes parts y trouverent une protection & des faveurs distinguées. Mais les Bonzes qui se virent menacés de leur ruine, firent tant de bruit aux deux cours impériales, que le prince courut risque de payer de sa tête cette louable entreprise. Ainsi depuis l'extinction du christianisme & l'anéantissement des philosophes, le Japon, absolument fermé aux étrangers,

ſemble être aujourd'hui pour jamais en proie à la ſuperſtition & aux moines.

On vient de voir la différence qui ſe trouve entre les *lettrés* Chinois, & les *philoſophes* du Japon : mais j'ai cru pouvoir dans ma tragédie donner à ceux-ci le même nom, parce qu'ils ſuivent la même doctrine.

(23)

Les lettrés forment ſeuls l'opinion publique,
Le plus grand des reſſorts dans l'ordre politique.

Acte II, ſcene 6.

L'habile adminiſtrateur emploie ce reſſort avec adreſſe ; le mauvais miniſtre tâche de le briſer : mais tous ſes efforts ne faiſant que le comprimer, il en éprouve bientôt la violente réaction. « Quelque „ fort qu'on ſoit ou qu'on s'imagine être, dit [1] un écrivain philoſophe, en parlant de la compagnie de Jéſus qui avoit vivement indiſpoſé *les gens de lettres*, " il ne faut jamais ſe faire des en- „ nemis qui, jouiſſant de l'avantage d'être lus d'un „ bout de l'Europe à l'autre, peuvent exercer d'un „ trait de plume une vengeance éclatante & dura- „ ble. C'eſt une maxime que la faveur & le pouvoir „ même ne doivent jamais faire perdre de vue, ſoit

[1] Sur la deſtruction des jéſuites en France, t. I, p. 159.

„ aux particuliers, ſoit aux corps, & que les jéſuites „ de nos jours ſemblent avoir oubliée pour leur „ malheur. Le lion fait ſemblant de dormir, laiſſe „ bourdonner la guèpe autour de ſes oreilles, s'en- „ nuie à la fin de l'entendre, ſe réveille & la tue. „

Quelqu'un dira peut-être que l'auteur qui parle ainſi, devoit par intérêt ou par amour-propre exagérer l'importance d'une claſſe d'hommes parmi leſquels il occupe un rang ſi diſtingué. Mais la vérité qu'il exprime eſt aujourd'hui généralement reconnue : cependant, ſi elle avoit beſoin d'être confirmée encore par des témoignages illuſtres, en eſt-il de plus irrécuſable que celui d'un homme qui joint les talens & les vertus à l'éclat d'une haute naiſſance; d'un homme qui, après avoir rempli avec gloire une des premieres places de la magiſtrature, a été appellé aux fonctions du miniſtere, & que l'on a vu dans ſa retraite volontaire emporter avec lui l'eſtime de ſon ſouverain & les regrets de la nation? Cet homme que tout le monde doit avoir déjà reconnu à ce portrait, eſt M. *de Malesherbes*; & voici comment il s'explique ſur l'opinion publique.

« Il s'eſt élevé, dit-il [1], un tribunal indépen- „ dant de toutes les puiſſances & que toutes les puiſ- „ ſances reſpectent, qui apprécie tous les talens, „ qui prononce ſur tous les genres de mérite; &

[1] Diſcours prononcé dans l'académie françoiſe le 16 février 1775.

„ dans un ſiecle éclairé, dans un ſiecle où chaque
» citoyen peut parler à la nation entiere par la voie
„ de l'impreſſion, ceux qui ont le talent d'inſtruire
„ les hommes ou le don de les émouvoir, les gens
» de lettres, en un mot, ſont au milieu du public
„ diſperſé, ce qu'étoient les orateurs de Rome &
„ d'Athenes au milieu du peuple aſſemblé. „

Cependant cette claſſe de citoyens ſi dignes de conſidération à tant d'égards, a long-tems été négligée ou opprimée parmi nous. Long-tems la qualité d'homme de lettres, de philoſophe, ſans laquelle on ne peut à la Chine obtenir aucun emploi, a été en France un titre d'excluſion pour toutes les places. On avoit même pouſſé l'injuſtice juſqu'à ravir aux écrivains le droit ſacré de la propriété, le droit de diſpoſer à leur gré des productions de leur eſprit, & de vendre librement leurs propres ouvrages. Mais le roi vient enfin de faire ceſſer une injuſtice ſi révoltante. Le magiſtrat à qui l'on a confié l'adminiſtration de la librairie, s'eſt occupé de ceux ſans leſquels il n'y auroit ni livres ni libraires; il a même conſulté l'académie françoiſe ſur les moyens de faire reſpecter la propriété des auteurs, & d'arrêter le brigandage des contrefactions. L'édit qui vient de paroître ſur cet objet, ſemble d'autant plus ſage que les hommes dont il met les intérêts ſous la ſauvegarde de la loi, ſe trouvent rarement favoriſés de la fortune; car, on l'a déjà dit ailleurs

[1], presque tous les gens de lettres sont nés pauvres. C'est que le pauvre ne possédant que son ame, est, pour ainsi dire, forcé de cultiver le seul bien que la nature lui ait donné en partage. Le riche, au contraire, entraîné dès l'enfance vers les plaisirs qui volent au-devant de ses pas, ébloui sans cesse par l'éclat des objets dont il est environné, songe rarement qu'il porte au-dedans de lui-même un trésor plus digne de l'occuper, & ne comptant jamais son ame dans l'inventaire de ses richesses, il parvient bientôt à la rendre en effet le plus vil de tous les biens qu'il possede.

(24)

Et quand les Jammabos seront anéantis,
C'est la main des lettrés qui les aura détruits.

Acte II, scene 6.

Voici ce que dit l'illustre auteur que nous avons déjà cité plus haut [2]. "La philosophie, à laquelle „ les jansénistes avoient déclaré une guerre pres- „ qu'aussi vive qu'à la compagnie de Jésus, avoit „ fait malgré eux, & par bonheur pour eux, des „ progrès sensibles. Les jésuites, intolérans par sys-

[1] *Avis aux gens de lettres*, imprimé en 1770. On y défendoit tous leurs droits attaqués, & l'on réclamoit en leur faveur la réforme que M. *de Néville* vient d'opérer.

[2] Sur la destruction des jésuites, t. I, p. 231.

tême

„ tème & par état, n'en étoient devenus que plus „ odieux. On les regardoit, ſi je puis parler de la „ ſorte, comme les grands grenadiers du fanatiſme, „ comme les plus dangereux ennemis de la raiſon, „ & comme ceux dont il lui importoit le plus de „ ſe défaire. Les parlemens, quand ils ont com- „ mencé à attaquer la ſociété, ont trouvé cette diſ- „ poſition dans tous les eſprits. *C'eſt proprement la* „ *philoſophie qui, par la bouche des magiſtrats, a* „ *porté l'arrêt contre les jéſuites.* Le janſéniſme n'en „ a été que le ſolliciteur. La nation, & les philo- „ ſophes à ſa tête, vouloient l'anéantiſſement de „ ces peres, parce qu'ils ſont intolérans, perſécu- „ teurs, turbulens & redoutables. „

Ajoutons encore, pour l'honneur de la philoſophie, que ſi elle a détruit les jéſuites en France, elle y a en même tems adouci leur ſort, & les a fait traiter plus favorablement qu'en aucun autre pays du monde.

(25)

Le peuple cependant, qui par-tout eſt le même,
Adopte avidement le merveilleux qu'il aime.

Acte II, ſcene 6.

Parmi la foule infinie des êtres qu'on nomme raiſonnables, rien n'eſt moins commun que la raiſon. L'uſage en eſt rare, parce que l'exercice en eſt

pénible ; au lieu que la crédulité favoriſe la pareſſe & s'accorde avec l'ignorance. Pour la plus grande partie des hommes, & en général pour tous ceux qui n'ont pas l'habitude de la réflexion, il eſt plus facile & plus doux de croire cent abſurdités que d'en diſcuter une. De là vient le penchant que la multitude a toujours eue & conſervera toujours pour le merveilleux. Une autre raiſon peut-être, qui la porte à aimer tout ce qui eſt ſurnaturel, c'eſt que dans cette ſphere, la ſeule où les lumieres ſoient ſans avantage ſur l'ignorance, la ſeule où les ſots ſe trouvent de niveau avec les gens d'eſprit, la vanité des uns jouit en ſecret de l'abaiſſement des autres, & s'applaudit alors d'une égalité qui diſparoît partout ailleurs.

Il n'eſt donc pas ſurprenant que dans les tems de ſuperſtition & de ténebres tous les livres ſe trouvent remplis de prodiges. Les moines, qui étoient alors les ſeuls écrivains, avoient un double intérêt à ſe conformer au goût de leurs lecteurs. C'étoit ordinairement un moine qui avoit fait les miracles qu'un autre moine rapportoit, & le couvent y gagnoit toujours quelque choſe. Mais on doit s'étonner qu'à la fin du dernier ſiecle le pere *Bouhours* ait oſé écrire la vie du fondateur de ſon ordre, comme on a écrit autrefois les vies des peres du déſert. Chaque page de cette hiſtoire prétendue eſt pleine de prodiges ; & le plus grand de tous, ſelon

moi, eſt l'intrépidité avec laquelle l'hiſtorien inſulte ſans ceſſe au bon ſens du lecteur. Ce jéſuite transforme tout en merveilles; on en peut juger par ce ſeul trait [1]. *Ignace* étant à Paris, alla voir un illuſtre théologien qui lui propoſa de jouer au billard. L'Eſpagnol accepta & gagna la partie. Alors le docteur, homme ſubtil & modeſte, comprit qu'il n'avoit pas perdu ſans miracle; & voyant le doigt de Dieu marqué dans un événement ſi extraordinaire, il rentra en lui-même, ſe mit ſous la direction de ſon vainqueur, & *devint*, dit *Bouhours*, *un homme interieur*. Tout cet ouvrage, que l'auteur du Dictionnaire hiſtorique portatif appelle *un chef-d'œuvre*, eſt fait dans le même goût. Il ſemble, au ſtyle près, avoir été compoſé par un bedeau de paroiſſe pour des tourieres de couvent.

(26)

Mais vous ſavez auſſi pour quels grands intérêts
La Corée au Japon doit s'unir à jamais.
Il faut par ce rempart arrêter le Tartare,
Dont l'abyme des mers vainement nous ſépare.

Acte III, ſcene 1.

La Corée eſt une grande preſqu'isle oblongue, qui s'avance dans la mer entre le Japon & la Chine,

[1] Vie de S. Ignace, p. 137.

à laquelle elle confine à l'ouest par la province nommée Léao-tong. Elle touche aussi du côté du nord au pays des Tartares Manchéoux ou orientaux, & elle en est séparée par une longue chaîne de montagnes qui forment un rempart naturel & très-fort. Les Coréens y avoient encore ajouté une muraille qui ne le cédoit guere à celle de la Chine: mais rien ne put les défendre contre l'attaque de ces dangereux voisins, & ils éprouverent les premiers leurs armes victorieuses.

Quand les Tartares eurent conquis la Chine, ils voulurent aussi subjuguer le Japon, & parurent sur ses côtes en 1284, avec quatre mille voiles & deux cents quarante mille hommes. Une violente tempête détruisit entiérement cette flotte redoutable, qui portoit le nom d'invincible; & l'on prétend qu'à peine quelques vaisseaux échapperent au naufrage & à la destruction.

Trois siecles après, le grand *Taiko* porta la guerre dans le royaume de Corée. Cette péninsule avoit été déjà conquise autrefois par la veuve d'un Dairi, célebre héroïne, qui la rendit tributaire du Japon. Mais les Coréens avoient ensuite secoué le joug, & ils étoient rentrés sous la domination de la Chine, formant tantôt une province de ce grand empire, & tantôt un état séparé, dont les rois étoient ou vassaux ou indépendans des empereurs Chinois, selon le courage des uns & la foiblesse des autres.

Lorſque *Taiko* envahit la Corée en 1592, ce fut, diſent les hiſtoriens Japonois, dans la vue de ſe frayer le chemin à la conquête de la Chine. On ne doit pas préſumer que ce prudent monarque ait jamais formé le projet d'une entrepriſe qui auroit eu ſi peu d'apparence de ſuccès. Peut-être même n'avoit-il pas un grand deſir de ſubjuguer le pays qu'il attaquoit. Le principal objet qu'il ſe propoſa dans cette expédition, fut vraiſemblablement d'affermir ſa puiſſance au-dedans de ſon empire, en obligeant tous ſes grands vaſſaux à épuiſer leurs forces & leurs richeſſes dans cette guerre étrangere. Il en retira cependant d'autres avantages importans; il demeura maître de pluſieurs places fortes ſur les côtes de la Corée, & ces peuples devinrent réellement ſes tributaires. Mais ils ſont enſuite retombés par degrés ſous la dépendance de la Chine, & l'empereur du Japon a paru dès lors ſe contenter de reſter en poſſeſſion des côtes, pour la ſureté de ſes propres états.

(27)

Les Dairis dès long-tems étoient vos ſouverains,
Quand vous mîtes enfin le ſceptre dans mes mains.
Ils l'avoient avili. Leur ſuperbe indolence
De fantômes ſacrés étayoit leur puiſſance.

Acte III, ſcene 4.

Il eſt à remarquer que dans tous les tems & dans

tous les pays on a employé les mèmes moyens pour aſſujettir les peuples ; & ces moyens ont été conſtamment l'oppoſé de ceux qui ſembloient devoir agir ſur des êtres raiſonnables. C'eſt avec des fables puériles, des abſurdités religieuſes, des origines ou des miſſions prétendues divines, que la plupart des trônes ont été fondés. On n'en ſera pas ſurpris, ſi l'on réfléchit que les hommes ambitieux de commander ont toujours deſiré que leur autorité fût ſans bornes. Ils devoient donc découler d'une ſource infinie & ſacrée, l'appuyer ſur une baſe dont on ne pût prendre la meſure, & placer leurs titres dans le ciel, afin de les ſouſtraire aux regards & à l'examen de leurs ſemblables.

(28)

Des Bonzes effrontés la ſordide avarice
Juſqu'au pied des autels trafiquoit ſur le vice ;
Et tirant des forfaits un revenu honteux,
Oſoit vendre aux mortels la clémence des dieux.

Acte III, ſcene 4.

Les Bonzes ne ſont pas les ſeuls qui vendent au Japon ces prétendues indulgences. Les prêtres des Camis, c'eſt-à-dire, les gardiens de leurs temples, ſont auſſi le même trafic. Ils donnent pour de l'argent, aux pélerins qui les vont viſiter, un acte d'abſolution renfermé dans une boite ſur laquelle ſont

écrits les noms du temple & du Canusi. Cet acte s'appelle *offawai*, & sa vertu expire toujours à la fin de l'année. La plupart des Canusis réunissent la vente des *offawai* à celle des almanacs ; & ces deux branches de commerce, se soutenant mutuellement, sont d'un grand produit entre les mains habiles qui les font toujours valoir avec beaucoup d'adresse & de soins. Ceux qui achetent une fois de cette marchandise, sont assurés que tous les ans on leur présentera trois choses, une quittance du Canusi, un nouvel *offawai*, & un almanac nouveau.

(29)

Au fanatisme encore il manquoit des victimes.
Bientôt multipliant les temples & les crimes,
Aux peuples épuisés ce monstre ouvrit le flanc,
Et rassassié d'or, vint s'abreuver de sang.

Acte III, scene 4.

L'auteur, en cet endroit de sa tragédie, s'est un peu écarté de l'histoire. Quoiqu'il y ait toujours eu plusieurs religions & un grand nombre de sectes différentes au Japon, l'on ne voit point qu'elles aient souvent excité des guerres civiles. La premiere dont fassent mention les annales de cet empire, s'éleva vers la fin du sixieme siecle, pendant le regne du trente & unieme Dairi, prince crédule, superstitieux, & sous lequel il se fit conséquemment

beaucoup de miracles. Alors le culte idolâtre des Chinois & des autres nations des Indes se répandit dans tout le Japon, & l'on vit s'y multiplier le nombre des idoles, des temples & des monasteres. Ce fut dans ce même tems que vécut *Sotoctais*, le grand apôtre de ces contrées, qui parloit, dit-on, dans le ventre de sa mere, se mit en prieres dès qu'il en fut sorti, & reçut miraculeusement, à l'âge de quatre ans, les os & les reliques du divin *Siaka*.

Cependant un certain *Moria*, fameux impie, qui ne croyoit point à toutes ces merveilles, se déclara l'ennemi de *Sotoctais*, & excita de grands troubles dans l'empire. Cet homme haïssoit mortellement les idoles : il leur fit pendant deux ans une guerre impitoyable, les arrachant de leurs temples, & brisant ou jetant au feu toutes celles qu'il pouvoit prendre : mais il fut enfin défait avec tout son parti, & paya de sa tête son antipathie pour les absurdités & les prodiges de l'idolatrie étrangere.

Les Jammabos n'existoient point encore, & leur fondateur ne naquit que cinquante ans après la défaite de *Moria*. Peut-être l'exemple de ce célebre ennemi de la religion de *Siaka* donna-t-il au dévot *Gienno-Giosa* l'idée d'instituer son ordre destiné à combattre pour le culte des Camis. Mais il est vraisemblable aussi que les troubles qu'avoit excités *Moria*, en firent craindre de pareils de la part des Jammabos, & engagerent le gouvernement à con-

tenir ou à réprimer leur zele. Ce qui me confirme dans cette opinion, ce qui ſemble prouver que, ſans la vigilance du gouvernement, le fanatiſme des prêtres auroit ſouvent enſanglanté le Japon, c'eſt une fête extravagante que l'on y célebre encore tous les ans, & qui fut établie pour décider par les armes la préſéance des divinités qu'on adore. Des cavaliers bien montés & bien armés ſe rendent à un jour marqué ſur une grande eſplanade. Chacun d'eux porte ſon dieu ſur ſon dos. Le combat commence à coups de pierre & finit à coups de ſabre. Le champ de bataille reſte ordinairement jonché de morts, & la juſtice ne peut en prendre connoiſſance. On juge bien que la religion ſert ordinairement de voile aux animoſités particulieres, & que dans cette fête, où l'on a la permiſſion de s'égorger pour ſes dieux, la plupart des champions ne cherchent qu'à ſe venger eux-mêmes.

(30)

On ne m'a vu jamais, inſenſé politique,
Tourmentant mes ſujets d'un zele fanatique,
Le fer toujours levé, vouloir par mes rigueurs,
Des cœurs enſanglantés arracher les erreurs.

Acte III, ſcene 4.

On peut me faire ici une objection ſpécieuſe, & peut-être même fondée à quelques égards, ſur le

caractere que je donne à *Taiko*. Je le représente comme un prince vertueux & bon, qui joint à de grandes lumieres l'enthousiasme du bien public, un amour paternel pour ses peuples, & la haine de la violence & de la persécution. Cependant il persécuta les chrétiens, & fit des loix si rigoureuses, qu'un célebre écrivain de nos jours lui a donné le nom de *tyran* [1], & l'accuse d'avoir gouverné avec un *sceptre de fer*.

Je serois en droit de répondre qu'une piece de théatre n'est pas une histoire, & qu'en mettant sur la scene un prince qui vivoit, il y a deux cents ans, à six mille lieues de nous, j'ai dû avoir la plus grande liberté de le peindre comme j'ai voulu. Je pourrois ajouter encore, que la tragédie devant surtout être consacrée à l'instruction des rois, j'ai mieux rempli ce grand objet en leur présentant dans *Taiko* un modele à suivre, & en mettant dans sa bouche toutes les maximes qui doivent être gravées dans leurs cœurs. Ces deux raisons suffiroient sans doute pour me justifier; mais peut-être n'est-il pas impossible de justifier *Taiko* lui-même des reproches qu'on lui fait.

[1] Voyez l'*Histoire philosophique & politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes*. Ouvrage immortel, & l'un de ceux qui feront le plus d'honneur à notre siecle.

Je conviens d'abord qu'au premier coup-d'œil ses loix paroissent tyranniques & barbares. Elles punissent les moindres fautes par la perte de la vie : souvent les criminels sont condamnés à expirer dans des tourmens cruels. Le supplice ordinaire du peuple est la croix ou le feu ; & quand les grands sont coupables d'un crime capital, toute leur famille doit périr avec eux. Mais il faut observer que cette derniere loi, la plus atroce de toutes, n'est point particuliere au Japon : elle a pendant long-tems été en vigueur à la Chine ; ainsi ce n'est point *Taiko* qui en est l'auteur. Il n'a même fait, selon toute apparence, que renouveller la plupart des autres, & l'on sait qu'après plusieurs siecles d'anarchie & de guerres civiles, on ne peut guere rétablir l'ordre & la paix que par une justice rigoureuse.

D'ailleurs peu de nations, même éclairées, ont connu la juste proportion des délits & des peines ; & le monarque dont nous parlons, pourroit avoir erré dans cette partie si difficile de la législation, sans mériter d'être accusé de barbarie. Peut-être a-t-il pensé que chez un peuple qui ne craint point la mort, quiconque n'a pas été retenu par le frein de la loi, devient un ennemi trop redoutable pour la société, & mérite d'en être retranché. Il est du moins certain que l'on est encore dans le même sentiment au Japon. Kœmpfer s'y trouvoit en 1691. Si l'on en croit ce judicieux historien, l'empereur qui régnoit

alors étoit un prince excellent, diſtingué ſur-tout par une douceur & une clémence ſingulieres. Ses ſujets jouiſſoient ſous ſon gouvernement, du repos & du bonheur, & cependant il faiſoit obſerver à la rigueur ces mêmes loix dont la ſévérité fonde un des grands reproches qu'on ait faits à la mémoire de *Taiko.*

On peut plus facilement encore le juſtifier ſur les édits qu'il publia pour proſcrire la religion chrétienne. Vers le milieu du ſeizieme ſiecle, & environ trente ans avant que ce grand homme parvînt au trône, quelques Portugais, jetés par la tempête ſur les côtes du Japon, furent les premiers Européens qui découvrirent ces isles. Bientôt après les jéſuites y arriverent, apportant avec eux les ſciences, les arts, les curioſités de l'Europe, & cet eſprit ſouple & adroit avec lequel ils ſavoient ſi bien gagner la confiance du peuple & s'inſinuer dans les bonnes graces des grands. Les circonſtances ne pouvoient leur être plus favorables, c'étoit un tems de trouble & d'anarchie. Les Dairis n'avoient plus d'autorité; leurs généraux ne ſongeoient qu'à conſerver & à défendre celle qu'ils avoient uſurpée; les princes & les grands n'en reconnoiſſoient aucune; & le peuple écraſé dans le choc de cette multitude d'intérêts oppoſés & de diſſentions domeſtiques, étoit ſouffrant & malheureux. Les jéſuites reçurent donc l'accueil qu'ils pouvoient deſirer; ils obtinrent la permiſſion

de prêcher. D'autres missionnaires les suivirent, pour partager avec eux & malgré eux les travaux apostoliques, & le christianisme fit au Japon des progrès rapides. Beaucoup de Portugais, attirés par les gains immenses qu'offroit à leur avidité le commerce de cet empire, vinrent encore s'y établir. Ils se marierent avec les filles des nouveaux convertis, épouserent de riches héritieres, & ne tarderent pas à se faire remarquer par leur nombre & par leur opulence.

Quand le prudent *Taiko* se fut emparé des rênes du gouvernement, ses yeux se fixerent avec inquiétude sur ces étrangers & sur la multitude de prosélytes qu'avoit déja faits leur doctrine. Ce n'est point parce que c'étoit une religion nouvelle que ce prince crut devoir la proscrire. Il seroit absurde de le supposer, presque chacun au Japon avoit toujours eu la liberté de choisir son culte & ses dieux. Ce pays étoit de tout tems ouvert à toutes les religions, à toutes les superstitions étrangeres; on y comptoit alors douze sectes différentes, & une de plus ou de moins devoit paroître un objet très-peu important. Mais on pensa qu'il seroit dangereux de tolérer celle-ci, parce qu'elle étoit elle-même intolérante & persécutrice.

Le monarque Japonois étoit probablement instruit des cruautés inouies, des atrocités de toute espece, que les voisins des Portugais, l'évangile à la

main & des moines à leur tête, avoient commiſes dans le même ſiecle au Mexique & au Pérou : il ſavoit que les Européens avoient détruit ces deux empires, en avoient exterminé les peuples, & grillé, pendu, décapité les ſouverains : il ſavoit que leur religion avoit été la cauſe ou le prétexte de toutes ces horreurs : peut-être même étoit-il informé que le pape des chrétiens avoit donné aux Portugais tous les pays qu'ils découvriroient à l'orient, & que conſéquemment le Japon ſe trouvoit compris dans cette ſinguliere donation, dont ces étrangers ſe prévaudroient, dès qu'ils en auroient le pouvoir, comme les Eſpagnols avoient déjà fait valoir celle qui leur accordoit les Indes occidentales.

Si, comme on a lieu de le croire, le grand *Taiko* avoit connoiſſance de tous ces événemens arrivés un demi ſiecle avant qu'il régnât, la ſageſſe & la prudence humaines dictoient néceſſairement la réſolution qu'il prit de fermer ſon empire à tous les peuples, & ſur-tout d'en extirper le chriſtianiſme. Si l'on prétend au contraire, qu'il ignoroit tout ce qui s'étoit paſſé dans l'Amérique méridionale, on doit plus encore admirer la pénétration de ſon génie, qui lui fit prévoir que cette religion pourroit bientôt renouveller dans ſes états les troubles & les guerres civiles qu'il s'efforçoit d'appaiſer pour jamais. Le faſte qu'étaloient déjà les évêques Portugais, leur orgueil à vouloir imiter les plus grands

de l'empire, l'insolence même de quelques-uns qui refuserent à des conseillers d'état les marques de respect qu'on leur devoit, tout acheva d'irriter vivement ce monarque.

Le premier édit qu'il publia contre les chrétiens, fut donné en 1586, c'est-à-dire dans le tems même où la religion qu'il proscrivoit chez lui remplissoit la France de sang & de carnage, armoit la ligue contre le grand *Henri*, poursuivoit à la tête des armées les protestans échappés aux poignards de la saint Barthélemi, dévouoit les rois à l'anathême, & canonisoit les moines dont elle avoit fait leurs assassins. Voilà comme dans ce siecle d'ignorance & de fanatisme nos prêtres souilloient par leurs crimes la plus pure des religions, & la rendoient odieuse à ceux qui n'étoient pas assez éclairés pour distinguer la sainteté de l'évangile de la scélératesse de ses ministres.

Cependant les soins qu'exigeoient toutes les parties d'un nouveau gouvernement, & la multitude d'objets qui partageoient l'attention du nouvel empereur, dans la grande révolution qu'il venoit de faire, ne lui permirent pas de veiller beaucoup à l'exécution de son édit contre les chrétiens. Quelques persécutions ne firent qu'en augmenter le nombre, & *Taiko* mourut en 1598. Il laissa la régence de l'empire & la tutele de son fils encore enfant, à *Ijéjas*, l'un de ses favoris: mais ce perfide, qui

joignoit à de grandes qualités une ambition plus grande encore, vit à peine le jeune prince atteindre l'âge de régner, qu'il lui ravit la couronne & la vie. Pour juſtifier ſon crime, il publia que le fils de *Taiko*, ainſi que la plupart des gens de ſa cour, avoit ſecrétement embraſſé le chriſtianiſme; & les hiſtoriens Japonois paroiſſent en convenir. Quoi qu'il en ſoit, l'uſurpateur, non moins politique que ſon prédéceſſeur, entra pleinement dans ſes vues. La conduite des chrétiens ne tarda pas à prouver combien elles étoient ſages, & ils prirent ſoin eux-mêmes d'en hâter l'exécution.

Les Portugais & les nonveaux convertis du Japon conſpirerent enſemble pour faire une révolution dans le gouvernement, & ſe rendre maîtres de l'empire. C'eſt ce qu'on découvrit par deux lettres qui contenoient tout le détail du complot. L'une étoit adreſſée au roi de Portugal, dont les conjurés attendoient un ſecours de vaiſſeaux & de ſoldats. Elle renfermoit auſſi le nom des princes intéreſſés dans la conſpiration, & faiſoit voir qu'ils eſpéroient tous obtenir la bénédiction du pape. Cette lettre fut interceptée par les Hollandois, alors en guerre avec les Portugais, & qui deſiroient avoir le commerce excluſif du Japon. L'autre fut envoyée par les Japonois de Canton, & confirmoit le complot annoncé dans la premiere. L'empereur frémit en les liſant. Vainement celui qui les avoit écrites voulut

les

les nier. Il fut, dit Kœmpfer, convaincu par l'écriture & le cachet, & périt dans le plus cruel ſupplice. Alors le gouvernement s'arma d'une rigueur nouvelle; les chrétiens furent pourſuivis par-tout avec fureur, & la perſécution ne finit qu'à l'extinction totale du chriſtianiſme au Japon. Les Portugais en furent bannis pour jamais, & l'on en ferma l'entrée à toutes les nations étrangeres.

Les Hollandois ſeuls furent exceptés de la loi générale. Comme ils avoient eu la baſſeſſe de prêter leur ſecours pour exterminer quarante mille chrétiens refugiés dans une fortereſſe, on leur permit de continuer à commercer avec cet empire, mais ce fut aux conditions les plus aviliſſantes. Il eſt même incroyable que l'appât d'un gain, devenu aſſez modique, puiſſe encore à préſent les engager à ſe ſoumettre chaque année à de pareilles humiliations. Dès qu'ils arrivent, on les enferme dans une isle dont ils ne peuvent ſortir; on s'empare de leurs vaiſſeaux, on les déſarme, on en tranſporte les canons, les voiles & tous les agrêts dans l'arſenal impérial; on décharge leurs marchandiſes, on y met le prix, & l'on aſſigne quelques ſemaines, pendant leſquelles ſeulement il eſt permis aux Japonois d'aller faire avec eux des marchés & des échanges, ſous l'inſpection d'une garde ſévere. Le voyage qu'ils font annuellement à la cour, où ils ſont conduits bien plus en priſonniers qu'en ambaſſadeurs, ne doit pas

dédommager leur amour-propre de tous les opprobres qu'ils ont à souffrir. Cette prétendue ambassade n'aboutit qu'à s'aller prosterner devant l'empereur, qui souvent, pour son amusement & celui de ses femmes, les fait sauter, chanter, danser comme de vrais baladins, & leur rend quelques robes en échange des magnifiques présens qu'ils lui portent.

On a prétendu que ces avides négocians, pour se conserver le commerce de ces isles, n'avoient pas fait difficulté d'y renier le christianisme: mais cette accusation ne paroît pas fondée. Les Japonois seuls sont obligés de fouler aux pieds la croix ou l'image de la Vierge, & cette horrible cérémonie se renouvelle chaque année dans toute l'étendue de l'empire, devant des commissaires chargés d'en constater l'exécution.

C'est ainsi que la foi a été anéantie au Japon. Il faut bien moins en accuser des empereurs qui suivirent les regles de la prudence humaine, que les chrétiens eux-mêmes, & sur-tout leurs prêtres, dont alors l'ignorance, l'avarice, le fanatisme & l'orgueil remplissoient l'univers de troubles & de carnage. Au reste, j'ai eu soin d'écarter du plan de ma tragédie un objet si délicat. Je suppose qu'au moment où commence l'action de ma piece, il n'y a point encore d'Européens au Japon, & je ne fais en cela qu'user de la juste liberté qui a toujours été accordée à tous les poëtes dramatiques.

(31)

Peuples, rendez-en grace au ſage de la Chine.
Ce changement heureux n'eſt dû qu'à ſa doctrine.
Fille de la raiſon, elle entraîne les cœurs, &c.

Acte III, ſcene 4.

Les livres de *Confucius* furent apportés à la cour du cinquante-ſixieme Dairi, l'an 864 de l'ere chrétienne, & leur lecture y fit beaucoup de plaiſir.

La doctrine de ce philoſophe eſt tout ce que la raiſon abandonnée à elle-même pouvoit alors produire de plus parfait. Sa morale, il eſt vrai, ne paroît appuyée que ſur une baſe purement humaine; mais elle n'en eſt ni moins ſimple ni moins belle. C'eſt proprement la loi naturelle dégagée de toutes ſortes de ſuperſtitions. *Pourquoi*, dit ce grand homme dans un de ſes livres, *y a-t-il plus de crimes chez la populace ignorante que parmi les lettrés? C'eſt que le peuple eſt gouverné par les Bonzes.*

(32)

Recherchons les talens, approchons-les de nous;
L'art eſt de les placer. Dans le rang où nous ſommes,
Un prince eſt toujours grand s'il aime les grands hommes.

Acte III, ſcene 4.

C'eſt ce qui fit la gloire de *Louis XIV*, & ce qui prépare celle du regne de *Louis XVI*. La ſageſſe a

jusqu'ici présidé à tous les choix. Il semble que notre jeune monarque, en appellant quelqu'un au ministere, exige d'abord qu'il produise ses titres, & fournisse une caution. Celle des uns a été l'expérience d'un grand âge, perfectionnée par les utiles leçons de la disgrace ou de l'infortune: celle des autres, le succès avec lequel ils avoient rempli des emplois importans. Ceux-là ont été désignés par la voix publique, sur la réputation de leurs lumieres & de leurs vertus; celui-ci enfin a consigné lui-même ses droits dans ses propres écrits, & c'est en se couronnant de lauriers dans la carriere littéraire, c'est en s'illustrant comme orateur & comme philosophe, qu'il est parvenu à l'une des premieres places de l'administration.

Ce choix, justement applaudi & dont la France se félicite chaque jour, engagera peut-être à tourner plus souvent les regards sur cette classe d'hommes qui ont embrassé la plus noble de toutes les professions, celle de penser & de rendre leurs pensées utiles à leurs semblables. Les gens de lettres sont accoutumés à mettre un grand prix à l'estime publique, & ils s'imposent solemnellement la nécessité d'être les plus vils ou les plus vertueux des membres de la société. Les ouvrages de l'homme d'état dont nous parlons, ne sont-ils pas un garant de sa conduite? Tant qu'il se souviendra comment il a loué *Colbert*, peut-il n'être pas animé du desir de l'imi-

ter ? Sans doute cet éloge éloquent repoſe toujours ſur ſa table, & dit ſans ceſſe à ſon auteur : *voici la piece ſur laquelle tu as conſenti d'être jugé. Prends & lis ; ſonge aux engagemens que tu as contractés à la face de la nation, dans le ſanctuaire des lettres, & regarde tout ce que l'on doit attendre d'un directeur général des finances qui a lui-même compoſé ce ſuperbe morceau.* [1]

“ Quand on a marché quelque tems dans la car„ riere de la vie, quand on a réfléchi ſur les jouiſ„ ſances que l'homme pourſuit, on a vu combien „ ſont courtes & bornées celles qui n'ont pour objet „ que nous-mêmes. On ne peut étendre ſon exiſ„ tence qu'en s'attachant à celle des autres par la „ bienfaiſance. Venez le témoigner, ames ſenſibles, „ qui vous nourriſſez de ce plaiſir, & qui, dans la „ proportion de vos forces, vous approchez du „ malheur pour le plaindre & pour le ſoulager ! „ Mais quelle comparaiſon entre vos moyens & „ ceux qui repoſent entre les mains d'un adminiſ„ trateur des finances ! Le cœur s'enflamme en y „ réfléchiſſant. Oh ! quel plaiſir dans le recueille„ ment de la ſolitude & dans le ſilence de la nuit, „ lorſque l'univers ſommeille hormis celui qui veille „ ſur tous, d'élever ſon ame vers lui, de ſe dire à „ ſoi-même : ce jour, j'ai adouci la rigueur des

[1] Eloge de Jean-Baptiſte Colbert, diſcours qui a remporté le prix de l'académie françoiſe en 1773, page derniere.

„ impôts ; ce jour, je les ai fouftraits au caprice
„ de l'autorité ; ce jour, en les diftribuant plus
„ également, je pourrai convertir un fafte inutile
„ au bonheur, dans une aifance générale, qui fait
„ à la fois la félicité & de ceux qui en jouiffent, &
„ de ceux qui la contemplent ; ce jour, j'ai tran-
„ quillifé vingt mille familles alarmées fur leurs
„ propriétés ; ce jour, j'ai ouvert un accès au tra-
„ vail, & un afyle à la mifere ; ce jour, j'ai prêté
„ l'oreille aux gémiffemens fugitifs & aux plaintes
„ impuiffantes des habitans de la campagne, & j'ai
„ défendu leurs droits contre les prétentions impé-
„ rieufes du crédit & de l'opulence ! O quel fuperbe
„ entretien ! Quelle magnifique confidence de l'hom-
„ me au Créateur du monde ! Qu'il paroît grand
„ alors ! Il femble s'affocier aux deffeins de Dieu
„ même.

„ Oh ! que vous feriez à plaindre, vous qui ne
„ verriez dans les grandes places que le charme de
„ la puiffance ; vous qui croiriez qu'il eft d'au-
„ tres commandemens agréables que ceux qui an-
„ noncent aux hommes le bonheur & la paix ; vous
„ qui chercheriez dans le fommeil un afyle contre
„ vos penfées, & qui craindriez de vous fuivre &
„ de vous connoître ! Venez apprendre de *Colbert*
„ quels font les vrais plaifirs de l'adminiftration ;
„ venez appliquer comme lui vos talens au bon-
„ heur des hommes ; venez apprendre à profiter de

„ cette vie qui s'enfuit ! Heureux qui peut, comme „ *Colbert*, l'envisager sans regret, & du haut du „ séjour éternel entendre dans tous les siecles les „ bénédictions de son pays & les applaudissemens „ de l'univers ! „

(33)

On verroit les talens, les arts humiliés,
Les philosophes craints, proscrits, calomniés.

Acte III, scene 4.

“ A ce mot de philosophes, je m'arrète, dit *Apollonius* dans l'*Eloge de Marc-Aurele*, ouvrage admirable, fait pour mériter à M. *Thomas* la reconnoissance de tous les bons rois, & pour exciter la haine & l'effroi de tous les ministres corrompus : car ceux-ci ne peuvent rester auprès du trône, si la lumiere en approche, & ils se rendent l'affreuse justice de penser qu'on conspire leur ruine, dès qu'on parle aux souverains de devoir & de vertu. “ Quel „ est ce nom, sacré dans certains siecles & abhorré „ dans d'autres ; objet tour-à-tour & du respect & „ de la haine, que quelques princes ont persécuté „ avec fureur, que d'autres ont placé à côté d'eux „ sur le trône ? Romains, oserai-je louer la philo„ sophie dans Rome, où tant de fois les philosophes „ ont été calomniés, d'où ils ont été bannis tant „ de fois ? C'est d'ici, c'est de ces murs sacrés que

„ nous avons été relégués ſur des rochers & dans „ des isles déſertes. C'eſt ici que nos livres ont été „ conſumés par les flammes. C'eſt ici que notre ſang „ a coulé ſous les poignards. L'Europe, l'Aſie & „ l'Afrique nous ont vus errans & proſcrits cher- „ cher un aſyle dans les antres des bètes féroces, „ ou condamnés à travailler chargés de chaînes, „ parmi les aſſaſſins & les brigands. Quoi donc, la „ philoſophie ſeroit-elle l'ennemie des hommes & „ le fléau des états? Romains, croyez-en un vieil- „ lard qui depuis quatre-vingts ans étudie la vertu „ & cherche à la pratiquer: la philoſophie eſt l'art „ d'éclairer les hommes pour les rendre meilleurs. „ C'eſt la morale univerſelle des peuples & des rois, „ fondée ſur la nature & ſur l'ordre éternel. Regar- „ dez ce tombeau: celui que vous pleurez étoit un „ ſage: la philoſophie ſur le trône a fait vingt ans „ le bonheur du monde. C'eſt en eſſuyant les larmes „ des nations, qu'elle a réfuté les calomnies des „ tyrans. „

Le même philoſophe ajoute encore dans un autre endroit de cet éloge: " En parlant de la protection „ que *Marc-Aurele* accorda aux hommes utiles de „ tous les rangs, puis-je oublier, Romains, celle „ qu'il nous accordoit à nous-mêmes, & à tous ceux „ qui, comme lui, cultivoient leur raiſon par l'é- „ tude? Je prends les dieux à témoins que ce n'eſt „ point le ſouvenir d'un lâche intérêt qui dans ce

„ moment me fait louer mon empereur. Si pendant
„ foixante ans je n'ai ni afpiré à des honneurs, ni
„ brigué des richeffes; fi, aimé de *Marc-Aurele*,
„ j'ai juftifié mon pouvoir par ma conduite; fi,
„ outragé quelquefois, je n'ai jamais répondu à la
„ haine que par des bienfaits, & à la calomnie que
„ par mes actions, j'ai peut-être le droit de parler
„ de tout ce que ce grand homme a fait pour la
„ philofophie & pour les lettres. Je ne fais fi elles
„ auront encore un jour des ennemis dans Rome;
„ je ne fais fi la profcription & l'exil deviendront
„ encore notre partage; mais dans aucun tems on
„ ne pourra étouffer en nous le cri de la nature
„ qui nous avertit que les peuples ont le droit
„ d'être heureux. Nous pleurerons fur les maux du
„ genre humain; & lorfqu'en quelque partie du
„ monde il s'élevera un prince comme *Marc-Aurele*,
„ qui annoncera qu'il veut placer avec lui fur le
„ trône la morale & les lumieres, du fond de nos
„ retraites nous leverons tous enfemble nos mains
„ pour remercier les dieux. Ici, je voudrois pou-
„ voir ranimer ma voix tremblante. *Marc-Aurele*
„ du haut du Capitole donne le fignal. Tous ceux
„ qui, dans toutes les parties de l'empire, aiment
„ & cherchent la vérité, accourent autour de lui.
„ Il les encourage, il les protege. Vous l'avez vu
„ même, étant empereur, fe rendre plus d'une fois
„ dans les écoles publiques pour s'y inftruire; on

„ eût dit qu'il venoit dans la foule chercher la „ vérité qui fuit les rois. Sous son regne nous étions „ utiles. Cette gloire nous eût suffi; ce grand homme „ voulut y ajouter les honneurs. Il a élevé plusieurs „ de nous aux premieres places de l'empire, & leur „ a fait ériger des statues à côté des *Catons* & des „ *Socrates.* Romains, si vos tyrans pouvoient sortir „ de leurs tombeaux, & reparoître dans vos murs, „ combien ils seroient étonnés en voyant leurs pro- „ pres statues mutilées & abattues dans Rome, & „ à leur place les successeurs de ces mêmes hom- „ mes, qu'ils faisoient traîner dans les prisons, & „ dont ils faisoient couler le sang sous les haches! „

On pense bien que les *Zoïles* de Rome n'étoient pas de l'avis d'*Apollonius*, n'approuvoient pas la conduite de *Marc-Aurele*, n'applaudissoient point à ces honneurs, à ces statues, & déclamoient toujours avec fureur contre la philosophie & les philosophes. C'est ce que font encore chez nous tant de tartufes imbécilles & de plats folliculaires. L'auteur des *Affiches* sur-tout se distingue aujourd'hui parmi cette troupe intrépide, & je vais parler encore une fois de M. l'*abbé de Fontenai*, avant de l'abandonner pour jamais à son néant ou à sa gloire.

Ce satirique hebdomadaire, en rendant compte [1] des *Oeuvres de Séneque le philosophe, traduites par*

[1] *Affiches, annonces & avis divers*, trente-quatrieme feuille hebdomadaire, du mercredi 26 août 1778, p. 133.

feu M. la Grange, tombe d'abord ſur l'éditeur de cet ouvrage, & lui reproche d'être *à deux genoux devant ce qu'il appelle les penſeurs & les philoſophes, tant anciens que modernes. Nous le prions*, continue-t-il, *de réſoudre cette ſimple queſtion : Si ces gens-là ſont d'auſſi beaux génies qu'il le prétend, ſi ce ſont des flambeaux de la vérité, s'ils ſont utiles au bonheur du genre humain, comment eſt-il arrivé que leur apparition dans le monde a été l'époque de la chûte des lettres, de la corruption, de la barbarie? Qu'on ouvre les hiſtoires des Grecs & des Romains, & l'on y verra cette preuve de fait inconteſtable, que toutes les vaines ſubtilités ne pourront jamais affoiblir ni détruire. Aujourd'hui même (& nous le diſons à regret, ſans avoir le deſſein d'injurier, encore moins de calomnier notre ſiecle) aujourd'hui que ces meſſieurs jouiſſent de toute leur gloire, la décadence de la bonne & ſaine littérature n'eſt-elle pas ſenſible?*

Il me ſemble que monſieur l'abbé ſe preſſe trop de pleurer ſur nos ruines, & ce ſiecle ne me paroît point ſi digne de pitié. Il a produit les *Monteſquieu*, les *Voltaire*, les *Rouſſeau*, il s'honore encore des *Buffon*, des *Diderot*, des *d'Alembert*, des *Marmontel*, des *Thomas*, & de beaucoup d'autres écrivains très-eſtimables : je ne croirois même pas difficile de montrer que les richeſſes littéraires, accumulées en France depuis ſoixante ans, l'emportent

peut-être ſur toutes celles du ſiecle de *Louis XIV*. Mais ſans entrer dans une diſcuſſion qui exigeroit des détails immenſes, ſans entreprendre une diſſertation inutile ſur l'hiſtoire des Grecs & des Romains, je me contenterai de faire à monſieur l'abbé une réponſe à laquelle je défie qu'on replique : c'eſt ſous les *Néron* & les *Domitien* que les philoſophes ont été perſécutés ; ils ont été honorés & protégés par les *Antonins* & les *Marc-Aurele* ; & il n'eſt pas vrai que *leur apparition dans le monde a été l'époque de la chûte des lettres, de la corruption, de la barbarie* : car les lettres ne ſont point tombées parmi nous ; car nous ne ſommes ni plus *corrompus* ni plus *barbares* que nous ne l'étions dans les ſiecles précédens, que ne le ſont encore les nations chez leſquelles il n'y a point de philoſophes. Voilà *une preuve de fait inconteſtable, que toutes les vaines ſubtilités ne pourront jamais affoiblir ni détruire*. Il y a plus : notre ſubtil *Ariſtarque* en convient à la page ſuivante, [1] & ſe dément lui-même pour louer *la Bienfaiſance françoiſe, ou mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de ce ſiecle*.

Oui, monſieur *l'abbé de Fontenai*, en parlant des traits de patriotiſme, de généroſité, de bienfaiſance, rapportés dans cet ouvrage, s'exprime ainſi : *La nation françoiſe en produit plus que toute autre* ;

[1] Mêmes affiches du mercredi 26 août 1778, n. 34, p. 135.

& l'on doit même dire à l'avantage de notre ſiecle, que l'égoïſme qu'on lui a tant reproché n'en a pas entiérement tari la ſource. On peut même être étonné que dans l'eſpace de cinquante-neuf annés, il ſe ſoit paſſé tant de faits honorables pour l'humanité, leſquels rempliſſent deux gros volumes (qui certainement ne les contiennent pas tous, & où l'on a oublié les plus intéreſſans). C'eſt pourtant *dans l'eſpace de ces cinquante-neuf années* que la philoſophie a fait parmi nous les progrès dont s'afflige monſieur l'abbé, & qui ſont, à ſon avis, *l'époque de notre corruption & de notre barbarie.*

Cet écrivain eſt donc tout à la fois *Jean qui rit Jean qui pleure.* C'eſt dans la même feuille qu'il déplore *la corruption*, *la barbarie de notre ſiecle*, & qu'il loue notre ſiecle d'avoir *produit* une multitude de traits de *patriotiſme*, de *générosité*, & de *bienfaiſance:* c'eſt dans la même feuille qu'il gémit ſur *la décadence* de la nation françoiſe, & qu'il donne *à la nation françoiſe l'avantage ſur toute autre*, du coté des actes de *vertu* & de *véritable héroïſme.* On ne pouvoit mieux oppoſer l'éloge à la ſatire, la conſolation à la douleur. L'oppoſition eſt même ſi forte, que beaucoup de lecteurs trouveront *Jean qui pleure* en contradiction réelle avec *Jean qui rit*, & ne ſauront quel parti prendre entre les deux *Jeans.* Mai quiconque ſera dans cet embarras, doit, pour déterminer ſon choix, conſulter le livre de *la féli-*

cité publique. Monſieur le chevalier *de Chatelux* y prouve qu'en général, loin de dégénérer, l'eſpece humaine ſe perfectionne tous les jours, & que la marche des ſiecles nous approche ſans ceſſe de la vérité & du bonheur. Nous deſirerions que cet homme diſtingué à tant d'égards voulût donner une ſeconde édition de ſon ouvrage. Il pourroit y faire encore des additions importantes, & répondre mieux que moi à tous les modernes *Héraclites.*

Il eſt bien vrai que ſi l'on jugeoit notre ſiecle par les feuilles de monſieur l'abbé *Fontenai*, l'on croiroit aiſément à *la chûte des lettres*, à *la corruption du goût*, & à *la barbarie des mœurs.* Les déclamations continuelles contre la tolérance, l'apologie des *dragonades*, la ſatire des gens de lettres, des philoſophes du premier ordre, & les louanges conſtamment prodiguées aux mauvais écrivains, tout cela feroit une preuve complete. Celui qui ne liroit que les ouvrages vantés dans les *Affiches*, pourroit avec raiſon pleurer notre décadence en tout genre. L'annonce même des eſtampes y décele le goût du crieur, & ſuffiroit quelquefois pour révolter les honnêtes gens.

J'ai été indigné, je l'avoue, en voyant cet homme, dans ſa feuille du 30 ſeptembre de cette année, applaudir à une gravure où l'on a l'audace d'inſulter la nation entiere, & de tourner en ridicule l'hommage public qu'elle a rendu à l'un des plus grands

hommes dont elle ſe glorifiera jamais. La couronne que *Voltaire* avoit méritée par ſoixante & dix ans de travaux & de ſuccès, la couronne que toute l'Europe lui décernoit depuis long-tems, & que la main de la reconnoiſſance, de l'amitié & des graces lui préſenta le 30 mars dernier, au milieu des tranſports & des acclamations de Paris aſſemblé, cette couronne lui eſt ici donnée par *Arlequin. La Folie à genoux jouant du tambourin*, fait alluſion aux applaudiſſemens univerſels dont le ſpectacle retentit alors, & *Paillaſſe témoignant ſon admiration par l'attitude la plus reſpectueuſe* (*il eſt proſterné*) repréſente tous les admirateurs de ce génie immortel, c'eſt-à-dire, la France, & tout le monde littéraire. Voilà la gravure dont *l'idée* inſolente & burleſque paroît *des plus plaiſantes* [1] à monſieur *l'abbé de Fontenai*. Elle eſt en effet digne de lui ou de *Nicolet*.

Si quelque jour cet honnête folliculaire venoit à paſſer par Ferney, & que les habitans le connuſſent, ils l'entoureroient en pouſſant les cris de l'indignation & de la vengeance. *Tu es*, lui diroient-ils, *dans les lieux où le grand homme que tu n'as ceſſé d'outrager, a paſſé les vingt dernieres années de ſa vie à nous faire du bien, à ſecourir tous les infortunés. Vois ce village floriſſant, Voltaire en eſt le créateur. Regarde ces maiſons, il les a bâties pour nous*,

[1] Affiches du 30 ſeptembre 1778, n. 39, p. 156.

il nous y a rassemblés ; nous lui devons l'aisance & le bonheur dont nous jouissons. Tourne les yeux vers cette église, c'est lui qui l'a élevée ; contemple ce tombeau, il l'avoit fait construire pour qu'on y deposât sa cendre. C'est là, s'il fût mort parmi nous, que nous aurions porté ses déplorables restes ; nous les aurions arrosés des larmes de l'amour & de la reconnoissance, & les gémissemens de notre douleur auroient empêché d'entendre les hurlemens de tes pareils. Mais quoique cette tombe ait été privée du dépôt qu'elle attendoit, nous n'y venons pas moins pleurer notre protecteur & notre pere. Nous la montrerons à nos enfans, & nos enfans y pleureront comme nous. Prosterne-toi, malheureux, repens-toi ; & si tu naquis pour dénigrer les talens & pour insulter l'homme de génie, apprends ici du moins à respecter l'homme bienfaisant.

(34)

Rassemblez-vous sans bruit vers ce vaste portique,
Qui des dieux d'Uranka touche le temple antique.

Acte III, scene 7.

Les temples des Camis se nomment *mias*, c'est-à-dire *demeure des ames immortelles*. Ils répondent à la simplicité de cette religion primitive du Japon, & se sentent de la pauvreté des tems antiques. Ce ne sont le plus souvent que de misérables édifices de bois,

bois, cachés entre des arbres & des buiſſons, & ſans nulle décoration intérieure. On n'y trouve ordinairement qu'un miroir de métal, des morceaux de papier blanc, & quelquefois une châſſe où ſont les reliques du Cami. Ces temples ſont toujours fermés, excepté les jours de fêtes: mais on en peut voir le dedans par une fenêtre grillée. Ceux qui les viſitent, ſe contentent de faire une courte priere dans le veſtibule, de jeter quelque piece de monnoie dans un tronc deſtiné à cet uſage, & de frapper pluſieurs fois ſur la cloche de la porte, afin de réjouir le dieu, qui ſe plaît beaucoup, dit-on, à entendre cette eſpece de muſique.

Les temples du Budſo, c'eſt-à-dire des idoles étrangeres, dont les Bonzes ſont les prêtres, portent le nom de *Tiras*, &, bien différens des temples des Camis, ſont pour l'ordinaire d'une étonnante magnificence. La plupart ſont ſoutenus par de ſuperbes colonnes de cedre, & renferment des idoles d'un grand prix & d'une hauteur prodigieuſe. On en compte trente-trois mille trois cents trente-trois dans un ſeul temple près de Méaco. Mais on voit à Méaco même un autre temple plus remarquable encore par l'idole coloſſale qu'il renferme. Le ſiege ſur lequel elle eſt placée, a ſoixante & dix pieds de haut ſur quatre-vingts de large. Elle eſt toute de cuivre doré. Sa tête eſt ſi groſſe qu'elle peut contenir quinze hommes; ſon pouce a près de trois pieds & demi de

P

tour, & tout le reste est dans les mêmes proportions.

Les murs de ces temples sont ordinairement couverts, tant au-dedans qu'au-dehors, des peintures les plus effrayantes. Ce sont des démons d'une figure épouvantable, occupés à infliger aux ames qui sont sous leur pouvoir, des tourmens dont la vue fait frémir. Ces représentations produisent un effet incroyable sur les personnes de tout ordre, & engagent les grands & les petits à donner beaucoup aux moines, pour échapper par leur intercession à des supplices pareils.

(35)

Dieux ! j'abdique le sceptre, & prêt à le quitter,
En descendant du trône, il faut l'ensanglanter !

Acte IV, scene 7.

Quelques années après être parvenu au trône, *Taiko* nomma son neveu *Fide-Tsugu* pour son successeur. C'étoit, selon les historiens, un prince cruel & sanguinaire. Son oncle en fut mécontent; & craignant peut-être de faire le malheur de ses sujets, en leur laissant un si mauvais maître, il le força dans la suite à se fendre le ventre.

(36)

Un jour un malheureux, par la vague apporté,
Mourant sur le rivage, à mes pieds fut jeté.

Je ne ſais quel haſard voulut que, plus ſenſible,
Mon cœur à la pitié fut alors accesſible.
Je daignai m'arrêter, & mes ſoins bienfaiſans
Lui rendirent enfin l'uſage de ſes ſens.

Acte IV, ſcene 12.

Ce qui doit mettre le comble à l'exécration que méritent les Bonzes, c'eſt que, non contens d'être eux-mêmes impitoyables, ils ont, ſelon le témoignage des jéſuites, altéré le caractere des Japonois, naturellement bons & ſenſibles, & les ont rendus inhumains envers les malheureux. Les monſtres vouloient recevoir ſeuls tous les dons, toutes les aumônes; dans cette vue, ils ont perſuadé à leurs compatriotes que les malades, les pauvres, tous ceux, en un mot, qui ſont dans la ſouffrance & le malheur, doivent moins inſpirer la pitié que l'horreur & le mépris. Ces miſérables, diſent-ils, juſtement réduits à cet état par la colere des dieux qui les puniſſent, ſont indignes de compaſſion dans cette vie, & ne doivent pas attendre dans l'autre un ſort plus heureux. Auſſi les obligent-ils, tant qu'ils peuvent, à ſe ſéparer de la ſociété pour aller vivre & mourir, loin de tout ſecours, au milieu des bois & des déſerts, & dans l'horreur du déſeſpoir.

On ne peut donc avec juſtice m'accuſer d'avoir peint de couleurs trop odieuſes ces moines qui,

faiſant ſeuls au Japon toutes les fonctions eccléſiaſtiques, ſont, dans ma tragédie, comme dans l'hiſtoire, appellés indifféremment du nom de *prêtres*, ou de celui de leur ordre.

(37)

Parti d'un autre monde & des bouches du Tage,
Sur nos bords pleins d'écueils il avoit fait naufrage.

Acte IV, ſcene 12.

On ne convient ni de l'année où les Européens découvrirent le Japon, ni du nom de celui ou de ceux à qui appartient cette découverte : ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce furent des Portugais que la tempête jeta les premiers ſur ces côtes, vers le milieu du ſeizieme ſiecle.

(38)

Mais dès long-tems ici je prépare en ſilence
Un prodige plus grand, & dont l'inſtant s'avance.
Il eſt ſous ce palais de ſecrets ſouterreins :
De cette poudre horrible à préſent ils ſont pleins.
Oui, la mort endormie au fond de ces abimes,
Y doit à ſon réveil dévorer ſes victimes.
Le volcan pour s'ouvrir n'attend plus qu'un flambeau,
Et tous nos ennemis marchent ſur leur tombeau.

Acte IV, ſcene 12.

Je n'ai point ici le mérite de l'invention, & je

ne fais que mettre ſur la ſcene une vérité hiſtorique, connue de tout le monde.

Il n'y avoit pas trente ans que les jéſuites étoient nés, & ils intriguoient déjà dans toute l'Europe. Tandis qu'en France ils attiſoient le feu du fanatiſme & ſervoient la ligue, ils cherchoient à plonger l'Angleterre dans les mêmes horreurs. Sous prétexte d'inſtruire & de conſoler les catholiques de ce royaume, ils les excitoient ſecrétement à la révolte; & dès l'année 1581, trois de ces peres y furent exécutés, comme criminels d'état. Dès lors, on conſpira fréquemment contre la vie de la reine *Elizabeth*; & toujours ceux qui devoient être ſes aſſaſſins, ſe trouvoient y avoir été animés & encouragés par des jéſuites. Le pere *Garnet*, leur provincial, étoit depuis long-tems l'ame de tout ce qui ſe tramoit contre cette grande princeſſe. Il obtint de Rome, au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, deux bulles adreſſées, l'une au clergé d'Angleterre, & l'autre au peuple catholique. Le pape y traitoit la reine de *miſérable femme*, & ordonnoit qu'à ſa mort, ſans avoir égard au droit de la naiſſance, on ne reconnût pour ſouverain que celui qui jureroit de faire régner avec lui la religion romaine.

Elizabeth, inſtruite de ces complots, rendit en 1602 un édit pour chaſſer de ſes états tous les compagnons de Jéſus. Elle y déclare expreſſément qu'ils ont été *les conſeillers des nouvelles conſpirations for-*

mées contre sa personne; qu'ils ont cherché à persuader à ses sujets de se soulever; qu'ils ont exercé des monopoles pour faire contribuer à cette révolte; qu'ils ont provoqué les princes étrangers pour concourir à la tuer; qu'ils se mêlent de toutes les affaires du royaume, & que par leurs discours & leurs écrits, ils entreprennent de disposer de sa couronne.

Mais quelques mois après, la reine mourut, & les jésuites, qui étoient restés cachés en Angleterre, continuerent à soulever les esprits contre le successeur d'*Elizabeth*.

Bientôt en effet se forma cette fameuse conspiration des poudres, le complot le plus infernal qui ait jamais pu entrer dans l'esprit humain. Les catholiques de Londres résolurent de faire sauter le palais de Vestminster, dans le tems que le roi, les princes, & tous les grands du royaume y seroient assemblés. Trente-six tonneaux de poudre furent placés dans une cave, au-dessous de la chambre où Jacques premier devoit haranguer son parlement. Toutes les mesures étoient bien concertées, on étoit à la veille de l'exécution, & le succès étoit infaillible, si *Perci*, l'un des chefs de cette abominable entreprise, n'eût été sensible à l'amitié. Mais il ne put se déterminer à laisser périr un lord à qui il étoit fort attaché. Il lui écrivit donc, par une main inconnue, que s'il aimoit la vie, il ne se trouvât point à l'ouverture du parlement; & cette lettre fit

tout découvrir. On visita, par l'ordre du roi, les souterreins qui étoient sous la salle ; on les vit remplis de poudre, & on trouva un homme à la porte avec une meche, & un cheval qui l'attendoit. Les chefs de la conjuration, ayant rassemblé une centaine de leurs complices, vendirent chérement leur vie : huit seulement furent arrêtés & exécutés. Les jésuites *Oldocorne* & *Garnet* tenterent de s'échapper, mais sans pouvoir y réussir. Ils trempoient dans cet abominable complot, & ils avoient confessé & communié les conjurés, pour les affermir dans leur dessein. On instruisit le procès des deux moines, ils furent pendus, & leur société les mit, selon son usage, au nombre des martyrs.

Le pere *Davrigni*, dans ses Mémoires de l'Europe, au dix-septieme siecle, prouve l'innocence & la sainteté de ses deux confreres par un miracle arrivé à la potence du provincial *Garnet*, & qui, au sentiment de l'historien [1], ne peut être nié que par *ceux qui font profession de ne rien croire. Une goutte de son sang*, dit-il, *tombée sur une paille de bled, y représenta son visage avec des traits si bien marqués, qu'on le reconnoissoit au premier coup-d'œil.* Il faut être bien dépourvu de preuve & de sens, pour écrire une pareille ineptie, ou il faut être jésuite pour en avoir l'audace. C'est le même

[1] Tome I, page 81, édition de Paris, 1757.

pere qui, voulant justifier la condamnation de la maréchale *d'Ancre*, dit [1] que si elle n'étoit point coupable des crimes dont on l'accusoit, elle l'étoit au moins *de lese-majesté divine, & ne se confessoit plus depuis long-tems* : raison admirable pour être décapité ! La justice doit donc livrer au glaive du bourreau tous ceux qu'elle ne trouve pas entre les mains des prêtres ; & le bon jésuite ne voit point de milieu entre le confessionnal & l'échafaud.

[1] Ibid. page 248.

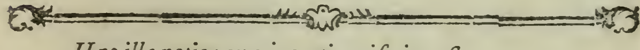
FIN.

Fautes à corriger.

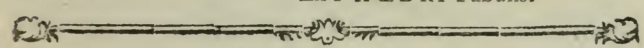
Page 23, *vers*	8	si le despot, *lisez* si le despote.
53	13	& rassassié d'or, *lisez* rassasié.
67	1	fourbe, insolent! *lisez* fourbe insolent!
71	4	ne peut vous hair, *lisez* haïr.
76	8	sans doute il est affreux, *mettez un point au lieu de la virgule.*
139, *ligne*	5	les remplacer tous deux. Un ministre, *lisez* les remplacer tous deux; un ministre.
144	*avant-derniere*	de même du budro, *lisez* Budso.
154	7	que sans cœur, *lisez* cour.
165	21	*sans doute que cet enfant*, lisez sous doute que.
186	26	est appellée le *Sinto*, lisez Siuto.
195	8	n'avoit pas perdu, *lisez* n'avoit pu perdre.
198	10	ils devoient donc découler, *lisez* la faire découler.
199	15	& rassassié d'or, *lisez* rassasié.
205	16	presque chacun au Japon, *lisez* puisque chacun.
220	*derniere*	nation Françoise en produit, *lisez* en a produit.
221	13	*Jean qui rit Jean qui*, lisez *Jean qui rit & Jean.*

ZUMA,
TRAGÉDIE
DE
M. LE FÉVRE,

Jouée à Fontainebleau devant LEURS MAJESTÉS *le Jeudi 10 Octobre 1776, & représentée à Paris par les Comédiens François le Mercredi 22 Janvier 1777.*



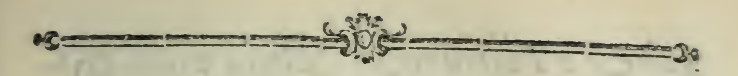
Hæc illa potior quæ jacentis miserita est,
Dulcemque spontè præbet benevolentiam.
Facit parentes bonitas, non necessitas.
Ex PHŒDRI Fabulis.





A PARIS,
CHEZ la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.
Avec Approbation & Permission.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Ce premier hommage de ma plume étoit dû à VOTRE ALTESSE. Ses regards rallument en moi une lueur de talens

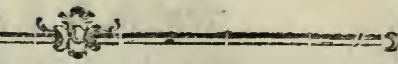
prête à s'éteindre. Paris vient de confirmer les espérances qu'ELLE daigna me donner sur l'heureux effet de ma Tragédie, & ce n'est qu'en m'efforçant d'obtenir de nouveaux droits à l'estime publique que ma double reconnoissance pourra s'acquitter.

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, LE FÉVRE.



PRÉFACE.

AVANT de faire, au ſujet de *Zuma*, quelques obſervations que les circonſtances rendent peut-être néceſſaires, je dois m'accuſer devant le Public de la légèreté avec laquelle je fis imprimer *Coſroès.* Cette Tragédie eut quelqu'éclat au Théâtre ; elle ne manque pas d'intérêt, il y a dans ſon enſemble de ce que les Peintres appellent du *grand* ; le ſtyle même n'en eſt pas ſans chaleur ; mais il eſt ſi rempli d'incorrections, de métaphores mal ſoutenues, ſouvent même d'obſcurités, que toute l'indulgence du Lecteur pour un ouvrage échappé au feu de la première jeuneſſe, ne peut me ſauver du reproche que je me fais de l'avoir expoſé dans cet état au jour de l'impreſſion. Je l'ai depuis beaucoup travaillé, & je ne me croirai juſtifié qu'à ſa repriſe, ſi toutefois elle n'éprouve pas les obſtacles qu'il m'a fallu vaincre pour parvenir à faire repréſenter *Zuma.*

Je n'oſe me flatter que ma nouvelle Tra-

gédie ſoit tout-à-fait exempte des défauts reprochés à la première. Faite avant les repréſentations de *Coſroès*, reçue à la Comédie, vers la fin de 1767; il n'eſt guères poſſible qu'elle ne ſe reſſente pas de l'inexpérience que j'avois alors: cependant, comme j'ai pu la revoir depuis ſa réception, je ſerois impardonnable ſi le ſtyle, qui ſeul peut faire vivre un ouvrage, n'en étoit pas plus ſoigné.

C'eſt ici le lieu de détromper une partie du Public ſur l'effet de ma repréſentation de Fontainebleau: on répandit dès le lendemain que Z*uma* y étoit tombée. Huit jours après, je me hâtai de rendre un compte fidèle de l'effet qu'elle avoit produit: on ne crut rien de ce que je fis imprimer, on s'obſtina; & je ſentis qu'après neuf ans d'attente il falloit encore dévorer une humiliation. Ce qu'il y a de vrai pourtant, c'eſt qu'à l'exception d'un ſeul moment du quatrième Acte elle fut applaudie à-peu-près aux mêmes endroits que Paris vient d'approuver; que le cinquième Acte fut ſenti, & que les applaudiſſemens continuèrent après qu'on eut baiſſé la toile. J'avouerai bien qu'ils

étoient foibles ces applaudiſſemens, qu'aucun éloge ne m'a récompenſé de mon travail; mais ſi je puis certifier que je n'avois là perſonne, abſolument perſonne, qui s'intéreſſât à moi, doit-on s'étonner du peu d'intérêt qu'on a mis à m'entendre? Je ſuis deſcendu dans l'arène armé de mon ſeul ouvrage, on a de tems en tems jugé mes coups, quelques applaudiſſemens m'ont payé des plus heureux, & c'eſt à cela que ſe bornoient, peut-être, mes plus hautes prétentions.

J'irai plus loin. Je conviendrai que cette repréſentation m'eſt devenue fort utile. La ſévérité de mes Juges m'a valu d'heureuſes corrections. Je crois de bonne-foi qu'il y avoit au quatrième Acte un mouvement gauche, dont je leur dois l'apperçu. La conſéquence eſt que je leur dois un ſuccès mieux établi; ne ſuis-je pas payé au-delà de mes mérites?

Il m'a fallu ſacrifier à ces changemens une tirade que j'aurai la foibleſſe de tranſcrire dans cette Préface. Elle ſe trouvoit dans ce

même quatrième Acte, au moment où *Pizarre*, déjà maître de *Zuma*, avoit encore forcé *Zéliskar* de lui céder *Azélie*. *Zéliskar* s'exprimoit ainsi :

Tyran, qui me ravis tous les biens de mon cœur,
De l'équité du Ciel j'ose attendre un vengeur.
Un jour dans l'avenir luit à mon espérance ;
Où, transplantés ici du lieu de leur naissance,
Ces fiers Européens, repeuplant nos forêts
De leur Maître éloigné braveront les décrets ;
Où ce Monde nouveau précipité sur l'autre,
Par le malheur des deux doit satisfaire au nôtre,
Et voir de ses Cités sortir des Conquérans
Que l'Europe à son tour avoûra pour tyrans.
Dieux, entendez mes cris, Dieux, hâtez les journées
Qu'à ce grand coup du sort vous avez destinées ;
Donnez un prompt effet à mes vœux irrités,
Et justifiez-vous de tant d'impunités !

Le Public a daigné m'encourager à plusieurs reprises, & j'en avois besoin ; un grand Prince a jetté sur moi des regards pleins de bonté : je sens toute l'étendue de mes obli-

gations, & je réponds du moins des efforts que je vais faire pour les remplir.

Il eſt une autre douceur attachée à mon ſuccès, & que j'aime à communiquer à mes Lecteurs. Oui, c'eſt avec tranſport que j'en fais l'aveu, je n'ai éprouvé dans cette occaſion qu'indulgence, qu'amitié de la part des gens de Lettres, & de ceux même qui courent la carriere du Théâtre. Ce n'eſt que ma conduite qui a pu leur inſpirer des ſentimens ſi précieux pour moi, & je veux qu'ils ſçachent combien la leur m'honore à mes propres yeux.

Je ne ferai point une poëtique d'après ma Pièce pour prévenir en ſa faveur des Juges qu'on ne prévient jamais. Ils connoiſſent comme moi la difficulté de l'art dramatique : elle s'accroît de nos jours par la comparaiſon des grands modèles que nous ſommes obligés de ſoutenir. Perſonne n'ignore, d'ailleurs, qu'avec beaucoup de talent on peut échouer au Théâtre. Toutes les reſſources de l'eſprit, les dé-

veloppemens les plus fins, les combinaiſons mêmes les plus ſçavantes n'y feront rien, ſans ces élans de l'âme ſouvent répétés, & qui vont d'abord frapper à tous les cœurs ſenſibles. Plaire, émouvoir, voilà preſque toute la poëtique de la Tragédie. Ecoutons *Boileau*, qui paſſe pour être ſi ſcrupuleuſement attaché aux règles :

Vous donc, qui d'un beau feu pour le Théâtre épris,
Venez en vers pompeux y diſputer le prix,
Voulez-vous ſur la Scène étaler des ouvrages,....

. . . .

Que dans tous vos diſcours la *paſſion émue*
Aille chercher le cœur, l'échauffe, le remue.
Si d'un beau mouvement l'*agréable Fureur*
Souvent ne nous remplit d'une *douce Terreur*,
Ou n'excite en notre âme une *Pitié charmante*,
En vain vous m'*étalez* une ſcène *ſçavante.*
Vos froids *raiſonnemens* ne feront qu'attiédir
Un Spectateur toujours pareſſeux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de votre Rhétorique
Juſtement fatigué s'endort ou vous critique.
Le ſecret eſt d'abord de plaire & de toucher.

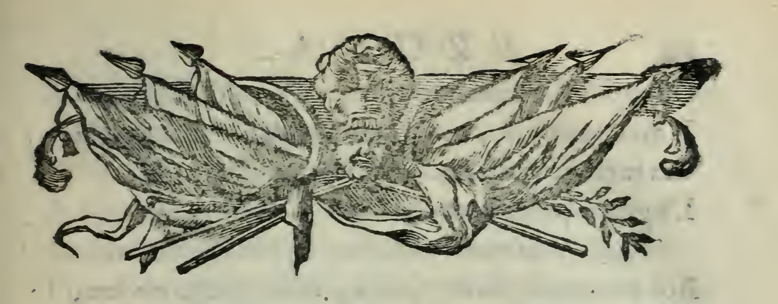
J'ai bien peur de ne l'avoir pas encore deviné, & que ces Vers, que je rapporte ſi indiſcrettement, ne ſoient la meilleure critique de mon ouvrage.



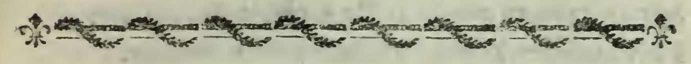
PERSONNAGES.	ACTEURS.
ZUMA, veuve d'un Ynca ou Souverain du Pérou.	*Mlle Saint-Val, l'aînée.*
AZÉLIE, fille de Zuma.	*Mlle Saint-Val, cadette.*
PIZARRE, Chef des Espagnols.	*M. de la Rive.*
ZÉLISKAR, jeune Espagnol élevé par Zuma.	*M. Molé.*
FERNANDEZ, Capitaine Espagnol.	*M. d'Auberval.*
TROUPE D'ESPAGNOLS.	
TROUPE DE PÉRUVIENS.	

La Scène se passe sur une Côte déserte du Pérou.

Le Théâtre représente une forêt dont on voit plusieurs sentiers. Le fond s'élève en rochers qui descendent en pente. Dans le creux d'un de ces rocs est une caverne. On découvre le rivage de la mer dans un coin de la toile du fond.

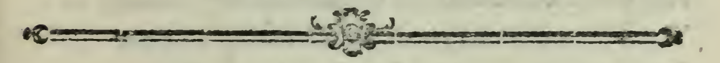


ZUMA,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

L'action commence à l'Aurore.



SCENE PREMIERE.

AZÉLIE, ZUMA, ZÉLISKAR.

(*Zuma ſort d'une caverne qui lui ſert d'habitation; Azélie & Zéliskar s'avancent à ſes côtés.*)

ZUMA.

QUITTONS, enfans chéris, nos ténébreux aſyles.
Le ſoleil va paroître en ces déſerts tranquiles;
Ces feux, du haut des monts, annoncent ſon retour;
Venez; rendons hommage au Dieu brillant du jour;

Offrons-lui de nos vœux les fideles prémices.
Il amène aujourd'hui ſous les plus beaux auſpices
Ces fortunés inſtans où d'un lien nouveau
L'hymen joindra vos cœurs unis dès le berceau.

(*Ils ſe tournent tous trois du côté de l'Orient*).

Roi du monde & des Cieux, aſtre que je révère,
Cache à l'œil des Tyrans ce paiſible hémiſphère.
Tu connois tous les maux que mon âme a ſoufferts :
Je ne te preſſe plus de venger mes revers;
Mais, quand de ces enfans la tendreſſe ingénue
Sur un tableau moins triſte arrête enfin ma vue,
Pour conſoler Zuma, veille à jamais ſur eux.
Soleil, n'éclaire ici que des mortels heureux.

AZÉLIE.

Ma mere, avec ce Dieu vous partagez ſans ceſſe
Nos vœux & ce reſpect qu'adoucit la tendreſſe.
Vos ſoins nous ont gardé dans ce ſimple ſéjour
Les biens les plus parfaits, le repos & l'amour.
De vos ſceptres briſés, du ſonge de la gloire
Perdez dans notre ſein l'importune mémoire;
Regnez ſur nous. Le Ciel ſenſible à vos tourmens
Vous laiſſa plus qu'un thrône au cœur de vos enfans.

ZÉLISKAR.

Oui, Zuma, femme auguſte, autant que révérée,
Qui de ma foible enfance à l'abandon livrée
Au fond de ces forêts avez guidé le cours,
Je mets dans vos bontés la gloire de mes jours.
Quels que ſoient les mortels dont Zéliskar tient l'être,
Il ne regrette point les lieux qui l'ont vu naître;

Mes destins à Zuma sont bien plus enchaînés
Qu'aux parens inconnus que le sort m'a donnés.
Je trouve tout en vous, ma mere, ma famille.
A ces dons précieux vous joignez votre fille,
Et vous avez pu seule, en avouant mon choix,
Prêter un nouveau charme au jour que je vous dois.
Hâtons ces beaux momens où la tendre Azélie
Va serrer & fixer la chaîne qui nous lie.
Pour épurer mes feux, je dois, sur les autels,
Consacrer notre amour aux pieds des immortels.
Non loin de ce désert la fuite a sçu conduire
Une horde, autrefois soumise à votre empire:
Elle honore les Dieux : le fer a tout dompté
Hors la Religion, les mœurs, l'humanité;
Prenons-les pour garans d'un si doux hymenée.
J'en vais au Chef du Peuple annoncer la journée,
Et je reviens, suivi de vos premiers sujets,
A votre fille, à vous, m'engager pour jamais.

ZUMA.

Avant de vous unir, chers enfans, votre mere
Vous doit de vos destins la confidence entiere;
Ils vous sont peu connus. A vos jeunes esprits
J'épargnai jusqu'alors de funestes récits —
J'ai régné. Du Pérou sous mon obéissance
Un Peuple, heureux par moi, cultivoit l'abondance.
Cet antique Océan qui borde nos climats
De l'univers jaloux séparoit mes états.
Bientôt quelques mortels précédés du tonnerre,

Barbares, que la Haine a vomis ſur la terre;
Se frayant un chemin ſur l'abîme des eaux
Porterent juſqu'à nous le fer & les flambeaux:
Pizarre dans nos murs les guidoit au carnage —
Un des fils de ce monſtre, au printems de ſon âge;
Déja digne héritier dans ſa jeune ſaiſon
Des forfaits d'un tel pere ainſi que de ſon nom,
Diſputant avec lui de fureurs & de crime,
Prit mon époux vaincu pour premiere victime.
Au ſang qu'il répandit j'aurois mêlé mon ſang....
Mais un être ſacré ſe formoit dans mon flanc;
Sa naiſſance à la vie attachoit ma miſere;
Je n'étois plus à moi, puiſqu'enfin j'étois mere:
Je vécus pour ma fille & vins dans ces forêts.
La fuite ſur mes pas y porta mes ſujets;
Mais, toute à mes ennuis, par l'infortune aigrie,
J'oubliai, j'abjurai ma couronne flétrie.
Un jour (ce ſouvenir me rend à mes douleurs)
J'errois au bord des mers, ſeuls témoins de mes pleurs;
J'entens des cris: j'approche — un enfant ſur la rive
Traînoit en longs ſoupirs ſa voix foible & plaintive.
Je l'apperçois bientôt à mes pieds étendu.
Dans un coin de ce globe abandonné, perdu,
Près d'un berceau ſanglant & briſé ſur la pierre,
Il vivoit, ignoré de la Nature entiere —
C'étoit vous, Zéliskar: vos traits, vos vêtemens,
Tout m'annonçoit en vous un fils de nos tyrans.

ZÉLISKAR.

ZÉLISKAR.

Ah ! c'eſt mon ſeul malheur.

ZUMA.

Furieuſe, égarée
J'allois porter ſur vous ma main déſeſpérée :
Que ne peut la vengeance en des cœurs indignés ! —
Mais vos yeux ſupplians & de larmes baignés,
Vos bras tendus vers moi, votre enfance, ſes charmes,
Vous prêtoient à l'envi leurs innocentes armes.
Déja même accouroient, du fond des antres ſourds,
Deux monſtres de ces bois qui veilloient ſur vos jours:
Leur inſtinct, qui du Ciel reſpectoit un ouvrage,
Condamnoit ma colère & forçoit mon hommage;
L'humanité parloit.— Que ſa puiſſante voix
Range aiſément nos cœurs du parti de ſes droits !
Je vous pris ſur mon ſein, oubliant mon injure,
Comme un préſent de plus que m'offroit la Nature —
On dit qu'en ſes combats le Chef de nos voiſins
Vous ravit par vengeance à nos fiers aſſaſſins,
Qu'il rejeta ſa proie en fuyant leur pourſuite.
Du nom de vos parens ce Chef m'auroit inſtruite;
J'ai voulu l'ignorer, de peur que le courroux
N'altérât malgré moi l'amour que j'ai pour vous.
J'ai partagé mes ſoins entre vous & ma fille;
Réunis dans mes bras vous formez ma famille:
Puiſſé-je au moins, tranquile en ces lieux écartés,
N'y plus voir l'ennemi qui les a dévaſtés !
Hélas ! je crains toujours ces mortels ſanguinaires

Qui parcourent ce globe en dépouillant leurs freres,
Et qui vouloient changer, ſaintement furieux,
Notre Religion, nos autels & nos dieux;
Comme ſi la Nature au premier jour du monde
N'eût pas fixé par-tout la loi ſtable & profonde
Du vrai reſpect d'un Dieu, d'un culte ſans erreurs,
Uniforme, conſtant, écrit dans tous les cœurs:
Enfans, ſoyons humains: c'eſt le plus ſûr hommage
Qu'on puiſſe rendre au Dieu dont nous ſommes l'image.
Vous, mon cher Zéliskar, ne tardez plus; allez,
Raſſembler aux autels nos Peuples conſolés.
Qu'ils reſpectent en vous l'appui de ma famille,
Le gendre de leur maître, & ſa veuve & ſa fille;
Je goûte enfin la joie & je ſens que mon cœur,
En vous rendant heureux, fait ſon propre bonheur.

ZÉLISKAR.

J'y vais, j'y vôle...



SCENE II.

AZÉLIE, ZUMA, ZÉLISKAR, PIZARRE.

(*Zéliskar fait quelques pas & voit Pizarre deſcendant des rochers*).

ZÉLISKAR.

O Ciel! que mon âme eſt émue!
Quel mortel inconnu ſe préſente à ma vue?

Du ſommet de nos monts il deſcend à pas lents —
Ce front morne & baiſſé, ces triſtes mouvemens,
Tout décele à nos yeux la douleur qui le preſſe.
Je ſens qu'à ſes ennuis la pitié m'intéreſſe,
Offrons-lui nos ſecours, notre hoſpitalité.
Zuma, je dois ma vie à cette humanité;
Allons. - Hé quoi, vos yeux de terreur ſe rempliſſent!
D'on vient qu'en l'obſervant vos fronts changent, pâliſſent?
Quels maux redoutez-vous, objets chers & ſacrés?

AZÉLIE.

De crainte, à ſon aſpect, mes ſens ſont pénétrés.

ZUMA.

D'où naiſſent à la fois mon trouble & ma colère?

ZÉLISKAR.

Nous honorons le Ciel en ſecourant un frère.

ZUMA.

Je ne puis m'en défendre; il a rempli mon cœur
D'un ſentiment confus de haine & de terreur.

ZÉLISKAR.

Hé bien! arrachez-vous à ce déſordre extrême.
Laiſſez-moi ſur ſon ſort l'interroger moi-même;
Ah! ſi de ſes douleurs j'adoucis le fardeau,
Au jour de mon hymen quel auſpice eſt plus beau?
Il s'approche, rentrez.

ZUMA.

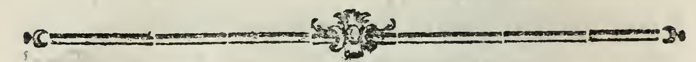
Suis-moi, chère Azélie.
Je tremble.

(*Elle ſe retire avec ſa fille ſous ſa caverne.*)

PIZARRE.

(*A part & ſuivant des yeux Azélie.*)

Je la vois. O tourment de ma vie!
Infortuné Pizarre, où t'entraînent tes feux?



SCENE III.

ZÉLISKAR, PIZARRE.

ZÉLISKAR.

O TOI, qui que tu ſois, inconnu, malheureux,
Toi, qu'un deſtin plus doux guida vers nos retraites,
Vois tous mes ſens émus de tes peines ſecrettes..
Les plus profonds chagrins ſemblent te conſumer;
Le penchant le plus cher m'invite à les calmer.
Parle. Quels ſont les maux qui pourſuivent ta vie?
Nos rivages, nos bois ne ſont point ta Patrie;
Cet habit & tes traits m'en font juger aſſez:
Mais en des lieux divers les humains diſperſés,
Qui du même Soleil partagent la lumière,
Ne ſont point l'un pour l'autre étrangers ſur la terre.

PIZARRE.

(*D'un air ſombre, & d'une voix étouffée*,
Ami, dans le déſordre où ſe livrent mes ſens,
A peine mon oreille a reçu tes accens.
Loin de mes compagnons jeté par le naufrage,
J'erre, depuis un mois, ſur ce triſte rivage.

Un Dieu m'y perſécute. — un funeſte poiſon
S'y répand dans mon cœur, y trouble ma raiſon.
Noir mélange d'amour, de haine, de miſère,
Perdu ſur ces climats où je cherchois un frère,
Je ſuis..... (où m'égaré-je en diſcours ſuperflus:
Je ſuis un malheureux. N'en demande pas plus.

ZÉLISKAR.

C'eſt aſſez pour te plaindre & ſoulager tes peines.

PIZARRE.

Dis-moi, quand j'ai paru ſur ces roches hautaines,
Quelle femme en tremblant s'éloignoit de mes pas?
Quel eſt ce jeune objet qui m'a fui dans ſes bras?

ZÉLISKAR.

Cette femme eſt Zuma.

PIZARRE, *à part.*

Dieu, qu'apprends-je?

ZELISKAR.

C'eſt elle.
Qu'opprima, dès long-tems, l'Europe criminelle;
Qui règnoit au Pérou. Du printems de ſes jours
La gloire & l'infortune ont partagé le cours.
Sa fille étoit près d'elle, & ce bien qui lui reſte.....

PIZARRE, *à part.*

Sa fille! ô jeux du ſort! ô paſſion funeſte?
Sa fille!

ZÉLISKAR.

Que dis-tu? n'irrite point tes maux,
Viens les perdre avec nous dans le ſein du repos.

Nous le tenons ici des mains de la Nature ;
Laiſſe amener ton âme à ſa volupté pure.
Quels que ſoient tes chagrins, on peut les écarter.
A ma mère, à Zuma je vais te préſenter.

PIZARRE.

Ah ! loin qu'à ſes regards je m'empreſſe à paroître,
Je dois.....

ZÉLISKAR, *vivement.*

Sa fuite, ami, t'offenſe encor, peut-être ?
Pardonne au long malheur ces mouvemens ſoudains ;
Il inſtruiſit ſon âme à craindre les humains.
Etranger, inconnu, jeté ſur cette plage,
Elle n'a pu te voir ſans un ſecret ombrage ;
Mais tu paroîs ſouffrir, & la douce amitié
Dans ſon cœur généreux ſuit de près la pitié.
(*Marchant du côté de la caverne & élevant la voix.*)
Venez, chère Zuma : ce mortel reſpectable
A connu les revers ; il n'eſt point redoutable.
Pour paroîrre à vos yeux, pour attendrir nos cœurs,
Il a des droits ſacrés, ſa miſère & ſes pleurs.

PIZARRE, *à part.*

Elle vient. Juſte Ciel, dérobe à ſa mémoire
Le ſouvenir des maux que lui fit ma victoire.



SCENE IV.

ZUMA, ZÉLISKAR, PIZARRE.

ZUMA.

MORTEL infortuné, ne jugez point de moi
Sur ces premiers ſoupçons que m'inſpiroit l'effroi.
Le ſort, dont je ſubis une épreuve terrible,
Me rend moins confiante, & non pas inſenſible.
Inutile aux humains que j'eus droit de haïr,
Pour les moins déteſter j'ai fait vœu de les fuir;
J'enſevelis ici ma famille & ma peine.
De ce monde, où jadis je marchois ſouveraine,
L'Europe a fait ployer les plus fermes Etats,
L'Univers ſçait ma chûte — & ne la venge pas!
Je ſouffre & me ſoumets—vous, parlez moi ſans feinte;
Plus j'obſerve vos traits, plus ils m'offrent l'empreinte
Des tyrans que je fuis, de ces Européens
Ivres de notre ſang, avides de nos biens.
Dites; les ſerviez-vous dans leur complot barbare?

PIZARRE.

Ce diſcours, malgré moi, me confond & m'égare.

(Si troublé qu'il ſemble prêt à ſe nommer.)

Zuma, vous l'avoûrai-je? Oui, le ſort vous fait voir..

ZUMA.

Achevez.

PIZARRE.

(*Se remettant & donnant le change à Zuma avec vivacité.*)

Mes remords, mon juste désespoir.
Je suivis dans ces lieux, au sein de la tempête,
Ceux qui d'un nouveau monde espéroient la conquête;
La mort de vos Sujets ensanglanta mon bras.
Le Ciel pour m'en punir enchaîne ici mes pas,
Et peut-être Zuma, plus loin qu'elle ne pense,
Sur un foible ennemi peut porter sa vengeance.

ZUMA.

Je ne m'en cache point. Ce cœur trop ulcéré
De l'ardeur du courroux fut long-tems dévoré;
Sur tous vos Espagnols j'en étendois la flâme;
Mais le poids de la haine a fatigué mon âme.
Le destin sur leurs pas vous avoit entraîné.
Un ennemi qui tremble est bientôt pardonné.
Il en est un pourtant qu'excepte ma clémence,
Qui m'eût fait un bonheur d'assouvir ma vengeance;
C'est le fils de Pizarre. — Ah! si ce monstre affreux,
Mieux connu de Zuma, languissoit en ces lieux,
Ma rigueur pour lui seul deviendroit inflexible.
Quinze ans sont écoulés depuis le jour terrible
Où je le vis à peine, aux lueurs des flambeaux;
Où, cherchant mon époux qu'épargnoient nos bourreaux
Tout fier d'abattre un front paré du diadême,
De son foudre, à mes yeux, il le frappa lui-même.

PIZARRE.

Pizarre, dites-vous ?

ZUMA.

Lui, ſur qui mon horreur
A de tous ſes transports réuni la fureur.

PIZARRE.

(*A part.*)

Arrêtez.— De mes ſens je ne ſuis plus le maître.
Dieu ! peut-elle à mon trouble encor me méconnoître!

(*Haut.*)

Arrêtez. Je vous plains. Je ne l'excuſe pas; —
Mais ſi dans ce moment vous ſentiez ſes combats,
Tous les maux que ſur lui l'infortune raſſemble,
Loin de les redoubler, vous pleureriez enſemble.
Vous êtes trop vengée.

ZUMA, *avec joie.*

Ah! plutôt, c'eſt de vous
Que j'apprends, que je tiens mon bonheur le plus doux.
Cette nouvelle, ami, qui diſſipe mes craintes,
Tourne enfin mes ſecours du côté de vos plaintes:
C'eſt de ce moment ſeul que vous m'intéreſſez. —
Du pur ſang des Yncas éteints ou diſperſés,
Il me reſte une fille, & ces heures proſpères
Vont l'unir au mortel qu'ont touché vos miſères:
Demeurez à loiſir près de vos bienfaiteurs:
Que leurs félicités conſolent vos douleurs.

PIZARRE.

Il l'épouſe ?

ZÉLISKAR.

Oui, l'eſpoir de calmer ta triſteſſe
Suſpendoit un inſtant qu'eût preſſé ma tendreſſe.
Je vais de notre hymen réunir les témoins :
Toi, reſte avec ma mère, attends tout de ſes ſoins ;
Et que du jour heureux que ſa bonté m'apprête
Aucune larme ici n'obſcurciſſe la fête.

PIZARRE, *avec une douceur affectée.*

Humains trop généreux, j'accepte vos ſecours.
Mais ſouffrez que ce cœur perſécuté toujours,
Pour paſſer de ſes maux à ſon bonheur extrême,
Uu moment, loin de vous, ſe recueille en lui-même.

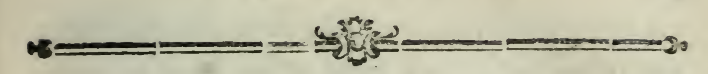
ZÉLISKAR.

Reſpectons ſes ennuis, Zuma ; quittons ces lieux.

ZUMA.

Je cours trouver ma fille, & rendre grace aux Dieux,
Dont l'équité s'applique, en ce jour de clémence,
A confondre le crime & venger l'innocence.
(*Zuma rentre. Zéliskar ſort par un ſentier de la forêt.*)





SCENE V.

PIZARRE, *seul.*

ORAGE trop contrainte ! ô perfides bienfaits,
Dont ma honte & mes pleurs seront les seuls effets !
L'amour qui me rejette au sein de mes victimes,
S'est donc enfin chargé de punir tous mes crimes !
Le cruel m'attendoit au bout de l'Univers.
Dans le creux des rochers il me forgeoit des fers.
Je vais tenir ici mon obscure existence
Des mains de ces vaincus que mon nom même offense;
Et pour comble d'injure, un Amant vertueux
Sur le bien qu'il m'arrache y veut fixer mes yeux !—
Vertueux — mon rival ! lui, ce mortel Sauvage !...
Malgré moi de mon âme il emporte l'hommage ;
Mon dépit s'en augmente. — Ah ! ton cœur combattu,
Pizarre, étoit-il fait pour haïr la vertu ?
Avant que de connoître une ardeur insensée,
Les soins de la Nature occupoient ta pensée :
Sans appui, loin des tiens, sans espoir de retour,
Où tu versas le sang, peux-tu chercher l'amour ?
Rentre, rentre en toi-même & te fais mieux justice ;
Ce climat vit ton crime, il doit voir ton supplice :
C'est ici... Vains aveux, que je ne sens partir
Que de mon impuissance & non du repentir.

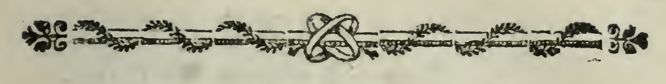
(Ici Pizarre parcourt le Théâtre avec les expressions d'un dépit involontairement concentré.)

(*Le bruit d'une tempête, qui s'est sourdement annoncé dans le cours des vers précédens, éclate: le jour se couvre.*)

Mais, quel voile soudain s'est étendu sur l'onde!
Les vents sont déchaînés. Le jour fuit. Le Ciel gronde.
Aux rapides lueurs que lancent ces éclairs
J'entrevois des vaisseaux sur la plaine des mers.
A l'abri de ces rocs ils évitent l'orage —
Quelques Chefs Espagnols abordent ce rivage
Volons à leur secours. L'espoir rentre en mon cœur;
Et ma félicité naît du sein de l'horreur.

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCENE PREMIERE.

PIZARRE, FERNANDEZ.

FERNANDEZ.

QUE de pertes, enfin, cet heureux jour répare !
Le Ciel à nos ſoldats rend le fils de Pizarre.
Combien nous béniſſons l'orage & les efforts
Des vents dont le courroux nous jette ſur ces bords !
Mais qui peut dans vos ſens ſuſpendre encor la joie ?
D'où nait ſur votre front l'horreur qui s'y d'éploie ?
Vous gémiſſez, Seigneur, & votre œil & vos pas
Errent avec effroi ſur ces nouveaux climats.
Cet inculte ſéjour, cet antre ſolitaire
Des ſeuls monſtres des bois ſemble être le repaire.
Juſqu'ici nul mortel n'y parut à nos yeux.

PIZARRE.

O mon cher Fernandez ! plût au courroux des Cieux
Que Pizarre, affranchi des tourmens qu'il endure,
Aux monſtres des forêts eût ſervi de pâture !

FERNANDEZ.

Que dites-vous ?

PIZARRE.

Ecoute & connois mes revers.
Tu ſçais par quels avis ramené ſur ces mers
J'oſai, livrant mes jours à leurs premiers orages,
Du Pérou ſubjugué voir encor les rivages.
Par un indice obſcur mon pere avoit appris
Que le ſort y cachoit le dernier de ſes fils.
Il me fallut tenter d'éclaircir ce myſtère:
A ſes derniers momens je le jure à mon pere,
Je pars; mais en tous lieux le malheur qui me ſuit
Des deſtins de ſon fils ſemble épaiſſir la nuit:
Loin de ma flotte, enfin, ſéparé par les ondes,
Mon vaiſſeau s'enfonça dans des roches profondes,
Tout périt. Et moi ſeul, après un long effort,
Graviſſant ſur ces monts j'échappois à la mort,
Quand la voix d'un mortel y frappa mon oreille.
Sans ſecours, à ce bruit, ma crainte ſe réveille;
Je m'écarte & couvert par un feuillage épais,
D'un habitant des bois j'examine les traits.
Je ne ſçais quel tranſport me ſaiſit à ſa vue....
Mais, (ô d'un plus grand trouble origine imprévue!)
Une Beauté touchante accompagnoit ſes pas,
Tréſor dont la nature enrichit ces climats.
Tous deux, dans la ſaiſon qui ſuccède à l'enfance,
Y reſpiroient l'amour, le calme & l'innocence;
Le Ciel ſembloit ſur eux verſer ces jours ſereins
Qu'à l'aurore du monde il fit luire aux humains.
L'ombre des noirs ſoucis ne voiloit point leurs charmes.

Comme ils étoient ſans crime, ils vivoient ſans allarmes,
Et tous deux conſervoient ſur leurs fronts purs, ouverts,
Ces premiers traits du Dieu qui forma l'Univers.
Te l'avoûrai-je, ami? ſoit deſtin, ſoit foibleſſe,
Soit vengeance du Ciel qui me pourſuit ſans ceſſe,
Ce ſpectacle à mes yeux préſenté chaque jour
Fut un piége inſenſible où m'attendit l'amour.
Je me flattai d'abord qu'un ſentiment plus ſage
A leur ſeule innocence attachoit mon hommage;
Mais bientôt leur tendreſſe éleva dans mon cœur
Des ſoupirs, confidens de ma jalouſe ardeur.
Sur mon jeune rival je ſurpris ma colère;
Son tranquile bonheur offenſoit ma miſère.
Cent fois j'oſai vouloir arracher de ſes bras....
Le reſpect, l'amour même ont retenu mes pas.
Enfin, depuis un mois, je vis ſur ce rivage,
Témoin toujours caché d'un bonheur qui m'outrage,
Supportant tout enſemble & le poids de mes fers,
Et la faim dévorante, & la chaleur des airs
Qui, de ma jalouſie aigriſſant l'amertume,
Mêle une ardeur nouvelle au feu qui me conſume.
Ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'un trouble impérieux
M'a fait chercher leur vue & deſcendre en ces lieux.
Tu vois au pied des monts cette caverne obſcure,
C'eſt dans des antres ſourds, tombeaux de la Nature,
Qu'un Dieu, jaloux ſans doute, a ſoin d'enſevelir
Les plus charmans objets qu'il lui plut d'embellir.
Surpris à mon aſpect, mais touchés par mes plaintes,
La pitié qui leur parle a fait taire leurs craintes;

Sans ſoupçonner mes feux, leur ſimple humanité
M'offre ici les ſecours de l'hoſpitalité :
Tant le cœur des mortels, que rien encor n'altère,
Porte de la bonté le divin caractère !

FERNANDEZ.

Vos tourmens vont finir. Puiſqu'il nous rend à vous,
Le ſort ſur votre amour jette un regard plus doux,
Et notre zèle...

PIZARRE.

Arrête. Un penchant invincible
Des dangers que je cours n'eſt pas le plus terrible.
L'innocente Beauté qui me tient ſous ſes fers,
Pour qui j'oublie ici l'Eſpagne & l'Univers,
Ne doit que des refus à mes vœux qu'elle ignore;
Je fis l'eſſai du meurtre en ſon ſang que j'adore.
Contre moi de la haine aiguiſant tous les traits,
Sa mere eſt avec elle au fond de ces forêts,
Sa mere — ma plus grande & plus juſte ennemie,
En un mot, c'eſt Zuma qui lui donna la vie.

FERNANDEZ.

Quel eſt donc votre eſpoir? Fuyez, Seigneur, fuyez :
Venez montrer Pizarre à nos chefs effrayés.
Vos vigilans ſoldats, épars ſur le rivage,
Raſſemblent les vaiſſeaux qu'a reſpectés l'orage.
Abandonnons des bois trop dangereux pour vous.

PIZARRE.

Moi, dévorer ſans fruit tant de tranſports jaloux !
Moi, fuir ! ah ! juge mieux de l'erreur qui m'égare.

Méconnois-

Méconnois-tu l'amour & le cœur de Pizarre?
Tu ſçais ſi juſqu'ici le feu des paſſions
Trouva ce cœur ſenſible à leurs impreſſions:
Le ſuperbe Eſpagnol, fier de ſa jalouſie,
N'apprend point à céder un tréſor qu'il envie;
A travers les périls, par l'obſtacle animés,
Nous pourſuivons l'objet dont nos yeux ſont charmés;
J'aime. Je m'abandonne à toute ma foibleſſe.
J'enfonce avec plaiſir le trait dont je me bleſſe.
De déſerts en déſerts je ſuis las de chercher
Un frère, que le Ciel s'obſtine à m'y cacher.
Ce Ciel me rend lui-même infidèle à mon père,
En m'embrâſant d'un feu qu'alluma ſa colère;
Ou peut-être eſt-ce ici que ſes coups plus affreux....
Prévenons-les du moins par un forfait heureux. —
Ami, puiſqu'à Zuma le tems dérobe encore
Et l'image & le nom du mortel qu'elle abhorre;
Son oubli favorable entretient mon eſpoir.
Mon rival, quel qu'il ſoit, ſentira mon pouvoir.
Hé quoi! leur foible amour, né ſans inquiétude,
Toujours mal allumé par la froide habitude,
Triompheroit du mien nourri dans les ſoupirs,
Accrû par la contrainte & le feu des deſirs!
Non. Je veux ſéparer le nœud qui les engage.
Je ſens rentrer en moi ma fierté, mon courage;
Je ſuis encor Pizarre; & leurs droits, leurs vertus
Sont, à mon œil jaloux, un outrage de plus.

FERNANDEZ.

Hé bien! ſi le hazard, ſoigneux de votre gloire,

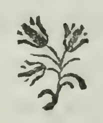
De vos traits à Zuma peut ravir la mémoire;
Si d'un funeſte amour l'impérieux appas
Près de vos ennemis doit attacher vos pas,
Pour les vaincre, eſſayez de plus adroites armes.
Par-tout l'ambition nous attire à ſes charmes;
Les thrônes du Pérou ſont encor ſous vos loix;
Promettez à Zuma d'y rétablir ſes droits,
Et méritant le prix où votre ardeur aſpire,
De l'aveu d'une mère aſſurez-vous l'empire.

PIZARRE.

Mon trouble eſt éclairé par tes ſages avis.
Va, recueille avec ſoin les armes, les débris
De mes vaillans ſoldats échappés au naufrage; —
Qu'ils reſpectent encor cet aſyle ſauvage;
Il renferme un objet trop cher à mon bonheur.
Par le ſang, s'il ſe peut, n'achetons point ſon cœur:
Pour réſoudre une mère à m'en rendre le maître,
De toute ma fureur j'aurai beſoin peut-être. —
Zuma vient. Quel déſordre a paru dans ſes yeux!
Laiſſe-nous.

FERNANDEZ.

J'obéis & revôle en ces lieux.





SCENE II.

ZUMA, PIZARRE.

ZUMA.

O QUI que vous ſoyez, diſſipez mes allarmes.
Ces bois ont retenti du bruit affreux des armes;
J'ai vu même, j'ai vu de farouches Soldats,
Rebuts de la tempête, errer ſur ces climats.
Chez un peuple voiſin, le devoir le plus tendre
A conduit Zéliskar, qui ſeul peut nous défendre.
Serez-vous notre appui ?

PIZARRE.

Calmez un vain effroi.
Non, ce n'eſt pas à vous à trembler devant moi,
Zuma. J'ai trop caché mon âme à votre vue.
La faveur des deſtins ſur moi s'eſt répandue;
Ils rendent à mes vœux, ſur ces bords écartés,
Mes braves Compagnons par la mer apportés;
Ils ouvrent un champ libre à ma reconnoiſſance.
Oubliez vos malheurs, — ſur-tout votre vengeance;
Tout eſt changé: le bras de vos fiers ennemis
Peut relever vos murs ſous l'herbe enſevelis,
A votre auguſte front rendre ſon diadême.

ZUMA.

Non. J'ai ſenti le poids de la grandeur ſuprême.
Hélas ! loin d'envier ſes trompeuſes douceurs,
Qui voit de près le Trône en plaint les poſſeſſeurs.
La paix que j'ai cherchée & que je perds peut-être,
La paix habite-t-elle avec les ſoins d'un Maître ?
L'amitié même aux Rois n'offre qu'un faux appas.
Leur aveugle faveur fait toujours des ingrats,
Et, s'ils ont un ſujet qui mérite qu'on l'aime,
C'eſt lui que l'on écarte, ou qui fuit de lui-même.
Du ſceptre à mes tyrans n'ôtons point ces effets;
Qu'ils me laiſſent ma haine & gardent leurs bienfaits.

(*Pizarre fait un léger mouvement de dépit.*)

Mon langage vous bleſſe; oubliez-en l'injure.
Souffrez aux malheureux le vain droit du murmure.
Vous le ſçavez aſſez : j'ai ſuſpendu pour vous
Les traits que dans mon âme a formés le courroux.
Je n'ai point profité, dans vos ſombres allarmes,
Des droits de la vengeance, en irritant vos larmes.
Pour m'en payer le prix, daignez de ces Soldats,
Loin de nous, s'il ſe peut, précipiter les pas.
L'antre des animaux ſolitaire & tranquile
Ne peut-il aux humains prêter un ſûr aſyle ?
Partez, & laiſſez voir à mon cœur abattu
Dans un de nos vainqueurs une ombre de vertu.

PIZARRE.

Hé bien ! devant vos yeux ſi j'ai ſeul trouvé grâce,
Si du reſſentiment la pitié prit la place,
Pour votre fille, au moins, pour vos triſtes Sujets,

D'un cœur qui s'offre à vous acceptez les projets.
Connoiſſez à quel point le deſtin qui me preſſe
D'un de vos ennemis peut vous rendre maitreſſe.....
Qui? moi, votre ennemi! — Votre fille a briſé
Ce déteſtable joug par la haine impoſé.
Oui, c'eſt dans ſes regards que j'ai puiſé la flâme
Et les ſecrets ennuis qui dévoroient mon âme.....
Le trouble, à ce diſcours, me confond à vos pieds.
Je baiſſe devant vous mes yeux humiliés. —
A vos vainqueurs, Zuma, donnez d'heureuſes chaînes.
L'amour a triomphé des plus cruelles haines;
Qu'il réuniſſe ici des bouts de l'Univers
Les cœurs que ſéparoit la barrière des mers;
Qu'il déſarme l'Europe; & qu'une paix profonde
Signale enfin ſes traits par le bonheur du monde.

ZUMA.

Que me propoſez vous? quels nœuds! J'en ai frémi.
Je veux bien oublier que ce bras ennemi
De nos premiers malheurs fut l'inſtrument fidèle:
Mais qu'à tant d'amitié votre flâme rebelle
Diſpute à Zéliskar, lui raviſſe en un jour
Le prix qu'à ſa conſtance a réſervé l'amour;
Que, pour payer ce cœur qu'ont ému vos allarmes,
Vous y portiez la mort, ou d'éternelles larmes;
Ingrat, qu'à mon ſecours appeloit mon effroi,
Sous quels traits odieux vous montrez-vous à moi?
Ciel, j'ai trop préſumé de ta faveur propice —
Voilà l'Européen, ſes mœurs & ſa juſtice!

PIZARRE.

Ainsi vous dédaignez, jusques dans leurs respects ;
De vos vainqueurs soumis l'hommage & les bienfaits?

ZUMA.

Tes bienfaits !

PIZARRE.

Ecoutez. Je me retiens à peine.
Zuma, dans son sommeil n'excitez point la haine.
Je sçais quel est mon cœur dans ses vœux offensés.
Vous ne connoissez pas celui que vous blessez.

ZUMA.

Je le connois. Cruel, tu cesses donc de feindre !
Ce cœur féroce & dur ne peut plus se contraindre.
Va, pour les bien juger, de tant de fiers vainqueurs
Dans le même mépris je confonds tous les cœurs.

PIZARRE.

Non. Vous ne sçavez pas combien Zuma l'offense :
D'autant plus redoutable & prompt à la vengeance ;
Qu'il n'a plus à choisir ; que, mieux connu de vous,
Il n'espère en effet qu'un éternel courroux.

ZUMA.

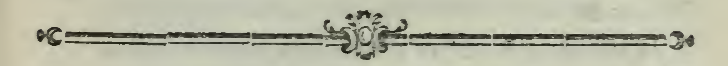
Quel es-tu donc, barbare ? A ce nouvel outrage,
Aux traits dont la furie a marqué ton visage,
Je crois voir..... Juste Ciel ! épargne m'en l'horreur.
Mes sens sont suspendus, glacés par la terreur.
Réponds-moi.

(*Elle s'approche & le fixe avec une attention mêlée de la plus vive horreur.*)

Tu pâlis ! ne puis-je te connoître ?
Ton nom même à tes yeux dégrade-t-il ton être ?
Aux ſoupçons les plus noirs je dois m'abandonner,
Et je frémis du nom que je vais te donner.

(Fernandez entre ſuivi d'une troupe d'Eſpagnols.)

Mais, que vois-je ?



SCENE III.

ZUMA, PIZARRE, FERNANDEZ, ESPAGNOLS.

FERNANDEZ.

SEIGNEUR, j'ai rempli votre attente.
De vos zélés Soldats la troupe impatiente
Ne peut plus loin de vous contenir ſon tranſport ;
Et vient ſe joindre au chef dont nous pleurions la mort.

ZUMA.

Leur Chef ! puis-je en douter ? c'eſt le fils de Pizarre.
Ma haine m'en aſſûre.

PIZARRE.

Oui, je ſuis ce barbare
Qui fit couler ton ſang & que le Ciel vengeur
Fait frémir devant toi d'amour & de fureur.
Punis-moi : tu le peux ; mais crains de me répondre
D'un aveu que ta haine employe à me confondre,

Crains que mon déſeſpoir ne rejette ſur toi
Quelques traits de ce Ciel irrité contre moi.

ZUMA.

(*Avec la plus grande énergie & la joie la plus amère.*)
Ombre de mon époux, qui reſſens ma furie ;
Vous, qu'entraîna ſa chûte, ô Dieux de ma Patrie !
Mânes de mes Sujets trop long-tems outragés,
Le Ciel eſt juſte, enfin ; vous êtes tous vengés ;
Dans la nuit de la mort ſentez encor la joie. —
Et toi, fatal appui que le ſort nous envoie,
Toi qui traînes par-tout au pied de tes Autels,
L'oppreſſeur, l'opprimé, tous ces foibles mortels ;
Amour ! venge Zuma des fureurs de Pizarre.
Fais porter tous tes traits au ſein de ce barbare.
Il en eſt un cruel, un trait que ton courroux
Plonge profondément dans le cœur des jaloux,
Qu'il l'éprouve aujourd'hui. Ma fille, à ſes yeux même,
Va recevoir la main de ſon rival qu'elle aime.
Qu'il en meure de rage. Arme-toi, frappe, Amour !
Duſſions-nous avec lui périr tous en ce jour.

PIZARRE.

Tout mon reſpect s'oublie à cet excès d'audace.
Amis, ſervez Pizarre & trompez ſa menace ;
Pénétrez dans la nuit de ces antres affreux.
Enlevez-en l'objet de mes funeſtes vœux.
Allez tous.

ZUMA.

(Se jetant audevant de la caverne où marchent les Espagnols.)

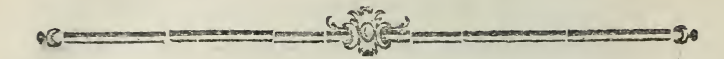
Ah ! pardonne à sa mère tremblante.
Pardonne aux vains éclats de ma voix menaçante.
Verrois-tu, sans pitié, ces farouches humains
Sur ma fille attacher leurs criminelles mains,
Et la trainant mourante aux regards de sa mère,
Même en t'obéissant, effrayer ta colère ?
Si ton âme est fermée au cri de ma douleur,
Respecte, au moins pour toi, l'objet de ton ardeur.
C'est toi qui dans ces lieux où tu vis tant de charmes,
Porteras le premier l'épouvante & les larmes :
Dans le calme des bois la faveur du destin
Sur Azélie encor n'ouvrit qu'un jour serein ;
Pizarre, ah! devra-t-elle à l'amour qui t'engage
Des maux qu'elle ignoroit l'horrible apprentissage ?

PIZARRE.

Que me dis-tu, cruelle ? épargne ma fureur.
Dans les plus durs replis tu déchires mon cœur.
Dieu ! la voici.

(Azélie, comme effrayée par les cris qu'elle entend, sort de la grotte & va se réfugier vers sa mère.)





SCENE IV.

AZÉLIE, ZUMA, PIZARRE, FERNANDEZ, ESPAGNOLS.

AZÉLIE.

MA mère!

ZUMA.

O ma chère Azélie!
Viens à moi; de nos bras que la chaîne nous lie:
Viens chercher fur mon fein ton unique fecours.

AZÉLIE.

Quelle horreur inconnue environne mes jours!
Où fommes-nous? qui vois-je en ces monftres fauvages?
Un fentiment affreux fe peint fur leurs vifages.
Je ne reconnois point à ces regards cruels
Les Dieux qui fur leurs traits ont formé les mortels.
Je les vois, s'arrêtant dans leurs tranfports extrêmes,
Frémir de la pitié qui les faifit eux-mêmes.
Que devient Zéliskar?

ZUMA.

Appaife tes douleurs,
Ma fille; avec les miens je fens couler tes pleurs.
Cruels, vous repouffez de fi puiffantes armes!
D'un œil tranquile & fec vous obfervez nos larmes!...

(Les Espagnols font quelques pas vers elle.)

Voulez-vous la ravir à mes yeux expirans?

PIZARRE, *aux Espagnols qu'il retient & qui s'éloignent.*

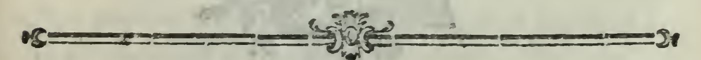
Ah ! cessez...

(Ici Pizarre, amené par ce qui précède au plus vif sentiment de la nature, paroît consterné. Zuma le remarque, & après une pause très-indicative, passe de la crainte à la fermeté la plus intrépide.)

ZUMA.

Viens, ma fille, osons fuir nos tyrans.
La main d'un Dieu propice enchaîne leur furie.
Viens; l'amour maternel veillera sur ta vie :
Il subjugue la force, étonne les esprits,
Et dans ces cœurs d'airain fait retentir mes cris.
Dieu juste, Dieu terrible, achève ton ouvrage;
A leurs yeux consternés tu m'ouvres un passage,
Je te suis.

(Elle sort & entraîne sa fille par un sentier de la Forêt.)



SCENE V.

PIZARRE, FERNANDEZ, ESPAGNOLS.

PIZARRE, *avec rapidité.*

ESPAGNOLS, c'est à votre amitié
De me rendre un espoir que trahit ma pitié.

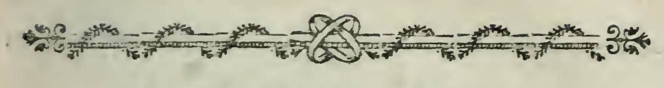
4

Je n'ai pu de ces pleurs ſoutenir le ſpectacle ;
A votre zèle encor je pourrois mettre obſtacle.
Vôlez , ſuivez leurs pas. Accordez loin de moi
Mon amour , mes remords, mes vœux & mon effroi.

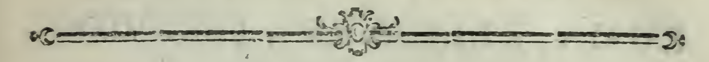
(Les Eſpagnols ſuivent le chemin où Zuma s'eſt jetée avec ſa fille. Pizarre , accompagné de Fernandez , ſort d'un autre côté.)

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.



SCENE PREMIERE.

ZUMA, *seule.*

(Elle doit errer sur la Scène pour peindre le désordre de sa situation & laisser échapper les premiers mots du fond des coulisses.)

MA fille ! .. — O désespoir ! ô malheureuse mère !
Cruels, privez Zuma de ce jour qui l'éclaire !
Ils m'enlèvent ma fille... Hé quoi ! mon foible bras
N'a pu dans tout leur sang laver leurs attentats !
Quoi ! je n'ai pu les suivre ! — Une recherche vaine
Précipite au hasard ma démarche incertaine.
Où vais-je? ô Ciel! où suis je? ?...Est-ce en ce bois affreux
Que ma fille avec moi couloit des jours heureux ?
Je n'y vois que la nuit, que l'abandon, la crainte,
Et l'horreur de mon âme a rempli son enceinte. —
Zéliskar ne vient point. Tout me laisse à mes pleurs.
Ah ! le jour qu'il me doit n'est qu'un jour de douleurs;
Qu'il fuye.—Il vient, ô Ciel ! plein d'amour & de joie.



SCENE II.

ZUMA, ZÉLISKAR, PÉRUVIENS.

ZÉLISKAR.

A VOS regards, Zuma, mon bonheur me renvoie.
Rien ne l'éloigne plus : vous voyez ces amis
Prêts à me garantir le bien qui m'eſt promis.
Mais mon cœur près de vous cherche en vain Azélie!
Vos pleurs.....

ZUMA, *très-vivement.*

A tous les deux ton Amante eſt ravie.

ZÉLISKAR.

Dieux!

ZUMA, *avec encore plus de rapidité.*

Pizarre eſt ici : Pizarre eſt ſur nos pas,
Furieux, entouré d'un rempart de Soldats.
C'eſt lui dont les ſoupirs trompoient nos cœurs ſincères.
Connois à d'autres traits l'auteur de mes miſères,
Il brûle pour ma fille, & d'affreux raviſſeurs,
Loin de ſes yeux cruels, ont ſervi ſes fureurs.

ZÉLISKAR.

Le monſtre! & de ſes maux ma foibleſſe occupée.....
Que je vais le punir de ma pitié trompée!
(*Aux Péruviens.*)
A la vengeance, amis, laiſſons les vains regrets.

Arrachons ces rameaux, armes de nos forêts.
Venez, & d'un rival puniſſant la furie,
A ſes indignes mains enlevons Azélie.

(Il veut ſortir. Zuma l'arrête.)

ZUMA.

Mon fils, ſans nous ſauver, tu vas livrer tes jours:
Ce peu d'amis pour toi n'eſt qu'un foible ſecours.
Va plutôt à leur Chef, va porter tes allarmes.
Qu'il range un peuple entier du parti de tes armes.
Ne crains pas que Pizarre échappe à nos déſerts;
Les vents à ſes vaiſſeaux ferment encor les mers.
Je vais, ſur ce chemin qui conduit au rivage,
L'attendre, l'arrêter en déguiſant ma rage.
L'artifice eſt permis contre un monſtre en fureur;
Et nous le punirons d'y contraindre mon cœur.
Je ne te retiens plus. Va, vôle à la vengeance.

ZÉLISKAR.

Oui, je cours de leur Chef implorer l'aſſiſtance;
De nombreux défenſeurs je vais remplir ces bois,
Et payer tous vos ſoins & venger tous mes droits.

(Il ſort à la tête des Péruviens.)





SCENE III.

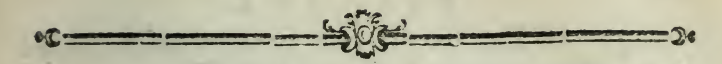
ZUMA, *seule.*

IL est né des tyrans, mais il est mon ouvrage;
O Ciel, à leur ruine enhardis son courage,
Et garde-toi, du moins dans le fond des forêts,
Quelques cœurs innocens dignes de tes bienfaits.

(*Elle entend quelqu'un s'approcher*).

Quel bruit!... Pizarre vient. Les dieux m'ont entendue.
Tout me sert. Mes vengeurs ont sçu tromper sa vue. —
Ce n'est pas tout encore; il peut de leurs projets
Par sa vive poursuite affoiblir le succès.
Pour l'enchaîner ici, pour aider leur défense,
Prêtons à son amour une fausse espérance.
Le pourrai-je? — il vient seul: & de ma fille en pleurs
Je n'ai point à braver les crédules frayeurs. —
Oui, je le hais assez, pour lui cacher ma haine.





SCENE IV.

ZUMA, PIZARRE.

PIZARRE.

Zuma, le ſeul amour qui vers vous me ramène,
Accuſant dans mon cœur mes aveugles tranſports,
Y joint à tous ſes feux tous les traits du remords.
Maître enfin d'Azélie, heureux par ma conquête,
Je pouvois loin de vous défier la tempête,
Et libre de vos pleurs, vengé de vos refus,
Abandonner ces bois à vos cris ſuperflus;
Mais j'ai dû ſur moi-même exercer ma vengeance.
Déja, pour me punir de tant de violence,
Depuis que votre fille eſt miſe en mon pouvoir,
J'ai privé mes regards du plaiſir de la voir.
Je fais plus. Je vous rends tous les droits d'une mère,
Je crois à mon bonheur votre aveu néceſſaire.
Je voudrois aux vertus vous devoir mon retour.
Terminez leur ouvrage entrepris par l'amour.
Songez que d'un refus la diſgrâce nouvelle
Pour jamais à leur voix peut me rendre infidèle,
Et que du crime, enfin, les plus affreux excès
D'un remords dédaigné ſont ſouvent les effets.

ZUMA.

Seigneur....

PIZARRE.

Devant vos yeux par mon ordre amenée
Votre fille entendra régler ma destinée.

ZUMA.

Ma fille?

PIZARRE.

Balancez votre intérêt, mes vœux;
Et pour vous décider, pesez-les bien tous deux.
Je la vois.

ZUMA, *à part.*

Malheureuse ! ah! la plus tendre mère
Va déchirer ton cœur trop simple & trop sincère.
Que mon secret espoir m'apprête de combats !
Mais il le faut.



SCENE V.

ZUMA, PIZARRE, AZÉLIE, ESPAGNOLS.

AZÉLIE.

CRUELS, où guidez-vous mes pas?
A mes yeux pour toujours ma mère est donc ravie?

ZUMA.

Non, je te reste encore, & contre leur furie
Bientôt... (*à part*) où m'égaré-je? Affermis-toi, mon cœur.

PIZARRE.

Prononcez ſur mon ſort. Parlez, Zuma.

ZUMA, *avec un calme affecté, mais obſervant ſa fille de tems à autre avec inquiétude.*

Seigneur,
Zuma de ſes refus ſent trop bien l'impuiſſance.
Je vois qu'un Dieu vainqueur vous ſoumet l'innocence.
Pour terminer ma haine & nous donner des loix
Il vous nomme, —eſt-ce à nous de démentir ſon choix?
Ah! fléchiſſons plutôt ſous ce Dieu qui, peut-être,
Nous envoye un appui, quand nous craignons un maître;
Qui, d'un regard propice honorant nos climats,
S'eſt ſervi de l'amour pour y fixer vos pas. —
Daignez attendre au moins que, domptant ſa contrainte,
Ma fille... hélas! ſes yeux ſe rempliſſent de crainte!
Ah! pardonnez, Seigneur, tous mes eſprits troublés...

AZÉLIE.

Qu'avez-vous dit, ô Ciel! eſt-ce vous qui parlez?

PIZARRE.

Ne déments point ta mère: oui, trop chère Azélie,
Le bonheur dans mes bras t'appelle en ta patrie.
Jouis de ce triomphe acquis à la beauté
De corriger les mœurs, de fléchir la fierté,
De porter ſa douceur dans une âme inhumaine,
De captiver un maître amoureux de ſa chaîne.
Sur un thrône, où ta main répandra mes bienfaits,
Mon cœur infortuné par les maux qu'il a faits,

Va prendre un nouvel être & perdre ſes allarmes
Dans le ſein des vertus qu'embelliront tes charmes.
Au crime dès long-tems ce cœur fut engagé :
Mais un mot de ta bouche, & Pizarre eſt changé.

AZÉLIE.

De tout ce que j'entends tremblante & conſternée,
J'en crois à peine encor mon oreille étonnée.
Quoi ! me faiſant du crime un funeſte devoir,
Contre moi la Nature armeroit ſon pouvoir !
Des maux de mon pays je ſerois le ſalaire !
Zuma pourroit m'unir au bourreau de mon pere !
Non, je n'ai point ouï ce diſcours plein d'horreur,
Et c'eſt vous ſeule ici qu'atteſte ma terreur,
Zuma ; par vos leçons à la vertu formée,
De tous vos ſentimens mon âme eſt animée ;
Soyez-en donc l'arbître & répondez pour moi
De ce cœur, dont Pizarre ôſe exiger la foi.

ZUMA.

Ma fille ! (*à part.*) ah ! ſi mes yeux pouvoient lui faire entendre

PIZARRE.

Non, ce n'eſt point ainſi qu'il falloit vous défendre.
Ces plaintes ſur un père immolé par mes mains,
En faveur d'un rival m'expliquent vos dédains.
Dans nos premiers combats on me priva d'un frère ;
Sa perte a ſatisfait au ſang de votre père.
Mais quel eſt ce rival qu'on oppoſe à mes feux ?
Quels titres dans votre âme autoriſent ſes vœux ?
Quel rang ou quels honneurs...

AZÉLIE.

La vertu, l'innocence,
Voilà dans nos forêts le rang & la puissance.
Je dois à Zéliskar mes plus douces amours.
Le nœud qui nous unit commence avec nos jours.
Zuma, dès mon berceau, de ses mains caressantes
Se plut à cultiver nos tendresses naissantes :
C'est lui seul... mais, que dis-je? Au moment où ma voix
D'un sentiment si juste ôse attester les droits;
Cruel! ou ma franchise & t'offense & l'opprime,
Ou déja ton orgueil en a fait sa victime. —
Parle; comble ou détruis cet horrible soupçon,
Qui s'accroit dans mon âme, égare ma raison.
Ah ! qui rassurera la tremblante Azélie ?
Ma mère! — Tout se tait. Tout m'arrache la vie!

ZUMA.

Je ne puis plus long-tems soutenir son effroi.
Va ma fille, ton âme est digne en tout de moi.
Zéliskar vit encore, & loin de l'esclavage
Ma vigilance heureuse a conduit son courage.
N'entends-je pas déja, du centre des déserts,
Le cri de la vengeance & l'effroi des pervers ?

PIZARRE.

Zuma.....

ZUMA.

Frémis, barbare, il n'est plus tems de feindre,
Et pour mes défenseurs je n'ai plus rien à craindre.

PIZARRE.

Qu'entends-je ? Ainsi, perfide.....

ZUMA.

Hé quoi ! t'es-tu flatté
Que l'aveu de Zuma païroit ta cruauté ?
J'ai voulu te cacher les coups de ma vengeance.
Si les pleurs de ma fille ont trompé ma constance ;
Je t'ai ravi du moins le tems de prévenir
Les bras que Zéliskar arme pour te punir.
Nomme cette action foiblesse ou perfidie,
Ce n'est point à tes yeux que je m'en justifie.
Va, le nom de perfide est horrible pour moi ;
Mais je l'accepterois, s'il me vengeoit de toi.

PIZARRE.

Impuissans ennemis, quelle est votre espérance ?
De quoi peut vous servir leur nombre ou leur défense?
Soldats, vous l'entendez : prévenez leurs projets,
Et le fer à la main parcourez ces forêts ;
Autour de leurs vengeurs tremblans, réduits en poudre,
Déployez tous les traits dont nous armons la foudre,
Et qu'ils jugent encore, en tombant sous vos coups,
Si c'est à leur foiblesse à braver mon courroux.
(*A un de ses Chefs, en montrant Zuma.*)
Vous, ôtez de mes yeux cet objet de ma haine.

AZÉLIE.

Traîtres, vous oseriez !.... ma mère !....

PIZARRE.

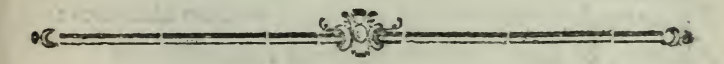
Qu'on l'entraîne.

ZUMA.

Espère encor, ma fille, & toi, foible vainqueur,
Charge mes bras de fers. Que peux-tu sur mon cœur?

PIZARRE.

Sortez.



SCENE VI.

PIZARRE, AZÉLIE.

(*Azélie veut suivre sa mère; Pizarre l'en écarte. Elle recule de quelques pas, & tombe à genoux, les bras tendus vers lui.*)

AZÉLIE.

Termine donc & mes maux & ma vie.
Ne pourrai-je à tes pieds fléchir ta barbarie?

(*Pizarre la relève.*)

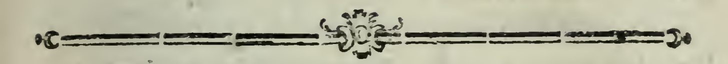
Tu m'entendras, cruel, au sein de mon ennui;
Mes armes sont mes pleurs, j'en ferai mon appui.
Seroit-ce une vertu, sous un autre hémisphère
Que de les repousser, de braver la prière,
D'endurcir son oreille aux cris des malheureux?
Non, je ne sçaurois croire à ce plaisir affreux.
La pitié touche ici l'âme la plus sauvage;
Et par-tout la Nature a le même langage. —
Ah!... J'ai vu dans tes yeux un rayon de douceur.

Ton crime involontaire importune ton cœur.
Le repentir te presse ; — il parle, il peut te rendre
Mon estime, au défaut d'un sentiment plus tendre.
Plus de haine pour toi. Mère, fille, sujets,
Oublîront à ce prix leurs maux & tes excès.
Pourquoi te détourner & m'envier tes larmes?
Tu crains de t'attendrir! va, ces pleurs ont des charmes :
Achève, & de toi-même heureux triomphateur,
Sois plus que mon amant, deviens mon bienfaiteur.

PIZARRE.

La douceur de sa voix jusqu'à mon âme arrive.
La vertu me parloit par sa bouche naïve.
Je me sens entraîné..... Cruelle, gardez-vous
D'exercer ce pouvoir sur mon amour jaloux. —
O d'un sêxe timide inconcevable empire,
S'il commande en effet, lorsqu'il prie & soupire ;
S'il lui suffit enfin, pour disposer des cœurs,
De laisser de ses yeux échapper quelques pleurs !
Non, l'ardeur de mes feux que ces pleurs renouvellent,
Ne peut.....





SCENE VII.

FERNANDEZ, PIZARRE, AZÉLIE, ESPAGNOLS.

FERNANDEZ.

VENEZ, Seigneur, nos dangers vous appellent.
Contre nous réunis de ſauvages humains,
Dans le ſang Eſpagnol déjà trempent leurs mains.
Ils courent. La mort vôle & ſeconde leurs haînes.
Mais le Chef de la horde arrêté dans nos chaînes,
Et d'un juſte ſupplice évitant les rigueurs,
S'efforce, en votre nom, de fléchir ſes vainqueurs.
Il jure à nos Soldats, Seigneur, que cette terre,
Parmi ſes habitans, renferme votre frère;
Qu'il vit encore ici.

PIZARRE.

Mon frère eſt en ces lieux!
Cet intérêt ſacré balanceroit mes vœux! —
Hé bien! cruel amour, dans mon âme parjure
Tu veux toujours trahir les ſoins de la Nature.
Commande; à tes fureurs mon deſtin s'eſt ſoumis.
Sépare un frère, au moins, de mes fiers ennemis.
Je dois les prévenir.

(*A quelques Eſpagnols montrant Azélie.*)

Vous, répondez-moi d'elle.

Eloignons-la ſur-tout d'une mère cruelle.
(*A Fernandez.*)
Toi, fais parler ce Chef, & que tes ſoins prudens
Ne découvrent qu'à moi ſes ſecrets importans.
Va, cours.

FERNANDEZ, *avec chaleur,*

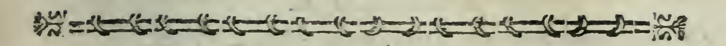
Non, je vous ſuis. Aux coups de la tempête,
Non, vous n'irez pas ſeul préſenter votre tête.
A travers les rochers, & les feux & les morts,
De ſes amis en foule échauffant les efforts,
Zéliskar vient ſur vous réclamer ſon Amante.
Contre tant d'aſſaillans la foudre eſt impuiſſante;
Leur nombre, à chaque pas, ſemble ici s'augmenter.

PIZARRE.

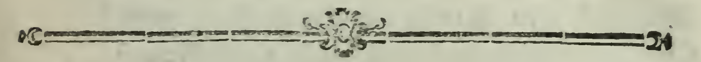
Marchons; il faut les vaincre, & non pas les compter.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.



SCENE PREMIERE.

ZÉLISKAR, AZÉLIE, PÉRUVIENS.

(*Zéliskar arrive à la tête des Sauvages, encore tout échauffé de l'ardeur du combat, & conduisant par la main Azélie qu'il a délivrée.*

ZÉLISKAR.

TU m'es enfin rendue, ô ma chère Azélie.
L'amour pour te défendre a veillé sur ma vie:
Partage mon ivresse, ajoûte à mon bonheur;
C'est à nos seuls Tyrans de sentir la terreur.
(*Aux Péruviens.*)
Intrépides soutiens de nos jours, de ma gloire;
Amis, dignes amis, je vous dois ma victoire.
Dieux, abaissez sur nous vos regards satisfaits.
L'innocence une fois dompte ici les forfaits;
Pour la Divinité c'est le plus beau spectacle.
(*A Azélie qui porte des regards inquiets de côté & d'autre.*
Toi que j'aime, & pour qui j'ai bravé tout obstacle;
Quoi! je t'entends gémir, quand tu vis près de moi!

AZÉLIE.

O mon cher Zéliskar, tout mon cœur eſt à toi.
Ces dangers où tu cours pour une infortunée,
A tes vœux, à ton ſort l'ont encore enchaînée:
Mais quel effroi ſe mêle à ces momens heureux!
Ciel! que devient ma mère en ce péril affreux?
Les Dieux n'ont qu'à demi protégé l'innocence;
Des tranſports de l'amour la nature s'offenſe.
Zuma gémit encor ſous des bras ennemis,
Et de notre union ſes jours ſeront le prix.

ZÉLISKAR.

Chère & ſenſible amante, appaiſe tes allarmes.
Cet horrible ſoupçon me rendroit à mes larmes.
Va, de nos compagnons un reſte encor nombreux
Pour délivrer Zuma combat près de ces lieux.
Puis-je t'abandonner? Contre la violence
Puis-je à d'autres que moi confier ta défenſe? —
Mais quoi! cette Zuma qui prit ſoin de mes jours,
Devroit à d'autres ſoins ſa vie & des ſecours!
O partage cruel d'une âme déchirée!
Reconnoiſſance! amour! loi contraire & ſacrée!
Moment de mon bonheur plus affreux que mes maux!

AZÉLIE.

Chaque inſtant nous replonge en des périls nouveaux.
Plus que jamais je tremble! ah! ſi je te ſuis chère,
Plains mon inquiétude & vôlons vers ma mère.
Je te ſuivrai. Rentrons dans l'horreur des combats.
Je ne redoute rien. Je m'attache à tes pas.

Dans l'appui d'un amant ma fidelle eſpérance,
Plus qu'en tous nos vengeurs, a mis ſa confiance.
Tu dois tout à Zuma, tes vertus & le jour:
La nature eut ſur nous des droits avant l'amour.

ZÉLISKAR.

Hé bien! Zuma l'emporte & je cède ſans peine
A la loi d'une amante, à ſa crainte, à la mienne.
Je vais ſauver ta mère; il le faut; je le dois:
Mais ne ſuis point mes pas. Fuis dans le fond des bois.
Suis ces braves amis; que l'antre le plus ſombre
Te cache à nos tyrans des voiles de ſon ombre.

(*Aux Péruviens*).

Amis, veillez ſur elle. — O généreux humains,
Vous voyez quel dépôt l'amour met en vos mains.
C'eſt vous donner mon âme & mon ſang & ma vie.
Il faut nous ſéparer. — O ma chere Azélie!
Adieu!

AZÉLIE.

Va, dans mon cœur je ſens tous tes combats.

ZÉLISKAR.

Eloignez-vous, amis. Otez-la de mes bras...

AZÉLIE.

C'eſt trop nous attendrir. Ne ſonge qu'à ma mère.

ZÉLISKAR.

Oui, j'obéis. — Que vois-je? Un rival ſanguinaire
S'avance ici vers moi ſur des corps expirans! —
Qu'Azélie, avant tout, échappe à nos tyrans.

Amis, dans ce péril nous devons les attendre;
Et moins les attaquer que sçavoir la défendre.
Rangez-vous près de moi.



SCENE II.

PIZARRE, quelques ESPAGNOLS au pied des rochers, AZÉLIE, ZÉLISKAR, PÉRUVIENS sur l'avant-scène.

PIZARRE.

JE les vois. O fureur!
Rival audacieux, frémis de ton bonheur.
Tes dangers sont au comble, ainsi que ma colère.
Je tiens en mon pouvoir le destin de ta mère;
Elle a par mille affronts justifié mes coups:
Rends-toi; cède Azélie à mes transports jaloux,
Au salut de Zuma fais ce grand sacrifice,
Ou je vais par sa mort commencer ton supplice.

AZÉLIE.

Ciel!

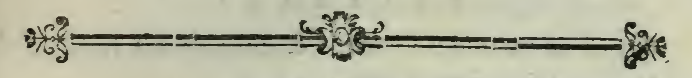
PIZARRE.

Sans doute elle même, à l'aspect du trépas,
Va t'en faire un devoir, va désarmer ton bras. —
Qu'elle paroisse.

ZÉLISKAR.

Amis, quel coup vient nous confondre !

Zuma enchaînée doit paroître ſur le bord d'un rocher, à une élévation médiocre, & ce nouveau grouppe doit ſe lier avec celui de Pizarre qui ſe trouve au pied des monts. Quelques Eſpagnols entourent Zuma. Un d'eux, plus voiſin d'elle, tient une épée nue. Zéliskar & ſa troupe reſtent ſur l'avant-ſcène.



SCENE III.

ZÉLISKAR, AZÉLIE, PÉRUVIENS, PIZARRE, ZUMA, ESPAGNOLS.

ZUMA.

D'un ton de voix modéré & qui ne laiſſe rien preſſentir de ſa réſolution ſecrette.

JE ſçais tes vœux, Pizarre, & je viens y répondre.
J'ai bravé juſqu'ici les outrages du ſort.—
Vois ce que peut ſur moi la frayeur de la mort;
Connois tout ton pouvoir.

(*A ſes enfans.*)

Et vous, triſtes victimes,
Qu'abandonnent nos Dieux à l'aſcendant des crimes,
Si j'ai des droits ſur vous, promettez de remplir
L'eſpoir ſeul qu'à mes maux cet inſtant puiſſe offrir.

Quoi que j'ose exiger, que les sermens, d'avance,
M'engagent votre zèle & votre obéissance.

AZÉLIE.

Ah! ma crainte les dicte & vous répond de nous.
Parlez : j'obéirai. Je le jure par vous.

ZUMA.

Répondez, Zéliskar. J'attends votre promesse.

ZÉLISKAR.

Quoi! tu veux des sermens & connoîs ma tendresse!
Quels garans plus sacrés....

ZUMA.

Hé bien! écoute moi.
Je suis à ton rival, mais ma fille est à toi :
Ces monstres à ta force ont cédé ton amante.
Il reste auprès de toi l'élite triomphante
De tes plus fiers amis que rien n'a pu dompter.
Quelqu'effort qu'à tes yeux la rage ôse tenter,
Ne te rends point. Résiste; & conserve ma fille.
Si levé sur mon sein le fer menace & brille,
Envisage & soutiens ce spectacle d'horreur,
Comme je le verrai, sans trouble & sans terreur.
Voilà ce que j'exige. — Et toi, chere Azélie,
Sois fidelle à l'Amant à qui le sort te lie;
Il combattra pour toi; que votre fermeté
Me venge, à mon trépas, d'un mortel détesté.
Le Dieu qui vous rejoint fait son plus grand supplice. —
Aidez sa jalousie à nous faire justice,

Que

Que rien ne vous ſépare, ou, s'il vous faut périr,
Confondez à ſes yeux votre dernier ſoupir. —
J'ai reçu vos ſermens, les enfreindre eſt un crime.

(*A l'Eſpagnol armé qui ſe trouve près d'elle*).

Soldat, voilà mon cœur, frappe & prends ta victime.

AZÉLIE.

Vous, ma mère !

ZÉLISKAR.

Et c'eſt-là notre horrible devoir,
Zuma !

PIZARRE.

Cruelle, arrête & crains mon déſeſpoir.
L'excès de ta fureur vient d'enhardir la mienne.
Tremble; il n'eſt plus d'égard, de frein qui me retienne.

(*Au ſoldat qui leve le fer ſur Zuma.*)

Vous, qu'à leur aſpect même on l'immole en ces lieux.

AZÉLIE.

(*Elle fait un pas, comme voulant s'oppoſer au coup.*)

Cruels !

ZUMA.

Ceſſe, ma fille, & détourne les yeux.

PIZARRE.

Frappez.

AZÉLIE.

(*Elle ſe dégage des bras de Zéliſkar, & paſſe dans ceux de Pizarre.*)

Ah ! la Nature à ſon ſecours m'appelle,

Et tous nos vains ſermens ſont dégagés par elle.

ZÉLISKAR, *aux Péruviens, & voulant avancer contre Pizarre.*

Venez, amis.....

PIZARRE.

Demeure, ou rendue à nos coups.....

AZÉLIE.

Va, je réponds de lui, puiſqu'il tremble pour nous.
En l'attaquant ainſi, ta victoire eſt bien ſûre.
Ce n'eſt point en ces lieux qu'on trahit la Nature.
Il m'aime; il ne veut pas redoubler mon effroi.
Je le chérirois moins, s'il ôſoit plus pour moi,
Et l'effort que ma crainte impoſe à ſa vaillance,
Quand tu nous déſunis, ajoûte à ma conſtance.

ZÉLISKAR.

Oui, pour ſauver Zuma j'ai dû t'abandonner.
Oui, ta terreur encor doit ici m'enchaîner.

(*A Pizarre.*)

Mais toi, dont la menace accablant mon courage,
Tire de ma tendreſſe un indigne avantage;
Poſſeſſeur d'un tréſor que tu viens de m'ôter,
Honteux de le ravir, ôſe le diſputer.
Ecarte ſeulement ces objets, dont la vue
Rappelle encor l'effroi dans mon âme éperdue,
Une amante, une fille & ce ſein maternel
Que je crois toujours voir ſous le couteau mortel.
Dérobe-les au meurtre, aux dangers de la guerre;

Que je ne tremble plus de voir périr ma mère :
Nous combattrons ensuite ; & du moins la valeur
Peut ennoblir ton crime, ou venger mon malheur.
Crains-tu d'y consentir ?

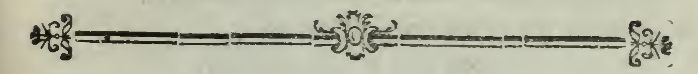
PIZARRE.

Je l'accepte, & mon âme
Tranquile sur le bien que regrettoit ma flâme,
Doit remettre, en effet, ta haîne en liberté.
Oui, c'est à la valeur d'obtenir la beauté.
Eloignez-les, Soldats.

ZUMA.

Dieux, protégez nos armes.

(*Elle sort avec sa fille & quelques Soldats.*)

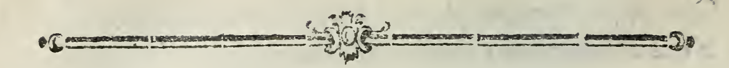


SCENE IV.

PÉRUVIENS, ZÉLISKAR, PIZARRE, ESPAGNOLS.

ZÉLISKAR.

Pour les jours de Zuma mon cœur n'a plus d'allarmes.
Viens m'immoler, barbare, ou périr.



SCENE V.

PÉRUVIENS, ZÉLISKAR, FERNANDEZ, PIZARRE, ESPAGNOLS.

FERNANDEZ, *se jetant entre Pizarre & Zéliskar.*

Arrêtez,
Et tremblez des fureurs où vous vous emportez.
Malheureux Zéliskar! — Vous, Seigneur, oui, vous même,
Pizarre, épargnez-vous un désespoir extrême.
Je viens en prévenir les sinistres effets.
Je viens vous dérober à de si noirs forfaits,
Que chacun de vous deux, s'il pouvoit se connoître,
Voudroit de tout son sang les expier peut-être.

ZÉLISKAR.

Moi, des forfaits, grands Dieux!

PIZARRE.

Moi, suspendre mes coups!

FERNANDEZ, *à Pizarre.*

Si quelqu'un doit frémir en ce moment, c'est vous.
Vous sçavez de vos soins ce qu'exigeoit un père.
Au Chef de ces climats vous sçavez quel mystère
Votre inquiette ardeur me pressoit d'arracher;

Seigneur, à ma prudence il n'a pu le cacher.
Incertain du parti que votre amour va prendre ;
Devant votre rival je n'ôſe vous l'apprendre :
Je dois vous dire au moins qu'en ce combat affreux,
Contre un ſang Eſpagnol vous vous armez tous deux.

PIZARRE.

Ah ! le reſte m'allarme, & ton juſte ſilence.....

ZÉLISKAR.

Hé ! que m'importe à moi cette foible alliance ?
Nourri loin des parens qui m'ont donné le jour,
Ma famille eſt aux lieux où je trouve l'amour !
Ce bois eſt ma Patrie, & la femme étrangère
Qui m'inſtruit aux vertus, ma véritable mère. —
Pizarre, eſt-ce à ma haine un aſſez fort lien
Que ce nom d'Eſpagnol ou de Concitoyen ?
Avant que j'euſſe appris à craindre mon ſemblable,
Tout homme eût à mes yeux un titre reſpectable.
Tu m'as ôté ce cœur ſimple & fait pour aimer ;
Des paſſions du tien tu ſçus l'envenimer.
Tes mœurs me font haïr le lieu de ma naiſſance ;
Doit-il un ſeul moment balancer ma vengeance ?

PIZARRE.

Non. Mais il eſt des nœuds plus étroits & plus ſaints ;
Des nœuds faits pour lier les plus cruels humains,
Qu'en gémiſſant moi-même il faut que je révère.

ZÉLISKAR.

Des nœuds ! Que me dit-il ? Et quel ſoupçon m'éclaire !

Eſt-ce un crime, en effet, qui puiſſe détourner...
Je dois le croire horrible. — Il a pu t'étonner.

PIZARRE.

A frémir pour toi-même il vient de te contraindre.

ZÉLISKAR.

Oui, j'ai cru l'entrevoir; c'eſt aſſez pour le craindre.
Mais qu'on achève, au moins; qu'on dévoile à nos yeux...

PIZARRE, *à Fernandez.*

Garde-toi.....

ZÉLISKAR.

Je l'exige.

PIZARRE.

Ote-moi donc mes feux,
Ote-moi mon amour que cet obſtacle irrite,
Et dont j'attends l'arrêt pour régler ma conduite. —
Zéliskar, du combat entre nous ſuſpendu,
L'inſtant pour deux rivaux peut n'être point perdu.
Déſeſpéré, jaloux, cherchant à me connoître,
D'un crime encor douteux trop allarmé peut-être,
De toute incertitude il le faut dégager.
Laiſſe-moi voir ce Chef qu'on vient d'interroger.
Sur ce qu'il m'apprendra, quelqu'avis que je ſuive,
Je ne quitterai point cette fatale rive
Sans te le propoſer, ſans laiſſer à ton choix
Le droit de me combattre ou d'accepter mes Loix.

ZÉLISKAR.

Cruel, à ce ce délai s'il faut que je conſente,

Promets-tu?...

PIZARRE.

Je le jure, & déjà ton amante
Dans la main de mes Chefs, garans de mon honheur;
N'est qu'un dépôt sacré qu'ils gardent au vainqueur. —
Vous répondrez, amis, des Loix où je m'engage.

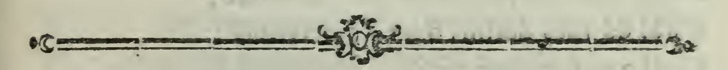
ZÈLISKAR.

Va, l'amour d'Azélie est mon plus noble gage.
Son cœur n'est pas un bien qu'ils puissent te garder. —
Mais un avis secret a sçu me décider,
Je le tiens des vertus, — va méditer des crimes.

PIZARRE.

Si l'amour les ordonne, ils seront légitimes.
Triomphe, jusques-là; mais tremble. Je prévoi
Qu'à l'abime où je cours je t'entraîne avec moi.

(*Il sort avec tous ses Espagnols.*)



SCENE VI.

PÉRUVIENS, ZÉLISKAR.

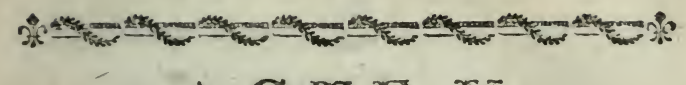
ZÉLISKAR.

MON doute augmente encore à cet adieu funeste.
Qu'allez-vous me prescrire, ô vertu que j'atteste?
Je rassemble, en tremblant, dans mes esprits frappés,
Quelques mots à ma mère, à Pizarre échappés.

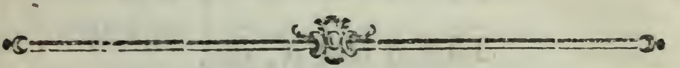
Tantôt lorſqu'à mes yeux ſon ſort vint le conduire,
Sur le deſtin d'un frère il cherchoit à s'inſtruire,
Et ſi j'en crois Zuma, dans nos propres Tyrans,
Ce Chef qu'ils font parler a connu mes parens.
Ciel, veux-tu que je perde, en me donnant un frère,
Juſqu'au droit de haïr un rival ſanguinaire? —
Mais qu'entreprendre, hélas! ſi c'eſt un nom ſi doux
Qui de ce rival même a ſuſpendu les coups?
D'un cœur, malgré ſa flâme, aux droits du ſang fidèle,
Etoit-ce à ce barbare à m'offrir le modèle? —
Hé bien! quoi qu'il en ſoit, j'ai vu trembler ſon bras...
Et l'innocence au moins ne balancera pas,
Allons, ſa voix me parle, il faut que j'y réponde. —
(*Aux Péruviens.*)
Amis, dans ces rochers, une enceinte profonde,
Contre les Eſpagnols peu faits à leurs détours,
Par mes ſoins, avant tout doit aſſurer vos jours;
De là, ſur vos périls libre d'inquiétude,
J'irai de mes deſtins fixer l'incertitude.
Quel que ſoit mon projet, je vous donne ma foi
De ne point en former, s'il n'eſt digne de moi;
S'il ne part d'un cœur pur, — mais ferme, magnanime,
Incapable à la fois de foibleſſe & de crime.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.



SCENE PREMIERE.

PIZARRE, ESPAGNOLS, SOLDATS.

PIZARRE.

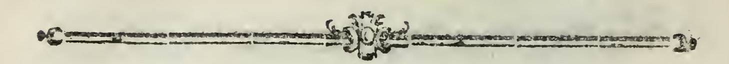
(*Accablé & se recueillant en lui-même.*)

AINSI tout me dévoile un secret dangereux
Qu'ignore encor Zuma, qui nuit à tous mes vœux ;
Mon rival est mon frère, & sa haine couverte
Me cache ici les bras qu'il excite à ma perte !

(*Aux Espagnols.*)

Soldats, que vos regards, sur leurs complots ouverts,
Parcourent les rochers & la rive des mers ;
Qu'on observe avec soin la mère d'Azélie :
Mais que la liberté ne lui soit plus ravie.
Libre, vous la verrez se chercher un vengeur,
Porter vers Zéliskar ses pas & sa fureur,
Et dans cette contrée, à nos yeux étrangère,
Découvrir la retraite où s'arme encor mon frère.
Vous, qu'on la suive. Allez.

(*Les Espagnols sortent.*)



SCENE II.

PIZARRE, *ſeul.*

DANS ces malheurs nouveaux
J'ai peine à porter ſeul tout le poids de mes maux.



SCENE III.

PIZARRE, FERNANDEZ.

(*Fernandez accourt avec empreſſement.*)

PIZARRE.

AMI, quel eſt ton trouble! & que viens-tu m'apprendre?

FERNANDEZ.

Entre vos mains, Seigneur, Zéliskar vient ſe rendre.

PIZARRE.

Lui?

FERNANDEZ.

Seul & ſans témoins, il demande à vous voir.

PIZARRE.

Tous mes vœux ſont remplis, s'il eſt en mon pouvoir.
Mais, quoi! ne ſçais-tu rien du deſſein qui l'amène?

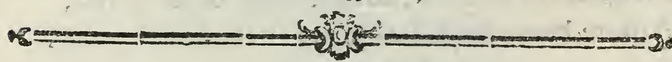
FERNANDEZ.

Mes regards dans les ſiens n'ont bien lu que ſa haîne :
Mais quoiqu'un grand projet ſemble ici l'attirer,
Seigneur, en ma préſence il vient de déclarer
Qu'il dégage vos Chefs du ſerment qui les lie,
Et veut, ſans vous combattre, obtenir Azélie.
Vous, ſongez cependant, qu'en ces nouveaux climats
Mille ennemis cachés environnent vos pas :
Zuma même, Zuma de nos fers délivrée,
Peut échapper aux yeux de ſa ſuite égarée.
Craignez des aſſaſſins, dont la flèche & les coups,
A toute heure imprévus peuvent tomber ſur vous.

PIZARRE.

Ah ! le ſoin de mes jours peut-il toucher mon âme ?—
Las d'accorder en vain la Nature & ma flâme,
Je ne ſuis plus frappé que du partage affreux
Qu'entre mon frère & moi fit le courroux des Cieux.
Quel contraſte en deux cœurs qu'un même ſang anime !
D'un côté l'innocence, & de l'autre le crime !
Hélas ! près de l'objet qui conſerva ſes jours,
Un ſoleil toujours pur éclairoit ſes amours.
Heureux dans un déſert, aimé, digne de l'être,
Il vivoit ſans eſclave & n'avoit point de maître.
Et moi, quel fut mon ſort dans ce triſte Univers ?
Vagabond, ſans Patrie, errant de mers en mers,
Miniſtre du malheur, noir objet de vengeance,
La haîne des humains pourſuit mon exiſtence.
Du faux nom de vainqueur quand j'ôſe me parer,

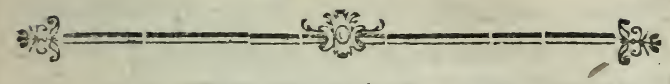
Le nom d'homme eſt un titre où je n'ôſe aſpirer.
L'amour, l'amour échappe à mon pouvoir ſuprême.—
Hé, qui pourroit m'aimer, quand je me hais moi-même?
(*Après quelques inſtans d'une réflexion marquée.*)
Ecoutez, Fernandez : préparez mes vaiſſeaux
A quitter ce rivage, à vôler ſur les eaux.
Je verrai Zéliskar; qu'il vienne en ma préſence.
De ſon ſort & du mien j'ai fixé la balance.
Mes ſermens déliés l'enchaînent à mes vœux.
Qu'il vienne.
(*Fernandez ſort.*)



SCENE IV.

PIZARRE, *ſeul.*

CE moment doit coûter à tous deux.
Partons : briſons des fers dont le poids m'humilie.
Zéliskar me ſuivra loin des yeux d'Azélie.
Oui, faire à ſes rivaux partager ſa douleur,
Pour qui n'a plus d'eſpoir eſt encore un bonheur.
Que perdrai-je, après tout ? un objet qui m'abhorre,
Que ſa mère eût rempli du fiel qui la dévore,
Et qui dans l'abandon va du moins à ſon tour
Me payer les ſoupirs que m'a coûtés l'amour. —
Mais mon rival ſur moi prendroit trop d'avantage;
S'il ſçavoit dans quels nœuds notre ſang nous engage :
Cachons lui... Je le vois. — Amour, ſans ta fureur,
C'eſt lui ſeul que pour frère eût demandé mon cœur.



SCENE V.

PIZARRE, ZÉLISKAR.

ZÉLISKAR.

Pizarre, à mon aſpect, d'où naiſſent tes allarmes?
Oſe m'enviſager. Je ſuis ſeul & ſans armes.
Ces ſermens que la haine entre nous fit prêter,
Soit mépriſe, ou raiſon, je n'en puis profiter:
Je te les rends.— Je cède à la toute-puiſſance
D'un Dieu dont les avis condamnent ma vengeance;
Qui par-tout ſur mes pas attachant le malheur,
Même à l'ombre du crime a ſçu fermer mon cœur.—
C'eſt m'expliquer aſſez, & ſur ce qui me touche
Je viens entendre ici mon arrêt de ta bouche.
Ta réponſe, en un mot, va décider mon ſort.

PIZARRE.

Ecoute & d'un rival ôſe imiter l'effort.
Sur mes pas déſormais la fortune t'appelle.
Pour tes deſtins nouveaux prends une âme nouvelle.
Il eſt tems d'écarter l'obſtacle injurieux
Qu'à ta gloire captive oppoſerent les Cieux.
Ceſſe au milieu des bois d'enſevelir ta vie.
Immolons tous les deux l'amour à la Patrie.
L'Eſpagne nous demande & mes vaiſſeaux tout prêts...

ZÉLISKAR.

Européen jaloux, voilà donc tes projets!

Tu veux en étouffant ta flâme illégitime
T'affocier du moins quelque trifte victime;
Et par ce facrifice entre nous inégal,
Te ménager un bien dans les maux d'un rival. —
D'un rival! — ah! le Ciel dans le cœur de Pizarre
Ne m'a-t-il point donné de titre moins barbare?
Que fert de t'en cacher? Tu fens trop quels aveux,
Quel droit fur tes remords follicitent mes vœux.
J'en eus un plus facré, puifqu'il fut volontaire.
Contemple ces forêts, vois ce jour qui t'éclaire:
Ces forêts & ce jour témoins de tes douleurs
Par ma main bienfaifante ont vu fécher tes pleurs.
C'eft ici qu'à ta plainte ouvrant un cœur facile
L'indulgente pitié vint t'offrir un afyle.
De la fimple Nature élève obéïffant,
Je n'ai pas eu befoin d'un titre plus puiffant,
Pour vaincre en ta faveur les foupçons d'une mère;
Pour te traiter en homme — & t'accueillir en frère...

(*Pizarre femble vouloir s'éloigner & lutter contre l'attendriffement qu'il éprouve.*)

PIZARRE.

Arrête... épargne-moi...

ZÉLISKAR.

(*L'arrêtant avec beaucoup de chaleur.*)

Tu m'évites en vain.
Cette heure, ce moment doit fixer mon deftin.
Je lis, malgré toi-même, en tes douleurs muettes
Du fang qui m'a parlé d'éloquens interprètes.
Non. Je n'embraffois point une frivole erreur:

Grands Dieux, vous m'inſpiriez: achevez mon bonheur.
Pizarre, en te rendant, ah! garde-toi de croire
Que mes tourmens paſſés vivront dans ma mémoire.
Va, ce cœur qu'à gémir toi ſeul as condamné,
Eſt plus ſenſible encor qu'il n'eſt infortuné.
J'obtiendrai de ta bouche un nom qui nous allie,
A mes vœux, à mes pleurs tu rendras Azélie;
Hélas! pour prix des maux que tu m'as fait ſouffrir,
Je ne veux que le droit de pouvoir te chérir.

PIZARRE.

Ah! que demandes-tu?

ZÉLISKAR.

Que l'amitié m'obtienne
Ce que déja peut-être eût arraché ma haine.

PIZARRE.

Tu naquis Eſpagnol: tu m'as rendu ma foi,
Et ton ſort déſormais ne dépend....

ZÉLISKAR.

(*Reprenant tout à coup ſa fierté.*)

Que de moi,
Ingrat! ta dureté m'a rendu mon audace.
Penſois-tu qu'un rival vînt te demander grâce?
(*A voix baſſe, & dans les yeux de Pizarre.*)
Si je diſois un mot; au moindre de mes cris
Je t'envelopperois d'un torrent d'ennemis.

PIZARRE.

Tu crois m'épouvanter, ton courroux me ſoulage:
D'une pitié pénible enfin il me dégage.
Que tes vengeurs ſur moi réuniſſent leurs coups,

Seul, & mieux que tes pleurs, je les combattrai tous.
Pour s'oppoſer ſans crainte à leur fureur trompée
Dans la main de Pizarre il ne faut qu'une épée.
(*Il met l'épée à la main.*)
Qu'ils paroiſſent!

ZÉLISKAR.

Demeure, inſenſible mortel:
Connois un ſentiment plus fier & moins cruel
Que l'aveugle valeur dont ton orgueil ſe pare. —
En me jugeant par toi, tu te trompes, Pizarre.
Mon exemple aux vertus eût dû te ramener;
Ton exemple aux forfaits ne pourra m'entraîner.
Je ne me déments point. L'horreur du parricide
Eſt le ſeul ſentiment qui près de toi me guide;
Le deſtin qui s'applique à combler mes revers
M'y preſſe entre le crime & la mort & les fers:
Les fers m'aviliroient. Le crime eſt trop funeſte.
Oſeras-tu trahir l'eſpoir ſeul qui me reſte?
Fidèle à mes devoirs, libre, exempt de remord,
Mon choix eſt fait, cruel, & ce choix, c'eſt la mort.
Frappe.

PIZARRE.

Moi!

ZÉLISKAR.

Perce un ſein qu'attendrirent tes peines.
Que mon ſang répandu par tes mains inhumaines
S'élève pour jamais entre Azélie & toi.
Elle avoûra ce cœur digne en tout de ſa foi;
Qui, ſe trompant peut-être au ~~bruit~~ cri de la Nature,

Aime encor mieux mourir que d'en risquer l'injure;
Et toujours intrépide autant que vertueux,
S'immole à l'innocence & non pas à tes feux.
Frappe, dis-je.

PIZARRE, *à part.*

O mon sang! ô vertu que j'outrage!

ZÉLISKAR.

Tu frémis; de ce fer arme au moins mon courage.
(*Il veut saisir l'épée que tient Pizarre.*)
Donne, mon bras plus ferme....

PIZARRE.

Ah! je ne puis souffrir...

ZÉLISKAR.

Traître, aurois-je perdu jusqu'au droit de mourir?

PIZARRE.

Zéliskar!

ZÉLISKAR.

(*Il fait de nouveaux efforts pour se saisir de l'épée.*)
Laisse-moi.

PIZARRE.

(*La dégageant de ses mains & la jetant loin de lui.*)
Cruel! qu'oses-tu faire?
Veux-tu donc t'immoler dans les bras de ton frère?

ZÉLISKAR.

De mon frère! ah! ce nom pour moi plein de douceur,
Est-ce enfin le remords qui l'arrache à ton cœur?

PIZARRE.

Eh! peux-tu t'y méprendre au trouble de mon âme,
Au prix que cet aveu doit coûter à ma flâme?

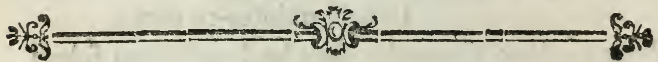
Nature! ah! je sens trop à mes émotions,
Que tes droits sont plus forts que ceux des passions.
Remplace un sentiment que je te sacrifie.
Rends-moi ce que je perds en perdant Azélie, —
Mon frère; oui, je me rends; mais sans vouloir penser
Que jamais tant d'erreurs se puissent effacer. —
Quoi, tes regards sur moi s'arrêtent sans colère!
Tu presses de tes mains cette main meurtrière,
Qui cent fois, si le Ciel n'eût trompé mon dessein,
Prête à t'assassiner. .....

ZÉLISKAR.

Jette-toi dans mon sein.
Embrassons-nous, mon frère; oublions tant d'allarmes.
Que ton crime & mes maux se perdent dans nos larmes.

PIZARRE.

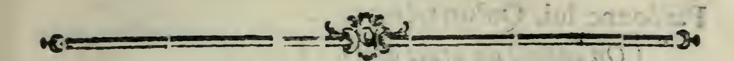
Ils seront réparés. Je cours dans ces forêts
Donner de toutes parts le signal de la paix.
Toi, cherche ici Zuma. Désarme sa colère.
Ce cœur qui se déchire enfin pourra lui plaire;
L'ombre de son époux, satisfaite à ce prix,
Perdra la soif d'un sang qui m'attache à son fils.



SCENE VI.

ZÉLISKAR, *seul.*

AH! je puis respirer: je ne sens plus la haine.
(*Azélie arrive par un chemin contraire que Pizarre a pris en sortant.*)
Azélie, est-ce toi?



SCENE VII.

ZÉLISKAR, AZÉLIE.

AZÉLIE.

C'EST le Ciel qui m'amène ;
Viens te joindre à ma mère : elle a brisé mes fers.

ZÉLISKAR.

Dieux ! quel est son dessein ?

AZÉLIE.

Dans l'horreur des déserts,
Vers tes braves amis se frayant un passage,
Zuma de nos tyrans a sçu tromper la rage,
Et bientôt.....

ZÉLISKAR.

Juste Ciel, qu'ôses-tu m'annoncer ?
A la vengeance, enfin, Zuma doit renoncer.
Ce jour, qui tant de fois ralluma sa colère,
Ce jour souillé d'horreurs n'est plus qu'un jour prospère.

AZÉLIE.

Quoi ! Pizarre.....

ZÉLISKAR.

Ecartons nos craintes, nos tourmens.
Ta mère oublîra tout dans nos embrassemens.
J'ai mis en liberté ma tendresse & la tienne,
Pizarre aux droits du sang a fait céder la sienne ;

Pardonne lui. Qu'un frère.....

(On entend un bruit confus.)

Ah! qu'entends-je ? & quels cris ;
Quels lugubres accens ont frappé mes esprits?



SCENE VIII.

ZUMA, PIZARRE derrière le Théâtre.
AZÉLIE, ZÉLISKAR, sur la Scène.

PIZARRE.

QUE faites-vous, Zuma ?

ZUMA.

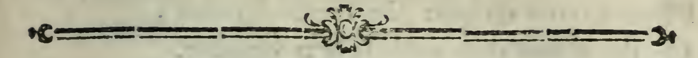
Tyran, sois ma victime :
Reconnois sous mes coups un Dieu vengeur du crime.

ZÉLISKAR.

Courant du côté ou Zuma se fait entendre.)

Ma mère, ah! suspendez.....





SCENE IX.

AZÉLIE, ZUMA, ZÉLISKAR, PÉRUVIENS.

(*Zuma s'avance, un arc en main, à la tête des Sauvages : ils sont comme elle armés d'arcs & de flèches. Elle paroît sur le même rocher où Pizarre la fit amener au quatriéme Acte.*)

ZUMA.

AMIS, suivez mes pas.
D'un odieux vainqueur j'ai purgé nos climats.
Enfans de ces rochers, habitez-les sans crainte.
(*La Scène & les rochers se peuplent de Sauvages.*)
C'est au pied de ces monts, dans cette même enceinte
Que l'injuste ennemi dont je verse le sang,
Fit approcher le glaive & la mort de mon flanc.
Les Dieux, pour le punir d'une action si noire,
Font de mon échafaut un Théâtre à ma gloire.

ZÉLISKAR, *à part.*

De quels tourmens pour moi leurs bienfaits sont suivis!
(*Zuma descend du rocher pendant ce dernier vers, & s'avance vers ses enfans.*)

ZUMA.

Revenez dans mes bras, ô ma fille! ô mon fils! —
Il est près de la côte un Réduit dont l'entrée

Eſt des rayons du jour, des tyrans ignorée ;
Là, j'ai de nos amis armé le bras vengeur.
Nous accourions. — J'ai vu, j'ai percé l'oppreſſeur. —
Il vôloit à mes traits.

ZÉLISKAR.

Ah ! Zuma !

ZUMA.

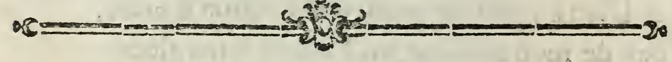
Quoi ! vos larmes,
Du plus beau des momens troublent encor les charmes!
Tu trembles, Zéliskar : tes revers t'ont inſtruit.
Par l'eſpoir du bonheur tu crains d'être ſéduit.
Viens, crois-en tes regards, j'ai le double avantage
De venger mon époux, de laver ton outrage ;
Vois ces lieux teints de ſang; va contempler mes coups.
Ton intérêt, mon fils, arma bien mon courroux.

ZÉLISKAR, *à part.*

Zuma ! — Dois-je éclairer ſa tendreſſe inhumaine ?

ZUMA.

Ah ! juſqu'à nous encor ce malheureux ſe traîne !
Qui peut, en le voyant, étonner ma fureur ?



SCENE X & *derniere.*

AZÉLIE, ZUMA, PIZARRE, ZÉLISKAR, FERNANDEZ, PÉRUVIENS, ESPAGNOLS.

PIZARRE.

MERE cruelle, approche, & connois ton erreur.
Le Ciel, dont mes forfaits ont laſſé l'indulgence,

Sur mon lent repentir a porté ſa vengeance.
Je fléchis ſous ſa loi : le murmure & l'orgueil
N'accompagnent plus l'homme aux portes du cercueil.
S'il eût ſauvé mes jours (c'eſt ce Ciel que j'atteſte)
J'allois à ton repos en employer le reſte:
Vaincu par la Nature & de l'amour vainqueur,
Je vôlois dans tes bras, quand tu perças mon cœur.
Zéliskar, c'eſt à toi d'adoucir ma miſere;
Viens, à ſes yeux encor, viens reconnoitre un frère.

ZUMA.

Dieux! ſon frère!

PIZARRE.

Oui; lui-même; oui, le Chef de ces lieux
Dans un jour de terreur l'éloigna de nos yeux.
Sur ces mêmes climats entaſſant leurs victimes,
Mes mains, jeunes alors, s'accoutumoient aux crimes;
Le ſort m'y préparoit dès ce fatal moment
Par la main la plus foible un juſte châtiment.

ZUMA.

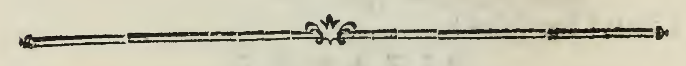
Ah! de quels yeux, mon fils, dois-tu revoir ta mère!

PIZARRE, *avec action à Zeliskar.*

Pardonne lui les coups dont va mourir ton frère. —
(*A ſa ſuite.*)
Vous, qui ſerviez ma rage & voyez mon trépas,
Eſpagnols, loin d'ici précipitez vos pas.
Ne troublez plus la paix qu'on goûte en ces aſyles;
Le Ciel y veut des cœurs innocens & tranquiles.
(*A Zéliskar.*)
Toi, près de ces objets ſi bienfaiſans, ſi chers,

Coule des jours heureux au fond de ces déserts.
Ne les quitte jamais. — C'est-là que la Nature
Ose élever encore une voix libre & pure;
Et de ses premiers traits conservant la candeur,
Aux limites du monde a placé le bonheur. —
J'expire. — Heureux du moins dans le sort qui m'opprime
Que mon dernier soupir ne soit pas pour le crime!

FIN.



APPROBATION.

J'ai lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *Zuma*, Tragédie, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher & la représentation & l'impression. A Paris ce 28 Mars 1776, CRÉBILLON.

Vu l'Approbation, permis de représenter & d'imprimer, ce 5 Avril 1776, ALBERT.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES;

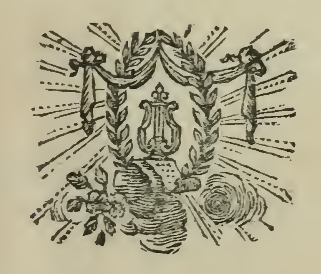
ET EN VERS.

PAR M. BALZE.

Vis consili expers, mole ruit suâ.

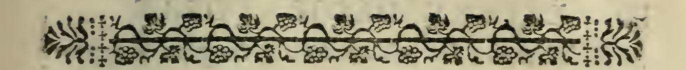
Hor. liv. 3. Ode 4. vers 65.

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,
Chez PRAULT fils, Libraire du Roi,
Quai des Augustins, près la rue Pavée,
à l'Immortalité.

M. DCC. LXXVI.



A SON EXCELLENCE

Monſeigneur DURINI, Archevêque d'Ancyre, Préſident, Prolégat, Gouverneur de la Ville d'Avignon & du comté vénaiſſin & Surintendant Général des Armes de Sa Sainteté, en cet état.

MONSEIGNEUR,

C'Eſt dans les maximes lumineuſes, les penſées énergiques, les diſcours mâles & ſublimes d'un Hiſtorien Philoſophe ; c'eſt dans les Ouvrages immortels du judicieux Plutarque, ou j'ai

puisé les traits les plus hardis, les plus frappans d'une action théâtrale, qui n'a été que trop long-tems l'écueil d'une foule de nos Poëtes. Plein du noble enthousiasme, qu'inspire la lecture de ce grand homme, j'ai osé, d'après ses Tableaux, calquer & dessiner les miens; peindre les vaines supplications d'un Grand-Prêtre, les larmes victorieuses d'une mere, l'inespérée sensibilité d'un fils, le pardon de Rome, la fureur de Tullus, la mort de Coriolan.

Je sais que des Ecrivains, qui s'érigent, en législateurs de la scene, & qui substituent aux immuables principes de l'art, les bizarres caprices de leur imagination; je sais que ces mêmes Ecrivains ont, jusques dans l'azile de la Tombe, poursuivi un guerrier indomptable, & qu'ils l'ont pour jamais banni de notre Théâtre, comme les Tribuns le chasserent pour toujours de Rome. Pour justifier un semblable Ostracisme, ils ont soutenu, que ce sujet vraiment tragique ne pouvoit supporter l'étendue de cinq actes, & qu'après le magnifique spectacle de la clémence du Héros Romain, l'intérêt s'éteignoit tout-à-coup, ou du moins ne jettoit plus qu'une foible lueur. Ils ignorent sans doute, ces prétendus Aristarques, qu'en respectant les faits connus, essentiels, caractéristiques, un Auteur est le maître de son Drame; qu'il peut l'étendre, le resserrer, le modifier à son gré; & qu'il trouve toujours, dans les champs fertiles de l'invention, de l'éloquence & de l'harmonie, des

richesses multipliées, qui suppléent, à la stérilité de la matiere, qu'il traite.

Guidé par ces motifs, bravant le préjugé, & peut-être aussi présumant trop de mes forces, j'ai cédé à l'impulsion de la verve, & je me suis précipité, dans la brillante, mais périlleuse carriere des Sophocle & des Euripide. Je laisse au Tribunal des lecteurs éclairés, à décider, si j'ai rempli ma tâche, vaincu les difficultés, atteint au but, & mérité les lauriers de Melpoméne.

Mais que dis-je! ne dois-je pas me flatter d'obtenir tous les suffrages, puisque votre Excellence a daigné m'accorder le sien? Oui, Monseigneur, c'est à l'homme de génie de juger les ouvrages de génie; c'est à lui de fixer le rang & la célébrité des Auteurs, & de leur ouvrir, après les avoir couronnés, le Sanctuaire qu'il habite, celui de la gloire.

Aussi admirateur de ces talens distingués, qui vous élévent, sur le Trône d'Apollon & des muses, je ne vanterai point ici, la noblesse d'un sang illustre, que rehausse celle du mérite personnel. Je ne parlerai point de ces dignités éminentes, que vous décorés bien plus, qu'elles ne vous décorent; de cette inflexible justice, qui vous arme sans cesse, contre la rapine, la licence, & la mauvaise foi; de ce désintéressement plus rare encore, dans un Gouverneur, que la sagesse, qui doit le diriger; de cette adorable bienfaisance, qui vous rend le Titus des peuples, le Mecene des Littérateurs, le

Pollion des Savans. C'eſt à l'héritier des pinceaux de Catulle, & de la lire d'horace ; à l'arbitre de la langue flexible & pittoreſque des Virgile & des Céſars, au noble rival du divin Pindare, à qui j'offre aujourd'hui mon encens & mes rimes.

En effet quel ſuperbe titre eut jamais plus de droit, ſur nos hommages, que celui de grand Poëte ? Tel que l'aſtre du jour étincelle, au milieu des feux de l'Olimpe, tel l'art ſublime des neuf ſœurs éclate & raïonne, au milieu des arts les plus célebres. Vainement un ciſeau créateur donne, à la matiere docile, la vie, l'eſprit & l'action : le marbre animé, par la ſavante main de Pigale, tombe, ſous la main deſtructrice du tems ; ou ne reſpire qu'enchaîné ſur un piédeſtal immobile. Mais les ſavantes productions des Corneille, des Racine, des Malherbe, des Rouſſeau, vos vers, Monſeigneur, ces vers étincellans d'images, de penſées, de ſentimens, de génie, ces vers portés, ſur les rapides vaiſſeaux, qui ſillonent le vaſte Océan, atteindront aux limites du monde ; ils rempliront de leur docte harmonie l'immenſe étendue des deux hémiſpheres, & vainqueurs de l'ignorance & de l'oubli, ils perceront le cahos des âges ; ils brilleront, à travers les revolutions des ſiecles ; ils feront le charme, l'admiration, les délices de nos derniers neveux.

Puiſſe ce tribut dramatique, offert bien moins au Prélat, qu'au grand homme, recevoir, avec l'empreinte de ſon nom, une émanation de ſa gloire.

Puisse-t-il uni à ses chef-d'œuvres, être gravé, comme eux, sur l'airain de l'immortalité, & consacrer pour toujours les transports de ma gratitude, & les sentimens du très-profond respect, avec lequel, je suis,

MONSEIGNEUR,

De votre Excellence,

Le très-humble & très-obéissant serviteur.

BALZE

CLARISSIMO ATQUE ERUDITISSIMO VIRO,

DOMINO BALZE,

ANGELUS DURINI ARCHIEPISCOPUS ANCYRANUS PRÆSES PROLEGATUS AVEN.

FLOS Vatum, BALZI, quo non divinior alter
Sive tonas Tragicùm, Pindaricùmque ruis;
Nomine ſub noſtro doctas dum lucis in auras
CORIOLANUM urges expoſuiſſe tuum;
Hoc agis, in toto noteſcam ut ſcilicèt orbe,
Particulam lucis contribuaſque tuæ.
Gratia magna Tibi eſt: alienæ munere famæ,
Lectoriſque tui credulitate fruar.
Scilicèt eſſe aliquid credet peregrina DURINUM
Turba, nec ignoto jam licet eſſe mihi:
Chærilus ipſe licèt, junctus Tibi reddar Homerus,
Dulcis & arguto ex anſere cygnus ero.

AD EUMDEM.

QUOD noſtro, BALZI, ſub nomine CORIOLANUS
ILLE TUUS fertur docta per ora Virûm:
Non ego dumtaxat tanto devincor honore,
Eſt devincta memor, ſed Tibi Poſteritas:
Quas ergo nequeo dignas Tibi reddere grates,
A Tibi devinctâ Poſteritate feres.

AD EUMDEM.

GRÆCIA tres jactat vates grave syrma trahentes ;
Unum pro tribus his obtinet AVENIO :
Æschylon antiquâ qui majestate superbus
Grande cothurnato carmen hiat sonitu :
Quem Sophocles sequitur perfectior arte, priorem ;
DIVINI donat nomine quem Cicero :
Tertius Euripides Acteæ gloria scenæ,
In cujus labris attica apis residet ;
At nunc tres Tragicos refert qui BALZIUS unus
Præmia terna ferat digna tribus Tragicis.

DE EJUSDEM

CORIOLANO.

SI redeat superas Dux CORIOLANUS in auras ;
Herois plaudat casibus umbra suis
Nec doleat patriâ se jussum excedere Româ : ,
Exilio debet sic potuisse cani.

AD EUNDEM.

HENDECASYLLABUM.

O quem Te memorem canamque BALZI !
Urbaniſſime Civium tuorum,
Facundiſſime Civium tuorum,
Quem Phœbus pater intimo in receſſu
Ad umbras Heliconis erudivit ;
Cui Græcæ ſimul, & ſimul Latinæ
Favent cum Patriis novem Camœnæ ,
O quem Te memorem canamque BALZI!
Odas Tu ſimiles RUBELLIANIS, (*)
Et pares modulos BOILIANIS , (**)
Pangis ; jam referunt tui cothurni
Divos CORNELIOS , RACINIOSque ,
Nec cedunt Epigrammatum lepores
Muſæ Bilbilicæ aut Catullianæ.
Ludunt ſingula ſinguli Poetæ ,
Hæc Tu cuncta facis , poteſque cuncta.
Sed nec ſumma tuæ ſit iſta laudis ,
Tu quidquid GALILÆUS Italorum

(*) Racine.
(**) Boileau.

Fax olim docuit, ſonatque quidquid
Schola NEUTONII, COPERNICIque;
Quidquid VOLFIUS edidit, BACONUS,
LOKIUS, MALEBRACHIUS, LEIBNITZ
Quidquid BUFFONIÆ indicantque Chartæ
Doctæ, Juppiter, & laborioſæ!
Apprimè capis, explicas ad unguem.
Nondùm diximus. An eſt ſacerdos
Te gratus Themidi magis ſeveræ?
Et ſolertior expedire cæca
Legum enigmata? Teſtis IPSE PRÆSES
Teſtis innumera illa, cui fuiſti
Salus, perfugium, miſella turba:
Tanto Tu optimus omnium patronus,
Quod nemo Tibi mittit Advocato
Cœnatoria, neminique vendis
Fori jurgia, verba rauca, & iras,
Quidam ut Cauſidicûm ſolet malus grex,
Verrens compita faſce cum Papyrûm.
Qui iniquum intrepido tuetur ore,
Qui palpat miſeros Clientulos, &
Sic circumvenit & capiſtrat illos,
Spe victoriæ & uſque nutrit, eſſe
Donec quod rapiat videt miſellis;
Qui ſi Curia litibus ſit orba,
Lites ſeminat, armat, atque gignit;

Nova & ſtamina texit uſque , & uſque ,
Committens Socios , Parentibus cùm
Natos , Conjugibuſque cùm , Maritos ,
Sancta fœdera diſſuens Amicûm ,
Fratres impia concitans ad arma :
BALZI ut cauſidicis abes ab iſtis ?
Ut diſſentis , ut improbas , abhorres ?
Qui templum Themidi ſacrum , ſceleſtis
His probris temerantque , polluuntque.
Tu purus maculæ , integerque vitæ
Neſcis retia , ſtragulas , doloſque ,
Agis conciliantis uſque partes ,
Bonos exoneras , malos revelas ,
Tollis ſemina litium ; vetuſta
Solers ſtamina litium ſecare.
O quem Te memorem , canamque BALZI !

ACTEURS.

MARTIUS CORIOLAN, *Général des Volsques, Beau-fils, & Collegue de Tullus.*

TULLUS, *Chef des Volsques, Beaupere & Collegue de Coriolan.*

VOLUMNIE, *mere de Coriolan.*

VIRGILIE, *Epouse de Coriolan, & fille de Tullus.*

SEPTIME, *Pontife de Romulus.*

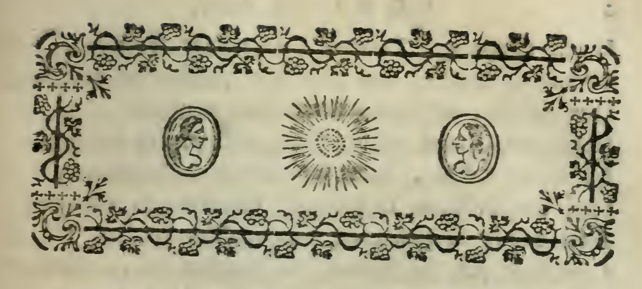
NONIUS, *Commandant de la Cavalérie des Volsques, Et Confident de Tullus.*

MARTIUS, *fils de Coriolan & de Virgilie.*

VESTALES.

GARDES.

La Scene est dans le Camp des Volsques, sous les remparts de Rome.



CORIOLAN, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TULLUS, NONIUS.

TULLUS.

ENFIN graces aux Dieux, le jour, qui vient d'éclorre,
Eſt le dernier des jours d'un peuple que j'abhorre.
Ces brigands diſperſés, qu'attroupa Romulus,
Dans le ſang des mortels, ne ſe baigneront plus :
Le Ciel, qui prend pitié des malheurs de la terre,
Le Ciel, entre nos mains, depoſe ſon tonnerre.
Rempliſſons ſes deſſeins, & vengeons à la fois
Les injures du trône, & le mépris des loix ;
Briſons ces monumens, où le burin exprime,
Sur un bronze immortel, les triomphes du crime ;
Où tant de Rois fameux, trahis par le deſtin,
Pour de nouveaux affronts revivent, ſur l'airain.

Il eſt temps que l'audace, en ruines féconde,
Gémiſſe, dans les fers, qu'elle prépare au monde ;
Que de tant de héros les manes outragés
Reçoivent, aux enfers, leurs vainqueurs égorgés.
La fortune déja, dans les champs de la gloire,
Sous nos brillants Drapeaux, enchaîne la victoire ;
Dejà ceints de lauriers, nos rapides Soldats
Comptent par les ſuccès, le nombre des combats ;
Nos ennemis vaincus, épuiſés par leurs pertes,
Nous livrent, en fuyant, leurs campagnes déſertes.
Rome, que les Dangers preſſent de toutes parts,
N'a plus, entre elle, & nous, que ſes foibles remparts.
Tout céde : nos deſtins enchaînent ceux du tibre :
Le Capitole tombe, & l'univers eſt libre.

NONIUS.

Qu'entends-je ! Quoi ! Tullus, qui ſembloit, dans ces lieux,
En faveur des Romains, balancer tous nos Dieux,
Avec Coriolan, Tullus d'intelligence
Partage dans ce jour, les ſoins de ſa vengeance
Seigneur, Rome n'eſt plus, ſi les Volſques en vous,
Allument une haine égale à leur courroux.

TULLUS.

Depuis quand d'Antium Général infidelle,
Ai-je oublié ma gloire, & trahi ſa querelle !
Quoi ! d'un Volſque infléxible, & d'un Chef malheureux,
O toi, le Compagnon, & l'ami généreux,
Sans conſulter mon rang, mon nom, mon caractere,
Tu juges de Tullus, ainſi que le vulgaire ;
Et comme lui trompé, par de foibles dehors,
Tu vois mes actions, ſans en voir les reſſorts !
Qui ! moi ! je cherirois cette ville perfide,
Toujours de ma grandeur & de mon ſang avide !
Regarde, Nonius, ce front cicatriſé,
Aux fureurs des combats ſi ſouvent expoſé ;

Rapelle

Rapelle les malheurs, attachés ſur mes traces,
Mes rivaux ennoblis, par mes ſeules diſgraces,
Nos combats, nos revers, nos impuiſſants efforts,
Nos fleuves teints de ſang, nos champs couverts de morts,
Nos richeſſes en proie à des ſoldats barbares,
Nos enfants égorgés, juſqu'au ſein de nos lares;
Que te dirai-je enfin! peins toi tous les forfaits:
Des Romains, Nonius, ce ſont là les bienfaits.
Juge, d'après ces traits, ſi, dans un cœur ſenſible,
L'amitié peut couler de cette ſource horrible.

NONIUS.

Non, Seigneur: mais d'où vient qu'ennemi des Romains,
Lorſque la foudre brille, & gronde dans vos mains,
Aux députés tremblans d'une ville coupable,
Vous ouvrez de ce camp l'entrée impénetrable?

TULLUS.

C'eſt pour voir aux genoux d'un de leurs Citoyens,
Ramper, en ſupliants, ces fiers patriciens;
Avilir à ſes pieds, la pourpre conſulaire;
Et par leurs ſanglots même irriter ſa colere.
O Rome! quels tranſports! témoin de tes douleurs,
En attendant ton ſang, je jouis de tes pleurs.
C'eſt un de tes enfans, dont la haine t'opprime;
Et j'ai voulu punir le crime, par le crime.
Oui, ſi Coriolan, au ſein de mes foyers,
N'implora point envain les Dieux hoſpitaliers;
Si ce fameux banni, qu'irrite ſa diſgrace,
N'a point enſanglanté le marbre qu'il embraſſe;
Ni l'himen de ma fille, unie à ce Romain,
Ni la foible pitié n'arrêtent point ma main.
Il jure de porter la flamme, au Capitole,
D'expier, par le ſang, le ſang de Coriole,
De ſemer ſur ſes pas le carnage & l'horreur:
Sa fureur, Nonius, appaiſe ma fureur.

NONIUS.

A Ces tranſports, Seigneur, où tant de haine éclate ;
A ce noble courroux, vous êtes Antiate ;
Je reconnois Tullus.

TULLUS.

Reconnois-le encor mieux ;
A ce calme apparent, qui trompe tous les yeux.
Séduite par l'éclat d'une fauſſe tendreſſe,
Rome croit qu'à ſon ſort, un Volſque s'intereſſe ;
Que d'un triomphateur, armé par le courroux,
Mon bras, pour la ſauver, détournera les coups.
Peuple inſenſé, jouis d'une eſpérance vaine :
Mes bienfaits ſont, pour toi, les preſens de ma haine ;
Et ſi Tullus, ici, te protége & te ſert ;
C'eſt que Coriolan te déteſte, & te perd.
Ah ! ſi ce fier banni, trahiſſant ma vengeance,
Pour la premiere fois, connoiſſoit la clémence ;
Si ſon ame féroce, ouverte à la pitié,
Oublioit tes forfaits, & ſon inimitié ;
Mon courroux inflexible, ardent à le pourſuivre,
Le puniroit bientôt, de t'avoir laiſſé vivre ;
Et ce glaive enfoncé, dans ſon perfide flanc,
Pour ton ſang épargné, verſeroit tout ſon ſang.

NONIUS.

Mais Rome cependant, pour conjurer l'orage,
Peut de Coriolan ébranler le courage.
Le Pontife Septime, à ce cœur furieux,
Fera-t'il donc, Seigneur, parler envain ſes Dieux ?
Il eſt, dit-on au camp, où bientôt Volumnie,
D'un Romain, par ſa vue, étonnant le génie,
ſaura bien reveiller le devoir, par ſes cris,
Et dans Coriolan, reſſuſciter ſon fils.

TULLUS.

Non, non : amis, parens, Pontife, épouſe, mere,

Rien ne peut d'un barbare étouffer la colere.
Du crime au repentir, de la haine à l'amour,
Coriolan jamais n'éprouva le retour.
Ce Romain outragé, que la vengeance agite,
Mit-il jamais de terme, aux forfaits, qu'il médite ?
Son cœur que les périls ne peuvent étonner,
Son cœur ſenſible, & fier ne ſait point pardonner.
Ne crois pas que Tullus, d'une main infidelle,
Pour charger le portrait, charge auſſi le modele;
J'ai peint Coriolan, d'après ſes propres traits :
Je l'admire, & le crains ; je l'eſtime, & le hais;
Et lorſqu'entre ſes mains, j'ai remis ma puiſſance;
Ma raiſon, Nonius, conſeilloit ma vengeance.
Tu le vois : le Démon qui préſide aux combats,
Avec ce nouveau chef, ſuit nos braves Soldats;
Au pied de ces remparts, où la gloire m'appelle,
Les belliers ſont dreſſés, & la flamme étincelle.
Coriolan proſcrit un peuple factieux :
J'en crois à ſon courroux, plus qu'à celui des Dieux.
Oui, Rome périra. Qu'elle preſſe; ſupplie;
Qu'aux genoux d'un vainqueur, la terreur l'humilie;
Qu'en ce camp, chaque jour, ma fille, par ſes pleurs,
A ſon barbare époux, retrace ſes douleurs;
Lui peigne de ſon fils l'enfance, & la miſere;
Et reclame, pour lui, les tendreſſes de pere :
La nature, le ſang, & l'auſtere devoir
Sur ce cœur inflexible, ont-ils quelque pouvoir ?
Il faut contre ſa haine, employer d'autres armes;
Il faut pour l'appaiſer, du ſang, & non de larmes :
Il faut.... Septime vient : ſon front chargé d'ennui
Décele les malheurs, qu'il redoute aujourd'hui.

SCENE II.

TULLUS, NONIUS, SEPTIME.

SEPTIME.

OU ſuis-je ! quels objets ! Dieux du Tibre & du monde !
O mes Dieux ! c'eſt ſur vous, que mon eſpoir ſe fonde.

TULLUS.

Prêtre de Quirinus, Flamine, dont la voix
Eſt l'organe de Rome & l'appui de ſes loix,
Au ſein tumultueux de ce camp formidable,
Septime cherche-t'il un vainqueur implacable ?

SEPTIME.

Parmi tant d'ennemis, conjurés contre nous,
Oui, je cherche, Seigneur, le plus cruel de tous.

TULLUS.

Connoiſſez-vous ſon cœur ?

SEPTIME.

Sanguinaire, & farouche ;
Nul ſoupir ne l'émeut, nul ſanglot ne le touche.

TULLUS.

Qui triomphera donc de ſa haine ?

SEPTIME.

Les Dieux.

TULLUS.

Ah ! pourront-ils dompter un guerrier furieux,
Qui, le fer à la main, au milieu des maſſacres,
Va bientôt, dans le ſang, noyer leurs ſimulacres ?

SEPTIME.

Ceux, qui d'un ſeul regard confondent les mortels,
Les Dieux ſauront défendre & Rome, & leurs Autels.

Mais ce chef triomphant, que la vengeance anime,
Ce barbare Romain...

TULLUS.

Vous le verrez, Septime.
Vous, Nonius, allez, & preſſez ſon retour.

Nonius ſort.

Pontife, je veux bien vous parler, ſans détour.
Dans ce ſéjour de ſang, de fureur, & de haine,
Quel eſpoir menſonger aujourd'hui vous entraîne?
Ouvrez les yeux, voyez ces terribles apprêts,
Ces chaines, ces flambeaux, ces glaives, & ces traits.
Le fier Coriolan jure votre ruine;
Il triomphe; tremblez, trop malheureux Flamine.
La mort vous inveſtit: votre règne eſt paſſé:
Rien ne peut appaiſer un vainqueur offenſé.
En vain à pardonner vous voulez le réſoudre:
Pour déſarmer ſon bras, il faut un coup de foudre.

SCENE III.

SEPTIME.

LANCÉS vos traits: frappés, Dieux puiſſants, Dieux jaloux;
D'un perfide Romain vengés vous; vengés nous.
Que l'impie écraſé, ſous vos coups de tonnerre,
Par le bruit de ſa chûte, épouvante la terre;
Que ſes ſoldats nombreux, armés contre nos jours,
Dans le Tibre entaſſés, en ſuſpendent le Cours;
Et que ſur vos autels, mes mains foibles, tremblantes,
Offrent, au lieu d'encens, leurs dépouilles ſanglantes.
Mais quoi! de nos périls les Dieux même étonnés,

Sont-ils donc, comme nous, par la crainte enchaînés?
Souffriront-ils encor que le fer, & la flamme
Les chassent de nos murs, ainsi que de Pergame?
Et qu'un héros pieux, né du sang de Venus,
Les porte, en gémissant, sur des bords inconnus?
Non, non: leur bras vengeur, si fertile en miracles,
Saura justifier la foi de nos oracles,
Tant d'auspices heureux, d'augures éclatants,
Trois siecles de combats, & de succès constants:
Il saura, dans le sein de Rome désolée,
Ramener, & fixer la victoire envolée,
Et remettre à jamais, dans nos heureuses mains,
Le sceptre de la terre, & le sort des humains.
Et toi, grand Romulus, fils du Dieu des batailles,
Toi, qui, du haut des cieux, veilles, sur ces murailles;
Protecteur des Romains, Dieu puissant, que je sers,
Viens: descends, au milieu des foudres, des éclairs.
Contre tant d'ennemis, c'est toi seul, que j'oppose:
Arme toi: défends nous: notre cause est ta cause.
Entends nos cris plaintifs: vois nos pressants dangers:
Arrache tes enfants des mains des étrangers:
Dompte Coriolan: Prête, à ma voix, ce charme,
Ce pouvoir inconnu, qui touche, & qui désarme.
Le voici, ce vainqueur de carnage affamé:
Grand Dieu! brise l'airain, dont son cœur est formé.

SCENE IV.

CORIOLAN, SEPTIME, NONIUS, *Gardes.*

CORIOLAN.

Je touche à ce moment, si cher à ma vengeance,
Où le sang des Romains va laver leur offense;

Où ces tours, ces palais, ces temples démolis,
Sous l'herbe, pour jamais, feront enfevelis.
Cruels républicains, vous, dont la tirannie,
Sous l'orgueil des faifceaux, fait gémir l'aufonie;
Barbares deftructeurs & du Trône, & des Loix,
L'aftre du jour vous luit, pour la derniere fois.
Oui, trop long-tems mon bras, ce bras vengeur des crimes;
A laiffé refpirer de coupables victimes.
Manes fanglants des Roix, vous ferez fatisfaits.
Recevez Dieux du Stix, le ferment, que j'en fais.

à Nonius.

Et vous, brave guerrier, héros, que la victoire
Couronne, dans ce camp, des palmes de la gloire;
Sous vos drapeaux flottants, au bruit des fiers clairons,
Nonius, raffemblés vos nombreux efcadrons :
Déployés, fous ces murs, leurs légions guerrieres :
Offrez, à l'ennemi, d'invincibles barrieres.
S'il tente d'échapper, à vos coups meurtriers;
Que la mort, après lui, vole avec vos courfiers.
Frappés : exterminés : portés fur ce rivage,
Le tumulte, l'effroi, le meurtre, & le ravage;
Et qu'un jour l'avenir, inftruit de nos combats,
Cherche Rome, dans Rome, & ne la trouve pas.

SCENE V.

CORIOLAN, SEPTIME, *Gardes.*

CORIOLAN.

MAIS quoi! ce peuple altier, dont j'affiege les portes;
A-t'il, en députés, transformé fes Cohortes ?
Et lorfque de fon fang la terre va fumer,

Eſt-ce par des diſcours, qu'il croit me déſarmer ?

à Septime.

Vous, qui fait pour gémir, au fond du Sanctuaire,
Oſez, dans ce ſéjour, mettre un pied téméraire ;
Siniſtre Ambaſſadeur des Romains, que je hais,
Je connois vos deſſeins ; connoiſſez mes projets.
Avant que le Soleil ſe couche, au ſein de l'onde,
Rome ne ſera plus : j'aurai vengé le monde ;
Et ces monſtres cachés, dans ces épaiſſes tours,
Auront, ſur la pouſſiere, aſſouvi les vautours.
En vain de ces brigands embraſſant la defenſe,
Vous voulez, dans mon cœur, aſſoupir la vengeance ;
Apprenez aujourd'hui, que mon inimitié
Ne connoît ni pardon, ni remords, ni pitié ;
Que ce lin, ce bandeau, l'éclat du ſacerdoce
Sont d'un foible ſecours, contre un ſoldat féroce ;
Et qu'enfin, dans ces lieux remplis de mes ſuccès,
De même qu'aux enfers, l'eſpoir n'entra jamais.
Vous le pouvez : Parlez.

SEPTIME.

Ah ! lorſque vos menaces
Annoncent, aux Romains, les dernieres diſgraces ;
Éperdu, gémiſſant, & dévoré d'ennuis,
Que vous dire, Seigneur, dans l'état, ou je ſuis ?
Plongez un peuple ingrat, dans la nuit éternelle ;
Votre vengeance eſt juſte, & Rome eſt criminelle.
Dans les cris, dans l'horreur d'un tumulte civil,
Rome a ſigné ſa perte, en ſignant votre exil.
Mais, qu'ai-je dit ! ô Ciel ! Non, l'exil d'un grand'homme
Ne fut ni le projet, ni l'ouvrage de Rome.
Des triomphes du Tibre un génie envieux
Dicta, contre un héros, ce décret odieux ;
Et de ſes noirs tranſports rempliſſant nos comices,
Pour nous perdre, il fit ſeul toutes nos injuſtices.

Puniſſez

Puniſſez donc, en nous, les crimes des deſtins ;
Faites plus que n'ont fait tous les Dieux des Latins ;
Embraſez, renverſez Rome, & le Capitole ;
Que ſur nos murs détruits, votre bras nous immole ;
Frappez : mais en plongeant le fer dans notre ſein
Souvenez-vous, Seigneur, que vous êtes Romain.

CORIOLAN.

Je l'accepte, ce nom, que ma raiſon déteſte,
Que Rome m'a ravi, qu'aujourd'hui Rome atteſte ;
Oui, je deviens Romain : ce titre fait ma loi :
Il ne put rien ſur vous, il ne peut rien ſur moi.
Orgueilleux du dépôt d'une puiſſance auguſte,
N'en étíez vous armé, que pour la rendre injuſte ?
Pour peſer les mortels à des poids inégaux,
Donner les fers au ſage, au brigand les faiſceaux ?
Le glaive, dans vos mains, opprima l'innocence ;
Dans les miennes, le glaive immole la licence ;
Et lorſqu'avec le fer, vous meſurez les loix,
Avec le même fer, je reſſaiſis mes droits.
La force fut toujours votre raiſon ſuprême ;
Mais la force aujourd'hui s'arme, contre vous-même.
Le deſtin des combats a reglé notre ſort :
Mon partage eſt la gloire, & le votre eſt la mort.

SEPTIME.

Que Rome ait abuſé d'un pouvoir légitime,
Qui vous donne le droit de la juger ?

CORIOLAN.

Son crime.

SEPTIME.

La Patrie en a-t'elle, aux yeux des Citoyens ?
Rempliſſez vos devoirs, ſans conſulter les ſiens.
En héros magnanime, & plus grand que l'offenſe,
Au Souverain des Dieux, laiſſez en la vengeance.

Contre une mere, un fils arme-t'il ſon courroux ?
Votre mere, c'eſt Rome; & ſon enfant, c'eſt vous.

CORIOLAN.

Nos droits ſont mutuels : je n'en connois point d'autres.
Ceux de Rome ſont-ils plus ſacrés, que les nôtres ?
Auſſi, ſans m'en remettre aux ſoins de Jupiter,
Ce bras plaide ma cauſe, & mon juge eſt ce fer.

SEPTIME.

Quoi ! votre cœur.... Mais non, la voix de la Patrie
D'un vainqueur irrité calmera la furie.

CORIOLAN.

Moi, je m'attendrirois ! Ah ! ne l'eſperez pas :
Ma haine doit me ſuivre, au-delà du trépas.

SEPTIME.

Barbare, es-tu plus grand, que les Dieux, que j'encenſe ?
Ces Dieux tout grands qu'ils ſont, connoiſſent la clémence.
Au pied de leurs autels un Prêtre gémiſſant
Déſarme, par ſes pleurs, leur courroux menaçant.
Et moi, qui puis fléchir leur équité ſévere,
Ne ſaurais-je calmer ton injuſte colere ?
Vois combien de Romains peuplent les ſombres bords :
Jamais le vieux Nocher n'a paſſé tant de morts;
Et les traits du Sabin, le glaive du Samnite
Jamais de plus de ſang n'ont groſſi le Cocite.
Ces Guerriers expirants, ces cadavres épars
N'adouciront-ils pas tes farouches regards ?
Parle : quand verrons nous ta vengeance aſſouvie ?

CORIOLAN.

Quand au dernier Romain j'arracherai la vie.

SEPTIME.

Va, tigre : ce ſouhait eſt digne de ton cœur.

CORIOLAN.

Il eſt bien foible encor, pour toute ma fureur.

SEPTIME.

Eh bien ! arme ton bras : rassemble tes cohortes :
Accours : vole ; mais tremble à l'aspect de ces portes.
Mêlés à nos héros, déja les immortels
S'apprêtent à venger le Tibre, & leurs autels ;
Pallas couvre nos murs de sa terrible égide ;
Neptune fait briller son trident homicide.
Du puissant Quirinus, de l'invincible Mars,
Soutiens, si tu le peux, les foudroyants regards ;
Combats contre les Dieux, vil enfant de la terre ;
Et mesure aujourd'hui ton glaive, à leur tonnerre.

CORIOLAN.

Qu'entends-je ! Et depuis quand un Pontife odieux,
Dans le parti de Rome, ose enchaîner les Dieux ?
Insensé, penses-tu que ces êtres sublimes
S'arment de leurs carreaux, pour défendre les crimes ;
Et que leurs bras chargés, du soin de l'univers,
Protégent les brigands, qui lui donnent des fers ?
C'est envain que tu crois te les rendre propices :
Les vengeurs des forfaits n'en sont pas les complices.
L'injustice, la fraude, & les complots obscurs,
Romains, voilà vos dieux : qu'ils défendent vos murs.

à Septime.

Mais toi, qui dans ces lieux, consacrés à la guerre,
Vends ta coupable voix, aux tirans de la terre,
Lorsque de deux tribuns les funestes complots
D'un peuple turbulent souleverent les flots ;
Et que Sicinius, armé par l'injustice,
Du haut de la tribune, ordonnoit mon supplice ;
Ministre des autels, réponds : que faisois-tu ?
Citoyen sans courage, & prêtre sans vertu,
Au fond du Sanctuaire, oisif, dans le silence,
Tu laissois, par la force, opprimer l'innocence.
C'étoit alors pourtant, qu'aux tribuns factieux,
Tu devois, par tes cris, faire parler les Dieux,

Etonner leur audace, à leur puissance altiere;
De la Religion opposer la barriere,
Ménacer, supplier, attendrir, émouvoir;
Mais ton cœur n'a jamais consulté le devoir.
Redoute donc ce bras; fuis, coupable Flamine;
Quitte un camp, où de Rome on jure la ruine;
A tes republicains, cours annoncer leur sort;
Et séche, dans la crainte, en attendant la mort.

SEPTIME.

Vous, terribles témoins des projets d'un barbare;
Noires Divinités, qu'adore le Tenare,
Hécate, Némésis, inflexible Pluton,
Onde affreuse du Stix, flamme du Phlegeton,
Séjour d'éffroi, de pleurs, de supplices, de peines;
Rivages ténébreux, demeures souterraines,
Si les cris des mortels pénétrent jusqu'à vous,
Dans ses justes transports, secondez mon courroux.
D'un monstre furieux, d'un autre Capanée,
Parques, sous vos ciseaux, tranchez la destinée;
Eacus, ordonnez des supplices nouveaux;
Et vous, à la Lueur de vos pâles flambeaux,
Eumenides, trainez cette horrible victime:
Je la devoue aux Dieux de l'infernal abyme.
C'en est fait: les enfers ne me tromperont pas.
Adieu: je vais dans Rome, attendre ton trépas.

CORIOLAN.

Sans le bandeau sacré, dont ta tête se pare,
Tu l'attendrois déja, dans le fond du tartare:
Lâche, de qui les mains, sous les sacrés couteaux,
N'ont jamais fait couler, que le sang des taureaux,
Ta foiblesse est ici ta force, & ta défense;
Mais dans Rome, où tu cours, redoute ma vengeance;
J'y vole, & dans ce jour, ce bras victorieux
Te devoue, à la mort, sur l'autel de tes Dieux.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CORIOLAN, TULLUS, *Gardes.*

Sur le théâtre est élevé un trône, environné des Chefs de l'armée Volsque, & d'une foule de Soldats.

CORIOLAN.

PEUPLE de conquérants, invincibles cohortes,
Vous, qui du Capitole allez briser les portes,
Et la flamme à la main, détruire pour jamais
Un empire établi, sur tant d'affreux succès,
Cette ville superbe, oui, cette Rome altiere,
Qui commandoit aux Rois, descend à la priere;
Et les tirans du Tibre, éperdus, effrayés,
Connoissent les revers, & tremblent à mes pieds.
Immolons ces brigands: délivrons l'Ausonie:
Frappons: fermons notre ame aux pleurs de Volumnie.
Mais que dis-je? elle vient: je l'entends, & ses cris
Étonnent mon courage, & glacent mes esprits.
Nourri dans les combats, le sang, les funérailles,
Né pour vaincre, & punir, ai-je donc des entrailles!
Suis-je, ainsi que le Peuple, asservi par l'instinct!
Quoi! ma mere supplie, & ma haine s'éteint!
Rome l'emporteroit! ces tribuns, que j'abhorre,
Malgré tous leurs forfaits, respireroient encore!
Et je n'aurois vaincu, que pour encourager,
Par un lâche pardon, l'envie à m'outrager!
Aux traits de mon courroux, rien ne peut le soustraire,

Peuple ingrat, ni le ſort, ni les Dieux, ni ma mere;
Vois ce trône éclatant, élevé par mes mains :
C'eſt de-là qu'un Romain doit juger les Romains,
Déployer ſa vengeance, allumer le tonnerre,
T'écraſer, & venger, l'Italie, & la terre.

TULLUS, *aux Volſques.*

Compagnons d'un Héros, dont le bras indompté
Enchaîne, ſous nos loix, le Tibre épouvanté,
Antiates, voici la fatale journée,
Qui va du monde entier regler la deſtinée ;
Où les cris d'une mere, & ceux de tant de Rois
Vont, tour-à-tour, défendre, & réclamer leurs droits.
Qu'un grand-homme décide une ſi grande cauſe :
Sur vous, Coriolan, Antium s'en repoſe ;
A vos pieds Rome attend l'eſclavage, ou la mort :
Prononcez : dans vos mains, vous ſeul tenez ſon ſort.
Vous n'avez plus d'égal : j'en dépoſe le titre :
Le vainqueur des Romains doit en être l'arbitre.

SCENE II.

CORIOLAN, TULLUS, NONIUS, *Gardes.*

NONIUS.

VOTRE mere, Seigneur, porte ſes pas vers vous :
Elle vient.

CORIOLAN.

Dieux puiſſants, ſoutenez mon courroux.

NONIUS.

De Veſtales en deuil une troupe timide,
Au milieu de nos rangs l'accompagne, & la guide ;
Les Volſques étonnés s'empreſſent, pour la voir.

CORIOLAN.

Sur ce trône, Tullus, allons la recevoir.

Montons : c'eſt elle.... ô Ciel ! Pour affermir ma haine,
Pour être ſans pitié, ſongeons qu'elle eſt Romaine.

SCENE III.

CORIOLAN, VOLUMNIE, TULLUS, NONIUS, *Veſtales en deuil*, *Gardes.*

VOLUMNIE, *appuyée ſur des Veſtales.*

DANS ces lieux, où la guerre arme ſes bras ſanglants,
Prêtreſſes de Veſta, guidez mes pas tremblants ;
Mes filles, ſoutenez une mere éplorée,
Qu'à de longues douleurs, les deſtins ont livrée.
Hélas ! notre ennemi, pour de nouveaux forfaits,
Oſe remplir le trône, & s'aſſeoir ſous le dais ;
Tandis que nos Conſuls, couchés dans la pouſſiere,
Fatiguent vainement le Ciel, de leur priere.
O juſtice des Dieux, quand éclaterez-vous ?
O chere Virgilie, eſt-ce là votre époux ?

VIRGILIE.

Oui, Madame, c'eſt lui, qu'une haine invincible,
Semble rendre à nos maux toujours plus inſenſible.

VOLUMNIE.

Qu'attendre d'un Barbare, ennivré par l'orgueil !
A-t'il daigné, ſur nous, jetter un ſeul coup d'œil,
S'éveiller un moment, aux cris de la nature,
Et du ſang ; qui lui parle, écouter le murmure ?

En regardant Coriolan, qui fait un mouvement, pour ſe lever, & qui eſt retenu, par Tullus.

Ingrat !

Elle prend un ton grave, & s'adreſſe à Tullus.

Eh bien ! Tullus, dans vos guerrieres mains,
La fortune aujourd'hui met le ſort des Romains :

Vous triomphez ; ſachez uſer de la victoire ;
De vos brillants ſuccès éterniſez la gloire ;
Juſtifiez le ſort ; méritez d'être heureux ;
Inſtruit par nos revers, montrez vous généreux.
Un vainqueur n'eſt héros, qu'autant qu'à la vaillance ;
Dans ſon cœur bienfaiſant, il unit la clémence ;
Et qu'aux champs de l'honneur, domptant ſes ennemis,
Il ſait leur pardonner, dès qu'il les a ſoumis.

TULLUS.

Je n'examine pas, ſi ces grandes maximes,
Aux yeux de la raiſon, ſont toujours légitimes ;
Si jamais un vainqueur, conduit par l'équité,
Ne doit, au bien public, immoler la bonté.
Madame, dans ce camp, où je ſuis ſans puiſſance ;
C'eſt votre fils, qui tient le glaive, & la balance ;
Coriolan peut ſeul....

VOLUMNIE.

Coriolan n'eſt plus ;
Mon fils étoit Romain.

En s'adreſſant à Coriolan.

Répond, ô Martius ;
Le crime n'eſt-il pas expié, par la peine ?
Quel ſang faut-il encor, pour éteindre ta haine ?
De Romains égorgés nos ſillons ſont couverts ;
Le bruit de nos malheurs a rempli l'univers ;
Et l'excès de nos maux ; nos périls, nos alarmes,
Des yeux du Volſque même, arracheroient des larmes.
Que veux tu ? qu'attends-tu ? tout tremble devant toi ;
Connois donc la pitié : Rome connoît l'effroi.
Ton bras ne s'eſt que trop appeſanti ſur elle :
Un mortel garde-t'il une haine immortelle ?
Cruel, ſi ton corroux ne doit jamais finir,
Cherche des ennemis, que tu puiſſe punir :
Vois qui ta haine abaiſſe, & ta fureur éleve :

Tes

Tes parens, tes amis vont tomber, ſous ton glaive.

CORIOLAN, *s'adreſſant aux Volſques.*

Volſques, dont la valeur ſeconde mon courroux,
Pour parens, pour amis, je ne connois que vous.

VOLUMNIE.

Je ne viens point ici te conſeiller un crime;
Ta tendreſſe pour eux n'eſt que trop légitime.
Le Volſque a tes ſermens; le Romain a ta foi;
Si l'un te lie à lui, l'autre ſe lie à toi.
Le devoir, & l'honneur ſont les Dieux d'un grand homme.
Suis l'honneur, le devoir; ſers Antium, & Rome;
Unis des intérêts, que tu dois reſpecter;
Sois Volſque, ſois Romain.

CORIOLAN.

Qu'oſés vous ſouhaiter?
Je dois, comme Romain, je dois, comme Antiate,
Perdre Rome ennemie, ou punir Rome ingrate.

VOLUMNIE.

Tu dois, comme Romain, oublier ſes forfaits;
Comme Volſque, immoler la diſcorde à la paix,
Aux pieds de la clémence, enchaîner la victoire,
Et remettre, en ſes mains, le dépôt de ta gloire:
Ce ſont là tes devoirs, ceux que tu dois remplir,
Les ſeuls, dont un vainqueur puiſſe s'énorgueillir.
Tu ne me reponds rien; crois tu qu'un grand courage.
Ne puiſſe, ſans baſſeſſe, oublier un outrage?
S'illuſtra-t'on jamais, par la férocité,
Et fut-il des héros, ſans géneroſité?
Rome aujourd'hui t'implore; entends ſa voix plaintive;
A tes lauriers ſanglants, joins la paiſible olive:
Pardonne: c'eſt aſſez nous avoir fait trembler;
Releve l'ennemi, que tu peux accabler;
Sois ton propre vainqueur; étouffe ta colere;
Accorde Rome enfin, aux larmes d'une mere.

CORIOLAN.

Je l'accorde, aux héros opprimés, dans ſes fers ;
A ces Rois, dont les cris l'appellent aux enfers.

VOLUMNIE.

Malheureux ! où t'emporte une aveugle furie ?
De tes propres ſuccès, tu punis ta patrie !
Et dans ſes noirs tranſports, ton courroux inſenſé
Lui redemande un ſang, que ta main a verſé !
Ces tirans, que tu plains, ont été tes victimes ;
Nos exploits ſont les tiens ; nos crimes ſont tes crimes ;
Et ton bras triomphant conſacra mille fois ;
Dans les Temples des Dieux, les dépouilles des Rois.
Veux tu, que reliſant les faſtes de l'Hiſtoire,
Je t'accable du poids de ton antique gloire ;
Que je retrace encor ces tems, ces jours vantés ;
Où l'on a vu les Dieux combattre, à tes côtés ;
Où Caſtor, & Pollux tout fumants de carnage,
Ont apparu, dans Rome, & loué ton courage ?
Nos plus heureux ſuccès, nos plus brillants lauriers
Sont les fruits glorieux de tes travaux guerriers.
Quel héros, mieux que toi, ſoutint la république ?
Sur ton front, brille encor la couronne civique.
Tes buſtes ſont mêlés, aux marbres de Brutus ;
Et l'airain, malgré toi, conſerve tes vertus.
Au midi de tes jours, compare ton aurore ;
Admires en l'éclat, s'il t'en ſouvient encore.
Des Tarquins, ſous tes coups, le trône eſt renverſé ;
Juſques dans Cluſium l'Étruſque eſt répouſſé :
Tout céde, ou tout perit ; tout fuit, ſans ſe défendre ;
Tout parle des ſuccès, que tu rougis d'entendre ;
Ton nom même, ton nom....

CORIOLAN.

Nom de ſang, nom d'horreur ;
Nom, que redouble ici ma haine, & ma fureur.
Ce nom, à mes amis ſi cruel, ſi funeſte,

De mes honneurs passez est tout ce qui me reste.
Banni par les Tribuns, par les grands poursuivi,
Pour prix de mes travaux, Rome m'a tout ravi.
Ville ingrate, & perfide, esclave de l'envie,
Tu m'oses outrager, & me laisser la vie !
Tremble : j'existe encor : je vis : C'en est assez.
Mes affronts, dans ton sang, seront tous effacés.

VOLUMNIE.

Quoi ! mes pleurs....

CORIOLAN.

Seront vains.

VOLUMNIE.

Nos droits.....

CORIOLAN.

Je les méprise.

VOLUMNIE.

Rome.....

CORIOLAN.

Je la détruis.

VOLUMNIE.

Le Ciel....

CORIOLAN.

Me favorise.

VOLUMNIE.

Le Ciel hait ton orgueil, & ta férocité.
Veux tu qu'il te protége ? imite sa bonté.

CORIOLAN.

J'imite sa justice.

VOLUMNIE.

Elle s'arme, avec peine.
Le remords la fléchit, le repentir l'enchaîne ;
Elle céde à nos pleurs.

CORIOLAN.

Elle excite mon bras.

VOLUMNIE.

Au nom de ta patrie.

CORIOLAN.

Un banni n'en a pas.

VOLUMNIE.

Au nom de Romulus.

CORIOLAN.

Romulus vous dédaigne ;
Il fuit loin d'une ville, où Sicinius regne.

VOLUMNIE.

Quel vainqueur irrité, quel monſtre furieux
Ne s'attendrit, aux noms de patrie, & de Dieux !
Cependant les grands noms de Dieux, & de patrie
Ne peuvent d'un barbare adoucir la furie.
Eh bien ? Si l'équité, l'honneur, & le devoir,
Si les loix, ſi les Dieux ſont des noms, ſans pouvoir ;
Pour ton propre intérêt, embraſſe la clémence.
Du Démon des combats tu connois l'inconſtance.
Un jour forme & détruit les palmes des guerriers ;
Le ciprès croit ſouvent, au milieu des lauriers ;
Et plus d'un conquérant, trahi par la victoire,
Pleure, dans les revers, la perte de ſa gloire.
Te dirai-je encor plus ? redoute nos deſtins,
Ce génie immortel, qui conduit nos deſſeins,
Qui triomphe toujours des plus puiſſants obſtacles,
Qui, dans les grands dangers, produit les grands miracles.
Et qu'ont pu les Veïens, les Eques, les Toſcans,
Et la foudre des Rois, & le fer des tirans ?
Des mains de Porſenna Coclés délivre Rome :
Tout un peuple combat, & ne peut vaincre un homme.
Du furieux Acron, la terre a bu le ſang.
Ce monarque terrible, & ſi fier de ſon rang,
Attaque Romulus, & Romulus l'immole :
Son ſceptre enſanglanté pare le Capitole.
Téméraire vainqueur, crains Rome, crains le ſort ;
Juſques ſous tes lauriers, tu peux trouver la mort ;

Dans le Ciel orageux, où t'éleve la guerre,
Sans cesse, à tes côtés, vois fumer le tonnerre.
Assure donc tes jours, ta gloire, tes exploits :
Force nos cœurs altiers de plier, sous tes loix :
Etablis ta grandeur, sur un pardon sublime :
Laisse à Sicinius, laisse l'horreur du crime.
Par un forfait plus grand voudrois-tu l'effacer ?

CORIOLAN.

Pour se venger d'un crime, il faut le surpasser.

VOLUMNIE.

Viens donc le consommer : viens, perfide : cours : vole ;
Renverse nos remparts ; abats le Capitole ;
Frappe : égorge : détruis : sois digne de ton rang ;
Abreuve toi de pleurs ; ennivre toi de sang ;
Disperse les autels, sous tes mains sacrileges :
Les Peres du Sénat t'attendent, dans leurs sieges.
Toi, qui fus leur enfant, deviens leur assassin :
Barbare, enfonce leur un poignard, dans le sein.
Et du héros fameux, qui forma ta jeunesse,
Du grand Valerius immole la vieillesse.
Tu frémis ! quels forfaits pourroient t'épouvanter ?
Ose ce qu'autrefois Tullie osa tenter :
Sur le corps dechiré de ta mere égorgée,
Pousse ton char affreux, dans Rome saccagée ;
Et sa tête à la main, demande à tes guerriers,
Et des honneurs nouveaux, & de nouveaux lauriers.

elle sort.

CORIOLAN.

O ma mere ! elle fuit... Ciel ! Dans mon trouble extrême,
Perdons ce que je hais, mais sauvons ce que j'aime.
Volez, Gardes du trône, intrépides soldats,
Hâtez-vous : dans ce camp, qu'on retienne ses pas.

SCENE IV.

CORIOLAN, TULLUS, NONIUS;
& les principaux Chefs de l'Armée.

CORIOLAN.

VOUS l'avez vue, amis, cette fiere Romaine,
Qui joint l'insulte aux pleurs, la tendresse à la haine;
Qui portant ses sanglots, jusqu'au fond de mon cœur,
Au sein de la victoire, épouvante un vainqueur;
Et qui m'eut attendri, si mon ame inflexible
Pouvoit se démentir, & devenir sensible.

TULLUS.

J'ai vu Coriolan, digne de ses exploits,
Soutenir, en héros, la querelle des Rois,
Dévouer les Romains, à sa juste colere,
Et triompher des pleurs, & des cris d'une mere.

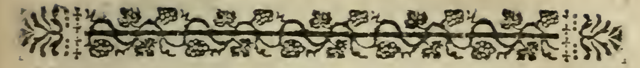
CORIOLAN.

Juste Ciel! que ces cris, que ces pleurs sont puissans!
Dans quel désordre affreux, ont-ils plongé mes sens!
Ah! reprens, contre moi, Rome, reprens les armes:
Je les redoute moins encore, que ces larmes.
Mais tu jouiras peu du trouble, où tu me vois.
C'en est trop: vengeons-nous: je le puis: je le dois.
Allez, fier Nonius; & que votre courage,
Sur le mont Aventin, s'ouvre un noble passage:
C'est vous, qui nous devez ce triomphe éclatant:
Votre gloire l'exige; & la mienne l'attend.

aux Chefs de l'armée Volsque.

Vous, Héros, rassemblez vos guerriers invincibles;
Excitez leur grand cœur: armez leurs bras terribles;
Qu'ils brûlent de vous suivre, & qu'ils partagent tous
Mes transports, ma fureur, ma haine, & mon courroux.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

CORIOLAN, VIRGILIE.

VIRGILIE.

ROME va donc perir ! vôtre haine funeſte
Livre au fer deſtructeur, l'azile qui nous reſte,
Et pleins de vos tranſports, déja de toutes parts,
Vos farouches Soldats marchent, vers nos remparts.
Quel ſiniſtre démon, après tant de tempêtes,
Fait encore gronder la foudre, ſur nos têtes ?
Contre qui ſa fureur arme-t'elle vos bras ?
L'aſpect de ce ſéjour ne vous glace-t'il pas ?
Où courez Vous ?

CORIOLAN.

A Rome, où l'éclat de ma vie
Excita d'un vil peuple & l'audace & l'envie ;
Où les laches Tribuns oſerent m'outrager ;
Où je dois, en héros, perir ou me venger.

VIRGILIE.

Quoi ! ce n'eſt point aſſez, cruel, pour ta vengeance,
Que le Tibre aſſervi coule, ſous ta puiſſance ;
Que la terre, en ſes flancs, ne puiſſe receler
La foule des guerriers, que tu viens d'immoler ;
Et que des tours d'Anxur, juſqu'aux champs de Nomante,
Ton bras ait tout rempli d'horreur & d'épouvante.
Il faut encore, il faut que nos murs renverſés
N'offrent à tes regards, que des morts entaſſés ;
Que nos Temples brûlants éclairent ta victoire ;

Que des fleuves de ſang éterniſent ta gloire ;
Et que le Capitole, abbattu, par ta main,
Cache, dans ſes débris, juſqu'au nom de Romain.
Ainſi, toujours de meurtre, & de carnage avide,
Un éternel courroux eſt le Dieu, qui te guide ;
Et ton barbare cœur, qu'on n'attendrit jamais,
Excite encor ton bras, à de nouveaux forfaits.
Aſſouvis donc ta rage, & ſatisfais ta haine ;
Une Volſque oſe ici s'avouer pour Romaine ;
Ton épouſe dément, & brave ton courroux ;
Punis une rebelle, & ceſſe d'être époux.
Frape : voila ma tête : immole ta victime.
Puiſſe ce parricide être ton dernier crime ;
Ou ſi ta haine exige un ſang plus précieux,
Tu peus la contenter, ta mere eſt ſous tes yeux.

CORIOLAN.

Que ſon aſpect, O Ciel ! m'épouvante, & m'accable,
Et qu'il va m'en couter, pour être inexorable !

SCENE II.

CORIOLAN, VOLUMNIE, VIRGILIE, MARTIUS,
Veſtales, Gardes.

VOLUMNIE.

DEs projets d'Antium, Miniſtre furieux,
Qui lui vends, ſans éffroi, ta patrie & tes Dieux ;
Toi, qui dans les tranſports, que le courroux t'inſpire,
Ne te crois pas vengé, tant qu'un Romain reſpire,
Volſque ennemi, répond : de quel droit tes Soldats
Oſent ils obſerver, & retenir mes pas ?
Par quel ordre ſecret, de gardes inveſtie,
Ne puis-je de ce camp obtenir la ſortie ?
Ne ſçais-tu pas qu'ici ſur la foi de Tullus,

J'entra

J'entrai libre ? D'où vient que je ne le ſuis plus ?

CORIOLAN.

Quoi ! dans ces murs affreux, que détruit ma colere,
Irois-je abandonner une tête ſi chere !

VOLUMNIE.

Je t'entends : tu veux donc, que lorſque ta fureur
Va tout remplir de ſang, de tumulte & d'horreur ;
Lorſqu'au milieu des cris, des ſanglots, des alarmes,
La vengeance, & la mort vont conſacrer tes armes,
Témoin de tes forfaits, & devorant mes pleurs :
Je vienne t'applaudir de mes propres malheurs ;
Et trainant, dans l'opprobre, une vie importune,
J'aille, dans Antium, adorer ta fortune.
Mais ſçais-tu que mon cœur eſt au-deſſus du ſort ?
Que tu peux m'arracher la vie, & non la mort ?
Et que de quelque orgueil, que ton pouvoir t'ennivre,
Il n'eſt pas aſſez grand, pour me forcer à vivre ?
Je vivrois ! Je verrois tes Soldats inhumains
Charger de fers honteux, les veuves des Romains,
Dans leurs bras tout fumants de meurtre, & de carnage,
De la fiere Pallas ravir l'auguſte image,
Et fouler, ſous leurs pieds, dans nos murs abatus,
La cendre, & le tombeau d'Horace, & de Brutus !
Ah ! plutôt contre moi, ces foibles mains tournées
Auront tranché le cours de mes triſtes journées ;
J'aurai ſçu prévenir, par un coup généreux,
Du ſort, qui nous trahit, les revers douloureux ;
Et rendant aux Romains le ſang, qui t'a fait naître,
Les venger, me punir, de t'avoir donné l'être.
Nouvelle Hécube, hélas ! dans ces flancs abhorrés,
J'ai porté l'ennemi de nos Temples ſacrés ;
C'eſt moi, qui nourriſſant ton ardeur martiale,
Formois cette valeur, à Rome ſi fatale ;
Je préparois ſa perte, en excitant ton cœur ;

Enfin, Rome, ſans moi, n'auroit point de vainqueur.
Ton active prudence, & ton bouillant courage,
Tes exploits, tous nos maux ſont mon funeſte ouvrage.
Ah! que n'ai-je en ce cœur, avide de combats,
Plongé l'acier fatal, dont je chargeois ton bras,
Precipité tes jours, dans les gouffres du Tibre;
Que ne ſuis-je ſans fils, & Rome ſeroit libre!
Cruel, qui dans le cours de nos malheurs affreux,
Me ravis le ſeul bien, qui reſte aux malheureux:
Oui, dans l'excès de maux, que cauſe ta vengeance,
Je n'oſe de nos Dieux réclamer la puiſſance.
Hélas! que demander aux arbitres du ſort?
Ta honte, ou nos ſuccès, notre perte, ou ta mort.
Détermine mon ame égarée, incertaine:
Tous mes vœux ſont cruels: je ſuis mere, & Romaine.
Voudrois-je que d'un fils traîné par nos guerriers,
La hache du Licteur abatit les lauriers?
Ou que Rome ſanglante, au Volſque abandonnée,
Fut au char du vainqueur pour jamais enchaînée?
De quel côté pancher? Pour qui former des vœux?

CORIOLAN.

Rangez-vous du parti, qu'ont embraſſé les Dieux.
Qu'entre un fils triomphant, & le Romain perfide,
La raiſon des héros, le ſuccès vous décide.
Si quelque doute encor partageoit vos eſprits,
Rappellez-vous ce jour de tumulte & de cris,
Ce jour....

VOLUMNIE.

N'en trace pas la douloureuſe hiſtoire;
Laiſſe ce ſoin cruel à ma triſte mémoire.
Je ſais que ton exil injuſte, inattendu,
Porta le déſeſpoir; dans mon cœur éperdu;
Mais je rappelle auſſi, que dans le deuil plongée,
Ta gloire conſoloit une mere affligée.

Ta gloire te reſtoit : l'honneur du Conſulat,
Ce rang, que tu briguois, n'en valoit pas l'éclat.
Illuſtre par toi-même, aux fureurs de l'envie,
Le ſort, pour t'éprouver, abandonna ta vie.
J'ai vu, dans Antium, s'éclipſer ta ſplendeur ;
Tu n'as pu ſoutenir le poids de ta grandeur.
Les clameurs d'un vil peuple, un refus, un outrage
Ont obſcurci ta gloire, & vaincu ton courage ;
Et dans l'adverſité, ton eſprit abattu
A montré que l'orgueil faiſoit ſeul ta vertu.
Ainſi ta fermeté, pliant ſous la diſgrace,
De quelques factieux n'a pu braver l'audace.
Un héros, dans la ſphere, ou le Ciel l'a placé,
S'irrite-t'il des cris du vulgaire inſenſé ?
Ce n'eſt, qu'en ſa vertu, qu'il met ſa confiance :
L'univers crouleroit, ſans troubler ſa conſtance.

CORIOLAN.

Rome jouiroit dont du fruit de ſes forfaits !

VOLUMNIE.

Non : Rome jouiroit du prix de tes bienfaits ;
De feſtons immortels, elle ceindroit tes buſtes ;
Et mêleroit ton nom, aux noms les plus auguſtes.
Elle admire, dans toi, la noble fermeté,
Le courage ; faut-il exclure la bonté ?
Si tu veux la bannir, du moins que ta vengeance
Ne confonde jamais le crime, & l'innocence.
Ces nobles vétérans, & ces jeunes guerriers,
Dont la valeur, ſous toi, moiſſonnoit les lauriers,
Ces grands patriciens, ces héros conſulaires,
Qui ſauverent tes jours des fureurs populaires,
Ces femmes, ces vieillards, dans nos malheurs communs,
Tomberont ſous tes coups, ainſi que nos Tribuns ;
Et l'enfant, au berceau, pourſuivi par ta haine,
Sans avoir part au crime, aura part à la peine.

Tu rougis : je le vois : mais dans le ſang nourri ;
Ton cœur altier s'étonne, & n'eſt point attendri.
Il inſulte peut-être, à ma douleur amere.
Ah ! n'aviliſſons plus la dignité de mere :
Reſpectons nous : ceſſons, pour fléchir ſon courroux ;
D'employer des moyens, trop indignes de nous.
Prêtreſſes de veſta, victimes, qu'un perfide,
Deſtine, dans ce jour, au glaive parricide,
Avancés : remettez aux mains d'un furieux,
Du ſang des Martiens le reſte précieux.

Les Veſtales s'avancent, & lui remettent ſon fils.

Voilà ton fils. Hélas ! ta cruelle vengeance
Alloit, dans ces remparts, immoler ſon enfance ;
Elle l'eut accablé, ſous leurs Vaſtes débris :
Ton cœur redoutoit peu de le perdre, à ce prix ;
Mais Rome te le rend, & toujours magnanime,
Lorſque tu la détruis, elle t'épargne un crime.

CORIOLAN, *embraſſant ſon fils.*

O le premier plaiſir, qu'un pere malheureux
Éprouve, dans le ſein d'un exil rigoureux !
O ma joie ! ô mon ſang !

VOLUMNIE.

Quel affreux héritage,
Quel nom va ta fureur lui laiſſer en partage ?
Rebuté, fugitif, ſans foyers, ſans appui,
L'horreur, qu'on a pour toi, s'étendra juſqu'à lui.
Fils d'un pere connu, par ſa haine implacable,
Ton nom ſeul à jamais le rendra redoutable ;
Et l'exemple récent de nos triſtes revers,
Contre le ſang d'un traître, armera l'univers.
Sauve-le des malheurs, où ton crime l'expoſe ;
C'eſt un devoir ſacré, que l'équité t'impoſe.
Par tous ces demi-Dieux, dont ton fils eſt iſſu,
Tranſmets lui ton ſang pur, comme tu l'as reçu ;

Si tu n'es citoyen, vois ton fils, & fois pere ;
Que la tendreſſe, en toi, déſarme la colere.

CORIOLAN.

Quel eſt donc ton pouvoir, ô nature ! quel cri
Réveille la pitié, dans mon cœur attendri ?
Que vois-je ! autour de moi tout gémit, & tout pleure.
Ah ! redoutable enfant, éloigne toi.

VOLUMNIE, *Arrêtant Martius, & le ramenant à Coriolan.*

Demeure ;
Calme ce furieux irrité, contre nous ;
Pour ſauver ta patrie, embraſſe ſes genoux ;
Sur ſes cruelles mains, oſe imprimer ta bouche ;
Fais paſſer tes ſanglots, dans ſon ame farouche ;
Enchaîne, dans tes bras, ce ſuperbe vainqueur ;
Et porte le remords, juſqu'au fond de ſon cœur.

CORIOLAN.

O mon fils ! ô Romains ! ô tendreſſe ! ô vengeance !
Puis-je oublier l'affront ? Dois-je punir l'offenſe ?
Dans le trouble, où je ſuis, je ne me connois plus.

VOLUMNIE.

Mes larmes, mes conſeils, mes cris ſont ſuperflus.
Vainement, par mes ſoins, la nature te preſſe.
Eh bien ! puiſqu'à ce point la fortune m'abaiſſe,
Puiſque je dois mourir, ou vaincre ton courroux,
Tu m'y forces, cruel ; je tombe à tes genoux.
Contemple Volumnie, à tes pieds abattue ;
Aſſouvis tes regards de cette affreuſe vue.
C'eſt ainſi, que dans Rome, où te conduit le ſort,
De tes barbares mains, je recevrai la mort.
Hélas ! Lorſque mes ſoins ont formé ta jeuneſſe,
Tu ne promettois pas ce prix, à ma tendreſſe ;
De la vertu pour lors tu ſuivois les ſentiers ;
Tu mettois, à mes pieds, ta gloire, & tes lauriers ;

Et moi, je ſuis aux tiens; moi, j'arroſe de larmes,
D'un coupable vainqueur les parricides armes;
Et je les baigne en vain: je ne puis l'appaiſer:
En regrets, en ſanglots, il me laiſſe épuiſer:
Il me voit: il m'entend: & ſon ame cruelle
Refuſe un ſeul ſoupir, à ma douleur mortelle.
Ah Barbare!

CORIOLAN, *la relevant.*

Ah! ma mere!

VOLUMNIE.

Arrête: que dis-tu?
Pour être encor mon fils, en as-tu la vertu?
Je chériſſois ce fils, & j'en étois chérie;
Mon fils étoit l'honneur, l'appui de ſa patrie;
Mon fils défendoit Rome; & toi, tu la combats;
Il m'aimoit; tu me hais. Cruel, tu ne l'es pas.
Non, le Ciel ne pourroit unir, dans le même homme,
Le fils de Volumnie, & l'ennemi de Rome.

CORIOLAN, *attendri.*

Ah! je ſuis votre fils.

VOLUMNIE.

Ai-je fléchi ton cœur?

CORIOLAN.

Vous avez triomphé d'un ſuperbe vainqueur.

VOLUMNIE.

T'ai-je rendu Romain?

CORIOLAN.

Je le ſuis: je veux l'être:
Je pardonne.

VOLUMNIE. *avec tranſport*

A ces traits j'aime à te reconnoître.
Viens, mon ſang, viens, mon fils, dans mes embraſſemens,
Raffermir d'un Romain les nobles ſentimens.
Les Dieux t'avoient formé trop grand, trop magnanime,

Trop digne de leur rang, pour te livrer au crime.
O Rome ! ô mon païs ! vous ne servirez pas :
Coriolan vous rend & son cœur, & son bras.
C'en est fait : à mes vœux le sort n'est plus contraire ;
J'ai retrouvé mon fils.

CORIOLAN.

J'ai retrouvé ma mere.
Pour remplir cependant ses plus tendres souhaits ;
Hâtons-nous d'assurer son bonheur, & la paix.

SCENE III.

CORIOLAN, VOLUMNIE, VIRGILIE, MARTIUS ; NONIUS, *Vestales, Romains enchaînés, Gardes.*

NONIUS, *suivi de Romains enchaînés.*

Vous triomphez, Seigneur ; & jamais la victoire
N'a d'un succès plus prompt couronné votre gloire.
Nos combattans guidés, par votre heureux destin,
Ont planté nos drapeaux, sur le mont Aventin.
De ce poste orgueilleux, disputant l'avantage,
Les Romains, au péril opposent le courage ;
Mais tout céde aux efforts des Volsques indignés ;
Dans le sang ennemi nous nous sommes baignés ;
Et ces Guerriers captifs, que devant vous j'amene.

CORIOLAN.

Il suffit, Nonius : que l'on brise leur chaîne.
Ma colere s'éteint, & les pleurs maternels
En calment pour toujours les transports criminels.
(aux Romains)
Allés, chefs malheureux, qu'opprimoit ma vengeance ;

A Rome épouvantée annoncer ma clémence.
Puifque la pitié s'ouvre, un cœur tel que le mien ;
Quel féroce mortel peut lui fermer le fien ?
Que le Volfque aime donc une ville que j'aime ;
Bientôt de mes projets je l'inftruirai moi-même ;
Et mon cœur trop fameux, par fes heureux forfaits ;
Ne s'illuftrera plus qu'à force de bienfaits.

SCENE IV.

NONIUS.

QUEL eft donc ce difcours qui me glace, & m'étonne !
L'ai-je bien entendu ! Coriolan pardonne !
Rome échappe à nos fers ! un inftant a détruit
De tant de longs combats le falaire & le fruit !
Un banni, qui nous doit fa vie, & fa puiffance ;
Se dément, nous trahit, & trahit fa vengeance !
Qui l'eut cru ! Mais Tullus dirige ici fes pas :
Peignons-lui des malheurs qu'il ne foupçonne pas.

SCENE V.

TULLUS, NONIUS.

NONIUS.

AH ! Seigneur, apprenez qu'elle eft notre difgrace :
Le fier Coriolan, ce Romain, dont l'audace,
Après tant de moiffons de palmes, de lauriers,
Promettoit Rome entiere, à nos travaux Guerriers ;
Ce Romain eft fléchi.

TULLUS.

TULLUS.

Lui !

NONIUS.

Lui-même. Sa mere
A presque sous mes yeux désarmé sa colere ;
Et les premiers objets, à ses regards offerts,
Nos captifs orgueilleux ont vu briser leurs fers.
Enfin ce que n'a pu le Sénat ni Septime,
Une femme l'obtient.

TULLUS.

O perfidie ! ô crime !
Traître, que dans nos murs je devais égorger ;
Toi qui ne vis qu'autant que tu peus me venger ;
Tu tiens de moi ton rang & ton pouvoir suprême ;
Et ton cœur effrené s'en sert, contre moi-même !
Étoit-ce pour sauver mes cruels ennemis,
Que ce rang, ce pouvoir, dans tes mains fut remis !
Quoi ! Lorsque ta fureur renverse Coriole,
Je verrois par tes soins, fleurir le Capitole,
Et la foudre allumée, en s'exhalant dans l'air,
N'auroit pour nous venger, fait briller que l'éclair !
Ah ! ma haine s'accroît, lorsque la tienne cesse :
J'adopte ta vengeance, & non point ta tendresse.
Les pleurs, qui t'ont flechi ne peuvent rien sur moi :
Ta tête me répond de ton manque de foi.
En un mot, perd la vie, ou soutiens ma querelle :
Porte la flamme à Rome ou péris avec elle.
Mais, Nonius, laissons des discours superflus.
Es-tu Volsque ?

NONIUS.

Oui, Seigneur, & l'ami de Tullus.

TULLUS.

Eh bien ! sers l'amitié, ton païs, & la gloire.
Viens : allons, sur nos pas, rappeller la victoire ;

D'un perfide Romain prévenons les projets ;
Et fermons tous les cœurs, au desir de la paix ;
qu'éveillés par nos cris, tous les Chefs de l'armée
Rallument, contre lui, leur haine envenimée.
L'éclat de ses hauts faits, ses succès inouis
N'ont que trop irrité, ceux qu'ils ont éblouis ;
Qu'ami des factions, le soldat mercénaire,
Par l'appas du butin, devienne sanguinaire ;
Et que le camp rempli de trouble, & de débats ;
Perde Coriolan, ou l'entraîne aux combats.

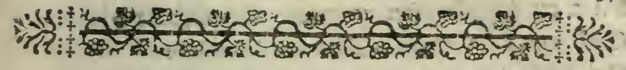
NONIUS.

Oui, Seigneur, unissons l'audace, & la prudence ;
Armons l'ambition, l'intérêt, la vengeance.
Qui fait des passions mettre en jeu le ressort,
Asservit les mortels, & maîtrise le sort.
En vain Coriolan, fier de sa renommée,
Voudroit donner des loix à la puissance armée :
Que peut-il ; ce haut rang, dont il fait son appui,
Son pouvoir est à nous, bien plus qu'il n'est à lui.
Si nous n'y consentons, il ne sauroit nous nuire.
Nous l'avons élevé, nous pouvons le détruire.
L'audace est dans son cœur : la force est dans nos mains ;
Et, quand nous le voudrons, nous perdrons les Romains.

TULLUS.

Perdons les : je le veux : que ma vengeance éclate :
Contre Coriolan, irritons l'Antiate ;
Et que, dans ses deisseins, le perfide obstiné
Trouve, par nos complots, tout le camp mutiné.

Fin du troisieme Acte.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

TULLUS, VIRGILIE.

TULLUS.

Fuis loin de mes regards : n'irrite plus ma haine,
O fléau de mes jours, lâche républicaine.
Tous les liens du ſang ſont rompus entre nous ;
Je ne te connois plus : redoute mon courroux.
Fuis moi, te dis-je.

VIRGILIE.

Epouſe, & fille infortunée,
A des pleurs éternels, ſuis-je donc condamnée ?
Du ſort le plus affreux j'éprouve la rigueur :
Tout ce que je chéris s'arme, contre mon cœur.
La colere renaît, du ſein de la colere ;
Elle quitte l'époux, pour enflammer le pere ;
Et dans le même inſtant, où je crois reſpirer,
Mes yeux, baignés de pleurs, ont encore à pleurer.
Ah ! calmez les tranſports d'une haine fatale ;
A mes ſanglots du moins donnez quelque intervalle.
Soyez tel qu'autrefois, ſenſible à nos douleurs ;
Votre cœur attendri s'ouvroit à nos malheurs ;
Je retrouvois en vous, le pere, le grand-homme :
Le pere me plaignoit, le héros plaignoit Rome.
Hélas ! me trompiez vous ?

TULLUS.

Je plaignois Rome ! O Dieux !
Dans le fond de ce cœur tu devois lire mieux.

S'il a pu deguiſer ſon courroux ſanguinaire ;
C'eſt que d'un furieux il armoit la colere :
Oui, ma haine vouloit vous perdre, par ſa main :
Tel fut l'horrible nœud d'un Volſque & d'un Romain.
Mais ce lien ſanglant, que forma la vengeance,
Le perfide le rompt, par ſa lâche clémence,
Il vend, pour quelques pleurs, nos exploits, nos lauriers,
Le prix de nos travaux, le ſang de nos guerriers.
Qu'il tremble : ma fureur, que redouble ſon crime,
Peut, au milieu du camp, le prendre pour Victime.
Rome, tu n'as encor triomphé qu'à demi :
Il te reſte à fléchir ton plus grand ennemi ;
Ou plutôt rejettant une eſpérance vaine,
Il te reſte à tomber, ſous les coups de ma haine.

VIRGILIE.

Detrompez-vous : voyez ces ſuperbes remparts :
C'eſt-là que ſont rangés les boucliers de Mars ;
Que la brillante flamme, à Veſta conſacrée,
D'un empire éternel préſage la durée ;
Et que dignes du ſort, à leur grand cœur promis,
Les Romains regneront, ſur l'univers ſoumis.

TULLUS.

Peuple indigne du jour, opprobre de la terre,
Inſolent dans la paix, & cruel dans la guerre,
Qui du Roc Tarpeïen connu par tes forfaits,
Devores l'univers, dans tes vaſtes ſouhaits,
Il te ſied bien, à toi, troupe de vils eſclaves,
D'oſer au monde entier préparer des entraves !
Quel ſuccès éclatant, quel immortel exploit,
Quel titre glorieux t'en ont donné le droit ?
Tes faſtes ne ſont pleins que de ſang, de ruines :
Ce Capitole affreux recele tes rapines :
Cette enceinte, ces tours, ces remparts abhorrés,
Par le ſang de Rémus, ont été conſacrés.
Dans les ombres, l'horreur, & le bruit d'un orage,

Ton fondateur lui-même a ressenti ta rage,
Et victime immolée à tes projets cruels,
Il a reçu de toi, la mort, & des autels.
Quel séjour ! quelle ville en crimes si féconde !
Quels affreux souverains, pour le Tibre, & le monde !
Lâches usurpateurs du trône des Tarquins,
Expirez, sous mes coups, tirans républicains :
Monstres, de qui l'orgueil déffioit le tonnerre,
De votre horrible aspect, purgez enfin la terre ;
Emules des Titans, éprouvez en le sort,
Et tombés foudroyés, dans les bras de la mort.

VIRGILIE.

Connoissez ces Romains, que vous voulez détruire :
Témoin de leurs vertus, je puis vous en instruire.
Heureux dans l'indigence, & grands sous d'humbles toits,
J'ai vu des conquérans dédaigner l'or des Rois,
Des guerriers, dont le nom brille dans nos annales,
Ouvrir leurs champs féconds, de leurs mains triomphales,
Des héros au-dessus de l'un & l'autre sort,
Regarder, du même œil, & la vie, & la mort ;
Et le vainqueur modeste, au sein de la victoire,
Des plus heureux succès ne cueillir que la gloire.
O Rome ! que l'envie, en sondant tes desseins,
T'accuse d'attenter, sur les droits les plus saints,
De tout soumettre au fer, de regner par la guerre :
Tes vertus, tes bienfaits enchaîneront la terre.
La justice est ta force : on ne te voit jamais,
A l'ardeur d'envahir, sacrifier la paix :
Tu présentes l'olive, & le glaive homicide,
Ton ennemi choisit, & son choix te décide ;
Et si ton bras vainqueur le range, sous ta loi,
Il devient ton enfant, pour regner avec toi.

TULLUS.

O Vous, qui l'entendez, Dieux témoins de ma haine,
Deviez vous de mon sang former une Romaine !

VIRGILIE.

Je le suis, oui, Seigneur, ce nom m'énorgueillit :
Plus qu'un trône, ce nom m'illustre.

TULLUS.

Il T'avilit.
O perfide ! ô ma honte ! objet d'horreur !

VIRGILIE.

Mon Pere !

TULLUS.

Cesse d'être Romaine, & tu me deviens chere ;
Sois Volsque ; sois mon sang ; n'arrête plus mes coups ;
Cache, ou taris tes pleurs ; crains, ou sers mon courroux.

VIRGILIE.

N'employez, sur mon cœur, qu'un pouvoir légitime :
Vous n'avez pas le droit de commander un crime ;
C'en seroit un, pour moi, d'adopter vos transports :
Ma gloire doit tenter de plus nobles efforts :
Elle doit triompher d'une injuste vengeance,
Elle doit, malgré vous, vous rendre à la clémence.
Ne croyez pourtant pas, qu'au fort de mes ennuis,
Je puisse, un seul moment oublier qui je suis :
Je crains d'être parjure, autant que d'être ingrate ;
J'aime Rome, il est vrai : mais je suis Antiate.
Mes devoirs ont leurs droits, & ces droits ont leurs rangs ;
Ils ne sont pas détruits, pour être différens.
Dans tous les deux partis, je trouve ma famille :
Je suis mere dans l'un, dans l'autre je suis fille :
Le Volsque, & le Romain m'intéressent pour eux :
Mais dans leurs demelés, je suis au malheureux.
Oui, si dans sa faveur, la fortune volage
Des Romains abattus relevoit le courage,
Si de nouveau son bras, secondant nos guerriers,
Sur vos remparts sanglans, leur offroit des lauriers,
Vous me verriez voler, au milieu de leurs armes,

Remplir leur ſein cruel, de mes cris, de mes larmes,
Glacer ces furieux, m'oppoſer à leurs coups;
Faire en un mot, ſur eux, ce que je fais ſur vous.

TULLUS.

Laiſſe ce triſte ſoin, aux Romaines tremblantes;
Volſque, couronne toi, de nos palmes brillantes;
Quitte un parti vaincu, pour en ſuivre un vainqueur;
Qu'Antium triomphant regne ſeul dans ton cœur.
De nos cruels tirans, maſſacrés ſur ces rives,
Vois traîner dans nos murs, les images captives;
Vois nos Héros briſer les fers des Souverains,
Et recevoir l'encens de leurs contemporains;
Vois enfin ton pays, conſacré par l'hiſtoire,
Remplir tout l'univers, de l'éclat de ſa gloire.

VIRGILIE.

Ah! ſi par l'équité vos lauriers ennoblis,
Sur des bords étrangers, avoient été cueillis,
A l'effort de vos bras, j'euſſe applaudis moi-même;
Ma patrie eut connu juſqu'à quel point je l'aime.
Mais ces cruels feſtons ſont baignés de nos pleurs;
Antium, tes ſuccès ne ſont que nos malheurs.
Que dis-je! ils ſont les tiens: c'eſt ton ſang que tu verſes:
En frappant les Romains, c'eſt ton ſein, que tu perces,
Nous te ſommes unis, par les plus tendres nœuds;
Preſque tous nos enfans ſont tes propres neveux.
Hélas! à ce grand nom, le Sabin redoutable
Se dépouilla jadis de ſa haine indomptable.
Tes ſoldats renommés, tes Volſques belliqueux
Seront-ils, à nos cris, plus inſenſibles qu'eux?
Volons, empreſſons nous de fléchir leur colere;
Faiſons parler le ſang: montrons la fille au pere:
Offrons, à nos vainqueurs, au milieu des combats,
Nos enfans bégayans, qui leur tendent les bras;
Et qu'à leurs tendres cris, ces guerriers invincibles,

Se retrouvent un cœur, & deviennent sensibles.

TULLUS.

Ecoute.

VIRGILIE.

Eh bien ! Seigneur.

TULLUS.

Chéris-tu ton époux ?

VIRGILIE.

Comme un don précieux, que j'ai reçus de vous.

TULLUS.

Et Rome ?

VIRGILIE.

Vous savez que je l'aime en Romaine.

TULLUS.

Veux-tu calmer enfin les transports de ma haîne ?

VIRGILIE.

Si je le veux ! ô Ciel ;

TULLUS.

Tu le peux.

VIRGILIE.

Je le puis !

Que ne ferois-je point ! dissipez mes ennuis :
Prononcez.

TULLUS.

Pour dompter le courroux qui m'anime,
Il faut du sang ; il faut une grande victime,
Rome, ou Coriolan, l'un ou l'autre aujourd'hui.

VIRGILIE.

Dieux !

TULLUS.

Consulte toi bien : choisis entre elle & lui :
Décide dans mes mains la foudre est allumée :
Pour en lancer les traits, je vole dans l'armée :
Là, j'attends ton époux ; s'il trompe notre espoir,

S'il s'obſtine à la paix, je reprens mon pouvoir :
J'en uſerai. Vois donc ce traitre, que j'abhorre :
Il faut ou Rome, ou lui; je le répete encore;
Et ſi ton lâche cœur ne me livre aucun d'eux,
Tremble que ma fureur ne les prenne tous deux.

SCENE II.

VIRGILIE.

IL faut ou Rome; ou lui! c'eſt de moi qu'on demande,
C'eſt de moi qu'on attend cette exécrable offrande!
Dans tes gouffres profonds, ô terre, engloutis moi:
Sauve moi d'un forfait, qui me glace d'effroi.
J'irois contre un époux tourner ces mains perfides!
Je vous fairois revivre affreuſes Danaïdes!
Ou comme Tarpeïa, j'ouvrirois à Tullus,
Ces tours, ces murs ſacrés, qu'éleva Romulus!
Pere dénaturé, que la vengeance enflamme,
Pour faire un pareil choix, prête moi donc ton ame;
Ou du moins, en formant ce barbare deſſein,
Étouffe la pitié, qui déchire mon ſein.
Non, je ne ſerai point ſacrilege ou parjure:
A Rome, à mon époux, je garde une fois pure;
Et des droits paternels quel que ſoit le pouvoir,
J'en connois un plus grand, celui de mon devoir.
Vous, qui le protegez, ô vous Dieux, que j'implore,
Sauvez ces murs: ſauvez un époux que j'adore....
Mais Volumnie, & lui s'avancent, vers ces lieux.
Ciel! voilà donc le ſang, qu'exige un furieux.

SCENE III.

CORIOLAN, VOLUMNIE, VIRGILIE, *Gardes.*

VOLUMNIE.

FILLE d'un pere illuſtre, épouſe d'un grand homme,
Et pour tout dire enfin, citoyenne de Rome,
Sur ce front alarmé, d'où vient cette pâleur ?
Le bonheur des Romains fait-il votre malheur ?

VIRGILIE.

Ils me ſont toujours chers.

VOLUMNIE.

Partagez donc leur joie.

VIRGILIE.

Je la ſens : mais s'il faut que mon cœur ſe déploie ;
Ce bienfait d'un héros, ce calme ineſperé,
Le bonheur des Romains eſt-il bien aſſuré ?
L'Antiate cruel, dont l'avide inſolence
Des Temples de nos Dieux ſe promet l'opulence ;
Tant de brigands armés, de ſoldats inhumains
Souffriront-ils que Rome échappe de leurs mains ?
Et que la paix briſant leurs lances homicides,
Leur raviſſe le fruit de tant de parricides ?

CORIOLAN.

Eh, que peuvent leurs bras, ſans le ſecours du mien ?
De leurs projets ſanglants, ô Rome, ne crains rien :
Ce n'eſt qu'à ma valeur qu'Antium doit ſa gloire :
Mon courroux, dans ſon camp, a fixé la victoire ;
Et ſans moi, ſes guerriers, en bute à leurs deſtins,
Seroient cachez encor, dans les marais Pontains.
Ne vous flattez donc pas, cohortes effrénées,
D'enchaîner ſous vos loix, mes hautes deſtinées.

Ma gloire eſt au-deſſus de vos lâches complots :
Les hommes tels que vous, ſont faits pour les héros.
Notre ſort fut toujours de maîtriſer le vôtre :
Servir eſt votre état, & regner eſt le nôtre.

VIRGILIE.

Le ſoldat mutiné connoît-il le devoir ?

VOLUMNIE.

Il connoît la terreur, qu'inſpire le pouvoir;
Et Tullus, s'il le faut....

VIRGILIE.

Tullus eſt Antiate :
Contre nous, contre Rome, enfin ſa haine éclate.

CORIOLAN.

Que Tullus enchaînant & les Dieux & le ſort,
Des Romains qu'il déteſte, ait conjuré la mort,
Contre Tullus, le ſort, les Dieux & leur puiſſance,
Des Romains attaqués je prendrai la défenſe.
Oui, je puis dans ce camp, reporter la terreur;
Et ma vertu fera ce qu'a fait ma fureur.
Je ne reçois ici des loix, que de moi-même;
Tout y doit reſpecter ma volonté ſuprême.
Qu'on me connoiſſe : allons.

VIRGILIE.

Ah ! je ſuivrai vos pas :
Je ne vous quitte point.

SCENE IV.

CORIOLAN, VOLUMNIE, VIRGILIE, NONIUS, *Gardes.*

NONIUS.

SEIGNEUR, tous vos ſoldats,
Au ſeul nom de la paix, rallument leur audace,

On ſe mutine : on court : on s'écrie : on menace ;
Déja deux legions fondent ſur les Romains ;
Vers la porte Latine, elles en ſont aux mains.
Dans ce déſordre affreux, la diſcorde fatale
Peut rendre, en un inſtant, l'attaque générale.
Montrez-vous : paroiſſez. De cet immenſe corps
Vous ſeul pouvez, Seigneur, maîtriſer les reſſorts.

CORIOLAN.

Oui, tous ces factieux, qu'enhardit mon abſence,
N'oſeront un moment, ſoutenir ma préſence :
Volons.

VIRGILIE.

Arrête : apprens les dangers que tu cours :
Si Rome ne périt, c'en eſt fait de tes jours :
L'implacable Tullus médite un double crime :
Il demande en ce jour, Rome ou toi, pour victime.

CORIOLAN.

Je brave ſes projets.

VIRGILIE.

Ah ! ne t'aveugle pas.
Sa haine oſera tout.

CORIOLAN.

Elle craindra ce bras.

VIRGILIE.

Mon ame, je le ſens, ne peut rien ſur la tienne ;
Eh bien ! vole à la mort ; j'y cours.

CORIOLAN, *aux Gardes.*

Qu'on la retienne.

à Nonius.

Vous, brave Nonius, commandez en ces lieux.

en lui montrant ſa mere & ſon épouſe.

J'abandonne, à vos ſoins, ce dépot prétieux.
Pour mieux le protéger, diſpoſez de ma garde.

VIRGILIE.

Hélas! à quels revers ton grand cœur ſe haſarde.
Crains le Volſque, Antium, mon pere.

VOLUMNIE.

Ne crains rien;
De nos murs, ô mon fils, ſois toujours le ſoutien;
Déſarme tes ſoldats : accomplis nos oracles;
Et marche vers la gloire, à travers les obſtacles.

SCENE V.

VOLUMNIE, VIRGILIE, NONIUS, *Gardes.*

VIRGILIE.

OU court-il? il ſe perd.

VOLUMNIE.

Il ſauve les Romains.

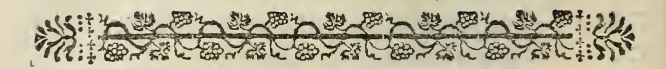
VIRGILIE.

Mais qui le ſauvera des Volſques inhumains?
Ah! ne différons plus : hâtons-nous de le ſuivre.
Mourons s'il doit mourir, & vivons s'il doit vivre :
Défendons un époux; en ai-je le pouvoir?
On m'entoure : on m'obſerve. O trouble! ô déſeſpoir!
L'excès de mes malheurs laſſe enfin ma conſtance.
Quoi, vers ſes meurtriers, Coriolan s'avance!
Les Volſques mutinés vont bientôt l'inveſtir!
De leur rage, grands Dieux, daignez le garantir.
Mais que dis-je! inſenſée, & qu'eſt ce que j'eſpere?
Les Dieux ſont à mes cris auſſi ſourds, que mon pere.

VOLUMNIE.

Attendez tout du Ciel, & croyez qu'aujourd'hui,
Puiſqu'il touche mon fils, il devient ſon appui.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

TULLUS, NONIUS.

TULLUS.

AINSI de ce Romain la bouillante éloquence
Étonne mon génie, & confond ma prudence.
La force de ſon bras paſſe dans ſes diſcours :
qu'il parle, ou qu'il combatte, il triomphe toujours.

NONIUS.

Quoi ! ſans ceſſe accablés de ſa gloire importune,
Nous faut-il, malgré nous, plier ſous ſa fortune ?

TULLUS.

O du foible Antiate inutile courroux !
Nous n'avons plus, ami, d'eſpérance qu'en nous :
Rome l'emporte enfin.

NONIUS.

Mais, Seigneur cette armée,
Qui reſpiroit le ſang, le meurtre....

TULLUS.

Il l'a calmée.

NONIUS.

Comment en a-t'il pu diſſiper les complots ?

TULLUS.

Comme le Dieu des mers tranquiliſe les flots,
En ſe montrant.

NONIUS.

O Ciel ! & nos lâches cohortes . . . ?

TULLUS.

Se mêlent aux Romains, qui leur ouvrent leur portes.
Les Romains, à leur tour, éperdus & ſurpris,
Preſſent contre leur ſein, nos ſoldats attendris ;
Dans leur ſaiſiſſement, tous répandent des larmes ;
Tous briſent à l'envi, leurs redoutables armes ;
Et tous de leur valeur déteſtant les forfaits,
Jurent, en s'embraſſant, une éternelle paix.

NONIUS.

Eh bien ! vils ſpectateurs de leur coupable ivreſſe,
Irons-nous ſans rougir, partager leur tendreſſe ?
Baiſer le joug d'un traître, en eſclaves ſoumis ?
Dans nos bras tous ſanglants ſerrer nos ennemis ?
Signer enfin la paix ?

TULLUS.

Que plutôt la tempête,
Qu'excite mon courroux, retombe ſur ma tête.
Rien ne peut me ſoumettre à cette indignité,
Non, non, Rome entre nous il n'eſt point de traité.
Ces frivoles liens, qu'a tiſſu le parjure,
N'ont jamais plus duré, que ta crainte ne dure.
Auſſi tes vains ſermens, ſur l'intérêt fondés,
Par le même intérêt, ſont toujours mal gardés.
Le cours de nos malheurs, tes ſuccès & tes crimes ;
La raiſon, & le tems m'ont appris tes maximes.
Promeſſes, & devoirs, rien n'eſt ſacré pour toi :
Ta grandeur, en tout tems, fait ta ſuprême loi ;
Ainſi que ma fureur la tienne eſt implacable ;
Et qui peut t'accabler, ſe perd, s'il ne t'accable.

NONIUS.

Mais fier de ſon triomphe, & plus audacieux,
Coriolan bientôt va paroître à nos yeux.

TULLUS.

Perfide ! le ſuccès trompera ton attente.
Qu'eſpere-tu ? la paix ſe ſigne dans ma tente.
Là ſur ce même autel, où préſident nos Dieux,
Où tu crois m'arracher des ſermens odieux,
Là nos chefs, nos héros, les vengeurs de la terre
Jurent tous aux Romains une éternelle guerre.
Oui : ces fiers ennemis de Rome & de la paix.
Secondent, Nonius, ma haine & mes projets.
Joins ces braves guerriers, vole & ſers ma vengeance.
Quelqu'un vient ; hâte-toi ; c'eſt lui même : il s'avance.
Je vais, pour le changer redoubler mes efforts,
Et porter dans ſon ſein, le trouble & les remords.

SCENE II.

CORIOLAN, TULLUS.

TULLUS.

TOI, qui promettois Rome à ma juſte colere ;
Toi qui l'oſes ſauver, arrête téméraire ;
Calme tes ſens : approche : écoute ; & juge toi.
Séduit par tes ſermens, j'ai compté ſur ta foi,
Sur mes dons prodigués, ſur la reconnoiſſance,
Sur le long ſouvenir, qui ſuit toujours l'offenſe.
Ne le devois-je point ? arbitre de tes jours,
Je pouvois d'un ſeul mot en terminer le cours ;
Lorſque chaſſé de Rome, & cherchant un azile,
Tu vins ſolliciter ma bonté trop facile.
Aux Volſques immolés, je devois ton trépas :
Mais aux cris de leur ſang, je ne l'accordai pas.
Tu reſpires : c'eſt peu : ce qu'on ne pourra croire,

Je

Je t'éleve moi-même au faîte de la gloire :
Je quitte en ta faveur, rang, dignités, pouvoir ;
En un mot mes bienfaits ont paſſé ton eſpoir.
Tu projettes d'abattre une ville ennemie ;
Je reveille à l'inſtant ma veangeance endormie ;
D'armes & de courſiers, d'argent & de ſoldats
Ma prompte vigilance épuiſe nos États ;
Et depuis Tatius, ſur ſa rive alarmée,
Le Tibre n'a point vu de ſi nombreuſe armée.
L'honneur de la guider n'appartenoit qu'à moi ;
Quelque brillant qu'il fut, je m'en privai pour toi.
Enfin après trois ans de périls, de batailles,
Nous voilà parvenus, au pied de ces murailles.
Sans doute nous allons recueillir l'heureux fruit,
Que tant de ſang, de morts, de combats ont produit ;
Faire de Rome en cendre une nouvelle troye.
Que dis-je ! de nos mains tu ravis notre proie ;
Tu ſauves les brigands, que tu dois égorger,
Tu trahis les amis, que tu devois venger.
O comble d'infamie ! ô perfides promeſſes !
C'eſt Rome, que tu ſuis, & c'eſt moi, que tu laiſſes :
Rome, qui t'a banni ; moi, de qui la bonté,
Dans le ſein de l'exil, & de l'obſcurité,
Te couvrit, t'accabla de gloire, & de puiſſance.

CORIOLAN.

Vantez moins ces honneurs, dont ma raiſon s'offenſe.
Quels que ſoient les bienfaits qu'a verſé votre main,
Sachez qu'ils ſont encore au-deſſous d'un Romain ;
Et que dans les revers, toujours ferme, & tranquille,
Un banni, tel que moi, conſacre ſon azile.
Dans ſa fureur, le peuple envain m'exile-t'il.
Ma gloire m'environne, & me ſuit dans l'exil ;
Et fuſſé-je tombé dans l'infortune extrême,
Trahi du ſort, des Dieux, je me reſte à moi-même.

Je vous fis, j'en conviens l'arbitre de mon ſort;
Mais qui vous le commit redoutoit peu la mort.
Ne vous parez donc pas d'une bonté ſtérile :
A vos cruels projets ma vie étoit utile ;
Et votre politique, adoptant mon courroux,
M'accabla de bienfaits, moins pour moi, que pour vous.
Quoiqu'il en ſoit, de ſang encore dégoûtante,
Ma main a bien ſervi votre haine conſtante :
Circée eſt dans vos fers, & cent nobles cités
Ont reçu dans leurs murs, vos ſoldats redoutés.
J'ai formé, j'ai rempli les projets les plus vaſtes ;
Mes exploits immortels ont illuſtré vos faſtes ;
Et le Volſque autrefois connu par ſes revers,
Du bruit de ſa valeur entretient l'univers.

TULLUS.

Que m'importe ce bruit, cette gloire frivole ?
Qu'as-tu fait, ſi ton bras ſauve le Capitole ?
Vois les effets ſanglans de ton fatal retour ;
Ces exploits ſi vantés nous perdront quelque jour.
Rome, de nos ſuccès juſtement indignée
Nous punira bientôt de l'avoir épargnée ;
Et ces vaincus ſoumis, devenus nos vainqueurs,
Ne retrouveront plus nos bienfaits, dans leurs cœurs.

CORIOLAN.

Ils y retrouveront le tribut légitime
Qu'offre le vice même, à la vertu, l'eſtime.

TULLUS.

Elle germe ſouvent, dans l'ame d'un ingrat.
Tu combats, en héros ; penſe en homme d'état.
Immole qui t'offenſe ; & politique habile,
Ne différe jamais une vengeance utile.

CORIOLAN.

Que me conſeillez-vous ? ah ! du ſang des Romains
Je n'ai, juſqu'à préſent, que trop rougi mes mains.

Esclave d'une haine implacable, & barbare,
Un seul de mes combats a peuplé le ténare.
J'en frémis : je préfere à l'art cruel, affreux,
D'égorger les mortels, l'art de les rendre heureux.

TULLUS.

C'est ainsi, qu'ennivré de cette fausse gloire
Tatius dans ces murs guidé par la victoire,
Aux brigands consternés, qui sont à ses genoux,
Pardonne, les releve, & tombe sous leurs coups.
Moi, qui dans l'avenir étend ma prévoyance ;
Je vois le piege, où court ton aveugle imprudence.
Je connois les Romains ; peu touchés des bienfaits,
Les affronts, dans leur cœur ne s'effacent jamais.
Crois-tu donc les gagner ? va, tes armes fatales
De revers trop sanglants ont rempli leurs annales.
Les traîtres te perdront, si tu ne les perds pas :
En embrassant tes pieds, ils jurent ton trépas.
Et nous, jurons leur mort.

CORIOLAN.

Non, jamais ma tendresse
N'éprouva du soupçon l'odieuse foiblesse ;
Ami sans défiance, ennemi sans pitié,
Je ne sais ni haïr, ni chérir à moitié ;
Et sur un foible jour, ma débile prudence
Ne craint, ni ne punit les crimes, par avance.
Enfin né fier & haut, mon cœur impetueux
Est peut-être trop vain ; mais il est vertueux ;
Dédaigne les détours ; ignore l'art de feindre ;
Aime mieux ressentir le malheur que le craindre.
Que l'on me blâme, ou non ; tel je suis, j'ai promis ;
Rien ne peut me changer.

TULLUS.

Sauve nos ennemis.
Fais plus : sous leurs drapeaux, ramene la victoire ;

Livre leur tes exploits, ta fortune, ta gloire;
Arrache de ton front ces lauriers importuns;
Va de nouveau ramper, sous les lâches Tribuns.
Va, dans l'altiere Rome, abaissant ton courage,
De l'obscur plébéien mandier le suffrage;
Va de tant de hauts faits couronnés par le sort
Recevoir pour salaire, ou l'exil, ou la mort.
Perds toi; mais ne perds pas Antium, une ville,
Le salut de tes jours, ton soutien, ton azile,
Tant de Héros fameux, tant d'illustres guerriers....
Je ne me nomme pas, moi, qui, dans mes foyers,
Te reçus, te vouai la foi la plus sincere.

CORIOLAN.

Moi, trahir Antium, les Volsques, vous mon pere!
Moi, vous perdre! ah! je veux qu'ainsi qu'aux immortels,
Rome, à vôtre clémence, éléve des autels;
Qu'un pardon généreux, tracé, dans notre histoire,
D'un héros bienfaisant éternise la gloire;
Et que dans nos remparts, le nom de Romulus
Ne soit pas plus chéri, que celui de Tullus.
Oui, je le veux; allons: & que sous votre auspice,
Une paix solemnelle, à jamais nous unisse.

TULLUS.

Que la fureur plutôt, renouant nos liens,
T'inspire des transports aussi vifs que les miens;
Et que sa main sanglante, à punir toujours prête,
Fasse encore siffler ses serpens, sur ta tête.
Rappelle tes affronts: suis moi: viens: que ton bras
Purge enfin l'univers de tant de scélérats.
Viens: ne différe plus: l'heure fuit: le tems vole.
Puisque tu peux l'abattre, abats le Capitole.

CORIOLAN.

Lié par le devoir, enchaîné par l'honneur,
Que puis-je? j'ai promis: je vous l'ai dit, Seigneur.

TULLUS.

Quel prétexte prends tu ? ſi l'honneur t'intéreſſe ,
Ainſi que les Romains , n'ai je pas ta promeſſe ?
Faut-il que pour moi ſeul , elle ſoit ſans pouvoir.

CORIOLAN.

J'abjure des ſermens faits dans le déſeſpoir.

TULLUS.

Les Dieux m'en ſont garans.

CORIOLAN.

Non , non , les Dieux auguſtes
N'ont jamais garanti des promeſſes injuſtes.

TULLUS.

Eh bien ! à leur défaut , ce bras , que tu trahis ,
Remplira tes ſermens , vengera mon pays.
Oui , ma valeur bien-tôt de cris , de funerailles ,
De ruines , d'horreur va remplir ces murailles.
Sans pitié , dans le ſang , je vais plonger mes mains ;
Juſqu'au pieds des autels maſſacrer les Romains ;
Enrichir les enfers de leurs ombres profanes ;
Et de tous nos héros ſatisfaire les manes.

CORIOLAN.

Ah ! Seigneur , n'allez pas , guidé par le courroux ,
Me reduire peut-être à me venger de vous.
Je dois proteger Rome , & mon audace extrême ,
Si les Dieux l'attaquoient, s'en prendroit aux Dieux même.
Terminons nos débats : ſignons enfin la paix :
Du Volſque , & du Romain rempliſſons les ſouhaits.

TULLUS.

Qu'oſes-tu demander ?

CORIOLAN.

Ce que le Camp demande.

TULLUS.

Un vil peuple !

CORIOLAN.

N'importe ; il ſupplie.

TULLUS.

Il commande;

CORIOLAN.

Cédez donc.

TULLUS.

Moi, plier!

CORIOLAN.

Oui, ſous le joug des loix,
Qui de la multitude ont emprunté la voix.

TULLUS, *avec emportement.*

Traitre, viens donc ſigner cette paix abhorrée....

Il s'avance, avec Coriolan, juſqu'a l'entrée de la tente; il l'arrête, & revient.

Mais que fais tu? tu cours à ta perte aſſurée.
Malheureux! je ne ſais: un reſte d'amitié,
Dans mon cœur attendri, fait parler la pitié.
Ecoute ſes Conſeils: il en eſt tems encore:
Céde: rends toi: faut-il que pour toi je t'implore?
Les piéges de la mort environnent tes pas;
Pour ſauver les Romains, du moins ne te perds pas.
Garde toi d'irriter la vengeance & l'envie:
Sais tu combien de bras s'arment contre ta vie?

CORIOLAN.

Je les redoute peu.

TULLUS.

Quoi donc! ton cœur altier
Eſt-il environné d'un triple mur d'acier?
A mes empreſſemens eſt-il impénetrable?

CORIOLAN.

Ainſi que le deſtin, il eſt inebranlable.

TULLUS.

Rome t'a bien fléchi; ne puis-je t'émouvoir?

CORIOLAN.

Comme elle, dans mon ſein rappellez le devoir.

TULLUS.

J'y rappelle un motif plus puissant, plus solide,
Ton intérêt.

CORIOLAN.

Est-il, où le crime reside ?

TULLUS, *avec fureur.*

C'en est trop : ton audace étouffe ma bonté.
Entre : subis ton sort, & signe le traité.

SCENE III.

VOLUMNIE, VIRGILIE.

VOLUMNIE.

Vous l'entendez : la paix si, long-tems exilée,
Dans cet heureux séjour, est enfin rappellée ;
Et Tullus, imposant un terme à ses travaux,
Va sceller le bonheur de deux peuples rivaux.
Ma fille, calmez donc ces mortelles alarmes :
L'éclat de ce grand jour est-il fait pour les larmes ?
Tout nous rit : la clémence enchaîne nos vainqueurs.
La joie, & les plaisirs ennivrent tous les cœurs.
Au milieu des festins, les Volsques, & nos troupes
De fleurs parent leurs fronts, & couronnent leurs coupes.

l'on entend du bruit.

VIRGILIE.

Qu'entends-je ! ô Ciel ! quel bruit ! Dieux, sauvez mon époux.
Courons à lui : volons.

SCENE IV.

TULLUS, VOLUMNIE, VIRGILIE.

VIRGILIE, *à Tullus, qui ſort, avec précipitation.*

Ah ! mon pere, eſt-ce vous ?
Calmez le trouble affreux de mon ame égarée.

TULLUS.

C'en eſt fait : pour toujours la paix eſt aſſurée.

VIRGILIE, *avec tranſport.*

La paix ! me dites vous ? Quoi ! les Dieux attendris
N'auroient point rejetté mes ſanglots, ni mes cris !
Vous m'aimeriez encor.

VOLUMNIE.

Votre auguſte clémence
Nous promettoit, Seigneur, cette grande alliance.

TULLUS.

Elle eſt enfin ſcellée.

VOLUMNIE.

O jour trois fois heureux !
Ma main va de feſtons ceindre un fils généreux,
Un fils toujours héros. Qu'il vienne ! qu'il paroiſſe !
O mon fils ! noble objet de toute ma tendreſſe !

TULLUS.

Vous le verrez bientôt.

VIRGILIE.

Je ne ſais quel effroi
De mes ſens étonnés s'empare malgré moi !
Mon époux ne vient point.

VOLUMNIE.

VOLUMNIE.

Pour voir tout ce qu'elle aime,
D'une mere excusez l'empressement extrême.
Faites venir mon fils.

VIRGILIE.

Rendez-moi mon époux.

TULLUS, *souleve un des coins de la tente ; leur montre Coriolan mort, & percé de coups.*

Je le veux : le voilà, digne de toi, de vous,
De moi, de Rome enfin.

VIRGILIE.

O perfidie ! ô rage !

VOLUMNIE.

Ah Barbare ! O mon fils !

TULLUS.

Reconnois ton ouvrage ;
Mere dénaturée, & d'un œil assuré,
Vois ce fils qu'à nos coups ta fureur a livré.
Tes larmes en ont fait d'un héros, d'un grand homme,
Un sacrilege, un traitre, un esclave de Rome.
Pour prix de tes forfaits, je le rends à tes vœux ;
Mais pâle, mais sanglant, mais tel que je le veux.
Tu recules d'horreur ! approches, & sois Romaine :
Eprouve, à son aspect, une joye inhumaine :
De son brillant triomphe ordonne les aprêts ;
Mais pour ceindre sont front, va cueillir des cyprès.

VOLUMNIE.

Monstre ! Rome est sauvée. Envain ta barbarie
Insulte à ma douleur & brave ma patrie ;
Mon fils sera vengé : Rome, sur son tombeau,
Versera tout le sang de son lâche bourreau.

Contre elle, tu n'as plus de bras, qui te soutienne ;
Et la mort, que je pleure, est l'arrêt de la tienne.

TULLUS.

Avant que ton présage, & tes vœux soient remplis ;
J'aurai pu réunir les Romains, à ton fils.

Fin du Cinquième, & dernier Acte.

LES

CHÉRUSQUES,

TRAGÉDIE.



Wallaert inv. fec.

Sois libre, juste, vrai, magnanime comme eux.
Act. II Sc. II.

LES CHÉRUSQUES, TRAGÉDIE;

TIRÉE DU THÉATRE ALLEMAND;

PAR M. BAUVIN,

DE LA SOCIETE LITTERAIRE D'ARRAS.

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 26 Septembre 1772.

Ce n'est pas à porter la faim & la misere chez les Etrangers qu'un Héros attache la gloire, mais à les souffrir pour l'Etat: ce n'est pas à donner la mort, mais à la braver.
Refl. & Max. du Marquis de * * *.



A PARIS.

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.

PRÉFACE.

PEUT-ÊTRE n'y a-t-il jamais eu d'Ouvrage Dramatique contre lequel il y ait eu plus de prévention que contre celui-ci, avant qu'il parût ſur la ſcène. Ceux-mêmes, qui à la premiere Repréſentation, lui furent le plus favorables, n'y étoient venus que pouſſés par l'intérêt qu'ils prenoient à l'Auteur, & non par la curioſité que pouvoit exciter l'Ouvrage, dont ils avoient une opinion très-déſavantageuſe. Une prévention ſi générale, que je connoiſſois, auroit peut-être effrayé tout autre; je n'en ai point été ſurpris; elle étoit naturelle. Comment imaginer qu'un Auteur inconnu, qui s'aviſe d'entrer dans une carriere, à l'âge où d'ordinaire l'on en ſort, puiſſe y marcher, ſans faire à chaque pas les plus lourdes chûtes?

On peut croire qu'il faut que l'amour-propre ſoit en moi bien fort, puiſque tant de prévention n'a pas été capable de m'ôter la préſomption que j'ai toujours eue, qu'il pouvoit fort bien arriver que ma Pièce eût quelque ſuccès. Cette préſomption, que je ne prétends pas juſtifier ici, étoit cependant appuyée ſur des raiſons qui la rendroient au moins très-excuſable, ſi j'oſois les faire connoître. Mais je dois me taire, & reſpecter le Public, qui ne fait nulle attention à tous ces éclairciſſemens, dont la vanité littéraire ſeroit enchantée de pouvoir l'occuper.

C'eſt pour la troiſiéme fois que le Sujet de cette Tragédie paroît ſur la Scène Françoiſe. Il a d'abord été traité par *Scudéri* en 1642, & depuis par M. de *Campiſtron.* Rien, malheureuſement, ne me donne le droit de penſer, au moins en ſecret, ſur le mérite de ma Piéce, ce que M. de Campiſtron dit franchement de la ſienne dans ſa Préface : *Son ſuccès fut grand, quoiqu'elle fût repréſentée dans un tems peu favorable aux Spectacles ; j'avoue que j-ai une furieuſe prévention pour cet Ouvrage. Je ne dirai point tout ce*

que j'en pense : mais j'ose avancer hardiment qu'il y a peu de Piéces de Theâtre, ou il y ait plus de sentiment & de grandeur que dans celle-ci, principalement dans le second Acte, que je crois un des plus brillans qu'on ait jamais vu sur la Scene.

C'est aussi pour la troisiéme fois que je fais imprimer cette Tragédie; elle étoit sur le point de paroître en 1767, sous le titre de LA DÉFAITE DE VARUS, lorsque l'espoir qu'on me donna qu'elle pourroit être representée, me fit consentir à laisser briser les formes. Deux ans après, elle fut publiée sous le titre d'ARMINIUS. Enfin, elle paroît sous celui des CHÉRUSQUES, le seul qui lui convienne, parce que la liberté de ce Peuple est l'objet général de cette Tragédie, & non *Arminius* qui n'en est qu'un des principaux Personnages.

Depuis long-temps, je ne desirois qu'une chose; c'est que mon travail eut pour juge le Public assemblé ; à la fin j'ai joui de cette satisfaction, & je suis très-content. Si mon Ouvrage n'est que médiocre, il n'a eu que trop de représentations ; si réellement il renferme des sentimens & des situations dignes d'être entendus & vues de temps en temps par le Public, sa voix tôt ou tard me fera rendre justice, en dépit de toutes les cabales ; & mettra ma Piéce à sa place.

Je me propose de parler ailleurs du THEATRE ALLEMAND, & des raisons qui m'ont déterminé à faire des changemens considérables, soit dans les Personnages, soit dans la conduite, & à ne conserver que les grandes pensées & le but général de l'Auteur étranger d'après lequel j'ai travaillé.

J'aurois ici terminé cette Préface ; mais on vient de m'apporter le second volume du Mercure d'Octobre, & voici une phrase que j'y ai trouvé, dans le compte qu'on y rend des *Cherusques*.

VARUS flatte l'ambition d'ADÉLINDE, & cette Princesse connoissant la fierté Republicaine d'ARMINIUS &c.

Il y a dans cette phraſe une grande faute d'inattention, & il n'y auroit pas de termes aſſez odieux pour la qualifier, ſi elle avoit été faite à deſſein.

On ne trouve pas un ſeul mot dans ma piéce qui rappelle l'idée de *Republique* : pas un ſeul de mes perſonnages ne s'exprime en Républicain ; ils ne parlent qu'en hommes libres : ce qui eſt bien différent. Les hommes ne ſont pas moins libres ſous des Monarques que ſous des Magiſtrats ; la liberté dépend de l'obſervation des loix, & non de la forme du Gouvernement.

Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque choſe.

Voilà ſansdoute un Vers qui peint admirablement tout l'orgueil d'une ame républicaine. Ce n'eſt point cet orgueil qui dans ma piece fait agir & parler *Ségiſmar* ni *Arminius* ; ils ne mettent pas leur gloire à ſe croire au-deſſus des Rois. Ecoutons Ségiſmar :

J'ai vu la gloire de Céſar,
Ce Romain qui traîna tant de Rois à ſon char,
Qui vit trembler ſous lui la terre & Rome même,
Dont le front méritoit peut-être un Diadême.

Peut-on parler avec plus de reſpect de la Royauté, & en faire concevoir, par un ſeul trait, une plus haute idée ?

Il y a bien plus. Ce n'eſt pas ſeulement pour défendre leur liberté, que les Chéruſques & leurs alliés ſe déterminent à rompre la paix, mais c'eſt encore pour rétablir un Roi, dont les Romains ont renverſé le trône. Qu'on liſe le diſcours d'*Arminius* à ſes concitoyens, où ſon éloquence exalte le courage de ce Roi des Sicambres, & la fidélité de ſes ſujets ; & qui finit par ces deux Vers :

N'écoutons que l'honneur, l'honneur qui nous preſcrit
De ſecourir un Roi par un tyran proſcrit.

Ce n'eſt pas là, je crois, le langage d'un eſprit animé par la fierté républicaine ; c'eſt le diſcours d'un homme libre & juſte.

PERSONNAGES.

SEGISMAR,	Prince Chéruſque.	*M. Briſard.*
ARMINIUS,	fils de Ségiſmar.	*M. Molé.*
FLAVIUS,		*M. Monvel.*
ADÉLINDE,	Princeſſe Chéruſq.	*Mlle. Dumeſnil.*
THUSNELDE, fille	d'Adélinde.	*Mad. Veſtris.*
SIGISMOND, fils.		*M. Guitel.*
GISELLE,	Compagne de Thuſnelde	*Mde Molé.*
VARUS,	Général d'Auguſte,	*M. Ponteuil.*
MARCUS,	Officier de Varus.	*M. d'Auberval.*
CATES, CHAUQUES, BRUCTERES,	Alliés des Chéruſ.	*M. d'Alainval.*
	Un des Chefs.	
UN OFFICIER,	Chéruſque.	

Troupes de Chéruſques.

Troupes de Romains.

La Scene eſt dans un bois Sacré des Chéruſques.

LES



LES CHÉRUSQUES, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

On voit ſur un des côtés du Théâtre, qui repréſente une Forêt, deux grandes Statues d'un goût barbare, & autour de ces Statues des Armures antiques, attachées à des troncs d'arbres.

SCENE PREMIERE.

MARCUS, FLAVIUS.

FLAVIUS, *en conſidérant Marcus, qui ſe trouve ſur la Scene, quand on leve la toile.*

NE vois-je pas Marcus, dont l'amitié fidelle
A fait pour moi, dans Rome, éclater tant de zele ?
Oui, c'eſt lui ; ſon aſpect qui ſuſpend mes ſoupirs,
Réveille dans mon cœur les plus doux ſouvenirs.

Que ne puis-je à ses yeux faire éclater ma joie!

(Il s'approche de Marcus, qui, reconnoissant son ami, court à lui; mais au moment de l'embrasser, il est arrêté par les exclamations de Flavius.)

Dans quel lieu! dans quel temps faut-il que je te voie?
Que veux-tu? Quel dessein conduit ici tes pas?

(En se tournant vers les Statues qu'il montre à Marcus.)

Ces Héros sont des Dieux que tu ne connois pas:
Viendrois-tu comparer, pour mieux connoître l'homme,
L'horreur de nos Forêts aux délices de Rome,
Rome où brillent les Arts, les Sciences, les Loix,
Préférables, peut-être, à ses plus grands exploits!
Dans ce climat sauvage & toujours plein d'allarmes,
D'un séjour policé je regrette les charmes.
Parmi nous, tu le vois, tout est barbare, affreux.
Tu cherches vainement dans ces bois ténébreux,
Quelque image de Rome. Ah! rien ne la rappelle.
La Nature a besoin de l'Art pour être belle.

MARCUS.

Ces lieux sont assez beaux, si j'y trouve un ami.

FLAVIUS.

Peut-être en ce moment suis-je ton ennemi.

MARCUS.

Mon ennemi! qui? toi, Flavius!

FLAVIUS.

Je dois l'être;
Ou mon pays, en moi, ne verra plus qu'un traître,

Dont Rome est parvenue à corrompre la foi,
Par les dons répandus sur mon frere & sur moi.
Mais puis-je balancer entre eux & ma Patrie ?
J'aime sa liberté, malgré sa barbarie.
J'ai cru dans les Romains, que l'on nomme si grands,
Voir ses Législateurs & non pas ses tyrans :
Et Rome cependant veut, dit-on, rendre esclave
Le Chérusque, il est vrai, grossier, mais libre & brave.

MARCUS.

Non, Rome qui l'estime, est prête de l'aimer.

FLAVIUS.

Mais mon pere hait Rome & ne peut l'estimer.

MARCUS.

Eh ! pourquoi ? depuis quand ?

FLAVIUS.

Depuis qu'elle est injuste,
Et que, reconnoissant un Maître dans Auguste,
Rome, pour effacer la honte de ses fers,
Veut, sous le même joug, enchaîner l'Univers.
Cette esclave ose ici parler en Souveraine.
De mon pere voilà ce qui cause la haine.
Il craint, sur-tout, Varus.

MARCUS.

Varus ! dont les bontés
Vous présentent des Loix & des Arts inventés

Pour rendre les Mortels qui gouvernent la terre,
Plus justes dans la paix & plus craints dans la guerre.
Que veut donc Ségismar, en rejettant des soins
Qui d'un Peuple qu'il aime éclairent les besoins?

FLAVIUS.

Ces arts, ces loix, dit-il, menent à l'esclavage.
Il veut que ce climat reste libre & sauvage.

MARCUS.

Il veut!.. Ignore-t-il que d'autres Citoyens,
Touchés du vrai bonheur qu'assurent ces liens,
Veulent fixer chez eux de si grands avantages,
Et sont prêts d'abjurer leurs barbares usages?

FLAVIUS.

Je les abjurerois peut-être le premier,
Si Varus vouloit moins nous les faire oublier.
Varus s'empresse trop d'offrir à ces Provinces,
Dont il croit éblouir les Peuples & les Princes,
Des Loix, qu'on doit aimer pour elles, non pour lui,
Et qui n'ont pas besoin de l'avoir pour appui.
Au mépris du traité que nous avons pour gage,
Que fait-il dans ce camp qui cause tant d'ombrage,
Qu'il jura de quitter, quand de vos Alliés
Les troubles avec nous seraient pacifiés?
De nos divisions les fureurs sont passées;
Il a vu dans nos champs nos troupes dispersées?
Tous nos chefs avec joie ont rempli leurs sermens:
Et Varus, infidele à ses engagemens,

Campe dans nos marais, & pour comble d'outrages,
Il ose dans son camp retenir nos Otages.

MARCUS.

Appren qu'il les renvoie, & qu'ils sont satisfaits.
D'Auguste, Sigismond accepte les bienfaits;
Et Thusnelde sa sœur.....

FLAVIUS.

Thusnelde! revient-elle?

MARCUS.

Dans tes regards troublés quelle flâme étincelle?
Tu l'aimes?

FLAVIUS.

Que dis-tu? Moi l'aimer! Ah! Grands Dieux!

MARCUS.

Ta bouche vainement démentiroit tes yeux,
Où j'apperçois encor ce trouble & cette flâme
Qui trahissent toujours le secret de notre âme.

FLAVIUS.

Eh bien! puisque mon cœur, déchiré de remords,
A laissé pénétrer ses odieux transports,
Vois aussi dans mes yeux, vois transpirer sa honte:
Il brûle d'une ardeur qu'il faut que je surmonte.
J'aime, & dans mon amour je ne peux être heureux,
Sans trahir l'amitié d'un frere généreux.

Cette même beauté dans votre camp remiſe,
Thuſnelde que j'adore, à mon frere eſt promiſe.
Quel douloureux moment ! ah ! Marcus, dans ces lieux,
Avec l'aveu d'un pere, en préſence des Dieux,
Tous deux ſe ſont juré d'éternelles tendreſſes !
Les cruels m'ont rendu témoin de leurs promeſſes.
Mais d'un autre ſouci, tu me vois agité.
On dit que contre moi, mon pere eſt irrité :
Devant lui, dans une heure, afin qu'il me confonde,
Il veut que je paroiſſe, & que je lui réponde.
Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? Et quel nouveau ſujet
Du courroux paternel me rend le triſte objet ?
Il ſçait que je chéris les Romains qu'il abhorre.
Sçait-il encor, ſçait-il le feu qui me dévore ?
O Dieux ! s'il ſoupçonnoit que ſon fils enflâmé...

MARCUS.

Il te condamnera, s'il n'a jamais aimé ;
Mais peut-il de l'amour ignorer la puiſſance ?

FLAVIUS.

A Rome, cher Marcus, je ſçais comme l'on penſe.
Cet amour eſt pour vous un Maître tout-puiſſant ;
Pous nous c'eſt un Eſclave aveugle, obéiſſant.
Il commande à vos Dieux : barbares que nous ſommes,
On ne veut pas ici qu'il commande à des hommes.
On veut que tous les cœurs, en ces triſtes déſerts,
A l'orgueil, à la haine, à la vengeance ouverts,

Se ferment à l'amour, à qui le mien se livre.
J'admire leur exemple, & veux en vain le suivre.

MARCUS.

Va, je peux t'annoncer un destin plus heureux.
La mere de Thusnelde, instruite de tes feux,
Je n'en sçaurois douter, leur deviendra propice;
Son cœur à tes vertus saura rendre justice.

FLAVIUS.

Tu connois Adélinde!

MARCUS.

Oui; c'est trop te celer,
Que je l'atends ici, que je vais lui parler.

FLAVIUS.

Eh! quel est l'intérêt qui t'amene auprès d'elle?

(*On voit passer un Chérusque, qui jette quelques regards inquiets sur Marcus & Flavius.*)

MARCUS.

Prens garde; on nous entend. Tu connois tout mon zele.
Va, laisse à l'amitié le soin de ton amour;
Je t'instruirai de tout avant la fin du jour.

SCENE II.

MARCUS, *seul.*

O FORTUNÉ Varus! les ſoins que tu prépares
Triompheront bientôt de tous ces Chefs barbares.
Ta priere a ſuffi pour les faire aſſembler;
Ta menace aujourd'hui les fera tous trembler.
Des projets que ton cœur pour ta gloire médite,
Tout ſemble m'annoncer l'heureuſe réuſſite.
Vainement Ségiſmar, qui les a preſſentis,
Croit par Arminius les voir anéantis;
Le zéle d'un vieillard, l'audace d'un jeune homme,
Loin de ſuſpendre ici le triomphe de Rome,
Vont le hâter ſans doute; & mes diſcours, mes ſoins,
Les forces d'un Préteur, la ſerviront bien moins
Que les rivalités, les amours & les haines,
Qui ſignalent par-tout les foibleſſes humaines.
Mais Adélinde vient? que va-t-elle penſer
De ne voir point Varus en ces lieux s'avancer?

SCENE III.

ADÉLINDE, MARCUS.

MARCUS.

PRINCESSE, mon aſpect ſemble vous interdire.
Vous attendiez Varus; mais il craint de vous nuire.

Votre ſeul intérêt l'écarte de ces lieux.
Souffrez que par ma bouche il s'explique à vos yeux.
Varus ſur vos avis conçoit les avantages
Qui doivent réſulter du renvoi des Otages.
Mais vous l'aviez flatté que de vos chefs aigris
Sa douceur aiſément appaiſeroit les cris.
Vous ont-ils déclaré leur volonté derniere?

ADÉLINDE.

Je ne m'attendois pas à leur réponſe altiere,
Qui rejette vos loix pour conſerver leurs mœurs.
J'ai tenté vainement d'arrêter les clameurs
D'un farouche vieillard, toujours plus inflexible;
Sa haine corrompt tout, & reſte incorruptible.
Avec Varus, dit-il, il faut rompre aujourd'hui.
La guerre n'auroit pas tant de charmes pour lui,
S'il ne ſe flattoit point d'en voir tomber la gloire
Sur un fils plein d'audace & né pour la victoire.
Ah! ſi d'un Général il faut faire le choix,
Il ſent qu'Arminius aura toutes les voix.

MARCUS.

Arminius? Eh bien! qu'importe qu'on le nomme?

ADÉLINDE.

Il n'eſt point de Germain plus à craindre pour Rome.
Varus tient ſon courroux trop long-tems ſuſpendu;
Qu'il perde Arminius, ou lui-même eſt perdu.

Ce barbare, ſenſible aux charmes de ma fille,
Paroiſſoit empreſſé d'entrer dans ma famille.
Il a vu tout mon zele à ſervir ſon amour.
J'ai cru qu'il ſerviroit mes deſſeins à ſon tour;
Que je verrois ſes ſoins, ſon crédit, ſa vaillance,
Sur moi de tous les cœurs fixer la bienveillance;
Contraindre le Chéruſque à recevoir un Roi,
Un culte moins affreux, une plus douce loi:
Je m'abuſois; j'ai vu, dans ſa réponſe auſtere,
Qu'il aſpire à la fille en mépriſant la mere.
Mon époux qui touchoit à la fin de ſes jours,
Vouloit qu'un prompt Hymen couronnât leurs amours;
Et moi, pour l'éloigner & venger mes outrages,
J'ai fait choiſir ma fille au nombre des Otages.
Elle a ſenti le poids de mon autorité.

MARCUS.

Mais, ne craignez-vous pas qu'un Amant irrité,
Inſtruit de vos ſecrets, contre vous ne prévienne...

ADÉLINDE.

Il doit jurer ma perte, & je jure la ſienne.
Il faut de nos projets détruire les témoins.
Varus a tout promit, à mon zèle, à mes ſoins;
Qu'il ſonge maintenant à remplir ſa promeſſe.

MARCUS.

Daignez vous expliquer; qu'ordonnez-vous, Princeſſe?
Doit-il choiſir la paix ou la guerre?

ADÉLINDE.

La paix.
Qu'il gagne tous les cœurs par de nouveaux bienfaits.
De vos arts précieux qu'il préſente les charmes ;
Ils ſeront plus puiſſans que la force des armes.
Vos bienfaiſantes Loix, plus que vos légions,
Sont faites pour dompter nos fieres nations ;
Qui, toujours en danger, ſont trop accoutumées
Aux menaces des camps pour en être allarmées.
Dites-lui que j'ai ſu déjà perſuader
A des Germains puiſſans, jaloux de commander,
Et dont le zèle feint plaît à la multitude,
Que, s'ils ſont menacés de quelque ſervitude,
Ce ne ſont pas les ſoins d'un Préteur généreux,
Mais l'orgueil de leurs chefs qui devient dangèreux.
Tout paroît convaincu que ces chefs ſont à craindre ;
La multitude émue enfin va les contraindre
A paroître aujourd'hui dans le camp du Préteur.
Leur dépit parlera, ſans doute, avec hauteur.
Que Varus les arrête ; il eſt tems qu'il enchaîne
Ces mortels ennemis de la grandeur Romaine.
Qu'ils diſparoiſſent tous : bientôt ſur nos autels,
Auguſte ſera mis au rang des Immortels.
J'ai voulu que mon fils en devînt le Grand-Prêtre.

MARCUS.

Il vient d'y conſentir ; mais à regret peut-être.
Contre la dignité dont il eſt revêtu,
Vous ignorez combien ſon cœur a combattu.

Il ſemble humilié de l'emploi qui l'éleve;
Ce qu'il a commencé, je doute qu'il l'acheve.

ADÉLINDE.

Que je ſuis malheureuſe! & ma fille & mon fils,
Tous deux ſemblent s'entendre avec mes ennemis.
Je ne veux que leur gloire, & leurs dédains éclatent
Pour toutes les grandeurs dont mes amis les flattent.

MARCUS.

Leur tendreſſe pour vous, vous répond de leur foi.

ADÉLINDE.

Ils ont des préjugés qui cauſent mon effroi.

MARCUS.

Vous avez un pouvoir qu'ils reſpectent, qu'ils craignent;
Il faut bien ſous vos loix que leurs cœurs ſe contraignent.
Que vois-je! Arminius nous obſerve.

SCENE IV.

ARMINIUS, ADELINDE, MARCUS.

ARMINIUS.

Mes yeux
Craignoient de rencontrer un frere dans ces lieux.
On me diſoit... Mais non; grace au Ciel, je reſpire:
Je ne vois qu'Adélinde, & Marcus qui conſpire;
Retirons-nous.

MARCUS.

Quoi donc! Arminius me fuit!
Ah! lorſqu'en ces Forêts l'amitié me conduit,
Il oſe m'accabler de cette indifférence....

ARMINIUS.

Des traîtres doivent-ils ſouhaiter ma préſence?
Contre ma liberté, mon pays & mes Dieux;
Je vous laiſſe tramer vos complots odieux.

MARCUS.

D'un ami, qui me croit capable d'artifice,
Je ne veux pas ici confondre l'injuſtice.
Je vois ſon préjugé. Mais ſes chefs, moins aigris,
Seront juſtes, peut-être, & ſentiront le prix
Des bienfaits que Varus en ces lieux veut répandre.

ARMINIUS.

Nos chefs mépriſent trop ce qu'il oſe entreprendre.
Quel emploi, diſent-ils, *pour ce grand Général!*
Il érige ſa tente en un vil Tribunal.
Sous le joug de ſes loix il penſe nous abattre,
Il oſe nous juger & craint de nous combattre.

MARCUS.

Tandis que ſon grand cœur aſpire à les polir,
Leurs barbares mépris peuvent-ils l'avilir?
Sa bonté juſqu'ici, pour le Chéruſque, active,
A contraint ſa bravoure à demeurer oiſive;

Mais, si c'est un malheur de les civiliser,
Si ce sont des bienfaits qui le font mépriser,
Par d'autres actions il se fera connoître.
Eux-mêmes forceront son courage à paroître.

ARMINIUS.

Qu'il paroisse, il est temps.

ADÉLINDE.

Eh quoi ! ce cœur altier,
A la guerre, à la haine, est voué tout entier?
N'a-t-il d'autre vertu qu'une valeur farouche?
Et la paix & l'amour, n'ont-ils rien qui le touche?
Je te vois interdit. Sçais-tu que, dans ce jour,
Et ma fille & mon fils vont être de retour.
Il en est tems encor; crois-moi, sois moins austere;
Pour obtenir la sœur, vient couronner le frere.

(Arminius sort, en témoignant par des gestes & des regards expressifs l'indignation & le mépris que lui inspire la proposition d'Adélinde.)

SCENE V.

ADÉLINDE, MARCUS.

MARCUS.

VENGEZ-VOUS; faites choix d'un gendre plus chéri,
Qui, comme Arminius, dans ces Forêts nourri,

N'en a pas conservé la sauvage rudesse.
Flavius....

ADÉLINDE.

Qui? son frere!

MARCUS.

Oui, j'ai vu sa tendresse
Eclater pour Thusnelde; il l'adore.

ADELINDE.

Et pourquoi?
Son amour n'ose-t-il se montrer devant moi?

MARCUS.

Plein d'une passion qu'il condamne & qu'il aime,
Il voudroit à ses yeux se dérober soi-même.

ADÉLINDE.

Ma fille verra donc, attachés à son char,
Ces deux fils si puissans, l'espoir de Ségismar!
Et l'amour des enfans qui flatte ma colere,
Va me venger enfin de la haine du pere.
Cours trouver Flavius... Non, moi-même je dois
Le chercher, lui parler, l'assurer de mon choix.
Il aime les Romains, il adore ma fille;
Il est fait pour servir & Rome & ma famille.
Je veux que tous les siens, encouragés par lui,
De Varus, avec moi, viennent briguer l'appui.

MARCUS.

Varus dans ce moment ne paroît pas tranquille.
Mélo vient de ſortir, dit-on. de ſon aſyle ;
Et tout confirme ici ce bruit trop répandu.
Ce ſuperbe Mélo, tant de fois abattu,
Montre en ſe relevant encore plus d'audace.
On dit que ce Sicambre aujourd'hui nous menace :
Qu'il a même en ces lieux des Miniſtres ſecrets.

ADÉLINDE.

A s'unir avec lui pluſieurs chefs ſemblent prêts.
C'eſt à vous d'empêcher l'union générale,
Dont la force bientôt vous deviendroit fatale ;
Craignez que d'autres mains ne recueillent le fruit
D'un deſſein... Mais qu'entends-je, & qu'annonce ce bruit ?

MARCUS.

Vos ôtages, qu'enfin une eſcorte Romaine,
Par ordre de Varus, dans leurs Foyers ramene.
Je dois ici les joindre.

ADÉLINDE.

Il faut nous ſéparer.
Sous ce feuillage épais je vais me retirer.
J'obſerverai mon fils ; vous doutez de ſon zele ;
Et je veux l'affermir, ſi je vois qu'il chancele.



SCENE VI.

SCENE VI.

THUSNELDE, GISELLE ; SIGISMOND *en Pontife Romain, & les autres Otages escortés par une Troupe de Romains.* MARCUS, ADÉLINDE, *qui se tient écartée.*

THUSNELDE *à l'Escorte.*

Retournez vers Varus ; je rends grace à vos soins :
Laissez-nous maintenant respirer sans témoins.
De nos Divinités respectez la présence.

(*Marcus fait signe à l'Escorte de se retirer.*)

(*Aux Otages*)

Et vous, qui gémissez d'une si longue absence,
Malheureux compagnons de ma captivité,
Vous brûlez de jouir de votre liberté :
Allez, & que nos Dieux, enfin plus favorables,
Détournent loin de vous des maux si déplorables.

(*A Giselle*)

O ma chere compagne ! ô vous qui partagiez
Nos secrettes douleurs, & qui les consoliez !
Vous avez un époux, des fils dont la tendresse
Va faire à vos ennuis succéder l'allégresse :
Il est tems de vous rendre à leurs empressements.
Allez tout oublier dans leurs embrassements.
Laissez-moi, permettez que j'entretienne un frere.

(*Marcus sort avec les Otages*

SCENE VII.

THUSNELDE, SIGISMOND; ADELINDE, *qui s'avance vers ses enfans, sans en être apperçue.*

SIGISMOND.

VEUX-TU renouveller ma douleur trop amere ?

THUSNELDE.

Rentre dans ton devoir, ose implorer nos Dieux.

SIGISMOND.

Ah! ma sœur, est-ce à moi de m'offrir à leurs yeux ?
Ils écoutent les vœux d'une ame libre & brave;
Et ton frere n'est plus qu'un lâche, qu'un esclave.

THUSNELDE.

Des plus nobles vertus ton cœur s'est dépouillé,
Et d'un vil ornement ton front reste souillé.

SIGISMOND.

Ne crois pas que mon cœur adore la puissance
Du tyran que l'on veut qu'ici ma main encense.
Le pouvoir d'une mere est plus sacré pour moi;
C'est elle que je crains... Ah! grands Dieux, je la voi.

ADÉLINDE.

Ainsi dans mes enfans la tendresse est éteinte;
Et mes soins, mes bontés n'inspirent que la crainte?

SIGISMOND.

Ah ! ne le croyez pas.

THUSNELDE.

Lisez mieux dans nos cœurs.
Votre aspect nous console & seche enfin nos pleurs.
Mais le Ciel, aujourd'hui pour nous si favorable,
Aux cris des Citoyens semble être inéxorable.
Ah ! pourquoi, quand il daigne exaucer nos desirs,
D'un peuple tout entier rejétter les soupirs.

ADELINDE.

Que ton ressentiment cesse enfin de les plaindre.
S'ils veulent être heureux, ils n'ont plus rien à craindre.

THUSNELDE.

Non, non, tous leurs dangers ne sont pas disparus,
Puisque ma délivrance est un don de Varus.
C'est son mépris pour nous, qui rompt nos tristes chaînes.
Il pense qu'il n'est plus d'ames vraîment Germaines.
S'il soupçonnoit nos cœurs d'être encor Citoyens,
Varus eût resserré, non brisé nos liens.
Des Princes corrompus les viles deférences,
De leur ambition les lâches espérances,
Les grands noms confondus avec les plus obscurs,
Sont pour Rome aujourd'hui des Otages plus sûrs.

Mais j'attends que nos Dieux, las de ſon joug impie,
Réveillent dans les cœurs la vengeance aſſoupie ;
J'attens qu'Arminius...

ADELINDE.

O nom trop odieux !

THUSNELDE.

Eh quoi, ce nom ſi grand & ſi ſaint à mes yeux !...

ADELINDE.

Nous n'avons plus beſoin du féroce courage
D'un Héros orgueilleux qui t'adore & m'outrage.
Il eſt des Citoyens, plus doux, plus valeureux,
Qui veillent ſur ce Peuple, & vont le rendre heureux ;
Et ſon intérêt veut qu'aujourd'hui ta grande ame,
Maitreſſe d'elle-même, écoute une autre flâme.

(*à Sigiſmond*).

Et toi, tu ſais mes vœux, tu connois ton devoir ;
Songe à ton miniſtere, & rempli mon eſpoir.
Que ton zele en ces bois dreſſe un Autel champêtre.

SIGISMOND.

Auguſte eſt donc un Dieu ! Sigiſmond eſt ſon Prêtre.
Un Romain qu'on a vu remplir Rome de deuil,
Dont l'audace & la fourbe ont couronné l'orgueil,
Qui des vrais Citoyens veut éteindre la race,
Doit-il parmi nos Dieux obtenir ue place ?

Ah! ma sœur, tu frémis!

THUSNELDE.

Est-ce à toi d'élever
Des Autels au tyran qui veut tout captiver:
Eh, pourquoi? Pour jouir d'un triomphe frivole,
Et pour voir insulter au pied du Capitole,
A la suite d'un char, tous nos héros traînés,
Et de la liberté les Dieux même enchaînés.
Tant de maux marquent-ils la puissance céleste?

SIGISMOND.

Non, c'est par des bienfaits qu'elle se manifeste.

ADÈLINDE.

Eh! quels sont les bienfaits que répand en ces lieux
Ce suprême pouvoir révéré dans nos Dieux?
Quel bonheur, quelle gloire obtiennent nos prieres,
De ces Divinités agrestes, meurtrieres,
Dont les adorateurs, d'arts & de loix privés,
Languissent dans des champs à peine cultivés?
Rome nous apprend l'art de les rendre fertiles,
D'accoutumer le Peuple à des travaux utiles,
A des Arts bienfaisants, à d'équitables Loix,
Dont le joug est si doux & si ferme à la fois.
Tu connois le fléau qui ravage nos terres;
Ces climats sont livrés à d'éternelles guerres.
La raison les déteste; & ma voix vous instruit
A ne plus admirer l'orgueil qui les produit.

Ah! préférons la paix & ſon doux eſclavage,
A cette liberté belliqueuſe & ſauvage,
Qui cauſe tant de maux & fait ſi peu de biens.
Vien, ſuis-moi, les amis de la paix ſont les miens.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SÉGISMAR, FLAVIUS.

FLAVIUS.

Vous jettez ſur un fils des regards indignés.
Vous ne m'écoutez point. Ah! mon pere, daignez
Satisfaire un deſir que je crois légitime.
Eſt-ce en vain que Varus aſpire à votre eſtime ?
Suſpendez ce courroux, qui glace mes eſprits.

SÉGISMAR.

Mon fils, es-tu Chéruſque ?

FLAVIUS. (*à part*).

O Dieux ! a-t-il appris. . .
N'eſt-ce pas votre ſang qui coule dans mes veines ?
Et pouvez-vous douter. . .

SÉGISMAR.

D'où viennent donc tes peines ?
Répond; que dit ton cœur ?

FLAVIUS.

Que j'aime mon pays,
Sans ceſſer d'aimer Rome.

SÉGISMAR.

Eh! bien, tu le trahis.

FLAVIUS.

Moi ! trahir ma patrie ! ah ! connoiſſez mon zele.

SÉGISMAR.

Qui partage ſon cœur, eſt bientôt infidele.
De ton Peuple ou de Rome il faut être ennemi.
Choiſi ; ne ſois pour l'un ni pour l'autre à demi.
De la guerre aujourd'hui l'appareil ſe déploie.

FLAVIUS.

A la paix cependant il nous reſte une voie.
Voyez Varus.

SÉGISMAR.

J'ai vu la gloire de Céſar,
Ce Romain qui traîna tant de Rois à ſon char,
Qui vit trembler ſous lui la terre & Rome même,
Dont le front méritoit peut-être un diadême.
Ah ! c'était un héros qui confond tous les tiens ;
Ils ne ſont animés que par la ſoif des biens :
Mais tout grand qu'il étoit, quelque terreur profonde,
Que ſon nom répandît ſur le reſte du monde,
Aſſez fort pour nous vaincre & pour nous commander,
Céſar l'étoit trop peu pour nous intimider ;
Et nous verrions Varus ! — Dans un tems non moins triſte,
Sais-tu ce qu'à Céſar fit dire Arioviſte ?
J'irois trouver Céſar, ſi j'en avois beſoin ;
Si Céſar veut me voir, qu'il ait le même ſoin.

Devons-nous à Varus, montrer moins de courage ?

FLAVIUS.

Quoi ! vous lui refusez un si léger hommage ?

SÉGISMAR.

Un hommage léger, souvent pèse à l'honneur.

FLAVIUS.

Il ne veut qu'affermir notre propre bonheur.

SÉGISMAR.

Qu'importe son dessein dans notre indépendance ?
Varus n'est rien pour nous ; qu'il garde sa prudence ;
Je suis libre ; est-ce à Rome à juger de mes droits ?

FLAVIUS.

Cesserez-vous de l'être, en adoptant ses loix.

SÉGISMAR.

Ses loix à nos vertus nous rendroient infideles ;
Dans ses murs corrompus quel bien produisent-elles ?

FLAVIUS.

J'ai vu Rome ; & le mal n'a pas frappé mes yeux.

SÉGISMAR.

Moi, je ne l'ai pas vue, & je la connois mieux.
Cesse de l'admirer ; les grandeurs qui lui restent,
Sont autant de fléaux que les Peuples détestent.

FLAVIUS.

Vous voyez devant vous un fils qui vous chérit ;
Vous connoiſſez ſon cœur ; inſtruiſez ſon eſprit.
Dois-je abhorrer les arts, quand on les calomnie ?
Ils ſont les alimens & les fruits du génie.
Ce qu'il fait de plus noble, eſt-il vil à vos yeux ?
Tout languit ſans les arts, tout revit avec eux.
Ils portent l'abondance au ſein de la diſete,
Et la tranquilité dans notre ame inquiete :
Vous redoutez des arts qui conſolant nos cœurs,
Enrichiroient le Peuple, adouciroient nos mœurs.

SÉGISMAR.

Rome a chéri long-tems ces mœurs que tu condamnes.
Ses ſuperbes Palais n'étoient que des cabanes.
Nous ſommes maintenant ce qu'elle étoit alors ;
Nous avons ſes vertus, redoutons ſes tréſors.
Prends-y garde, en tous tems on a vu l'opulence,
A ſa ſuite, amener les arts & la licence ;
Corrompre tous les cœurs, par l'exemple entraînés ;
Les rendre injuſtes, vains, lâches, efféminés.
Et le Peuple opulent, tombé dans l'eſclavage,
Cherche & ne peut trouver ſon antique courage.
Telle eſt Rome ; en perdant ta noble pauvreté,
Comme elle tu perdrois bientôt ta liberté ;
Tu perdrois cette force & ſi noble & ſi rare.....

FLAVIUS.

Le Chéruſque doit donc toujours reſter barbare !

SÉGISMAR.

Ce nom n'eſt pas honteux ; va, n'en ſois point bleſſé.
Qui ſait combattre & vaincre, eſt aſſez policé.

FLAVIUS.

Rome n'eſt-elle pas l'école de la terre ?
Qui peut mieux enſeigner le grand art de la guerre ?

SÉGISMAR.

Tu vantes ſes leçons ; mais quel en eſt le fruit ?
Elle corrompt les cœurs que ſon ſavoir inſtruit ;
Elle énerve le bras qui doit en faire uſage ;
Eh ! que ſert la ſcience où manque le courage ?

FLAVIUS.

Que nous ſert le courage admiré dans nos bois,
Où toutes vos vertus, votre nom, vos exploits,
Reſtent enſevelis....

SÉGISMARD.

C'eſt aſſez, ſi mon zele,
Si mon nom eſt connu de ce Peuple fidele.
Mon devoir & le tien, c'eſt d'écarter ſes fers.

FLAVIUS.

Il eſt doux de ſe faire un nom dans l'Univers.

SÉGISMAR.

Et s'il ne voit en toi qu'un lâche, un traître infâme ?

FLAVIUS.

Ah ! mon pere, appaiſez ce grand cœur qui s'enflâme.

Je connois mon devoir ; que ce cœur irrité
Éprouve mon courage & ma fidélité.
Ordonnez, je ſuis prêt.

SÉGISMAR.

Penſe à quoi tu t'obliges.
Ton frere me conſole, & c'eſt toi qui m'affliges.
Si l'eſpoir d'un grand nom ſuffit pour t'échauffer,
Songe à combattre Rome & ſache en triompher;
C'eſt par là que le tien ſortira des ténebres,
Et deviendra fameux entre les noms célebres.
Ta gloire ira bientôt auſſi loin que tes vœux,
Et ſera chere encore à nos derniers neveux.
Ne crois pas que ton cœur, par une vaine étude,
Puiſſe unir l'héroïſme avec la ſervitude;
Imite la vertu de tes nobles aïeux ;
Défends ta liberté, ton pays & tes Dieux.
Sur-tout ne ſouffre plus qu'un vil Romain t'aborde.
Rome parle de paix & ſéme la diſcorde.
Prévenons ſes deſſeins; armons-nous, il eſt temps....

SCENE II.

ARMINIUS, SÉGISMAR, FLAVIUS.

SÉGISMAR.

APROCHE, Arminius; viens, c'eſt toi que j'attends.
Écoute ; c'eſt ici, c'eſt dans la ſombre enceinte
De cet antique bois, de cette forêt ſainte,

Que ton pere a voulu te voir & te parler.
Voici le jour, mon fils, qu'il faut te ſignaler.
Si ton courage eſt grand, ſi les Dieux t'ont fait naître
Pour ſauver ton pays qui ne veut pas de maître,
Regarde ces héros; il ſuffit de les voir,
Pour apprendre quel eſt aujourd'hui ton devoir;
Vois, ſur ces troncs ſacrés, ces armes ſuſpendues;
De Thuiſton, de Mannus, viens toucher les ſtatues.

Ségiſmar s'approche des ſtatues, Arminius le ſuit & les touche, ou les embraſſe avec tranſport.

Tous deux nous ont tranſmis avec la liberté
L'horreur pour la moleſſe & pour la fauſſeté.
Ce ſont eux dont la force & non pas l'induſtrie,
Sut créer, ſoutenir, illuſtrer ta patrie:
Suis le chemin tracé par ces héros fameux;
Sois libre, juſte, vrai, magnanime comme eux.
Vois quel prix glorieux couronne leur audace.
Leur nom vit, & le temps a dévoré leur race.
Leur gloire, dont nos jours ſont encor les témoins;
Tu ne peux l'acquérir, que par les mêmes ſoins.
Rome envain par la force a voulu nous réduire;
Aujourd'hui par ſes loix elle veut nous ſéduire;
Mais bientôt ſous leur joug nous ſerions abattus.
Les Romains ont des loix, n'ayons que des vertus.
Dans ce moment, mon fils, il faut que tu ſoutiennes
L'eſpoir que ton pays a fondé ſur les tiennes.

En toi la Germanie a cru voir un héros.
Elle ſemble oublier ſes plus grands Généraux;
Et deſirant un chef pour oppoſer à Rome,
C'eſt toi qu'elle diſtingue ; & c'eſt toi qu'elle nomme.
De prudence & de force, il eſt temps de t'armer;
Les Romains vainement ont cru nous allarmer ;
La nation Chéruſque eſt encor vertueuſe.
Rome n'eſt plus, mon fils, qu'injuſte & faſtueuſe.
Elle eſt peu redoutable à des cœurs ſans deſirs,
Qui dédaignent ſes biens, ſes grandeurs, ſes plaiſirs.
Va, nous valons mieux qu'elle ; & tant qu'en ces Provinces
L'ame franche du Peuple animera les Princes,
Tant que nous aimerons notre ſimplicité,
Nous verrons parmi nous vivre la liberté.
Tes peres t'ont laiſſé ce tréſor en partage;
Fais paſſer à tes fils ce ſublime héritage.
Libres par nos aïeux, nous les béniſſons tous ;
Nos fils nous maudiroient, eſclaves après nous.

(*en montrant les ſtatues*).

Nous pouvons, mes enfans, égaler ces grands hommes:
Ils étoient Citoyens, & comme eux nous le ſommes.
On leur a fait la guerre ; ils ont été vainqueurs;
Choiſiſſons les exploits que choiſiroient leurs cœurs.

ARMINIUS.

Eſt-ce leur voix ici qui frappe mon oreille ?
Mon pere, c'en eſt fait, Arminius s'éveille.

Un nouveau jour m'éclaire, & fait évanouir
L'erreur dont ma jeunesse aimoit à s'éblouir.
Si j'ai quelque courage, en moi c'étoit un crime
De l'armer en faveur de Rome qui m'opprime.
C'est contr'elle aujourd'hui qu'il faut tourner ces mains;
Et je vais les plonger dans le sang des Romains,
Dont l'insolent orgueil si digne de nos haines,
Sur le monde effrayé veut étendre ses chaînes.
Brisons-les; & du monde assurons le repos.
N'est-ce pas là le choix que feroient ces héros,
S'ils respiroient encor, si dans la Germanie,
Ils voyoient triompher Rome & sa tyrannie....

SÉGISMAR.

Crois-tu que leur courage eût laissé des tyrans
Vivre au milieu de nous, juger nos différends?
Et de nos Citoyens se croyant déjà maîtres,
Perdre les vertueux, récompenser les traîtres?
Venez nous secourir, Héros, éveillez-vous;
Sortez de vos tombeaux; vivez & sauvez-nous!

ARMINIUS.

Ah! mon pere, arrêtez, laissons en paix ces Manes.
Et ne les troublons pas par des clameurs profanes.
Nous vivons; devons-nous pour défendre nos jours,
Dans le sein de la mort, mendier des secours?
Nous vivons; il suffit.

SÉGISMAR.

Dans ce péril extrême
Tu m'éleves, mon fils, au-dessus de moi-même.

C'eſt en toi que j'eſpere ; embraſſe-moi, mon fils.
J'ai formé ton courage, & j'en reçois le prix.
Je diſois, en voyant l'ennemi qui nous brave :
Jeune, j'ai vécu libre ; & vieux, mourrai-je eſclave ?
Non, grace à ton grand cœur, j'attends un ſort plus beau.
Ton pere deſcendra libre dans le tombeau.

(*en montrant Flavius*).

Dans le camp de Varus, il veut que je me rende.

ARMINIUS.

Quoi ! mon pere ; iriez-vous ?...

SÉGISMAR.

Qui, moi ! que je deſcende
A cette lâcheté ! Moi, j'irois d'un Préteur,
Par un hommage vil, encenſer la hauteur !
Quel œil en cet état pourroit me reconnoître ?
Tandis que ſon orgueil me parleroit en maître,
Me tiendrois-je debout & courbé devant lui,
Comme ſi ma terreur attendoit ſon appui ?
C'eſt à lui de trembler, lui, dont l'injuſte audace
A changé, tout-à-coup, ſa priere en menace.
Le Peuple comme nous, ſent ce nouvel affront,
Et j'ai vu le courroux écrit ſur chaque front.
As-tu vu le Bructere, & le Chauque & le Cate,
Témoins de cette injure où tant d'orgueil éclate,
Jurer de nous défendre en ce preſſant danger ?
Les Hommes & les Dieux ſont prêts à nous venger.

Tout

Tout contre les Romains paroît d'intelligence.
Ce jour a vu l'insulte ; il verra la vengeance.

ARMINIUS.

Oui, par vous aujourd'hui mon courage animé
Veut être le vengeur de cê Peuple opprimé.
Sur mon frere & sur moi sa haine se repose ;
Qu'il compte sur la nôtre ; il va voir ce qu'elle ose.
Nous remplirons vos vœux ; vous verrez vos enfans,
Marcher contre Varus, revenir triomphans.
Le Ciel veut un combat sanglant, affreux, mais juste,
Et Rome de nos coups verra pâlir Auguste.

SÉGISMAR.

Trop d'animosité peut égarer tes coups ;
Le vrai courage éteint ou guide le courroux.
Une valeur féroce à soi-même est contraire ;
Souffre qu'en ce moment ma prudence t'éclaire ;
Qu'elle guide ta force : & ta force en ce jour,
Mon fils, animera ma prudence à son tour.
Cependant le tems presse ; il faut que tu ménages
Un combat qui de Rome arrête les outrages.
Moi, je vais retrouver le Peuple qui m'attend ;
Je lui découvrirai les piéges qu'on lui tend.
On veut l'intimider, on cherche à le séduire ;
Sur ses grands intérêts, c'est à moi de l'instruire :
Et c'est à toi, mon fils, de veiller aujourd'hui
Sur un frere, en qui Rome ici trouve un appui.

SCENE III.

ARMINIUS, FLAVIUS.

FLAVIUS *à part.*

De honte, de douleur accablé par un pere,
Dois-je encore essuyer les reproches d'un frere !

ARMINIUS.

Je t'entends soupirer ? ---- tu contemples les Cieux. —
D'où vient que mes regards te font baisser les yeux ?
Quel ennui te dévore ? Ah ! parle, sois sincere ;
Apprends-moi tes chagrins ; es-tu jaloux d'un frere ?
Le Peuple te chérit ; tu commandes sous moi ;
Les premiers Citoyens veulent servir sous toi.
N'es-tu pas satisfait de cet honneur insigne ?
D'un poste plus brillant ton cœur se croit-il digne ?
Si ton rang à tes yeux est trop peu distingué,
Je te céde le mien, que je n'ai pas brigué.

FLAVIUS.

Montre moins de grandeur à mon ame éperdue.
Cette premiere place à ta valeur est due.
Je n'en suis point jaloux. Mais dans un si haut rang,
Quelquefois la valeur, trop avide de sang,
S'égare en des projets de combats, de victoire,
Que devroit écarter la véritable gloire ;

D'un pere dont la haine enflâme les regards,
Au ſeul nom des Romains, de leurs loix, de leurs arts,
Qui, du reſte du monde, attirent les hommages,
Tu devrois adoucir les préjugés ſauvages.
Sans eux, nous jouirions des charmes de la paix.
Les horreurs de la guerre...

ARMINIUS.

Ont pour moi plus d'attraits.
Mon pays de mon bras exige le ſervice,
Je lui dois de mon ſang le noble ſacrifice.

FLAVIUS.

Tout ton ſang répandu le ſervira bien moins
Que ſi tu ſçais pour lui prodiguer tous tes ſoins.
Montre envers les Romains une ame moins aigrie;
Sachons les imiter; aimons leur induſtrie.
L'éclat de leurs travaux, la ſplendeur de leurs arts,
La pompe de leurs jeux, enchantoient tes regards.

ARMINIUS.

Voilà donc tes deſirs! Ma jeuneſſe trompée,
De leurs jeux, il eſt vrai, fut quelquefois frappée.
Quand, les crins hériſſés, les yeux étincelans,
Des tigres, des lions les terribles élans,
L'immobile fierté, la rage mugiſſante,
S'animoient au combat dans l'arene ſanglante;
Quand un couple nerveux d'ardens Gladiateurs
Déchiroit par leurs coups l'ame des ſpectateurs;

Que sur un char léger, volant dans la carriere,
La jeunesse bouillante, à travers la poussiere,
Au but victorieux guidoit de fiers coursiers:
Tout mon cœur à ces jeux si nobles, si guerriers,
Si dignes de nos mœurs, palpitoit d'allégresse:
Ce n'est plus à des jeux que mon cœur s'intéresse.
Le Romain nous invite à voir d'autres combats;
Il vient nous menacer, & nous sommes soldats.
Eh! quoi, n'entends-tu pas la liberté qui crie:
Perdez mes ennemis, sauvez votre patrie.

FLAVIUS.

Ah! cesse, Arminius, de me faire rougir.
Quand il en sera temps, tu me verras agir.
Ne crains pas que jamais mon courage s'égare;
Mais je n'ai plus une ame insensible & barbare.
Ah! souviens-toi que Rome en moi voit un Germain,
Qu'elle a rendu plus grand, plus juste, plus humain.
Après tant de bienfaits, je n'ai pas la puissance
De vouloir lui ravir toute reconnoissance.
J'aime encor les Romains; & tu les dois aimer;
Ils t'ont comblé d'honneurs, pour te mieux animer
A toutes les vertus qui forment le grand homme;
Tes titres, ton nom même est un bienfait de Rome.
Va, tant que cet anneau décorera ta main,
Comme moi, tu dois être & Chérusque & Romain.

ARMINIUS.

Moi Romain! c'est un crime ici de le paroître...
Abjure ainsi que moi ce nom digne d'un traître.

Je veux rompre à tes yeux mes vains engagemens.
O Dieux, qui m'entendez, recevez mes ſermens;
Embrâſez cette main, ſi je la pare encore
D'un don qui m'avilit & qui vous déshonore.

(*il jette ſon anneau.*)

FLAVIUS.

Rome de ſes faveurs n'attendoit pas ce prix;
Je ne les croyois pas dignes de ton mépris.
Quand elle te renvoie une Amante, une Epouſe,
Dont j'ai cru juſqu'ici ton ame ſi jalouſe,
Ce don t'avilit-il, & le dédaignes-tu?

ARMINIUS.

Je ne puis de Thuſnelde oublier la vertu.

FLAVIUS.

Tu l'aimes donc toujours?

ARMINIUS.

Ce n'eſt pas ſa jeuneſſe,
Son rang ni ſa beauté, qui fixent ma tendreſſe.
Des charmes plus puiſſans ont troublé mon repos:
La fille d'Adélinde a l'ame d'un héros.
Cette ame que j'adore — & que tu dois connoître —
Dans quel perfide ſein, Dieux! l'avez-vous fait naître?

FLAVIUS.

Quoi! ſa mere! ...

ARMINIUS.

Elle offroit de faire mon bonheur.
Mais, ô Ciel! à quel prix? il va te faire horreur.

Il falloit, imitant toutes ses perfidies,
Me rendre l'artisan de ses trames hardies;
Faire fleurir ici les vices des Romains,
Lui jurer d'abolir les vertus des Germains;
Et docile aux conseils que lui dicte sa rage,
A son lâche dessein consacrer mon courage.
Mere impie, à tes vœux si je m'étois rendu,
J'ai le cœur de ta fille, & je l'aurois perdu!
C'est elle qui m'eleve & me rend magnanime.
S'il faut perdre sa main, conservons son estime...
Mais notre liberté, mon frere est en danger;
A tout autre intérêt gardons-nous de songer.
Sors de cette mollesse où s'endort ton courage;
Songe que Rome veille & poursuit son ouvrage:
Viens, ne vois point en moi ton Chef, ton Général,
Mais un frere, toujours ton ami, ton égal.
Participe aux lauriers que m'apprête la gloire,
En partageant les soins qu'exige la victoire.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADÉLINDE *seule.*

INFLEXIBLE vieillard, orgueilleux Citoyen,
Ton farouche parti l'emporte ſur le mien.
Tu croirois avilir ton ſuperbe courage,
En prévenant Varus par un premier hommage.
D'une vaine hauteur il ſaura s'affranchir.
Moi-même devant toi je l'engage à fléchir,
A flatter cet orgueil où ton parti s'obſtine.
Mais tremble ; ton triomphe avance ta ruine.
Tes fils ſont diviſés, & tu vas aujourd'hui
Voir l'un de tes ſoutiens devenir mon appui.
Mais d'où vient que Marcus, qui déja devroit être
De retour en ces lieux... Ah! je le vois paroître.

SCENE II.

MARCUS, ADÉLINDE.

ADÉLINDE.

EH bien, Varus...

MARCUS.

Varus, ſuivant votre conſeil,
D'un hommage contraint ordonne l'appareil.

Il va ſe rendre ici ; mais êtes-vous certaine,
Qu'il ne hazarde pas une démarche vaine ?

ADÉLINDE.

Si tu l'as prévenu, que ſa marche en ces lieux,
Pour gagner tous les cœurs, doit frapper tous les yeux ;
Si dans ces bois ſurpris de ſa magnificence,
L'éclat de ſon entrée annonce ſa puiſſance ;
Non, je ne doute point qu'à ce nouvel aſpect,
Le zele de nos Chefs ne ſoit plus circonſpect.
Leur audace du moins ne pourra ſe défendre
De répondre à l'honneur qu'il conſent de leur rendre ;
Il vient dans leurs forêts ; crois que ce même jour
Les verra dans ſon camp arriver à leur tour.
Et là, de leur deſtin, Varus ſera le maître.
Et de celui du peuple, ici, moi, je vais l'être.
Auguſte aura bientôt des Autels parmi nous,
Si mon fils, que je crains...

MARCUS.

Eh ! Que redoutez-vous
D'un fils ſi vertüeux ?...

ADÉLINDE.

Sa vertu, dont moi-même
J'ai trop encouragé l'indépendance extrême.
Il faut de mes deſſeins, conçus pour ſa grandeur,
Découvrir à ſes yeux toute la profondeur.
J'ai choiſi ce moment ; je l'attens & je tremble,
Qu'inſenſible aux honneurs que pour lui ſeul j'aſſemble,

Son cœur, qui ne connoît encor que son devoir,
Ne rejette à la fois le sceptre & l'encensoir.

MARCUS.

Comptez sur une aveugle & prompte obéissance.
Montrez-lui ce que c'est que la toute-puissance;
Vous verrez sa vertu se faire illusion,
Et laisser un champ libre à son ambition.

ADÉLINDE.

Je ne sais! mais allez; que ce parti farouche,
Qui veut vous avilir, sache par votre bouche,
Que le Préteur veut bien, oubliant tous ses droits,
Pour nos seuls intérêts, descendre dans nos bois.

MARCUS.

J'ai vu le Général, & sa haine troublée
A soudain, de vos Chefs, convoqué l'assemblée.
J'ai promis de m'y rendre; ils me feront savoir
Le lieu qu'ils ont choisi pour nous y recevoir.

SCENE III.

SIGISMOND, ADÉLINDE.

ADÉLINDE.

JE le vois: sur son front, la tristesse est empreinte;
Après avoir considéré Sigismond qui paroît embarrassé.
Quel silence, mon fils?

SIGISMOND.

Ah! vous voyez ma crainte:

Je trahis mon devoir, ma Patrie & mes Dieux.

ADÉLINDE.

Vas, tu ne trahis rien ; écoute, ouvre les yeux ;
Quitte d'un peuple vil les préjugés bizares,
Et vois tous les mortels, policés ou barbares,
Dans le ſein des Cités, au milieu des forêts,
Du beau nom de devoir, maſquer leurs intérêts :
L'amour de la ſageſſe a perdu plus d'un Sage.
Suis Rome qui t'appelle & qui t'ouvrant ſon ſein,
Pour illuſtrer ton ſort, veut ſervir mon deſſein.
Eh quoi ! ſi ton pays à ta grandeur s'oppoſe,
S'il ne fait rien pour toi, lui dois-tu quelque choſe ?
Qu'attends-tu de ces Dieux ? s'occupent-ils de nous ?
Quel bien fait leur bonté ? Quel mal fait leur courroux ?
Rome a des Grands, mon fils, plus puiſſants ſur la terre,
Que ces fantômes vains dont tu crains le tonnerre.
Prodigue ton encens à ceux dont le pouvoir
Peut à ſon gré détruire ou combler ton eſpoir.

SIGISMOND.

Qu'entends-je ? Où ſuis-je ? Quoi ! C'eſt la voix d'une mere,
Cette voix conſolante, & qui m'étoit ſi chere !
Qui m'apprit la vertu ! qui fut mon ſeul appui !
Trompoit-elle autrefois ? m'inſtruit-elle aujourd'hui ?
Dois-je étouffer en moi la voix de la ſageſſe ?
Ah ! de l'ambition, voulez-vous que l'ivreſſe,

Des plus beaux de mes jours trouble tous les inſtans ?

ADÉLINDE.

Ce n'eſt pas moi, mon fils, qui le veux ; c'eſt le temps.
Les Germains vont changer de Dieux & de maximes.
Les vertus de nos jours ſeront bientôt des crimes.
J'ai fait ce que j'ai dû ; tu nâquis Citoyen,
Et pour te diſtinguer tu n'avois qu'un moyen ;
Une extrême valeur jointe à l'obéiſſance :
A ces deux qualités j'ai formé ton enfance.
Mais tu vois les Romains .... diſſipe ton effroi ;
Ils ne feront la guerre ou la paix que pour toi.
Ils vont mettre en tes mains ces ſauvages contrées ;
Et j'en ai pour garant leurs promeſſes ſacrées.
Tu devois obéir, il s'agit de régner ;
Et c'eſt ce nouvel art que je veux t'enſeigner.
Que les Dieux du Véſer cedent aux Dieux du Tibre ;
Détruis ta liberté pour devenir plus libre ;
Accoutume tes yeux à de nouveaux objets ;
Sers Rome ; tes égaux vont être tes ſujets.
La Mitre eſt ſur ton front ; j'y mettrai la Couronne.
Eleve ton génie, & monte ſur le trône.

SIGISMOND.

Moi, m'aſſeoir ſur un trône, où ſiégent les remords !
Moi, détruire en mon cœur ſes plus nobles tranſports,
Et porter ſur mon front la double ignominie,
Et de la ſervitude & de la tyrannie !

Un ſimple Citoyen, diſiez-vous, eſt plus grand....

ADÉLINDE.

Oui, mais ce n'eſt qu'un nom, qu'à ſon gré chacun prend :
Le parti le plus bas, s'arroge un ſi beau titre ;
Et des autres ſe croit le ſouverain arbitre.
De l'intérêt commun tous paroiſſent épris ;
Et le peuple incertain, diviſé par leurs cris,
De leurs deſſeins cachés, victime déplorable,
S'imagine être libre & n'eſt que miſérable.
Le grand homme, au milieu de ces partis affreux,
S'éleve, les ſubjugue & les rend tous heureux.

SIGISMOND.

Eh ! ne voyez-vous pas s'élever des tempêtes ;
Et pour me renverſer, mille mains toutes prêtes !
Les fils de Ségiſmar, plus orgueilleux que moi,
Voudront-ils s'abaiſſer à reconnoître un Roi
Dans le fils d'Adélinde ?

ADÉLINDE.

Oui, connois mieux ta mere ;
Elle ne craint plus rien des enfans ni du pere.

SIGISMOND.

Quoi, le grand Ségiſmar, le fier Arminius...

ADÉLINDE.

Ils ſont tes ennemis ; mais contre eux Flavius
A déjà dans mes mains juré de te défendre.
Pour toi, vois ton ami prêt à tout entreprendre,

Il commande un Parti de dix mille Germains,
Qu'il va déterminer à ſe joindre aux Romains,
Si nos chefs obſtinés dans leur haine impuiſſante,
Rejettent l'amitié que Rome leur préſente.

SIGISMOND.

Leur courage jamais ne pourra conſentir
A des dons préſentés pour les aſſujettir.

ADÉLINDE.

Tu peux regner par eux ; ils ont fait d'un Octave
Le Souverain de Rome.

SIGISMOND.

Ils m'en feroient l'eſclave !

ADÉLINDE.

Non, je prétends fonder un Empire aujourd'hui,
Qui ne dépendra pas longtems de ſon appui.
Ta mere t'apprendra bientôt l'art de détruire
Ceux qui vont t'élever, s'ils cherchoient à te nuire.

SIGISMOND.

Arrêtez. Votre fils tremblant à vos genoux,
Peut renoncer au jour qu'il a reçu de vous ;
Mais devenir tyran ! Non, ſon cœur n'eſt plus maître
D'éteindre cette horreur que vous avez fait naître.
(*Adelinde jette un regard d'indignation ſur ſon fils.*)
Puniſſez....

ADÉLINDE.

Soumets-toi, tu ſçais ma volonté.
Par ces Dieux, devant qui tu laſſes ma bonté,

Jure, jure à l'inſtant d'obéir à ta mere.

SIGISMOND.

Ils ne ſont à vos yeux qu'une vaine chimere.

ADÉLINDE.

Tu les crois; fais ſerment de remplir mes deſſeins.

SIGISMOND.

Je ſens combattre en moi les devoirs les plus ſaints;
Il faut que je balance & que mon cœur abjure
Les droits de la patrie ou ceux de la nature;
Je ſuis un ſacrilége en ces lieux abhorré;
Mon ſort eſt d'être encor traître ou dénaturé!
O Patrie, eſt-ce toi qui ſeras la plus forte?
Je ne peux réſiſter.... une mere l'emporte.
Plein d'horreur pour vos vœux, je ne peux vous haïr.
Je jure, je promets de ne pas vous trahir.
Ah! j'apperçois Marcus.

ADÊLINDE.

Va, laiſſe-moi.

SCENE IV.

MARCUS, ADÉLINDE.

MARCUS.

PRINCESSE,
C'eſt ici que Varus vient remplir ſa promeſſe,

Tous vos Chefs ſont enfin diſpoſés à le voir ;
Et ſi ſon éloquence eſt ſur eux ſans pouvoir,
Ils n'échapperont pas au piége qu'il leur dreſſe.
Déjà pour l'admirer tout le peuple s'empreſſe.

ADÉLINDE.

Eh ! bien, je me retire, & vais tout préparer,
Pour confondre ces Chefs, & les faire abhorrer,

SCENE V.

SÉGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, MARCUS ; LES CHEFS DES ALLIÉS *& leur ſuite* ; *Citoyens Chéruſques.*

MARCUS.

LE Préteur plein d'eſpoir vient.

SÉGISMAR.

Oui, mais il ſe trompe,
S'il croit nous éblouir par une vaine pompe.
Varus peut s'épargner tant d'inutiles ſoins.
Rome ſe hâte trop ; elle devroit du moins
Attendre que ce peuple eût donné quelque indice
Que la vertu lui peſe & qu'il cherche le vice.
Rome ailleurs à ſon gré, peut élever ſa voix ;
Quand nous aurons ſes mœurs, nous recevrons ſes Loix.
L'équité nous ſuffit.

FLAVIUS.

Songez qu'en sa carriere,
Pleine d'obscurité, nous marchons sans lumiere;
Les Loix sont ses flambeaux. Et vous les écartez!
Laissez-les parmi nous répandre leurs clartés,
Dont l'éclat a rendu les Romains si célébres.

SÊGISMAR.

Il vaut mieux à jamais rester dans nos ténébres.
Qu'importe, quand un peuple est fort & vertueux,
Qu'il ait de vaines Loix, des arts voluptueux?
Il faut d'autres soutiens, il faut des dons plus rares,
Dans ces climats que Rome ose nommer barbares;
Et qui le sont moins qu'elle & que ses vils tyrans,
Jaloux de présider à tous nos différends;
Mais, Princes, de Varus je vois déjà la Garde:
Songeons qu'en ce moment, l'œil des Dieux nous regarde.

SCENE VI.

VARUS *précédé de six Licteurs & suivi d'un brillant Cortége.* Les Acteurs précédens. (*Les Chérusques se rangent d'un côté, les Alliés de l'autre; les Romains occupent le fond du Théâtre; Varus & Arminius s'approchent vers le milieu.*)

VARUS *à Arminius.*

Ce peuple, dont je sais estimer la fierté,
Pourra-t-il de ma voix souffrir la liberté?

ARMINIUS.

ARMINIUS.

Si ton deſſein n'eſt pas de lui parler en Maître,
Parle, nous t'écoutons.

VARUS.

Vous allez me connoître:
Nous venons en amis, & non pas en Vainqueurs.

ARMINIUS.

Ce titre, ſur le champ, trouveroit des Vengeurs.

VARUS.

De l'ame des Germains, j'admire la nobleſſe;
Mais à tant de grandeur ſe mêle une foibleſſe.
Des Héros ne ſont point inquiets, ſoupçonneux.
Doivent-ils craindre en nous, ce qui n'eſt point en eux?
Vous doutez qu'un Romain puiſſe être magnanime!
Rendez plus de Juſtice à l'eſprit qui m'anime.
Je ne mets point ma gloire à ſéduire, à tromper;
Quels que ſoient vos ſoupçons, je veux les diſſiper,
En faiſant rejaillir juſques ſur vos rivages,
L'abondance de Rome, & tous ſes avantages.
Sans croire s'abaiſſer, la Majeſté des Rois,
Souvent nous a rendus arbitres de leurs droits.
A nos Légiſlateurs, vous préférez les vôtres;
L'Univers ne peut être heureux que par les nôtres.
J'oſe eſpérer qu'un jour vous les connoîtrez mieux;
Vous rougirez alors de vos mœurs, de vos Dieux;

Et vous viendrez à Rome, avec des voix moins fieres,
Rechercher ſes vertus & briguer ſes lumieres ;
Maintenant qu'elles ſont l'objet de vos terreurs,
Reſtez aſſujettis à vos triſtes erreurs ;
Suivez votre penchant, & ce bouillant courage
Qui n'aſpire à briller qu'au milieu du carnage.
Vous croyez que la gloire & le nom de vainqueur,
Sont les ſeuls, dont l'éclat doit toucher un grand cœur :
Eh bien ! ſi la victoire a pour vous tant de charmes,
Venez vaincre avec nous ; réuniſſons nos armes.
Sur le trône du Monde un Monarque affermi,
Auguſte, ſe déclare aujourd'hui votre ami.
Depuis que de Germains ſa garde eſt compoſée,
Sa tête aux trahiſons ceſſe d'être expoſée ;
Vos Citoyens pour lui ne ſont plus étrangers.
Leur zele, de ſon trône, écarte les dangers.
Et vous, quoi ! vous pourriez, ſur une crainte injuſte,
Vous déclarer ici les ennemis d'Auguſte ?
Quand ſon amour pour vous cherche à ſe ſignaler,
Verrois-je contre lui la haine s'exhaler,
Soulever les eſprits, les animer à ſuivre
L'audace de Mélo, qui commence à revivre ?
On voit ſes Lieutenans courir de toutes parts,
Pour raſſembler, dit-on, ſes Sicambres épars.
On dit que ſa fureur, pleine de confiance,
Du Chéruſque en ſecret, recherche l'alliance :
Mais Rome offre la ſienne ; & je ne peux penſer
Qu'entre Auguſte & Mélo vous puiſſiez balancer.

L'une ou l'autre alliance en ce moment offerte,
Devient votre ſalut ou cauſe votre perte.
J'ai voulu ſans détour vous parler une fois.
Je ſuis venu ſans crainte au milieu de vos bois.
Ne ſoyez pas ſurpris, ſi ma voix vous annonce,
Que ce ſoir, dans mon camp, j'attends votre réponſe.

SCENE VII.

SÉGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, LES CHEFS DES ALLIÉS *& leur ſuite*, CITOYENS CHÉRUSQUES. (*Les Alliés ſont d'un côté & les Chéruſques de l'autre.*)

ARMINIUS.

Vous l'avez entendu; Peuples, vous voyez tous,
Quel ſervice odieux Rome exige de vous.
Elle veut vous détruire, & pour ce grand ouvrage,
Elle oſe deſtiner votre propre courage.
Ah! contemplons Mélo; ſon trone eſt renverſé,
Sa tête miſe à prix, ſon peuple diſperſé.
Rome redoute un Roi qui brave tant d'obſtacles,
Qui s'aprête à donner le plus grand des ſpectacles.
Mélo change en ſoldats les plus vils des humains,
Et ce ſont des héros qui ſortent de ſes mains.
Leur zele le ſuivoit dans d'affreuſes retraites;
On les voit reparoître après tant de defaites.

Et voilà ceux que Rome ordonne d'accabler !
Irez-vous la ſervir, quand ils la font trembler ?
Ne vous y trompez pas ; Rome attend que vos armes
Renverſent l'ennemi qui cauſe ſes allarmes.
Vous la verrez ſoudain ſe tourner contre vous,
Pour orner un triomphe obtenu par vos coups ;
Et ſa fortune alors par vous-même agrandie,
Traitera ce bienfait comme une perfidie.
N'écoutons que l'honneur, l'honneur qui nous preſcrit
De ſecourir un Roi par un tyran proſcrit.

FLAVIUS.

J'admire Arminius ; ſon courage me charme ;
Mais ſa témérité me ſurprend & m'allarme.
Il conçoit, contre Rome, un chimérique eſpoir ;
Que peuvent nos efforts contre tant de pouvoir ?
Vengerons-nous Mélo, nous, de qui l'impuiſſance
A trahi ſi ſouvent notre propre vengeance !
Des Germains tant de fois vaincus & terraſſés,
Ne renouvellons pas les déſaſtres paſſés.

SÉGISMARD.

Flavius ! c'eſt mon fils, qui croit Rome invincible,
Rome, à ſa liberté devenue inſenſible !
Ne ſens-tu plus la tienne ? . . . . . O braves Alliés,
Du pouvoir des Romains êtes-vous effrayés ?
De nos Troupes contre eux la valeur réunie
Sait affronter la mort & fuir l'ignominie.
Attaquons les Romains. Oui, Princes, combattons.
Quoi ! ne valons-nous pas les Cimbres, les Teutons ?

Ah ! nous verrons comme eux fuir les tyrans du Tibre,
Qui ne peuvent souffrir l'aspect d'un Peuple libre,
Qui détrônent les Rois, qui foulent l'Univers.

LE CHEF DES BRUCTERES.

Pour moi, j'ai toujours vu dans les combats divers,
Où, contre les Romains, nous conduisit la gloire,
La justice pour nous & pour eux la victoire.
Flavius, nous prêtons nos bras & nos conseils;
C'est aux Dieux à régler le sort de nos pareils.
Peut-être allons-nous voir la victoire, plus juste,
Humilier l'orgueil des Esclaves d'Auguste;
Mais si contre nos vœux son caprice est constant,
S'il faut périr, eh bien, la gloire nous attend;
Le Ciel à la valeur offre une autre patrie,
Où la vertu triomphe & n'est jamais flétrie.

ARMINIUS.

Il faut combattre Rome ou vivre sous ses loix. —
Princes, votre regard m'annonce votre choix.
Hâtons-nous, combattons, & que notre courage,
Nous délivre à jamais d'un honteux esclavage.

FLAVIUS.

Devons-nous oublier que Varus nous attend?
Est-ce à nous, contre lui, de choisir cet instant?
Sans répondre à l'honneur qu'il est venu nous rendre,
Irons-nous l'attaquer, irons-nous le surprendre?

SÉGISMAR.

Veux-tu que dans ſon camp nous flations un Préteur,
Et que nous empruntions ſon langage impoſteur ?

ARMINIUS.

Non, que notre franchiſe étonne ſa ſoupleſſe.
Craindre de lui parler, ſeroit une foibleſſe.
Je lirai dans ſon ame, & d'après ſes projets,
Nous lui déclarerons ou la guerre ou la paix.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THUSNELDE, GISELLE.

THUSNELDE.

PARMI tant de Héros, parle-moi ſans détour ?
Eſt-ce lui, dont en vain on attend le retour ?
Quoi ! ce grand Citoyen que leur choix magnanime
A nommé pour guider l'ardeur qui les anime,
Arminius....

GISELLE.

Ce Prince eſt le ſeul que nos Dieux
N'ont pas voulu ſauver de ce piége odieux.
Dans le camp des Romains.....

THUSNELDE.

O crime ! ô perfidie !
O vile politique ! ô lâcheté hardie !
Un Préteur ! étouffer dans ſon cœur tout remord,
Pour préparer des fers....

GISELLE.

Et peut-être la mort !
De nos généreux Chefs, il redoute l'élite ;
Contre leur fermeté ſa foibleſſe s'irrite.

THUSNELDE.

Arminius, des ſiens marchoit environné ;
Et dans ce grand danger, tous l'ont abandonné !

GISELLE.

N'imputez ſon malheur qu'à ſon ardeur bouillante
Qui n'a pu ſupporter une marche trop lente.
Il les a devancés : cependant aucun d'eux,
Ne ſoupçonnoit Varus d'un complot ſi honteux.
Ils alloient, dans ſon camp, entrer ſans défiance,
Lorſqu'on en voit ſortir un Cate qui s'avance,
Qui s'approche en criant : *ô Germains, arrêtez,*
Vous êtes tous perdus, ſi vous ne m'écoutez ;
Sachez qu'Arminius eſtime mon courage.....
Ségiſmar vient, l'écoute, & change de viſage ;
Il appelle les Chefs qu'il conſulte un moment :
Et ſoudain on les voit avec étonnement,
Maudire de Varus les pavillons perfides,
Et vers leurs ſimples toîts tourner leurs pas rapides.
Mais, je vois Adélinde.

THUSNELDE.

Ah ! cachons mon effroi.
Du ſort d'Arminius, va, cours, informe-toi.

SCENE II.

ADÉLINDE, THUSNELDE.

THUSNELDE.

VOILA donc le bonheur, la gloire, la puiſſance,
Que produiſent les Loix, les Arts & la préſence
De ces Romains, ſi chers & ſi grands à vos yeux?
On dit qu'Arminius dans des fers odieux.....

ADÉLINDE.

Son orgueil, ſes mépris, méritoient ce ſalaire;
Il oſoit m'offenſer, & cherchoit à te plaire.
Oublie Arminius. Que ſon nom avili,
Dans l'opprobre à jamais demeure enſeveli!
Il abuſoit déjà d'une vaine puiſſance;
J'ai vu tous ſes égaux las de ſon arrogance.
De ce Chef qu'on rejette, un autre auſſi puiſſant,
Moins fier que ce barbare & plus reconnoiſſant,
Bientôt avec ta main, va prendre ici la place.

THUSNELDE.

Eh! quel eſt ce Germain dont l'infidele audace
Songe à le remplacer dans ſon rang, dans mon cœur,
Et de Rome & de moi penſe être le vainqueur?

ADÉLINDE.

C'eſt un vrai Citoyen, un Héros.....

THUSNELDE.

C'eſt un traître.

Je ne le connois pas, ni ne le veux connoître.

ADÉLINDE.

Tu le connois, ma fille, il eſt digne de toi.

THUSNELDE.

Lui ! Lit-il dans mon ame, & ſait-il que ma foi,
Que toute mon eſtime & toute ma tendreſſe...
Pardonnez... Je me perds ; vous voyez ma foibleſſe.

ADÉLINDE.

Je vois que ton courage en ſaura triompher.
Quelque ſoit ton amour, il le faut étouffer.

THUSNELDE.

Eh quoi ! vous ordonnez que j'étouffe une flâme,
Qui jamais ſans vos ſoins n'auroit troublé mon ame.
Vous voulez que j'oublie... Eh bien, je me ſoumets.
Reclamez ce héros ; qu'il vienne & je promets
Qu'à mes loix, ſon ardeur, également ſoumiſe,
Me rendra ſur le champ la foi que j'ai promiſe.
Je ſerai libre alors, je verrai ſon rival.
Et ſi l'amour du Peuple, en ce moment fatal ;

Plus que mes vains attraits, & l'enflâme & l'inſpire:
Ma mere, vous pouvez, de ce cœur qui ſoupire,
Une ſeconde fois diſpoſer aujourd'hui.
Nommez cet autre époux, & je m'immole à lui:
Ce ſacrifice eſt grand; il eſt affreux ſans doute.
Mais je ſuis Citoyenne, & l'effort qu'il m'en coûte...

ADÉLINDE.

Ceſſe de m'accabler du nom de Citoyen.
Sois ma fille avant tout; c'eſt ton premier lien.
Tout autre doit ici lui céder la victoire:
De toi, ta mere attend ou ſa honte ou ſa gloire:
Mon ſort eſt dans tes mains. Ce n'eſt pas ton pays;
C'eſt moi, par tes refus, oui, moi que tu trahis;
Que ne puis-je te peindre à quels maux tu m'expoſes?
Conſulte bien ton cœur, & perds-moi, ſi tu l'oſes.

THUSNELDE.

Moi, vous perdre!

ADÉLINDE.

Crains donc de mépriſer l'époux
Qui va bientôt ici tomber à tes genoux.

SCENE III.

THUSNELDE *ſeule.*

QUEL eſt donc cet époux qu'il faut que je préfere,
Si je ne veux cauſer la perte de ma Mere?
Arminius aux fers!

SCENE IV.

SIGISMOND, THUSNELDE.

SIGISMOND.

Il est libre.

THUSNELDE.

Comment ?

SIGISMOND.

Il a trompé Varus.

THUSNELDE.

Dieux ! quel événement !

SIGISMOND.

A l'aspect des Romains, à leur joie inquiete,
Son cœur a soupçonné quelque trame secrete;
Il cachoit à leurs yeux ses regards allarmés.
Par un Cate bientôt ses soupçons confirmés,
Craignant tout pour nos Chefs, il les a fait instruire
De ce piége inoui tendu pour les détruire.
Tandis qu'Arminius cherchoit à les sauver,
Le Préteur se flattant de les voir arriver,
De les faire tomber tous dans le même abîme,
Laissoit en liberté cette grande victime.
Le héros prend son temps; les perfides Romains
L'ont vu comme un éclair s'échapper de leurs mains.

Et ſa fuite pour nous devient une victoire,
Qui les couvre de honte en le comblant de gloire!

THUSNELDE.

Que fait-il ?

SIGISMOND.

Je l'ai vu, parmi les Citoyens,
Qu'il anime à combattre, à briſer leurs liens.
Ton amant ſemble un Dieu dont la voix les appelle!
Et ton frere, en ſecret, charmé de ce grand zele,
Dont tous les cœurs devroient ſe laiſſer animer,
N'oſe élever ſa voix que pour le réprimer.

THUSNELDE.

Pourquoi te charges-tu d'un honteux miniſtere ?
Abjure. . .

SIGISMOND.

Je ne puis...

THUSNELDE.

Qui t'arrête ?

SIGISMOND.

Une Mere,
Des Partiſans de Rome inviſible ſoutien,
Pour qui d'Arminius les vertus ne ſont rien.
J'ai vu les deux partis dans leur haine inflexibles,
L'un l'autre s'accuſer de reſter inſenſibles

Aux maux que la Patrie est prête d'éprouver,
Et dont nos foibles mains ne peuvent la sauver.
L'heure approche, où les Chefs qui prennent sa défense,
Ici, devant ces Dieux que mon aspect offense,
Vont paroître, & jurer de suivre Arminius.

THUSNELDE.

Ah! mon frere, déjà je crois voir Flavius.

(*Elle court vers lui*).

SCENE V.

FLAVIUS *armé*, THUSNELDE, SIGISMOND.

THUSNELDE.

O Toi! que mon amour, mon devoir & mon Pere
Me flattoient de pouvoir bientôt nommer mon frere,
Souffre que j'applaudisse à cette prompte ardeur.
Des autres vrais Germains d'où vient donc la lenteur?

FLAVIUS.

Le feu qui les transporte, inspiré par sa haine,
Est loin de ressembler à l'ardeur qui m'entraîne.

THUSNELDE.

Flavius, ton courage en un si grand besoin,
A le même devoir, & non le même soin?

FLAVIUS.

Ah ! qu'un ſoin différent m'anime & me conſume !
Ils ſuivent le flambeau que la vengeance allume ;
Ils n'ont qu'un ſeul devoir & qu'un vœu mutuel.
Moi, je ſuis tourmenté, dans ce moment cruel,
De devoirs oppoſés, & de vœux tous contraires.
Ils n'ont qu'un ennemi ; moi, j'ai mille adverſaires.
Chéruſques & Romains, tous viennent m'allarmer.
Le trouble eſt dans mon ame ; ah ! daignez le calmer.

THUSNELDE.

Quel déſordre inoui ! quel étrange langage !
O mon cher Flavius, rappelle ton courage,
Toi de qui l'amitié daigna juſqu'à ce jour. . . .

FLAVIUS.

A mon égarement méconnois-tu l'amour ?
C'eſt lui ſeul qui m'amene. Eh quoi ! quelle ſurpriſe !
Ne ſais-tu pas encor qu'une Mere autoriſe. . . .

THUSNELDE.

Dieux ! C'eſt toi... ſonges-tu qu'un frere qui t'eſt cher..

FLAVIUS.

Je ne penſe qu'à toi ; regarde, vois ce fer.
Parle ; doit-il ſervir Rome ou la Germanie ?
Veux-tu la liberté ? veux-tu la tyrannie ?
Sur tous mes ſentimens toi ſeule peux régner.
Dis, qui faut-il punir ? qui faut-il épargner ?

Détermine mon choix favorable ou funeste ;
Montre-moi le parti qu'il faut que je déteste.
Finis les longs tourmens d'un cœur trop partagé ;

(*en montrant le fer dont il est armé.*)

Ordonne. . . dans quel sein veux-tu qu'il soit plongé ?
Tu te tais ....

THUSNELDE.

Oses-tu me choisir pour arbitre ?
Dans quel temps ! ....

FLAVIUS.

Ton reproche éclate à juste titre ;
Mon cœur a trop tardé de s'ouvrir à tes yeux.
Mais pardonne à ce cœur que tourmentent les Dieux,
Que tous ses sentimens en tumulte déchirent,
Que Rome & mon pays cruellemeut attirent,
Qu'Adélinde & mon Pere appellent à la fois.—
Je ne veux écouter désormais que ta voix.

THUSNELDE.

Entre la liberté, l'amour, ton peuple & Rome,
Je te vois balancer ... & tu prétens être homme !
Que ton cœur incertain ne me consulte pas !
Tu me ferois rougir de mes foibles appas,
S'ils étoient plus puissans dans ton ame attendrie,
Que tes premiers devoirs, l'honneur & la patrie.

FLAVIUS.

FLAVIUS.

T'aimer est mon bonheur, mon unique devoir.
A tes pieds. . . . .

THUSNELDE.

Leve-toi. Quitte un coupable espoir.
D'un méprisable amour, porte ailleurs les hommages.

FLAVIUS *en se levant.*

Oses-tu m'outrager ?

THUSNELDE.

Non, c'est toi qui m'outrages.
Souffrirai-je un amant assez présomptueux,
Pour aspirer à moi, sans être vertueux ?
Les grandes actions n'échauffent plus ton ame,
Qui se livre aux transports d'une honteuse flame.
Tu veilles pour me plaire; & ton bras endormi
Est armé vainement aux yeux de l'ennemi.
Est-ce là cet amour, le partage du brave ?
Lui, qui fait des héros, peut-il te rendre esclave ?
Ton frere, ton rival, de mes attraits touché,
Si son cœur à la gloire étoit moins attaché,
Eût-il fait sur le mien . . . . .

SCENE VII.

ARMINIUS *armé*, THUSNELDE, FLAVIUS, SIGISMOND.

ARMINIUS.

Que vois-je? La nuit ſombre,
Qui commence à couvrir la terre de ſon ombre,
Trompe-t-elle mes yeux? ah! Thuſnelde eſt-ce toi?

THUSNELDE.

O Ciel! Arminius!

ARMINIUS.

Thuſnelde, je te voi.
O cher & doux moment! Mon cœur dans ton abſence,
Craignoit tout pour tes jours, qu'aſſure ta préſence.
Crois que chez les Romains ton ſort ſeroit affreux,
S'ils te voyoient encor, quand je marche contre eux.

THUSNELDE.

Quoi! la peur de ma perte arrêtoit ton courage?
Va, plus un vil Préteur m'eut fait ſentir ſa rage,
Plus il m'eut annoncé que tu l'avois vaincu.
Thuſnelde dans ſes fers n'eut pas long-temps vécu;

Une mort glorieuſe eut fini ſes miſeres.
Dans le ſéjour des Dieux, j'euſſe appris à nos peres,
Que c'eſt Arminius & ſes coups triomphans,
Qui vengent leur patrie & ſauvent leur enfans;
Mais quoi ! dans ce moment dont je ſens tout le charme,
Ton cœur paroît encor frappé de quelque allarme.
Du plus grand des dangers les Dieux nous ont ſauvés;
A de nouveaux périls ſommes-nous réſervés?
D'où viennent tes ſoupirs !

ARMINIUS.

Tu m'aimes; je t'adore;
Et c'eſt notre amour même ici que je déplore.
Mon eſpoir eſt trompé, Thuſnelde; c'eſt en vain,
En poſſédant ton cœur, que j'aſpire à ta main.
Il faut y renoncer, ou fléchir ſous des maîtres;
Je marche ſur les pas qu'ont ſuivi nos ancêtres;
Si l'on parle de moi, je veux qu'on diſe un jour:
Il aimoit; ſon devoir l'emporta ſur l'amour.

THUSNELDE.

Ton amour, je le ſais, n'eſt point une foibleſſe.
Il m'a toujours paru digne de ma tendreſſe.
Maintenant que ton cœur, vers la gloire emporté,
Ne ſe laiſſe toucher que par la liberté;
Quand tu crains de m'aimer: je t'aime davantage,
Et l'amour dans mon ame agrandit mon courage.

Que ne peut ton amante aujourd'hui s'avancer,
Dans le champ glorieux, où tu vas t'élancer!
Ah! quel charme pour moi de ſuivre ta carriére,
Et d'eſſuyer ton front, où bientôt la pouſſiere,
La ſueur & le ſang paroîtront confondus;
De voir tous les Romains à tes pieds étendus!

FLAVIUS.

Cruelle, voilà donc le plaiſir qui te flate!
Vois le mien ..... Il eſt temps que ma douleur éclate.
Je ne ſouffrirai pas que ton farouche amant
Jouiſſe d'un triomphe à tes yeux ſi charmant.
Je défendrai le ſang qu'on s'aprête à répandre.
Viens, Suis-moi, Sigiſmond.

SCENE VIII.

ARMINIUS, THUSNELDE.

ARMINIUS.

AH! que viens-je d'entendre!
Je cherchois le perfide; il étoit devant moi!
Ton aſpect m'a troublé; mes yeux n'ont vu que toi.
On vouloit aujourd'hui nous livrer à des maîtres.
Tu ſais la trahiſon.

THUSNELDE.

Et je connois les traîtres!

Ils s'arment contre toi; vas combattre pour eux.
Pars & reviens vainqueur; ſois grand, ſois généreux;
Songe que tes vertus ont allumé ma flame.....

ARMINIUS.

O cœur vraiment Germain! Ta voix jette en mon ame,
Cette ame qui t'admire, une force, une ardeur,
Qui ſemble de ma gloire aſſurer la grandeur;
Pardonne au noble orgueil d'un cœur que tu tranſportes.

THUSNELDE.

Ah! voici des Germains les fideles cohortes,
Dont la valeur t'attend pour diriger leurs pas.
Contre tant de héros, nourris dans les combats,
Verrai-je les Romains plus grands, plus intrépides..

ARMINIUS.

Non, tu ne verras point triompher des perfides;
Et le tyran de Rome être pour nous un Dieu.
Il faut nous ſéparer.... Adieu, Thuſnelde, adieu.

THUSNELDE.

Hélas! en te quittant, j'ai peine à me défendre
Du trouble & de l'effroi qui viennent me ſurprendre:
Mais j'en crois ton courage; il ranime le mien;
Il va tout ſurmonter; non, je ne crains plus rien.

SCENE IX.

ARMINIUS, SÉGISMAR, LES CHEFS DES ALLIÉS *& leur ſuite*, TROUPES DES CHÉRUSQUES.

SÉGISMAR *à Arminius.*

Tes ordres ſont ſuivis; nous marchons en ſilence.
Tout paroît ſeconder tes ſoins, ta vigilance.
Mes yeux ont vu partir nos Bardes, dont la voix
Porte dans tous les cœurs l'amour des grands exploits.
Trois fois de leurs ſacrés & ſublimes cantiques
A retenti le creux de nos chênes antiques.
Voici l'inſtant, mon fils, ſi long-temps ſouhaité,
L'inſtant de la vengeance & de la liberté.
L'aſpect de ces héros me rend ma jeune audace;
Comment au milieu d'eux oſé-je prendre place?
Des Arts, des Loix de Rome & de ſon vil tyran,
Hélas! j'ai mis au jour un lâche partiſan.
Des amis des Romains, Dieux! confondez le zele;
Et faites triompher notre haine fidelle.

ARMINIUS.

Un frere ne veut pas ſeconder mes efforts.
Il croit nous affoiblir; nous en ſommes plus forts;
L'œil des Dieux parmi nous ne voit plus de perfides.
Amour de la patrie, ah! c'eſt toi qui nous guides.

Marchons dans le ſentier que nous trace l'honneur;
De tous les vrais Germains aſſurons le bonheur.
Celui qui dès long-temps jouit de la lumiere,
Avec la liberté, veut finir ſa carriere;
Celui dont l'œil encor ne voit pas la clarté,
En recevant le jour, veut voir la liberté.
Allons, vengeons ſa cauſe; affranchiſſons d'un Maître,
Le Peuple qui reſpire & celui qui doit naître.

(en partant).

O nuit, que ta profonde & ténébreuſe horreur,
Dans le camp des Romains répande la terreur.

(en paſſant devant les ſtatues).

Vous, héros immortels, chers à la Germanie,
Dieux de la liberté, perdez la tyrannie.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THUSNELDE, GISELLE.

GISELLE.

Des astres de la nuit, vois-tu la lueur sombre
Répandre dans nos bois plus d'horreur & plus d'ombre?
L'astre du jour éteint tous ces flambeaux errans;
Ainsi la Liberté dissipe les tyrans.
Ah! rassurons nos cœurs; cette Lune croissante
Annonce des Germains la victoire naissante.
Voici l'instant sacré si long-temps attendu,
Où l'orgueil des Romains doit être confondu.

THUSNELDE.

Il le sera sans doute; oui, mon cœur se rassure,
Non, sur des préjugés qu'inspire un vain augure,
Un Peuple de Héros qu'Arminius conduit,
L'amour de la patrie & l'ardeur qui le suit,
La puissance des Dieux, l'horreur de l'esclavage,
Voilà mon espérance & le plus grand présage.
Quels coups Arminius lance de toutes parts!
Mon cœur le voit, le suit dans les plus grands hazards.

Vous, toujours chers, toujours présens à sa mémoire,
Combattez avec lui, Dieux, hâtez sa victoire !

SCENE II.

ADÉLINDE *accompagnée d'un Officier à la tête d'une petite Troupe de Chérusques*, THUSNELDE, GISELLE.

ADÉLINDE.

Que faites-vous ici ? venez, fuyez ces lieux.

THUSNELDE *en montrant Giselle.*

Ses fils sont au combat ; & nous, aux pieds des Dieux.

GISELLE.

A ses soupirs, aux miens, daignez joindre les vôtres.

ADÉLINDE.

Les Romains ont des Dieux plus puissans que les nôtres.
Il faut porter ailleurs vos vœux infortunés.
Ces lieux sacrés pour vous vont être profanés.

THUSNELDE.

C'est ici de nos Dieux l'inviolable asyle.
Ils sauront le défendre, & j'y reste tranquile.

ADÉLINDE.

Peux-tu te reposer sur des Dieux affoiblis.
S'ils entendoient tes vœux, ils les auroient remplis ;

Crains la fureur brutale & la main meurtriere
Du ſoldat ſourd, comme eux, aux cris de la priere.
Songe à ta ſureté; crains l'opprobre & la mort.
D'un combat inégal j'avois prévu le ſort.
De ton Arminius l'eſpérance eſt trompée;
J'ai vu de toutes parts ſa troupe enveloppée.
Les Romains puniront ſa haine, ſes mépris.
Il a cru les ſurprendre; eux-même l'ont ſurpris.
Mon parti vous attend; allez, ſuivez ces guides...

(L'Officier & ſa Troupe s'aprochent d'Adélinde.)

THUSNELDE.

Moi, me réfugier dans le ſein des perfides!

ADÉLINDE.

Fui, dis-je; tout ici me fait tembler pour toi.

THUSNELDE.

Si l'aſyle des Dieux n'en eſt plus un pour moi,
Si de la liberté la perte eſt manifeſte,
Je ne veux pas avoir une fin moins funeſte.
Que ces affreux vainqueurs me déchirent le flanc;
Que ces chênes ſacrés ſoient ſouillés de mon ſang,
Avant que par ma fuite ici je déshonore
Mon courage & mes Dieux qui ſubſiſtent encore.

ADÉLINDE.

Rien de tes préjugés ne diſſipe l'erreur.
Ma tendreſſe pour toi ſemble te faire horreur.

(aux Soldats détachés)

Vous, plus que mes enfans, voués à ma famille,
Au poste de mon fils, allez, guidez ma fille.

THUSNELDE.

Vous m'inspirez, grands Dieux ! & je vous obéis.
Giselle, allons périr ou sauver mon pays.

SCENE III.

ADÉLINDE, *seule.*

Voici donc le moment, qui doit faire connoître
Si le Chérusque est né pour n'avoir pas de maître.
Mais déjà Flavius...

SCENE IV.

FLAVIUS, ADÉLINDE.

FLAVIUS.

Grace à mes soins honteux ;
Le triomphe de Rome enfin n'est plus douteux.
Je viens de mon forfait chercher la récompense.

ADÉLINDE.

Regarde ton ouvrage avec plus de constance ;

Ton ardeur va bientôt triompher à son tour.
Attendons que Varus, la victoire & le jour...

FLAVIUS.

Je n'atends que Thusnelde & sa main qui m'est due;
Je l'ai trop achetée, & tu me l'as vendue.
Voici le lieu, l'instant que toi-même as choisis,
Pour me donner ta fille & me nommer ton fils.

ADÉLINDE.

Tu l'es; je suis ta mere. Et bientôt ton attente....

FLAVIUS.

Thusnelde cependant n'est pas ici présente?
Pourquoi, quand j'ai rempli tous mes engagemens,

ADÉLINDE.

Songe que mon effroi...

FLAVIUS.

Je songe à tes sermens.
Qu'as-tu fait de ta fille? Apprens-moi quel obstacle...

ADÉLINDE.

Ah! reprens tes esprits. Regarde ce spectacle.

On voit passer, dans le lointain, à travers les arbres, des blessés & des morts.

D'un inflexible orgueil, vois-tu les vains efforts,
La foule des blessés, des mourans & des morts...

Ils croyoient triompher dans l'horreur des ténébres....

FLAVIUS.

Ah! ces morts, qui ſont-ils!

ADÉLINDE.

A ces clartés funebres,
Dont la pâle lueur les conduit aux tombeaux,
Voudrois-tu de l'Hymen allumer les flambeaux?

FLAVIUS.

Que vois-je? quels objets! Dieux, eſt-ce ici ma place?
Quelle ſombre terreur m'environne & me glace?
J'avance en frémiſſant... ſurmontons mon effroi.
Malheureux!.... me trompè-je?....

(il reconnoît ſon pere.)

(en revenant ſur ſes pas)

O Terre, englouris-moi,

ADÈLINDF.

Flavius! ô mon fils!

FLAVIUS.

Que dis-tu? fuis, perfide.
Mon pere eſt mort; évite un monſtre, un parricide.
Ah! ſans ma trahiſon, ſans mes lâches amours,
Il vivroit; mon courage eut défendu ſes jours!
J'ai pu l'abandonner, me couvrir d'infâmie,
Pour ſuivre, pour ſervir ſa mortelle ennemie!
Tes ruſes déſormais ne peuvent m'eblouir.
Je vois mes attentats; ne crois pas en jouir.

Si mon frere eſt vaincu, j'aurai du moins la gloire
D'arracher au vainqueur les fruits de ſa victoire.
Les bataillons détruits vont être remplacés;
J'enflammerai les cœurs que ma voix a glacés.
Ils s'en vont réparer, guidés par mon courage,
Tous les maux qu'a produits ma foibleſſe & ta rage.

ADÉLINDE.

Ta voix qui les a fait ſortir de leur devoir,
Pour les y ramener, a trop peu de pouvoir.

(*Flavius ſort avec indignation*)

Mais, vas, mene à Varus de nouvelles victimes,
Et cours accroître encor ſes lauriers & tes crimes.

SCENE V.

ADÉLINDE *ſeule.*

QUE ton cœur, ô mon fils, ſe prépare à régner.
Sur ton front, que tes Chefs ont oſé dédaigner,
La victoire s'apprête à placer la couronne;
Tu n'as qu'à faire un pas pour monter ſur le trône;
Si mes yeux, un moment, peuvent t'y voir aſſis,
Je mourrai ſatisfaite, après tant de ſoucis.
Que ne puis-je déjà comtempler ces Provinces,
Heureuſes ſous les loix du plus juſte des Princes,
C'eſt à toi de changer leur déplorable ſort.
Que la haine, l'orgueil, la vengeance & la mort,

Les ſeuls Dieux révérés dans ces Cantons ſauvages,
Ceſſent de les remplir de leurs affreux ravages.
Qui vient ?

SCENE VI.

GISELLE, ADÉLINDE.

ADÉLINDE.

C'EST toi, Giſelle. Et ma fille ! Ah ? pourquoi ?
Seule, ici.... mes enfans....

GISELLE.

Ah ! tu dois frémir....

ADÉLINDE.

Moi ?
Quel ſecret...?

GISELLE.

Si tes yeux, de ta fille inquiette,
Dans la route, avoient vu l'ardeur ſombre & muette,
A peine nous touchions au poſte de ton fils,
Elle rompt le ſilence, il répond à ſes cris ;
Il accourt : *c'eſt ma ſœur, c'eſt ſa voix qui m'appelle.*
Non, c'eſt la liberté, ſecourons-la, dit-elle.
Peux-tu voir les exploits, la mort de ces Héros,
Sans maudire ta vie, & ton lâche repos !
Alors de quelques Chefs l'armure abandonnée
Se préſente aux regards de la ſœur indignée.
Elle oſe s'en ſaiſir ; frappé de ſa grandeur,
Le frere ſent en lui naître la même ardeur.

Je les ai vus tous deux dépouiller leur parure,
Et paroître ſoudain revêtus d'une armure.
Quoi! dit-elle, *nos mains épargnent nos tyrans!*
Voyez vos Citoyens, vos Amis, vos Parens;
Ils combattent: & nous, ſommes-nous donc moins braves?
Voulez-vous un moment reſter encore eſclaves?
Cet aſpect d'une femme & d'un Pontife armés,
En guerriers, en Héros, tout-à-coup transformés,
Etonne tout ce poſte, y jette un trouble étrange.
Un grand nombre bientôt à leurs côtés ſe range.
Elle voit avancer Flavius ſur ſes pas.
Arrête? que veux-tu? lâche, n'approche pas? —
Ah! je me rends, dit-il, *à tes vertus ſublimes.*
Souffre quà tes côtés je répare mes crimes.
Flavius défendra juſqu'au dernier moment
Nos Dieux, la liberté, tes jours & ton Amant. —
Ton repentir me plaît; viens, dit-elle. A ma vue
Comme un trait auſſi-tôt Thuſnelde eſt diſparue.
Sa main des ennemis montroit les étendarts,
Aux Soldats qu'entraînoient ſa voix & ſes regards.
Soudain elle s'élance; & le plus intrépide
Ne ſuit qu'avec effort ſon courage rapide.
Je l'admire; & le mien qui ſe ſent élever
Voit les plus grand périls, & court pour les braver;
Mais, au milieu du trouble, où m'emporte mon zele,
Je m'égare? j'entends une voix qui m'appelle;
Je crois la reconnoître, & j'approche en tremblant.
Hélas! c'étoit ton fils; je l'ai vu tout ſanglant.

ADÉLINDE.

ADÉLINDE.

Qu'entends-je ! Sigiſmond ! lui ! ſeroit la victime....

GISELLE.

Tu me vois, m'a-t-il dit, *heureux après mon crime.*
Je meurs pour ma Patrie. Ah ! puiſſe cette mort,
A ma Mere, épargner un plus funeſte ſort.
Arminius s'avance, & du moins mon oreïlle
Entend de ſon triomphe annoncer la merveille :
Les Dieux, dont je me ſuis attiré le courroux,
Raviſſent à mes yeux un ſpectacle ſi doux.
Il veut parler encore, il ſe trouble ; il ſoupire ;
La pâleur du trépas.....

ADÊLINDE.

O mon fils ! il expire !
Affreuſe deſtinée ! O comble du malheur !
Où puis-je enſevelir ma honte & ma douleur !
Voilà mes ennemis.... Ah cherchons quelque voie,
Qui dérobe ma vue à leur barbare joie.



SCENE VII.

ARMINIUS *précédé de plusieurs Officiers qui portent l'armure de Varus, & les Aigles prises sur les Romains.* LE CHEF DES CHAUQUES, LE CHEF DES BRUCTERES, LE CHEF DES CATES, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARMINIUS.

Dieux! votre Peuple est libre & n'est plus avili.
L'espoir qu'il a conçu, vous l'avez accompli.
Ecartez à jamais, loin de la Germanie,
Tous les maux qu'après soi traîne la tyrannie.

(*en montrant l'armure de Varus*)

Varus de cette armure envain s'est revêtu.
Rien ne pare les coups que porte la vertu.
Aux yeux du monde entier sa honte va paroître:
Que le sort de l'Esclave épouvante le Maître!
Ah! si nos mains pouvoient aujourd'hui de ses fers,
Délivrer Rome même & venger l'Univers...

(*en regardant les Aigles*)

Aigles fieres jadis, maintenant abattues,
Demeurez & rampez aux pieds de ces Statues.
Que votre chute apprenne à la postérité!
Ce que peut la valeur & la fidélité.
O vous qui n'êtes plus! Héros, dont la victoire,
Le courage & la mort font vivre la mémoire,

Le Ciel couvre vos fronts de lauriers fructueux.
La terre a maintenant moins d'hommes vertueux.
L'adversité s'étend sur un jour si prospere.

(en parcourant des yeux tous les Citoyens)

Moi, la Patrie, & vous, nous perdons tous un pere;
Les Dieux, dont les regards sembloient veiller sur lui,
Ont de la liberté laissé tomber l'appui :
Liberté! Liberté! faut-il que par la guerre,
Tes plus grands défenseurs soient ravis à la terre?
Mais cessons de gémir, surmontons nos douleurs;
Je crois voir *Ségismar*, qui condamne mes pleurs.
Ses mânes satisfaits veillent sur nos cabanes.
Rome n'a plus ici d'admirateurs profanes.
Nous triomphons... mais toi, qui nous fais triompher,
Dont le courage mâle a sçu tout échauffer,
Pourquoi ne viens-tu pas, illustre & digne femme,
Recevoir le tribut qu'on doit à ta grande ame?
Je vous vois interdits... Ah! parlez, quel malheur...

LE CHEF DES BRUCTERES, *en s'approchant d'Arminius.*

Contre nos ennemis on dit que sa valeur,
Qui s'est trop obstinée au soin de les poursuivre,
L'a mise dans les fers dont elle nous délivre.

ARMINIUS.

Thusnelde prisonniere! Ah! nous n'avons rien fait.
Hâtons-nous d'achever un triomphe imparfait.

Retournons au combat, ou plutôt à la gloire
D'une plus importante & plus prompte victoire.
Courons ſauver Thuſnelde...

(Arminius fait quelques pas, & les autres ſont un mouvement pour le ſuivre).

SCENE VIII.

FLAVIUS, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARRETE, Arminius.
Je ſuis digne de toi; reconnois Flavius.
Aux derniers des Romains j'ai fait rendre les armes.
J'ai fait plus; de l'amour j'ai ſçu vaincre les charmes;
J'étois dans l'eſclavage & je viens d'en ſortir.
Rends-moi ton amitié due à mon repentir.
Séduit par la tendreſſe & trompé par la ruſe.....

ARMINIUS.

Va, ton Chef te pardonne, & ton frere t'excuſe.
Mais Thuſnelde... ſuis-moi.

FLAVIUS.

Nos Dieux, qui par tes mains,
Viennent d'humilier les ſuperbes Romains;
Mais qui vouloient te faire acheter la victoire,
Ne te la vendent pas ſi cher que tu peux croire.
Deux Eſcadrons, trois fois prêts à nous accabler,
Sous nos traits à la fin, forcés de reculer,

Avec eux en fuyant entraînoient une proie,
Qui, dans leur désespoir, eût mêlé trop de joie.
Je les ai poursuivis ; & mon heureux destin,
En reprenant sur eux un si riche butin,
Acheve ton bonheur & comble leur ruine.

SCENE IX ET DERNIERE.

THUSNELDE *en habit de Guerrier* ; LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

FLAVIUS.

APPROCHEZ, paroissez, belle & jeune Héroïne.
(à Arminius.)
Reçois des mains d'un frere, ardent à te servir,
Cet objet vertueux qu'il vouloit te ravir.

THUSNELDE.

Oui, je lui dois le jour : l'ivresse de la gloire
M'emportoit, m'égaroit au sein de la victoire.
O braves Citoyens ! magnanimes Guerriers !
Que j'aime à voir vos fronts ceints des mêmes lauriers !
Rendez à Flavius, rendez tous votre estime ;
Du vrai courage en lui, j'ai vu l'effort sublime :
En brisant ses liens, en surmontant l'amour,
Il a plus fait lui seul que nous tous en ce jour.
Ton frere, environné de Germains intrépides,
Des Romains, qui fuyoient, suivoit les pas rapides.

Ses yeux étinceloient du plus ardent transport.
Cette ardeur que guidoit, qu'enflammoit le remord,
Et qui porte aux tyrans les coups les plus funestes,
De nos fiers Oppresseurs a foudroyé les restes,
Et répandu sur nous la gloire & le bonheur :
Qui se repent ainsi n'a point perdu l'honneur.
Il sauve ton épouse ; as-tu sauvé ma mere?

ARMINIUS.

Elle est libre ; & sa vie en ce moment m'est chere.

THUSNELDE.

Ce moment qui paroît de tes jours & des miens,
Assurer le bonheur, fait le tourment des siens.
Ne l'abandonnons pas à sa douleur mortelle.
Allons, en attendant que nos soins, notre zele,
Rallument dans son cœur, de la gloire écarté,
L'amour de la Patrie & de la Liberté :
Rome, nous te jurons une haine éternelle ;
Tes vaisseaux, tes soldats, ta fureur criminelle,
Subjuguent vainement & la terre & les mers.
Le Chérusque jamais ne portera tes fers.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Chéruſques*, Tragédie; & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 2 Décembre 1772.

MARIN.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au nouveau Recueil du Théâtre François.

De l'Imprimerie d'Andre'-Charles Cailleau, rue S. Severin, vis-à-vis de l'Egliſe.

ERRATA.

Préf. *page* 3. Il y a dans cette phrase une grande faute d'inattention, &c. *lisez* : Je ne sais si cette phrase a été mise à dessein de faire entendre que l'esprit Républicain regne dans cette Tragédie, ou si ce n'est qu'une pure inattention, mais il est certain qu'on ne trouvera pas dans ma Piéce un seul mot qui rappelle l'idée de République.

Tragédie, *page* 20, ue *lisez* une.

Page 42, après ce vers:

Du beau nom de devoir masquer leurs intérêts:

On a oublié le premier des deux suivans :

La vertu n'est souvent qu'un funeste avantage :
L'amour de la sagesse a perdu plus d'un sage.

Page 77, après ce vers:

Voudrois-tu de l'hymen allumer les flambeaux:

On a oublié la notice de ce jeu muet.

(Le corps de Ségismar paroît, porté par des Soldats, qui s'arrêtent jusqu'à ce que Flavius ait reconnu son pere, tué dans le combat.)

Page 81, A la fin de la Scene, on a oublié la notice du jeu muet.

(Giselle sort avec Adélinde.)

Page 82, Dans les Personnages de la Scene, effacez ces mots : LES ACTEURS PRÉCÉDENS.



Marvie Inv. et Sc.

Pars et revien vainqueur.

Act. IV Sc. VIII

ARMINIUS,

TRAGÉDIE;

OU

ESSAI

SUR

LE THEATRE ALLEMAND,

Par M. BAUVIN,

De la Société Littéraire d'Arras.



A AMSTERDAM,

Et se trouve

A PARIS,

Chez NICOLAS-AUGUSTIN DELALAIN,

Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXIX.

AVERTISSEMENT.

DES Traductions élégantes & fidelles nous ont mis à portée de goûter ce que l'Allemagne, dans la Littérature, a produit de plus excellent en différens genres; mais une des plus belles & des plus importantes parties de la Littérature, c'est la Poësie dramatique; & personne jusqu'aujourd'hui n'a rien fait pour nous faire connaître à quel point de perfection le THEATRE ALLEMAND est parvenu, ou à quel dégré de faiblesse il est resté.

C'est une mine que nous avons négligé d'exploiter. J'ai osé y fouiller; & j'en ai tiré le morceau que je présente aux Amateurs de la Scene. C'est à eux de juger sur cet échantillon, & de dire si cette mine leur paraît assez précieuse pour mériter d'être travaillée. S'ils décident qu'elle en vaut la peine, mais que le premier Entrepreneur n'a pas su en tirer parti, j'aurai du moins la satisfaction de me joindre à eux pour encourager une main plus habile à poursuivre ce que j'ai commencé.

M. *Schlégel* est l'Auteur original dont j'ai tâché de rendre les grands traits, sans m'asservir cependant à le suivre ni dans la conduite ni dans les détails de cette Tragédie, qui a eu, & qui a encore un grand succès en Allemagne. La

réputation de cet ouvrage a engagé Frederic V, Roi de Dannemarck, à atirer l'Auteur dans ſes Etats, où il eſt mort à la fleur de ſon âge, honoré des regrets d'un grand Monarque qui l'avait comblé de bienfaits.

Je n'expoſerai point ici les raiſons qui m'ont déterminé à m'écarter de mon Auteur, & à faire des changemens conſidérables. On trouvera à la fin de cette Tragédie une Traduction Littérale du premier acte de l'ARMINIUS de M. *Schlégel*; d'après cette Traduction on pourra ſe faire une idée d'une partie de ces changemens & juger s'ils ſont bien fondés.

Si le Public daigne acueillir cet eſſai, il ſera bientôt ſuivi de quelques autres piéces, fidélement traduites en proſe, qui donneront une idée plus étendue du Théâtre Allemand que je me propoſe de faire connaître.

Je me ſuis aſſocié un Profeſſeur en Langue Allemande à l'Ecole Royale Militaire, M. Cappler, qui connaît parfaitement le Théâtre dont nous nous propoſons de tranſmettre les beautés dans la Langue Françaiſe.

ARMINIUS,

TRAGÉDIE

Tirée du Théâtre Allemand.

PERSONNAGES.

SÉGISMAR,	*Prince Chérusque.*
ARMINIUS,	*fils de Ségismar.*
FLAVIUS,	
ADELINDE,	*Princesse Chérusque.*
THUSNELDE, fille	*d'Adelinde.*
SIGISMOND, fils.	
GISELE,	*Compagne de Thusnelde.*
VARUS,	*Général d'Auguste,*
MARCUS,	*Officier de Varus.*
UN OFFICIER,	*Chérusque.*
CATES,	*Alliés des Chérusques*
CHAUQUES,	
BRUCTERES,	

Troupe de Chérusques.

Troupe de Romains.

La Scene est dans un bois sacré des Chérusques.



ARMINIUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

On voit ſur un des côtés du Théâtre, qui repréſente une Forêt, deux grandes Statues d'un goût barbare, & autour de ces Statues des Armures antiques attachées à des troncs d'arbres; dans l'enfoncement, à travers les feuillages, on entrevoit quelques cabanes.

SCENE PREMIERE.

MARCUS, FLAVIUS.

FLAVIUS, *en conſidérant Marcus qui ſe trouve ſur la Scene, quand on leve la toile.*

OUI, c'eſt lui, c'eſt Marcus, dont l'amitié fidele
A fait pour moi dans Rome éclater tant de zele.
Son aſpect qui ſuſpend mes ennuis, mes ſoupirs,

Réveille dans mon cœur les plus doux ſouvenirs.

(Il s'approche de Marcus.)

O généreux Romain !

MARCUS.

Ah ! Prince.

FLAVIUS.

C'eſt moi - même.

MARCUS.

Quelle heureuſe rencontre !

FLAVIUS.

Ah ! ma joie eſt extrême.
Je ne m'attendais pas à te voir dans ces lieux,
Dont l'aſpect affligeant doit rebuter tes yeux.
Eh quoi ! de nos forêts Marcus vient fouler l'herbe !
Comment a-t-il quité cette Ville ſuperbe,
La demeure du goût, l'azile des beaux Arts,
Qui du reſte du monde atire les regards ?
Dans ce climat ſauvage & toujours plein d'allarmes,
D'un ſéjour policé je regrete les charmes.
Parmi nous, tu le vois, tout eſt barbare, affreux.
Tu cherches vainement dans ces bois ténébreux,
Quelque image de Rome ; ah ! rien ne la retrace.
Sans le ſecours de l'art, la nature eſt ſans grace.

MARCUS.

Ces lieux ſont aſſez beaux, ſi j'y trouve un ami.

FLAVIUS.

Peut-être en ce moment ſuis-je ton ennemi !

MARCUS.

Ennemi ! que dis-tu ?

FLAVIUS.

Tu ſçais ſi je dois l'être ;
Si je dois oublier les bienfaits de ton Maître ,
Qu'il n'a verſés, dit-on , ſur mon frere & ſur moi ,
Que pour mieux nous ſéduire & tenter notre foi.
Je ne balance point entre eux & ma patrie ;
J'aime ſa liberté , malgré ſa barbarie.
J'ai cru dans les Romains que l'on nomme ſi grands ,
Voir ſes Légiſlateurs & non pas ſes tyrans.
Et Rome cependant veut , dit-on , rendre eſclave
Le Chéruſque , il eſt vrai , groſſier , mais libre & brave.

MARCUS.

Non , Rome le connoit , l'eſtime & va l'aimer.

FLAVIUS.

Mais mon pere hait Rome & ne peut l'eſtimer.

MARCUS.

Eh ! pourquoi ? depuis quand ?

FLAVIUS.

Depuis qu'elle eſt injuſte ;
Et que reconnoiſſant un Maître dans Auguſte ,
Rome , pour effacer la honte de ſes fers ,
Veut ſous le même joug enchaîner l'univers.
Cette eſclave oſe ici parler en Souveraine.
De mon pere , voilà ce qui cauſe la haine.
Il craint tout de Varus.

MARCUS.

De Varus , dont les ſoins
Du Peuple chaque jour préviennent les beſoins ;
Et qui , pour épuiſer dans ces triſtes contrées
La ſource des malheurs où tu les vois livrées ,

De nos arts, de nos loix, aporte les ſecours!
Que veut donc Ségiſmar ? ſe plaindra-t'il toujours ?

FLAVIUS.

Ces arts, ces loix, dit-il, menent à l'eſclavage.
Il veut que ce climat reſte libre & ſauvage.

MARCUS.

Il veut! ignore-t-il que d'autres Citoyens,
Touchés du vrai bonheur qu'aſſurent ces liens,
Veulent fixer chez eux de ſi grands avantages,
Et ſont prêts d'abjurer leurs barbares uſages ?

FLAVIUS.

Je les abjurerais peut-être le premier,
Sans l'aſpect d'un Préteur qui devient trop altier.
Tandis que ſon orgueil inſultant ces Provinces,
Cite à ſon Tribunal les Peuples & les Princes,
Me ſiérait-il, Marcus, d'adopter aujourd'hui
Ces loix qu'on doit aimer pour elles, non pour lui.
Au mépris du traité que nous avons pour gage,
Que fait-il dans ce camp qui cauſe tant d'ombrage ;
Qu'il jura de quitter, quand de vos Alliés
Les troubles avec nous ſeraient pacifiés.
De nos diviſions les fureurs ſont paſſées,
Il a vu dans nos champs nos troupes diſperſées ;
Tous nos chefs avec joie ont rempli leurs ſermens :
Et Varus infidele à ſes engagemens,
Campe dans nos marais, & pour comble d'outrages,
Il oſe dans ſon camp retenir nos ôtages.

MARCUS.

Aprens qu'il les renvoie, & qu'ils ſont ſatisfaits.
D'Auguſte Sigiſmond accepte les bienfaits ;
Et Thuſnelde ſa ſœur.....

FLAVIUS.

Thuſnelde! revient-elle ?

MARCUS.

Dans tes regards troublés quelle flâme étincelle ?
Tes yeux ſont pleins du feu que reſpire un amant.
Tu l'aimes.

FLAVIUS.

Dans mes yeux, quoi, tu lis mon tourment ?
Ah ! puiſqu'ils ont trahi le ſecret de mon ame,
Ma bouche vainement démentirait ma flame.
Oui, jaime; je nourris un amour malheureux,
Qui trompe l'amitié d'un frere généreux.
Cette même Thuſnelde, à mon frere promiſe,
Eſt l'objet de ce feu qu'il faut que je déguiſe.
Quel douloureux moment! Ah ! Marcus, dans ces lieux,
Avec l'aveu d'un pere, en préſence des Dieux,
Tous deux ſe ſont jurés d'éternelles tendreſſes.
Les cruels m'ont rendu témoin de leurs promeſſes !
Ils laiſſent éclater leur joie & leur amour;
Et mes ſombres chagrins n'oſent paraître au jour !
Je chéris les Romains que mon pere déteſte;
Et mon frere dans moi trouve un rival funeſte.
Thuſnelde, Arminius, vos jours trop fortunés,
A troubler tous les miens ſeraient-ils deſtinés ?
Que dirait Ségiſmar, ſi ſon cœur magnanime,
Dans le cœur de ſon fils, voyait ce nouveau crime ?
S'il pouvait ſoupçonner que ce fils enflammé.....

MARCUS.

Il te condamnera, s'il n'a jamais aimé;
Mais peut-il de l'amour ignorer la puiſſance ?

FLAVIUS

A Rome, cher Marcus, je ſais comme l'on penſe.
Cet amour eſt pour vous un Maître tout puiſſant;
Pour nous c'eſt un eſclave aveugle, obéiſſant.
Il commande à vos Dieux: barbares que nous ſommes,
On ne veut pas ici qu'il commande à des hommes.
Et le cœur des Germains à la haine lié,
A la vengeance ouvert, ſe ferme à l'amitié.
Varus dont la priere aujourd'hui les raſſemble,
Croit les gagner ſans peine; il ſe trompe. Qu'il tremble.
Sa main prépare un joug qu'ils jurent de briſer;
C'eſt l'unique intérêt qui les peut maîtriſer.
Et moi, je reſte faible, en vain je les contemple;
J'admire & je ne peux imiter leur exemple;
J'éprouve tous les maux que l'amour fait ſouffrir;
Je le crains, je l'abhorre, & me laiſſe attendrir!

MARCUS.

Écoute, Flavius, & que ton trouble ceſſe.
Mes ſoins pourront te faire obtenir la Princeſſe.

FLAVIUS.

Quoi! tout dans mon amour conſpire à m'égarer!

MARCUS.

Sans crime maintenant tu le peux déclarer.
Au rang de tes rivaux ne compte plus ton frere;
Il aſpire à la fille en mépriſant la mere.
Et la mere indignée a rompu cet hymen
Qu'elle avait réſolu ſans un mûr examen.
Ce fut pour éluder l'effet de ſa promeſſe,
Qu'Adelinde en ôtage envoya la Princeſſe.
Thuſnelde, Arminius ont perdu tout eſpoir.

Ta paſſion n'eſt plus contraire à ton devoir ;
Et tu peux t'y livrer.

FLAVIUS.

Moi ! ſur quelle aſſurance.....

MARCUS.

Je ne t'éblouis pas d'une vaine eſpérance.
Je connais Adelinde, & c'eſt trop te céler
Que je l'atens ici, que je vais lui parler.
Je crois avoir aſſez d'empire ſur ſon ame,
Pour la déterminer en faveur de ta flâme.
Va, laiſſe à l'amitié le ſoin de ton amour.
Je t'inſtruirai de tout avant la fin du jour.

SCENE II.

MARCUS *ſeul.*

DES projets que Varus depuis long-tems médite,
Tout m'annonce aujourd'hui l'heureuſe réuſſite.
Vainement Ségiſmar qui les a preſſentis,
Croit par Arminius les voir anéantis ;
Le zéle d'un vieillard, l'audace d'un jeune homme,
Loin de ſuſpendre ici le triomphe de Rome,
Vont le hâter ſans doute ; & mes diſcours, mes ſoins,
Les forces d'un Préteur, la ſerviront bien moins
Que les rivalités, les amours & les haines,
Qui ſignalent par-tout les faibleſſes humaines.
Mais Adélinde vient ; allons la prévenir
Que le Préteur ici ne peut l'entretenir.



SCENE III.

ADELINDE, MARCUS.

MARCUS.

PRINCESSE, mon aſpect ſemble vous interdire.
Vous atendiez Varus ; mais il craint de vous nuire.
Votre ſeul intérêt l'écarte de ces lieux.
Souffrez que par ma bouche il s'explique à vos yeux.
Varus ſur vos avis conçoit les avantages
Qui doivent réſulter du renvoi des ôtages.
Mais vous l'aviez flatté que de vos chefs aigris
Sa douceur aiſément apaiſerait les cris.
Toutefois vous voyez l'effet de ſa priere.

ADELINDE.

Je ne m'attendais pas à leur réponſe altiére
Qui rejete vos Loix pour conſerver leur mœurs.
Rien ne peut adoucir leurs farouches humeurs.
Du fier Arminius le pere eſt inflexible ;
Sa haine corrompt tout & reſte incorruptible.
Elle veille ſans ceſſe, & dans tous les eſprits
Croit porter ſes ſoupçons, ſes fureurs, ſes mépris.
Que le Préteur redoute un cœur qui le déteſte,
Qui voudrait allumer une guerre funeſte.
Avec Varus, dit-il, il faut rompre aujourd'hui.
La guerre n'aurait pas tant de charmes pour lui,
S'il ne ſe flatait point d'en voir jaillir la gloire
Sur un fils plein d'audace & né pour la victoire ;
Enfin d'un Général ſi l'on faiſait le choix,
Il ſent qu'Arminius aurait toutes les voix.

MARCUS.

Arminius ! Eh bien, qu'importe qu'on le nomme ;

Oublirait-il le nom de Citoyen de Rome ?
Je l'en ai vu jaloux.

ADELINDE.

Il ſerait bien plus vain
De s'entendre nommer Chef du parti Germain.

MARCUS.

Quand Rome offre la paix dans ce coin de la terre,
Vos chefs oſeraient-ils lui préſenter la guerre ?
Voudront-ils ſe plonger en des malheurs certains ?

ADELINDE.

Vous ne connaiſſez pas ces cœurs durs & hautains ;
Vous êtes dans un camp que leur orgueil outrage ;
Ils mépriſent Varus, doutent de ſon courage.
Quel emploi, diſent-ils, *pour ce grand Général !*
Il érige ſa tente en un vil Tribunal ;
Sous le joug de ſes Loix, il penſe nous abatre ;
Il oſe nous juger & craint de nous combatre.

MARCUS.

Tandis que ſon grand cœur s'occupe à les polir,
Leurs barbares mépris peuvent-ils l'avilir ?
Sa bonté juſqu'ici pour les Germains active,
A contraint ſa bravoure à demeurer oiſive.
Mais ſi c'eſt un malheur de les civiliſer,
Si ce ſont des bienfaits qui le font mépriſer,
Par d'autres actions il ſe fera connaître ;
Eux-mêmes forceront ſon courage à paraître.

ADELINDE.

Non, non, il ne faut pas qu'aigri par leurs diſcours,
Varus de ſes bienfaits interrompe le cours.
De vos arts précieux qu'il préſente les charmes ;

Ils ſeront plus puiſſans que la force des armes.
Vos bienfaiſantes Loix plus que vos légions,
Sont faites pour domter nos fieres nations,
Qui toujours en danger, ſont trop accoutumées,
Aux menaces des camps pour en être allarmées.
Que Varus avec art ſape leur liberté;
Que ſon cœur, s'il eſt fier, ſache que la fierté,
Commune parmi nous, n'a rien qui nous impoſe.
La douceur eſt plus rare & pourra quelque choſe.
Qu'il en donne l'exemple, & que l'urbanité
Triomphe par ſes ſoins de la ruſticité.
Oui, Varus en ſuivant toujours la même trace,
Bientôt Maître en ces lieux en changera la face.
Dites-lui que j'ai ſu déjà perſuader,
A des Germains puiſſans, jaloux de commander,
Et dont le zéle feint plaît à la multitude,
Que s'ils ſont menacés de quelque ſervitude,
Ce ne ſont pas les ſoins d'un Préteur généreux,
Mais l'orgueil de leurs chefs qui devient dangereux.
Tout paraît convaincu, que ces chefs ſont à craindre;
La multitude émue enfin va les contraindre
A paraître aujourd'hui dans le camp du Préteur.
Leur dépit parlera ſans doute avec hauteur.
Que Varus les arrête; il eſt tems qu'il enchaîne
Ces mortels ennemis de la grandeur Romaine.
Qu'ils diſparaiſſent tous, & bientôt dans nos bois,
Fleuriront ſous mon fils & vos arts & vos loix.

MARCUS.

Rome adopte ce fils, qu'un peu trop tard peut-être
Auguſte a décoré du nom de ſon grand Prêtre;
Mais Sigiſmond promet, qu'au rang des immortels,
Auguſte paraîtra bientôt ſur vos Autels,

ADELINDE

Il promet! que je crains, hélas! que sa faiblesse
Ne lui fasse bientot rétracter sa promesse!
Contre la dignité dont il est revêtu,
Vous ignorez combien mon fils a combattu.
Ce qu'il a commencé, je doute qu'il l'acheve.
Il est humilié de l'emploi qui l'éleve.
Que je suis malheureuse! & ma fille & mon fils,
Tous deux semblent s'entendre avec mes ennemis.
Je ne veux que leur gloire, & leurs dédains éclatent
Pour toutes les grandeurs dont mes amis les flatent.

MARCUS.

Leur tendresse pour vous, vous répond de leur foi.

ADELINDE.

Ils ont des préjugés qui causent mon effroi.

MARCUS.

Vous avez un pouvoir qu'ils respectent, qu'ils craignent.
Il faut bien sous vos loix que leurs cœurs se contraignent.
Mais si contre un projet dont vous êtes l'appui,
Vos enfans révoltés s'élevaient aujourd'hui,
J'ose vous annoncer, vous proposer un gendre,
Pour seconder vos vœux, prêt à tout entreprendre.

ADELINDE.

Quel est-il?

MARCUS.

A son nom, je vais sans doute en vous,
Malgré moi, réveiller un trop juste courroux.
Mais d'un frere il n'a point la rudesse inflexible.
Flavius....

ADELINDE.

Flavius ! ah ! ſerait-il poſſible :
Il aimerait Thuſnelde !

MARCUS.

Il l'adore.

ADELINDE.

Eh ! pourquoi
Tremble-t-il de paraître aujourd'hui devant moi ?

MARCUS.

Plein d'une paſſion qu'il condamne & qu'il aime,
Il voudrait à ſes yeux ſe dérober lui-même.

ADELINDE.

Ma fille verra donc enchaînés à ſon char,
Ces deux fils ſi puiſſans, l'eſpoir de Ségiſmar !
Et l'amour des enfans, qui flate ma colere,
Va me venger enfin de la haine du pere !
Mais que fais-je ? je laiſſe éclater ſur mon front
Un ſentiment, peut-être & trop vif & trop promt.
Peut-être quand j'eſpere aſſurer ma vengeance,
Ma fille dans ſon cœur détruit mon eſpérance.

MARCUS.

D'un cœur tel que le ſien c'eſt trop vous allarmer.
Je ne vois que vos chefs à craindre, à réprimer.
Dans le camp de Varus, où j'irai les attendre,
Pouvez-vous aujourdhui les contraindre à ſe rendre ?

ADELINDE.

Tout, vous-dis-je, contre eux, commence à murmurer.
Il s'éleve un parti dont j'ai ſu m'aſſurer:
Ils iront chez Varus; du peuple qui balance,

Il nous faut enchaîner aujourd'hui l'inconſtance.
Nous ſerons en état, s'il venait à changer,
De voir ſon repentir ſans le moindre danger.

MARCUS.

Eh! bien, c'en eſt aſſez. Rome & vous, outragées,
De vos fiers ennemis ſerez bientôt vengées.
Qu'ils viennent; hâtez-les. Je vais tout aprêter,
Non pour les recevoir, mais pour les arrêter. —
Le Préteur cependant ne paraît pas tranquille,
Mélo vient de ſortir, dit-on, de ſon azile,
Et ce bruit répandu ſemble trop confirmé.

ADELINDE.

Oui, ce Sicambre altier tant de fois déſarmé,
Contre toute eſpérance a retrouvé des armes,
Et ſonge à vous donner de nouvelles allarmes.
Mélo dans ces cantons a des Agents ſecrets;
A s'unir avec lui pluſieurs chefs ſemblent prêts.
C'eſt à vous d'empêcher cette union fatale;
Et de faire trembler toute cette cabale,
Qui des bienfaits de Rome intercepte le fruit,
Et qui peut . . . Mais qu'entens-je ? & qu'annonce ce bruit ?

MARCUS.

Vos ôtages, qu'enfin une eſcorte romaine,
Par ordre de Varus, dans leurs foyers ramene;
Je dois ici les joindre.

ADELINDE.

Il faut nous ſéparer,
Sous ce feuillage épais je vais me retirer;
J'obſerverai mon fils, dont la reconnaiſſance
A juſques aujourd'hui fléchi ſous ma puiſſance.
Je doute de ſon cœur; ſon abord en ces lieux

M'inſtruira de quel œil il regarde ſes Dieux.
Je verrai s'il redoute ou brave leur colere,
Et ſi ſon front rougit d'une Mitre étrangere.

SCENE IV.

THUSNELDE, GISELLE, SIGISMOND *en Pontife Romain, & les autres ôtages eſcortés par une Troupe de Romains.* MARCUS, ADELINDE *qui ſe tient écartée.*

THUSNELDE *à l'eſcorte.*

N'ALLEZ pas plus avant; je rends grace à vos ſoins,
Laiſſez-nous maintenant reſpirer ſans témoins.
De nos Divinités reſpectez la préſence.
(*Marcus fait ſigne à l'Eſcorte de ſe retirer*)
(*aux Otages*)
Et vous qui gémiſſez d'une ſi longue abſence,
Malheureux compagnons de ma captivité;
Vous brûlez de jouir de votre liberté:
Allez, & que nos Dieux enfin plus favorables
Détournent loin de vous des maux ſi déplorables.
(*à Giſelle*)
O ma chere compagne, ô vous qui partagiez,
Nos ſecrettes douleurs, & qui les conſoliez,
Vous avez un époux, des fils dont la tendreſſe
Va faire à vos ennuis ſuccéder l'allégreſſe,
Il eſt tems de vous rendre à leurs empreſſements,
Allez tout oublier dans leurs embraſſements.
Laiſſez-moi, permettez que j'entretienne un frere.
(*Marcus ſort avec les Otages*)

SCENE

SCENE V.

THUSNELDE, SIGISMOND, ADELINDE *qui s'avance vers ses enfans, sans en être apperçue.*

SIGISMOND.

VEUX-TU renouveller ma douleur trop amere ?

THUSNELDE.

Rentre dans ton devoir ; ose implorer nos Dieux.

SIGISMOND.

Ah ma sœur, est-ce à moi de m'offrir à leurs yeux ?
Ils écoutent les vœux d'une ame libre & brave ;
Et ton frere n'est plus qu'un lâche, qu'un esclave ?

THUSNELDE.

Des plus nobles vertus ton cœur s'est dépouillé,
Et d'un vil ornement ton front reste souillé.

SIGISMOND.

Ne croi pas que mon cœur adore la puissance
Du tyran que l'on veut qu'ici ma main encense.
Le pouvoir d'une mere est plus sacré pour moi ;
C'est elle que je crains... Ah ! grands Dieux, je la voi.

ADELINDE.

Ainsi dans mes enfans la tendresse est éteinte ;
Et mes soins, mes bontés, n'inspirent que la crainte ?

SIGISMOND.

Ah ! ne le croyez pas.

THUSNELDE.

Lisez mieux dans nos cœurs.
Votre aspect nous ravit & seche enfin nos pleurs.
Mais le Ciel aujourd'hui pour nous si favorable,

Aux cris des Citoyens ſemble être inéxorable,
Ah ! pourquoi, quand il daigne exaucer nos deſirs,
D'un Peuple tout entier rejetter les ſoupirs ?

ADELINDE.

Que ton reſſentiment ceſſe enfin de les plaindre.
S'ils veulent être heureux, ils n'ont plus rien à craindre.

THUSNELDE.

Non, non, tous leurs dangers ne ſont pas diſparus,
Puiſque ma délivrance eſt un don de Varus.
C'eſt ſon mépris pour nous, qui rompt nos triſtes chaînes.
Il penſe qu'il n'eſt plus d'ames vraiment Germaines.
S'il ſoupçonnait nos cœurs d'être encor Citoyens,
Varus eût reſſerré, non briſé nos liens.
Des Princes corrompus les viles déférences,
De leur ambition les lâches eſpérances,
Les grands noms confondus avec les plus obſcurs,
Sont pour Rome aujourd'hui des Otages plus ſûrs.
Mais j'atens que ſon joug, que ſon orgueil impie,
Réveillent dans les cœurs la vengeance aſſoupie;
J'atens qu'Arminius .....

ADELINDE.

O nom trop odieux !

THUSNELDE.

Eh quoi, ce nom ſi grand & ſi ſaint à mes yeux !

ADELINDE.

Nous n'avons plus beſoin du féroce courage
D'un Héros orgueilleux qui t'adore & m'outrage.
Il eſt des Citoyens plus doux, plus valeureux,
Qui veillent ſur ce Peuple & vont le rendre heureux;
Et ſon intérêt veut qu'aujourd'hui ta grande ame,

Maîtreſſe d'elle-même, écoute une autre flâme.
(*à Sigiſmond*)
Et toi, tu ſais mes vœux, tu connais ton devoir ;
Songe à ton miniſtere, & rempli mon eſpoir.
Le Peuple prévenu dreſſe un autel champêtre . . . .

SIGISMOND.

Auguſte eſt donc un Dieu ! Sigiſmond eſt ſon Prêtre !
Croirai-je qu'un Romain, dont le perfide accueil,
Et les proſcriptions ont couronné l'orgueil,
Et qui veut uſurper le reſte de la terre,
Peut envahir le Ciel & lancer le tonnerre ?
Ah ! ma ſœur, tu frémis !

THUSNELDE.

Eſt-ce à toi, trop inſtruit,
D'annoncer aux Germains un Dieu qui les détruit,
Qui perd tout, pour jouir d'une gloire frivole ;
Et pour voir inſulter au pied du Capitole,
A la ſuite d'un char, tous nos héros traînés,
Et de la liberté les Dieux même enchaînés.
Tant de maux marquent-ils la puiſſance céleſte ?

SIGISMOND.

Non, c'eſt par des bienfaits qu'elle ſe manifeſte.

ADELINDE.

Eh ! quels ſont les bienfaits que répand en ces lieux
La grandeur, la puiſſance imputée à nos Dieux ?
Quel bonheur, quelle gloire obtiennent nos prieres,
De ces Divinités agreſtes, meurtrieres,
Dont les adorateurs, d'arts & de loix privés,
Languiſſent dans des champs à peine cultivés ?
Rome nous apprend l'art de les rendre fertiles,
D'accoutumer le Peuple à des travaux utiles,

A d'équitables loix, à des arts bienfaiſans,
Dont la douce influence & les reſſorts puiſſans
Peuvent ſeuls atirer le bonheur ſur nôs terres,
Théâtre malheureux des plus ſanglantes guerres.
Sachons les déteſter; d'un inflexible orgueil
Reconnaiſſons, fuyons le déplorable écueil.
Ah! préférons la paix & ſon doux eſclavage
A cette liberté belliqueuſe & ſauvage,
Qui cauſe tant de maux & fait ſi peu de biens.

(*à Sigiſmond*)

Sui-moi; j'ai des amis; ils ſeront tes ſoutiens.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SÉGISMAR, FLAVIUS.

FLAVIUS.

Vous ne m'écoutez point. Ah! mon pere, est-ce en vain
Que Varus nous atend?

SÉGISMAR.

Mon fils, es-tu Germain?

FLAVIUS.

Voulez-vous par ce doute acroître ici mes peines?
N'est-ce pas votre sang qui coule dans mes veines?

SÉGISMAR.

Répon; que dit ton cœur?

FLAVIUS.

Que j'aime mon pays,
Sans cesser d'aimer Rome.

SÉGISMAR.

Eh! bien, tu le trahis.

FLAVIUS.

Moi! trahir ma Patrie! ah! connaissez mon zele.

SÉGISMAR.

Qui partage son cœur est bientôt infidele.
De ton Peuple ou de Rome il faut être ennemi.
Choisi; ne sois pour l'un ni pour l'autre à demi.

De la guerre aujourd'hui l'étendart ſe déploie

FLAVIUS.

A la paix cependant il nous reſte une voie.
Voyez Varus.

SÉGISMAR.

J'ai vu la gloire de Céſar,
Ce Romain qui traîna tant de Rois à ſon char,
Qui vit trembler ſous lui la terre & Rome même,
Dont le front méritait peut-être un diadême.
Ah ! c'était un héros qui confond tous les tiens ;
Ils ne ſont animés que par la ſoif des biens :
Mais tout grand qu'il était, quelque terreur profonde ;
Que ſon nom répandît ſur le reſte du monde.
Aſſez fort pour nous vaincre & pour nous commander ;
Céſar l'était trop peu pour nous intimider ;
Et nous verrions Varus ! —Dans un tems non moins triſte,
Sais-tu ce qu'à Céſar fit dire Arioviſte ?
J'irais trouver Céſar, ſi j'en avais beſoin ;
Si Céſar veut me voir, qu'il ait le même ſoin.
Varus peut s'appliquer cette réponſe ſage.

FLAVIUS.

Quoi ! vous lui refuſez un ſi léger hommage ?

SÉGISMAR.

Un hommage léger ſouvent pèſe à l'honneur.

FLAVIUS.

Il ne veut qu'affermir notre propre bonheur.

SÉGISMAR.

Qu'importe ſon deſſein dans notre indépendance ?
Varus n'eſt rien pour nous ; qu'il garde ſa prudence.

Je ſuis libre ; eſt-ce à Rome à juger de mes droits ?

FLAVIUS.

Ceſſerez-vous de l'être, en adoptant ſes loix ?

SÉGISMAR.

Ses loix à nos vertus nous rendraient infidelles ;
Dans ſes murs corrompus quel bien produiſent-elles ?

FLAVIUS.

J'ai vu Rome ; & le mal n'a pas frapé mes yeux.

SÉGISMAR.

Moi, je ne l'ai pas vue, & je la connais mieux.
Ceſſe de l'admirer ; les grandeurs qui lui reſtent
Sont autant de fléaux que les Peuples déteſtent.

FLAVIUS.

Vous voyez devant vous un fils qui vous chérit ;
Vous connaiſſez ſon cœur ; inſtruiſez ſon eſprit.
Dois-je abhorrer les arts, quand on les calomnie ?
Ils ſont les alimens & les fruits du génie.
Ce qu'il fait de plus noble, eſt-il vil à vos yeux ?
Tout languit ſans les arts, tout revit avec eux.
Ils portent l'abondance au ſein de la diſete,
Et la tranquillité dans notre ame inquiete,
Vous redoutez des arts qui conſolant nos cœurs,
Enrichiraient le Peuple, adouciraient nos mœurs.

SÉGISMAR.

Rome a chéri long-tems ces mœurs que tu condamnes.
Ses ſuperbes Palais n'étaient que des cabanes.
Nous ſommes maintenant ce qu'elle étoit alors ;
Nous avons ſes vertus ; redoutons ſes tréſors.
Prends-y garde, en tout tems on a vu l'opulence

A ſa ſuite traîner les arts & la licence ;
Corrompre tous les cœurs au plaiſir inclinés ;
Les rendre injuſtes, vains, lâches, efféminés.
Et le Peuple opulent, tombé dans l'eſclavage,
Cherche & ne peut trouver ſon antique courage.
Telle eſt Rome ; en perdant ta noble pauvreté,
Comme elle tu perdrais bientôt ta liberté.

FLAVIUS.

Quoi, mon pere inſenſible aux faveurs les plus rares,
Veut donc que les Germains reſtent toujours barbares !

SÉGISMAR.

Ce nom n'eſt pas honteux ; va, n'en ſois point bleſſé.
Qui ſait combattre & vaincre, eſt aſſez policé.

FLAVIUS.

Rome n'eſt-elle pas l'école de la terre ?
Qui peut mieux enſeigner le grand art de la guerre ?

SÉGISMAR.

Tu vantes ſes leçons ; mais quel en eſt le fruit ?
Elle corrompt les cœurs que ſon ſavoir inſtruit ;
Elle énerve le bras qui doit en faire uſage ;
Eh ! que ſert la ſcience où manque le courage ?

FLAVIUS.

Que nous ſert le courage admiré dans nos bois,
Où toutes vos vertus, votre nom, vos exploits,
Reſtent enſevelis . . . .

SÉGISMAR.

C'eſt aſſez ſi mon zele,
Si mon nom eſt connu de ce Peuple fidele.
Mon devoir & le tien, c'eſt d'écarter ſes fers.

FLAVIUS.

Il eſt doux de ſe faire un nom dans l'univers.

SÉGISMAR.

Es s'il ne voit en toi qu'un lâche, un traître infâme ?

FLAVIUS.

Ah ! mon pere, apaiſez ce grand cœur qui s'enflâme.
Je connais mon devoir; que ce cœur irrité
Éprouve mon courage & ma fidélité.
Ordonnez, je ſuis prêt.

SÉGISMAR.

Penſe à quoi tu t'obliges.
Ton frere me conſole, & c'eſt toi qui m'affliges.
Si l'eſpoir d'un grand nom ſuffit pour t'échauffer,
Songe à combatre Rome & ſache en triompher,
C'eſt par là que le tien ſortira des ténebres,
Et deviendra fameux entre les noms célebres.
Ta gloire s'étendra plus loin que tu ne veux,
Et ſera chere encore à nos derniers neveux.
Ne croi pas que ton cœur par une vaine étude
Puiſſe unir l'héroïſme avec la ſervitude;
Imite la vertu de tes nobles aïeux;
Défen ta liberté, ton pays & tes Dieux.
Sur-tout ne ſoufre plus qu'un vil Romain t'aborde.
Rome parle de paix, & ſéme la diſcorde.
Prévenons ſes deſſeins; armons-nous, il eſt temps. . . . .



SCENE II

ARMINIUS, SÉGISMAR, FLAVIUS.

SÉGISMAR.

APROCHE, Arminius; vien, c'eſt toi que j'attends.
Écoute; c'eſt ici, c'eſt dans la ſombre enceinte
De cet antique bois, de cette forêt ſainte,
Que ton pere a voulu te voir & te parler.
Voici le jour, mon fils, qu'il faut te ſignaler.
Si ton courage eſt grand, ſi les Dieux t'ont fait naître
Pour ſauver ton pays qui ne veut pas de maître,
Regarde ces héros; il ſuffit de les voir,
Pour aprendre quel eſt aujourd'hui ton devoir;
Voi, ſur ces troncs ſacrés, ces armes ſuſpendues;
De Thuiſton, de Mannus, vien toucher les ſtatues.

Ségiſmar s'aproche des ſtatues, Arminius le ſuit & les touche, ou les embraſſe avec transport.

Tous deux nous ont tranſmis avec la liberté
L'horreur pour la moleſſe & pour la fauſſeté.
Ce ſont eux dont la force & non pas l'induſtrie
Sut créer, ſoutenir, illuſtrer ta patrie:
Sui le chemin tracé par ces héros fameux;
Sois libre, juſte, vrai, magnanime comme eux.
Voi quel prix glorieux couronne leur audace.
Leur nom vit; & le temps a dévoré leur race.
Leur gloire, dont nos jours ſont encor les témoins,
Tu ne peux l'acquérir, que par les mêmes ſoins.
Rome envain par la force a voulu nous réduire;
Aujourd'hui par ſes loix elle veut nous ſéduire;
Mais bientôt ſous leur joug nous ſerions abatus.

Les Romains ont des Loix, n'ayons que des vertus.
Dans ce moment, mon fils, il faut que tu ſoutiennes
L'eſpoir que ton pays a fondé ſur les tiennes.
En toi la Germanie a cru voir un héros.
Elle ſemble oublier ſes plus grands généraux;
Et déſirant un chef pour opoſer à Rome,
C'eſt toi qu'elle diſtingue; & c'eſt toi qu'elle nomme.
De prudence & de force, il eſt tems de t'armer;
Les Romains vainement ont cru nous allarmer;
La nation Chéruſque eſt encor vertueuſe.
Rome n'eſt plus, mon fils, qu'injuſte & faſtueuſe;
Elle eſt peu redoutable à des cœurs ſans déſirs,
Qui dédaignent ſes biens, ſes grandeurs, ſes plaiſirs.
Va, nous valons mieux qu'elle; & tant qu'en ces Provinces
L'ame franche du Peuple animera les Princes,
Tant que nous aimerons notre ſimplicité,
Nous verrons parmi nous vivre la liberté.
Tes peres t'ont laiſſé ce tréſor en partage,
Fai paſſer à tes fils ce ſublime héritage.
Libres par nos aïeux nous les béniſſons tous;
Nos fils nous maudiraient eſclaves après nous.

(*en montrant les ſtatues*)

Nous pouvons, mes enfans, égaler ces grands hommes:
Ils étaient Citoyens, & comme eux nous le ſommes.
On leur a fait la guerre; ils ont été vainqueurs;
Choiſiſſons les exploits que choiſiraient leurs cœurs.

ARMINIUS.

Eſt-ce leur voix ici qui frape mon oreille?
Mon pere, c'en eſt fait, Arminius s'éveille.
Un nouveau jour m'éclaire, & fait évanouir
L'erreur dont ma jeuneſſe aimait à s'éblouir.
Si j'ai quelque courage, en moi c'était un crime

De l'armer en faveur de Rome qui m'oprime.
C'eſt contre elle aujourd'hui qu'il faut tourner ces mains ;
Et je vais les plonger dans le ſang des Romains,
Dont l'inſolent orgueil ſi digne de nos haines,
Sur le monde effrayé veut étendre ſes chaînes.
Briſons-les; & du monde aſſurons le repos.
N'eſt-ce pas là le choix que feraient ces héros,
S'ils reſpiraient encor, ſi dans la Germanie,
Ils voyaient triompher Rome & ſa tyrannie....

SÉGISMAR.

Crois-tu que leur courage eût laiſſé des tyrans
Vivre au milieu de nous, juger nos différens;
Et de nos Citoyens ſe croyant déjà maîtres,
Perdre les vertueux, récompenſer les traîtres!
Venez-nous ſecourir, héros, éveillez-vous;
Sortez de vos tombeaux; vivez & ſauvez-nous!

ARMINIUS.

Ah! mon pere, arrêtez, laiſſons en paix ces Manes;
Et ne les troublons pas par nos clameurs profanes.
Nous vivons; devons-nous pour défendre nos jours,
Dans le ſein de la mort mandier des ſecours?
Nous vivons; il ſuffit.

SÉGISMAR.

Dans ce péril extrême
Tu m'éleves, mon fils, au-deſſus de moi-même.
C'eſt en toi que j'eſpere; embraſſe-moi, mon fils.
J'ai formé ton courage & j'en reçois le prix.
Je diſais, en voyant l'ennemi qui nous brave:
Jeune, j'ai vécu libre; & vieux, mourrai-je eſclave?
Non, grace à ton grand cœur, j'atends un ſort plus beau.
Ton pere deſcendra libre dans le tombeau.

(en montrant Flavius)
Dans le camp de Varus, il veut que je me rende.

ARMINIUS.

Quoi! mon pere; iriez-vous? ....

SÉGISMAR.

Qui, moi; que je descende
A cette lâcheté? pour l'orgueil d'un Préteur
Cet hommage, mon fils, deviendrait trop flateur
Et peut-être pour nous il ne serait qu'un piége.
Me tiendrai-je debout, tandis que sur un siége,
Il parlerait en maître, & me ferait rougir!
Je ne veux pas plier, c'est à lui de fléchir,
A lui, qui maintenant nous montre de l'audace,
Qui change tout-à-coup sa priere en menace.
Le Peûple comme nous sent ce nouvel affront,
Et j'ai vu le courroux écrit sur chaque front.
As-tu vu le Bructere, & le Chauque & le Cate,
Témoins de cette injure où tant d'orgueil éclate,
Jurer de nous défendre en ce pressant danger;
Les Hommes & les Dieux sont prêts à nous venger.
Tout contre les Romains paraît d'intelligence.
Ce jour a vu l'insulte; il verra la vengeance.

ARMINIUS.

Oui, par vous aujourd'hui mon courage animé
Veut être le vengeur de ce Peuple oprimé
Sur mon frere & sur moi sa haine se repose;
Qu'il compte sur la nôtre; il va voir ce qu'elle ose.
Nous remplirons vos vœux; vous verrez vos enfans
Marcher contre Varus, revenir triomphans.
Le Ciel veut un combat sanglant, cruel, mais juste;
Et Rome de nos coups verra pâlir Auguste.

SÉGISMAR.

Trop d'animoſité peut égarer tes coups ;
Le vrai courage éteint ou guide le courroux.
Une valeur féroce à ſoi-même eſt contraire ;
Soufre qu'en ce moment ma prudence t'éclaire ;
Qu'elle guide ta force : & ta force en ce jour,
Mon fils, animera ma prudence à ſon tour.
Cependant le temps preſſe ; il faut que tu médites
Sur l'ordre d'un combat, dont tu connais les ſuites.
Moi, je vais retrouver le Peuple qui m'attend ;
Je lui découvrirai les piéges qu'on lui tend.
On veut l'intimider ; on cherche à le ſéduire ;
Sur ſes grands intérêts, c'eſt à moi de l'inſtruire :
Et c'eſt à toi, mon fils, de veiller aujourd'hui
Sur un frere, en qui Rome ici trouve un apui.

SCENE III.

ARMINIUS, FLAVIUS.

FLAVIUS *à part.*

De honte, de douleur accablé par un pere,
Dois-je encore eſſuyer les reproches d'un frere !

ARMINIUS.

Je t'entens ſoupirer ; — tu contemples les Cieux.
D'où vient que mes regards te font baiſſer les yeux ?
Quel ennui te dévore ? ah ! parle, ſois ſincere ;
Apren-moi tes chagrins ; es-tu jaloux d'un frere ?
Le Peuple te chérit ; tu commandes ſous moi ;
Les premiers Citoyens veulent ſervir ſous toi.
N'es-tu pas ſatisfait de cet honneur inſigne ?

D'un poste plus brillant ton cœur se croit-il digne ?
Si ton rang à tes yeux est trop peu distingué,
Je te cede le mien que je n'ai pas brigué.

FLAVIUS.

Est-ce à moi d'envier la place qui t'est due ?
Montre moins de grandeur à mon ame abatue.
Ce n'est pas de ton rang que mon cœur est jaloux ;
Ah ! d'un pere qui t'aime & frémit de courroux
Au seul nom des beaux arts, & des loix les plus sages,
Tu pourrais adoucir les préjugés sauvages.
Sans eux nous jouirions des charmes de la paix ;
Les horreurs de la guerre ....

ARMINIUS.

Ont pour moi plus d'attraits.
Mon pays de mon bras exige le service,
Je lui dois de mon sang le noble sacrifice.

FLAVIUS.

Tu le serviras mieux, si tu sais dans ton rang
Lui prodiguer tes soins encor plus que ton sang.
Montre envers les Romains une ame moins aigrie ;
Sachons les imiter ; aimons leur industrie.
L'éclat de leurs travaux, la splendeur de leurs arts,
La pompe de leurs jeux, enchantaient tes regards.

ARMINIUS.

Voilà donc tes désirs. Ma jeunesse trompée,
De leurs jeux, il est vrai, fut quelquefois frapée.
Quand les crins hérissés, les yeux étincelans,
Des tigres, des lions les terribles élans,
L'immobile fierté, la rage mugissante,
S'animaient au combat dans l'arene sanglante ;

Quand un couple nerveux d'ardens Gladiateurs
Déchirait par leurs coups l'ame des ſpectateurs ;
Que ſur un char léger volant dans la carriere,
La jeuneſſe bouillante en ſon ardeur premiere,
Au but victorieux guidait de fiers courſiers :
Tout mon cœur à ces jeux ſi nobles, ſi guerriers,
Si dignes de nos mœurs, palpitait d'allégreſſe.
Ce n'eſt plus à des jeux que mon cœur s'intéreſſe.
Le Romain nous invite à voir d'autres combats ;
Il vient nous menacer, & nous ſommes ſoldats.
Eh ! quoi, n'entens-tu pas la liberté qui crie :
Perdez mes ennemis, ſauvez votre patrie.

FLAVIUS.

Ah ! ceſſe, Arminius, de me faire rougir.
Quand il en ſera temps, tu me verras agir.
Ne crain pas que jamais mon courage s'égare ;
Mais je n'ai plus une ame inſenſible & barbare.
Ah ! ſouvien-toi que Rome en moi voit un Germain ;
Qu'elle a rendu plus grand, plus juſte, plus humain.
Après tant de bienfaits, je n'ai pas la puiſſance
De vouloir lui ravir toute reconnaiſſance.
J'aime encor les Romains ; & tu les dois aimer,
Ils t'ont comblé d'honneurs, pour te mieux animer
A toutes les vertus qui forment le grand homme ;
Tes titres, ton nom même eſt un bienfait de Rome.
Va, tant que cet anneau décorera ta main,
Comme moi tu dois être & Chéruſque & Romain.

ARMINIUS.

Moi Romain ! trop long-temps j'eus la honte de l'être.
Abjure ainſi que moi ce nom digne d'un traître.
Je veux rompre à tes yeux mes vains engagemens.

O Dieux,

O Dieux, qui m'écoutez, recevez mes ſermens ;
Embrâſez cette main, ſi je la pare encore
D'un don qui m'avilit & qui te déshonore.

FLAVIUS.

Rome de ſes faveurs n'atendait pas ce prix ;
Mais toutes, les crois-tu dignes de ton mépris ?
Quand elle te renvoie une Amante, une Epouſe,
Dont j'ai cru juſqu'ici ton ame ſi jalouſe,
Ce don t'avilit-il, & le dédaignes-tu ?

ARMINIUS.

Je ne puis de Thuſnelde oublier la vertu.
Je l'aime ; ce n'eſt pas ſa beauté, ſa jeuneſſe,
Qui ſeules ont ſurpris & fixé ma tendreſſe ;
Des charmes plus puiſſans ont troublé mon répos :
La fille d'Adelinde a l'ame d'un héros.
Cette ame que j'adore — & que tu dois connaître
Dans quel perfide ſein, Dieux ! l'avez-vous fait naître ?
Son pere qui m'aimait, paraiſſait empreſſé
D'achever notre hymen qu'il avait commencé.
Il mourut ; à ſes vœux ſon épouſe fidele,
Pour la même union montrant le même zele,
Voulait hâter l'inſtant qui flatait mon ardeur.
Mais, ô Ciel ! à quel prix ! il va te faire horreur.
Il fallait, imitant toutes ſes perfidies,
Me rendre l'artiſan de ſes trames hardies,
Faire fleurir ici les vices des Romains,
Lui jurer d'abolir les vertus des Germains,
Et docile aux conſeils que lui dicte ſa rage,
A ſon lâche deſſein conſacrer mon courage.
Mere impie, à tes vœux ſi je m'étais rendu,
J'ai le cœur de ta fille, & je l'aurais perdu !

C'eſt elle qui m'éleve & me rend magnanime.
S'il faut perdre ſa main, conſervons ſon eſtime....
Mais notre liberté, mon frere, eſt en danger;
A tout autre intérêt gardons-nous de ſonger.
Je brûle de combatre une orgueilleuſe armée;
Si de la même ardeur ton ame eſt enflâmée,
Vien, ne voi point en moi ton Chef, ton Général,
Mais un frere toujours ton ami, ton égal.
Participe aux lauriers que m'aprête la gloire,
En partageant les ſoins qu'exige la victoire.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADELINDE *seule.*

INFLEXIBLE vieillard, orgueilleux Citoyen,
Ton farouche parti l'emporte sur le mien.
Tu parais redouter d'avilir ton courage,
D'honorer trop Varus par un premier hommage.
D'une vaine hauteur il saura s'affranchir.
Moi-même devant toi je l'engage à fléchir,
A flater cet orgueil où ton parti s'obstine.
Mais tremble; ton triomphe avance ta ruine.

SCENE II.

MARCUS, ADELINDE.

ADELINDE.

EH bien, Varus.....

MARCUS.

Varus, suivant votre conseil,
D'un hommage contraint ordonne l'appareil.
Il va se rendre ici, mais êtes-vous certaine
Qu'il ne hasarde pas une démarche vaine?

ADELINDE.

Je réponds du succès; dans toute sa splendeur,
Du pouvoir des Romains qu'il montre la grandeur.
Tout ce Peuple ébloui verra-t-il sa présence,

Sans la récompenser de quelque complaisance ?
Nos Chefs même, nos Chefs étonnés & confus,
N'oseront insister sur leur premier refus.
Du moins je ne crois pas qu'ils osent se défendre
De répondre à l'honneur qu'il s'aprête à leur rendre.
Il vient dans leurs forêts ; croi que ce même jour
Les verra dans son camp arriver à leur tour ;
Et là, de leur destin Varus sera le maître.—
J'ai cherché Flavius qui craignait de paraître ;
Son esprit, dont le mien s'est bientôt emparé,
Contre un frere barbare enfin s'est déclaré.
Il n'est plus entraîné par l'exemple d'un pere ;
Déjà ses yeux en moi pensent voir une mere.

MARCUS.

Sait-il tous vos desseins ?

ADELINDE.

Il était trop troublé ;
Et mon cœur tout entier ne s'est pas dévoilé.
J'ai craint de l'allarmer ; cette ame encor timide
Avec un peu d'adresse a besoin qu'on la guide.
Mais j'en obtiendrai tout ; que ne vois-je aujourd'hui
Mon fils aussi docile, aussi Romain que lui !

MARCUS.

Un fils si vertueux pour vous n'est point à craindre.

ADELINDE.

Eh ! c'est de sa vertu que j'ose ici me plaindre.
De mes desseins sur lui tu sais la profondeur.
Il n'a pas encor lu dans le fond de mon cœur ;
Il faut lui découvrir mon ame toute entiere,
Et sur ses préjugés aporter la lumiere.

J'ai choisi ce moment ; il viendra dans ces lieux ;
Je l'atends, & je crains de rencontrer ses yeux !

MARCUS.

Vous craignez ! quand par vous sa jeunesse éclairée
Saura que sa grandeur, sa gloire est préparée,
Qu'en atendant le sceptre, il porte l'encensoir,
Qu'il jouira bientôt du souverain pouvoir,
Comptez sur une aveugle & prompte obéissance.
Montrez-lui ce que c'est que la toute puissance,
Vous verrez son esprit changer d'opinion,
Et sa vertu céder à son ambition.

ADELINDE.

Je ne sais ! mais allez ; que ce parti farouche,
Qui veut vous avilir, sache par votre bouche
Que le Préteur veut bien, oubliant tous ses droits
Pour nos seuls intérêts, descendre dans nos bois.

MARCUS.

J'ai vu le Général, & sa haine troublée
A soudain de vos Chefs convoqué l'assemblée.
J'ai promis de m'y rendre ; ils me feront savoir
Le lieu qu'ils ont choisi pour nous y recevoir.

SCENE III.

SIGISMOND, ADELINDE.

ADELINDE.

JE le vois, sur son front la tristesse est empreinte ;

Après avoir considéré Sigismond qui paraît embarrassé.

Quel silence, mon fils.

SIGISMOND.

Ah ! vous voyez ma crainte.
Vous ſoupçonnez ce fils, il vous devient ſuſpect ;
A-t-il manqué pour vous d'amour ou de reſpect ?

ADELINDE.

Crois-tu m'en impoſer par des diſcours frivoles,
Quand je vois tes regards démentir tes paroles ?
Tu ne peux à mes yeux dérober ta douleur.
Pour toi, ce Sacerdoce eſt-il donc un malheur ?
Je ne ſais quelle horreur ſur ton front ſe déclare,
Rougit-il de porter cette noble thiare ?

SIGISMOND.

Elle outrage à la fois ma patrie & mes Dieux ;
J'ai trahi mon devoir.

ADELINDE.

Mon fils, ouvre les yeux
Sur tes Divinités ſanguinaires biſarres ;
Et voi tous les mortels policés ou barbares,
Dans le ſein des cités, au milieu des forêts,
Du beau nom de devoir maſquer leurs intérêts.
La vertu n'eſt ſouvent qu'un funeſte avantage.
L'amour de la ſageſſe a perdu plus d'un ſage.
Eh ! pourquoi t'enflâmer d'un zéle généreux,
Pour des Peuples ingrats, obſcurs & malheureux ?
Quel éclat peut ſur toi répandre ta patrie,
Sans crédit au dehors, ſans art, ſans induſtrie ?
Une autre qui t'invite à paſſer dans ſon ſein,
Pour illuſtrer ton ſort, apuye un grand deſſein.
Eh ! quoi, ſi ton pays à ta grandeur s'opoſe,
S'il ne fait rien pour toi, lui dois-tu quelque choſe ?

Qu'atends-tu de ces Dieux ? s'occupent-ils de nous ?
Quel bien fait leur bonté ? quel mal fait leur courroux ?
Rome a des Grands, mon fils, plus puiſſans ſur la terre
Que ces fantômes vains dont tu crains le tonnerre.
Prodigue ton encens à ceux dont le pouvoir,
Peut à ſon gré détruire ou combler ton eſpoir.

SIGISMOND.

Qu'entends-je ? où ſuis-je ? quoi ! c'eſt la voix d'une mere,
Cette voix conſolante & qui m'était ſi chere !
Qui m'aprit la vertu ! qui fût mon ſeul apui !
Trompait-elle autrefois ? m'inſtruit-elle aujourd'hui ?
Ah ! de l'ambition voulez-vous que l'yvreſſe
S'empare de mes ſens, détruiſe la ſageſſe,
Dont vous m'avez tracé les devoirs importans ?

ADELINDE.

Ce n'eſt pas moi, mon fils, qui le veux ; c'eſt le temps.
Les Germains vont changer de Dieux & de maximes.
Les vertus de nos jours ſeront bientôt des crimes.
J'ai fait ce que j'ai dû ; tu nâquis Citoyen,
Et pour te diſtinguer tu n'avais qu'un moyen,
Une extrême valeur jointe à l'obéiſſance.
A ces deux qualités j'ai formé ton enfance.
Mais tu vois les Romains .... diſſipe ton effroi ;
Ils ne feront la guerre ou la paix que pour toi.
Ils vont mettre en tes mains ces ſauvages contrées ;
Et j'en ai pour garant leurs promeſſes ſacrées.
Tu devais obéir, il s'agit de régner ;
Et c'eſt ce nouvel art que je veux t'enſeigner.
Que les Dieux du Véſer cedent aux Dieux du Tibre ;
Détrui ta liberté pour devenir plus libre ;
Acoutume tes yeux à de nouveaux objets ;

Sers Rome: tes égaux vont être tes ſujets.
La Mitre eſt ſur ton front; j'y mettrai la Couronne.
Eleve ton génie, & monte ſur le trône.

SIGISMOND,

Moi, m'aſſeoir ſur un Trône, où ſiégent les remords!
Moi, détruire en mon cœur ſes plus nobles tranſports,
Et porter ſur mon front la double ignominie
Et de la ſervitude & de la tyrannie!
J'ai trop bien retenu vos ſublimes leçons;
Je connais les ſoucis, les troubles, les ſoupçons,
Qui rendent un tyran malheureux & barbare.
Ah! quel ſort à ſon fils une mere prépare!
Son grand cœur, autrefois ennemi des tyrans,
N'était pas occupée de leurs ſoins dévorans;
Elle aimait une vie innocente & tranquile.
La grandeur uſurpée à ſes yeux était vile,
Le ſimple Citoyen n'eſt-il pas plus grand.....

ADELINDE.

Non.

Tous les ſéditieux abuſent de ce nom.
Le parti le plus vil s'arroge un ſi beau titre,
Et des autres ſe croit le ſouverain arbitre.
Au milieu des débats de ces partis jaloux,
Le grand homme s'éleve & les captive tous.

SIGISMOND.

Quoi! nommez-vous grand homme un monſtre politique,
Dont il faudrait punir la fureur deſpotique?
Ah! ma mere, en régnant ſur les triſtes Germains,
Votre fils cependant ſervirait les Romains,
Que l'honneur, ſon devoir, ſes Dieux veulent qu'il brave,

Vous voulez faire un Roi ; vous faites un esclave.

ADELINDE.

Non, je prétends fonder un empire aujourd'hui,
Qui fera repentir Rome de son apui.
Ceux qui vont t'élever, ne pourront te détruire ;
Ils n'auront pas long-temps le pouvoir de te nuire.

SIGISMOND.

Arrêtez. Votre fils tremblant, infortuné,
Peut renoncer au jour que vous m'avez donné ;
Commandez, il est prêt ; mais son cœur n'est plus maître
D'éteindre les vetrus que vous avez fait naître.

(*Adélinde jette un regard d'indignation sur son fils*)

Vengez-vous.

ADELINDE.

Soumets toi, tu sçais ma volonté.
Par ces Dieux, devant qui tu lasses ma bonté,
Jure, jure à l'instant d'obéir à ta mere.

SIGISMOND.

Ils ne sont à vos yeux qu'une vaine chimere.

ADELINDE.

Tu les crois ; fai serment de remplir mes desseins.

SIGISMOND.

Je sens combatre en moi les devoirs les plus saints ;
Il faut que je balance & que mon cœur abjure
Les droits de la patrie ou ceux de la nature ;
Je suis un sacrilege en ces lieux abhorré ;
Mon sort est d'être encor traître ou dénaturé !
O Patrie, est-ce toi qui seras la plus forte ?
Je ne peux résister .... une mere l'emporte.
Plein d'horreur pour vos vœux, je ne peux vous haïr,

Je jure, je promets — de ne pas vous trahir.
Ah ! j'aperçois Marcus, souffrez que je l'évite.

SCENE IV.

MARCUS, ADELINDE.

MARCUS.

PRINCESSE, des Germains c'est ici que l'élite
A résolu de voir & d'entendre Varus.
J'ai vu ses partisans & sur-tout Flavius;
Il croit que du Préteur la démarche soudaine
Des chefs les plus altiers peut ébranler la haine.
Mais si son éloquence est sur eux sans pouvoir,
Si tout cet apareil ne les peut émouvoir,
Ils n'échaperont pas au piége qu'il leur dresse.
Déjà pour l'admirer, tout le Peuple s'empresse.
Je dois parler aux chefs que je vois arriver.

ADELINDE

Je m'éloigne.

MARCUS.

Bientôt j'irai vous retrouver.



SCENE V.

SÉGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, MARCUS, LES CHEFS DES ALLIÉS, *& leur ſuite. Citoyens Chéruſques.*

MARCUS.

LE Préteur aproche.

SÉGISMAR.

Oui ; mais ſon orgueil ſe trompe
S'il croit nous éblouir par une vaine pompe,
Qui profane nos bois, où pour ſeule grandeur,
Tu vois notre courage & toute ſa candeur.

MARCUS.

Un aveugle courage, une candeur groſſiére,
Voilà donc ce qui rend ta nation ſi fiére?
Il ſemble que ta voix ſe plaiſe à l'abrutir ;
Varus veut l'éclairer,

SÉGISMAR.

Il veut l'aſſujétir.

MARCUS.

Quoi! des bienfaits ſi grands ....

SEGISMAR.

Ah! di plutôt des piéges,
Où tout un Peuple tombe & perd ſes priviléges.
Varus peut s'épargner tant d'inutiles ſoins.
Rome ſe hâte trop ; elle devrait du moins
Atendre que ce Peuple eût donné quelque indice,
Que la vertu lui pêſe, & qu'il cherche le vice.
Juſques-là, Rome ailleurs peut élever ſa voix.
Quand nous aûrons ſes mœurs, nous recevrons ſes loix.

FLAVIUS.

Varus ne détruit pas nos antiques uſages.
Ils ont fait des héros, mais les loix font des ſages.
Elles nous font connaître & chérir l'équité,
Qu'en vain cherche ſouvent notre ſimplicité.
L'équité des vertus ſans doute eſt la premiere ;
Dans ſon étroit ſentier nous marchons ſans lumiere ;
Les loix ſont ſes flambeaux : & vous les écartez !
Laiſſez-les parmi nous répandre leurs clartés.
Qu'un Peuple, dont l'inſtinct eſt couvert de ténebres,
Eclaire ſa raiſon par des loix ſi célebres.

SÉGISMAR.

Tu nous parles d'inſtinct, de raiſon, d'équité ;
Le vrai zele n'a point tant de ſubtilité.
La raiſon qui t'égare eſt encor plus obſcure
Que le plus ſimple inſtinct donné par la nature.
Rome qui laiſſe en paix, qui ſouffre des tyrans,
Ne peut-elle ſouffrir des Peuples ignorans ?
Elle vient nous troubler ; & croit par ſes ravages
Eclairer nos climats qu'elle nomme ſauvages.
Eh ! qu'importe aux Romains polis, voluptueux,
Qu'un Peuple ſoit groſſier, quand il eſt vertueux ?
Gardons notre vertu toujours libre & conſtante.

MARCUS.

La vertu ſans les loix eſt toujours chancelante.

ARMINIUS.

Mais toi qui les connais, qui vantes tant ces loix,
Quelles ſont les vertus, di-nous, que tu leur dois ?

FLAVIUS.

Ah ! Princes, de Varus je vois déjà la garde.

SÉGISMAR.

Songeons qu'en ce moment l'œil des Dieux nous regarde.

SCENE VI.

VARUS *précédé de six Licteurs & suivi d'un brillant Cortége.* LES ACTEURS PRÉCÉDENS (*Les Romains se rangent d'un côté, les Germains de l'autre; Varus & Arminius s'aprochent vers le milieu du Théâtre.*)

VARUS *à Arminius.*

PRINCE, puis-je parler, & serai-je écouté?

ARMINIUS.

Si tu penses qu'ici tu n'es point redouté,
Si ton dessein n'est pas de nous parler en maître,
Parle, nous écoutons.

VARUS.

Vous allez me connaître.
Nous venons en amis, & non pas en vainqueurs.

ARMINIUS.

Ce titre sur le champ trouverait des vengeurs.

VARUS.

De l'ame des Germains je connais la noblesse.
Mais à tant de grandeur se mêle une faiblesse.
Des héros ne sont point inquiets, soupçonneux,
Doivent-ils craindre en nous, ce qui n'est point en eux?
Vous doutez qu'un Romain puisse être magnanime.
Rendez plus de justice à l'esprit qui m'anime;
Je ne mets point ma gloire à séduire, à tromper.
Varus sait vos soupçons; & veut les dissiper,

en faiſant réjaillir juſques ſur vos rivages
L'abondance de Rome & tous ſes avantages,
Moins dûs à la grandeur de ſes brillants exploits,
Qu'à l'éclat immortel que répandent ſes loix.
C'eſt leur intégrité, leur ſageſſe profonde,
Qui lui donnent le nom de maîtreſſe du monde.
Sans croire s'abaiſſer, la majeſté des Rois
Souvent a rendu Rome arbitre de leurs droits.
Pourquoi rougiſſez-vous d'y ſoumettre les vôtres.
Les plus ſaintes des loix, Germains, ce ſont les nôtres;
J'oſe eſpérer qu'un jour vous les connaîtrez mieux.
Vous rougirez alors de vos mœurs, de vos Dieux;
Et vous viendrez à Rome avec des voix moins fieres,
Rechercher ſes vertus & briguer ſes lumieres.
Maintenant qu'elles ſont l'objet de vos terreurs,
Reſtez aſſujettis à vos triſtes erreurs;
Suivez votre penchant, & ce bouillant courage
Qui n'aſpire à briller qu'au milieu du carnage.
Vous croyez que la gloire & le nom de vainqueur,
Sont les ſeuls, dont l'éclat doit toucher un grand cœur:
Eh bien, ſi la victoire a pour vous tant de charmes,
Venez vaincre avec nous; réuniſſons nos armes.
Sur le trône du monde un Monarque affermi,
Auguſte, ſe déclare aujourd'hui votre ami.
Depuis que de Germains ſa garde eſt compoſée,
Sa tête aux trahiſons ceſſe d'être expoſée;
Vos Citoyens pour lui ne ſont plus étrangers.
Leur zele de ſon trône écarte les dangers.
Et vous, quoi? vous pourriez, ſur une crainte injuſte,
Vous déclarer ici les ennemis d'Auguſte?
Quand ſon amour pour vous cherche à ſe ſignaler,
Verrai-je contre lui la haine s'exhaler,

Soulever les eſprits ; les animer à ſuivre
L'audace de Mélo, qui commence à revivre.
On voit ſes Lieutenants courir de toutes parts,
Pour raſſembler, dit-on, ſes Sicambres épars
On dit que ſa fureur pleine de confiance,
Du Chéruſque en ſecret recherche l'alliance :
Mais Rome offre la ſienne ; & je ne peux penſer
Qu'entre Auguſte & Mélo vous puiſſiez balancer.
L'une ou l'autre alliance en ce moment offerte,
Va cauſer des Germains le ſalut ou la perte.
J'ai voulu ſans détour vous parler une fois.
Je ſuis venu ſans crainte au milieu de vos bois.
Aujourd'hui dans mon camp craindrez-vous de paraître ?
Je vous atends ce ſoir ; mon cœur s'eſt fait connaître,
C'eſt au vôtre à montrer toute ſa bonne foi ;
A venir en héros s'expliquer devant moi.
Je pars ; je ne veux pas ici par ma préſence
De vos avis divers gêner l'indépendance.

SCENE VII.

SEGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, LES CHFFS DES ALLIÉS & *leur ſuite*, CITOYENS CHÉRUSQUES (*Les Alliés ſont d'un côté & les Chéruſques de l'autre.*)

ARMINIUS.

Vous l'avez entendu ; Peuples vous voyez tous
Quel ſervice odieux Rome exige de vous.
Elle veut vous détruire, & pour ce grand ouvrage
Elle oſe deſtiner votre propre courage.
Ah ! contemplons Mélo ; ſon trône eſt renverſé,
Sa tête miſe à prix, ſon peuple diſperſé.

Rome redoute un Roi qui brave tant d'obſtacles ;
Qui s'aprête à donner le plus grand des ſpectacles.
Mélo change en ſoldats les plus vils des humains,
Et ce ſont des héros qui ſortent de ſes mains.
Leur zele le ſuivait dans d'afreuſes retraites ;
On les voit réparaître après tant de défaites.
Et voilà ceux que Rome ordonne d'accabler !
Irez-vous la ſervir, quand ils la font trembler ?
Ne vous y trompez pas, Rome atend que vos armes
Renverſent l'ennemi qui cauſe ſes alarmes.
Vous la verrez ſoudain ſe tourner contre vous,
Pour orner un triomphe obtenu par vos coups ;
Et ſa fortune alors par vous même agrandie,
Traitera ce bienfait comme une perfidie.
N'écoutez que l'honneur, l'honneur qui nous preſcrit
De ſecourir un Roi par un tyran proſcrit.

FLAVIUS.

J'admire Arminius, ſon courage me charme ;
Mais ſa témérité me ſurprend & m'alarme.
Il conçoit contre Rome un chimérique eſpoir ;
Que peuvent nos efforts contre tant de pouvoir ?
Vengerons-nous Mélo, nous, de qui l'impuiſſance
A trahi ſi ſouvent notre propre vengeance !
Des Germains tant de fois vaincus & terraſſés
Ne renouvellons pas les déſaſtres paſſés.

SÉGISMAR.

Flavius ! c'eſt mon fils, qui croit Rome invincible,
Rome, à ſa liberté devenue inſenſible !
Ne ſens-tu plus la tienne ? . . . ô braves Alliés,
Du pouvoir des Romains êtes-vous effrayés ?
De nos Troupes contre eux la valeur réunie . . . . .

LE CHEF DES CATES.

Sait afronter la mort & fuir l'ignominie.
Ataquons les Romains.

SÉGISMAR.

Oui, Princes, combatons.
Quoi! ne valons-nous pas les Cimbres, les Teutons?
Ah! nous verrons comme eux fuir les Tyrans du Tibre,
Qui ne peuvent ſouffrir l'aſpect d'un Peuple libre,
Qui détrônent les Rois, qui foulent l'Univers.

LE CHEF DES BRUCTERES.

Pour moi j'ai toujours vu dans les combats divers,
Où contre les Romains nous conduiſit la gloire,
La juſtice pour nous, & pour eux la victoire.
Flavius, nous prêtons nos bras & nos conſeils;
C'eſt aux Dieux à régler le ſort de nos pareils.
Peut-être allons-nous voir la victoire plus juſte
Humilier l'orgueil des Eſclaves d'Auguſte;
Mais ſi contre nos vœux ſon caprice eſt conſtant,
S'il faut périr, eh bien, la gloire nous atend;
Le Ciel à la valeur ofre une autre patrie,
Où la vertu triomphe, & n'eſt jamais flétrie.

ARMINIUS.

Il faut combatre Rome, ou vivre ſous ſes loix. —
Princes, votre regard m'annonce votre choix.
Hâtons-nous; combatons, & que notre courage....

LE CHEF DES CHAUQUES.

Mais ſur Varus au moins prenons quelque avantage.
Laiſſons paſſer du jour la lumiere qui fuit;
Surprenons les Romains dans l'ombre de la nuit.

FLAVIUS.

Ah! Germains, arrêtez; la haine vous abuſe.
Des héros ſont-ils faits pour employer la ruſe?
Aux yeux des nations, c'eſt vouloir vous noircir.
Le Préteur nous atend; & ſans nous éclaircir,
Sans répondre à l'honneur qu'il eſt venu nous rendre,
Nous voulons l'ataquer, nous voulons le ſurprendre!

SÉGISMAR.

Veux-tu que dans ſon camp nous flations un Préteur,
Et que nous empruntions ſon langage impoſteur?

LE CHEF DES BRUCTERES.

Non, que notre franchiſe étonne ſa ſoupleſſe.
Craindre de lui parler, ſerait une faibleſſe.
Peut-être pourrons-nous, au gré de nos ſouhaits,
L'engager à partir, à nous laiſſer en paix.
Il faut voir le Préteur; pourquoi nous en défendre?
Rendons lui notre hommage, il a droit de l'atendre.
(*à Ségiſmar.*)
Prince, de votre part, c'eſt, je crois, le premier.

SÉGISMAR.

Allons; & plaiſe aux Dieux que ce ſoit le dernier.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THUSNELDE, GISELLE.

THUSNELDE.

NON, ne me cache rien ; parle-moi ſans détour.
Eſt-ce en vain, répond-moi, que j'atens ſon retour ?
Des Héros, que l'amour de la Patrie anime,
Quoi ! le plus intrépide & le plus magnanime,
Arminius . . . .

GISELLE.

Ce Prince eſt le ſeul que nos Dieux
N'ont pas voulu ſauver de ce piege odieux.
Dans le camp des Romains . . . . .

THUSNELDE.

O crime ! ô perfidie !
Quoi ! d'un lâche Préteur l'iniquité hardie,
L'ambition cruelle, étouffant tout remord,
Leur préparait des fers !

GISELLE.

Et peut-être la mort.
Varus craint nos Héros ; leur réponſe l'agite ;
Contre leur fermeté ſa faibleſſe s'irrite.
Craignez tout ; il connaît combien votre chaleur
Allait d'Arminius échauffer la valeur.

THUSNELDE.

Les vertus, les exploits que promet ſon courage,

Lui font des envieux qui frémiſſent de rage.
Ah ! peut-être aſpirant en vain à l'égaler,
Ils brûlent en ſecret de le voir immoler ;
Peut-être que leurs mains ont préparé le piege !
Ainſi la trahiſon de toutes parts l'aſſiege.
Mes Dieux, ma liberté, mon cœur n'a plus d'apui ;
Chefs qui l'abandonnez, que ferez-vous ſans lui ?

GISELLE.

N'imputez ſon malheur qu'à ſon ardeur bouillante ;
Il n'a pu de nos Chefs ſouffrir la marche lente ;
Il les a dévancés : cependant aucun d'eux
Ne ſoupçonnait Varus d'un complot ſi honteux.
Ils allaient dans ſon camp entrer ſans défiance,
Lorſqu'on en voit ſortir un Cate qui s'avance,
Qui s'aproche en criant : *où voulez-vous aller* ?
Au Prince Ségiſmar il demande à parler.
Son trouble n'anonçait qu'un ſiniſtre meſſage;
Ségiſmar vient, l'écoute, & change de viſage ;
Il apelle les Chefs qu'il conſulte un moment.
Et ſoudain on les voit avec étonnement
Maudire de Varus les pavillons perfides,
Et vers leurs ſimples toits tourner leurs pas rapides.
Maintenant il s'éleve entre eux un vif débat,
Si l'on doit différer ou hâter le combat.

THUSNELDE.

C'eſt lui qui les allait conduire à la victoire.
J'atendais le moment où brillerait ſa gloire.
Arminius, j'ai donc en vain flaté mon cœur
Que les Romains en toi trouveraient un vainqueur ?
Ton triomphe peut-être eut adouci ma mere ,

GISELLE.

Votre mere !

THUSNELDE.

Eh bien, quoi ? tu frémis ; quel myſtere !

GISELLE.

Je ne peux vous cacher un horrible ſoupçon ;
On dit qu'elle a trempé dans cette trahiſon.

THUSNELDE.

Qui ! ma mere, dis-tu ? Non, c'eſt lui faire outrage ;
Tant de noirceur.. grands Dieux ! ſoutenez mon courage.

GISELLE.

Calmez votre douleur ; elle vient.

THUSNELDE.

Laiſſe-moi ;
Et cours aprofondir ... ah ! cachons mon effroi.

SCENE II

ADELINDE, THUSNELDE.

THUSNELDE.

Voila donc le bonheur que dans cette contrée
Aporte des Romains l'amitié ſi ſacrée !
Vous voyez les effets du zele officieux
De ce Préteur ſi noble & ſi grand à vos yeux.
Il vante ſa bonté quand ſa fureur redouble.
Il annonce le calme & fomente le trouble.
On dit qu'Arminius ....

ADELINDE.

Je ſais tout ce qu'on dit.
La voix de Ségiſmar vainement retentit ;

Les clameurs de nos Chefs ne ſont plus écoutées,
Rome verra ſes loix par eux-même adoptées.
Oublie Arminius ; il n'y faut plus penſer.
Il cherchait à te plaire , & m'oſait offenſer.
Il oſait abuſer déjà de ſa puiſſance.
Ses égaux ſe plaignaient de ſon trop d'arrogance.
Loin de plaindre le ſort d'un Chef ſi dangereux ,
Ils en vont nommer un prudent & généreux ,
Moins fier qu'Arminius , qu'il égale en naiſſance ;
Et ſurpaſſe en douceur comme en reconnaiſſance.
Il ſait me reſpecter ; il t'adore ; & c'eſt lui
Que pour époux mon choix te deſtine aujourd'hui.

THUSNELDE.

Eh ! quel eſt le Germain dont l'infidele audace
D'un Héros malheureux ſonge à ſaiſir la place ?
Pour la patrie a-t-il cet amour ſi puiſſant . . . .

ADELINDE.

Il veut la rendre illuſtre.

THUSNELDE.

Eſt-ce en s'aviliſſant ?
Que ce lâche à mes yeux ſe garde de paraître ;
Je ne le connais pas ni ne le veux connaître.

ADELINDE.

Tu le connais, ma fille , & tu l'eſtimes.

THUSNELDE.

Moi ?

ADELINDE.

Il ſera ton époux.

THUSNELDE.

Lui ! ſait-il que ma foi ,

Que toute mon eſtime & toute ma tendreſſe....
Pardonnez... je me perds ; vous voyez ma faibleſſe:
Mon cœur n'a pu cacher l'excès de ſon tranſport.
Je veux, je dois ſur lui faire un pénible effort.
Vous voulez que j'oublie un Héros que vous-même,
De ſes vertus charmée, avez voulu que j'aime.
Je ne peux lui ravir l'amour que je lui doi,
Ni ceſſer d'être à lui qu'il ne me rende à moi.
Faites le reparaître ; & l'ardeur qui l'anime.
Pour me rendre à moi-même, eſt aſſez magnanime.
Si je vois ſon rival de grandeur revêtu,
S'il a d'Arminius l'héroïque vertu,
Si l'intérêt du Peuple eſt le ſeul qui l'inſpire ;
Ma mere, vous pouvez de ce cœur qui ſoupire,
Une ſeconde fois diſpoſer aujourd'hui.
Nommez cet autre époux, & je m'immole à lui.
J'oublirai le Héros dont la grandeur m'enchante.
Oui, je ſuis Citoyenne avant que d'être Amante.

ADELINDE.

Ceſſe de m'accabler du nom de Citoyen.
Sois ma fille avant tout ; c'eſt ton premier lien.
De toi, ta mere atend ou ſa honte ou ſa gloire.
Mes deſſeins ſont plus grands que tu ne ſaurais croire ;
En les contrediſant, ce n'eſt pas ton pays,
C'eſt toi-même, ton frere, & moi que tu trahis.
A cet hymen encor voyons ſi tu t'opoſes.
Tout mon ſort en dépend ; ah ! perds-moi, ſi tu l'oſes.

THUSNELDE.

Moi vous perdre !

ADELINDE.

Crain donc de mépriſer l'époux

Qui va bientôt ici tomber à tes genoux.
Sans blesser ta vertu, ta fiere indifférence
Peut laisser à ses yeux briller quelque espérance.
Je vais te l'envoyer, il veut t'entretenir.

SCENE III.

THUSNELDE *seule.*

ELLE me quitte, ô Dieux! que vais-je devenir!
Quel est donc cet époux qu'il faut que je préfere,
Si je ne veux causer la perte de ma mere?
Pourrai-je devant lui surmonter un mépris...

SCENE IV.

GISELLE, THUSNELDE.

THUSNELDE.

AH! Giselle.

GISELLE.

J'accours conduite par vos cris.
Vos accens ont encore accru mon épouvante,

THUSNELDE.

Quelle honte pour moi!

GISELLE

Vous me voyez tremblante:
De mes fils, d'un époux j'ai reçu les adieux.
Ils veulent ataquer un Préteur odieux.

THUSNELDE.

Cette fidélité qui les rend intrepides,

Dieux ! faites-la paſſer dans les ames timides.
Affermiſſez la mienne ; elle ſe ſent troubler.

GISELLE.

Quel déſeſpoir ſoudain paraît vous accabler ?
Dans vos regards errans l'inquiétude peinte
Annonce tout l'effroi dont votre ame eſt atteinte.

THUSNELDE.

Je regarde, j'atens . . . il veut m'entretenir !
Mon cœur à l'écouter pourra-t-il parvenir ?
Toi qui connais l'objet qu'idolâtre mon ame,
Et qui veux que j'allume une nouvelle flame ;
Tu n'as jamais éteint tes premieres amours ;
Ton exemple eſt trop beau pour ſuivre tes diſcours ! —
Qu'entens-je ? quelqu'un vient. Il aproche. Ah ! ſans doute
C'eſt ce nouvel amant que l'on veut que j'écoute.
Fuyons.

GISELLE.

Que craignez-vous ? je ne me trompe pas.
Voyez, c'eſt Sigiſmond qui porte ici ſes pas.

SCENE V.

SIGISMOND, THUSNELDE, GISELLE.

THUSNELDE.

Oh mon frere !

SIGISMOND.

Ah ! ma ſœur, ſois plus tranquille, eſpére
Pour toi, pour la patrie, un deſtin plus proſpére.

THUSNELDE.

Quoi ! ta voix pour combler tant de calamités ?

Parle ici d'eſpérance & de proſpérités !
Il n'en eſt plus pour moi !

SIGISMOND.

Ranime ton courage.
L'aſtre qui reparaît va diſſiper l'orage.
Arminius . . . .

THUSNELDE.

Eh, bien !

SIGISMOND.

Il eſt libre.

THUSNELDE.

Comment.

SIGISMOND.

Il a trompé Varus.

THUSNELDE.

Dieux ! quel événement !

SIGISMOND.

A l'aſpect des Romains, à leur joie inquiete,
Son cœur a ſoupçonné quelque trame ſecrete ;
Il cachait à leurs yeux ſes regards alarmés.
Par un Cate bientôt ſes ſoupçons confirmés,
Craignant tout pour nos Chefs qu'on cherchait à détruire,
Du danger qu'ils couraient il les a fait inſtruire.
Cependant par ſon air, par ſa noble candeur,
Qui tenait en ſuſpens un perfide Préteur,
Arminius a ſu ſans autre ſtratagême
A ce piege honteux ſe dérober lui-même.

THUSNELDE.

Que fait-il ?

SIGISMOND.

Je l'ai vu parmi les Citoyens
Qu'il anime à combatre, à briser leurs liens.
Ton amant semble un Dieu dont la voix les apelle.
Et ton frere est contraint de condamner son zele
Et d'aprouver les vœux des tranquiles témoins,
Des lâches spectateurs de ses généreux soins.
J'ai vu les deux partis dans leur haine inflexibles,
L'un l'autre s'accuser de rester insensibles
Aux maux que la patrie est prête d'endurer,
Se maudire, se taire, enfin se séparer.
Chacun désigne aux siens le poste qu'il doit prendre,
L'un contre les Romains ne veut rien entreprendre;
Tout lui cause un effroi qu'il ne peut surmonter.
Rien n'intimide l'autre; il va tout afronter;
Il est chéri des Dieux que mon aspect offense;
Il paraîtra bientôt armé pour leur défense.
Tous les Chefs ont reçu l'ordre d'Arminius.

THUSNELDE.

Ah! mon frere, déjà je crois voir Flavius.
(*elle court vers lui.*)

SCENE VI.

FLAVIUS *armé*, THUSNELDE, GISELLE, SIGISMOND.

THUSNELDE.

O toi que mon amour, mon devoir & mon pere
Me flataient de pouvoir bientôt nommer mon frere,
Souffre que j'aplaudisse à cette prompte ardeur.
Des autres vrais Germains d'où vient donc la lenteur?

FLAVIUS.

La haine aux pieds des Dieux s'aprête à les conduire.
Ce n'eſt point devant vous la haine qui m'attire.

THUSNELDE.

Quoi ! Prince, ton courage en un ſi grand beſoin,
A le même devoir, & non le même ſoin ?

FLAVIUS.

Ah! qu'un ſoin différent m'anime & me conſume !
Ils ſuivent le flambeau que la vengeance allume ;
Ils n'ont qu'un ſeul devoir & qu'un vœu mutuel.
Moi, je ſuis tourmenté dans ce moment cruel,
De devoirs oppoſés, & de vœux tous contraires.
Ils n'ont qu'un ennemi ; tous ſont mes adverſaires.
Chéruſques & Romains, tous viennent m'allarmer.
Le trouble eſt dans mon ame ; ah ! daignez le calmer.

THUSNELDE.

Quel déſordre inoui ! quel étrange langage !
O mon cher Flavius, rapelle ton courage,
Toi de qui l'amitié daigna juſqu'à ce jour......

FLAVIUS.

A mon égarement méconnais-tu l'amour ?
C'eſt lui ſeul qui m'amene. Eh quoi, quelle ſurpriſe !
Ne ſais-tu pas encor qu'une mere autoriſe ...

THUSNELDE.

Dieux ! C'eſt toi ....ſonges-tu qu'un frere qui t'eſt cher...

FLAVIUS.

Je ne penſe qu'à toi ; regarde, voi ce fer.
Parle ; doit-il ſervir Rome ou la Germanie ?
Veux-tu la liberté ? veux-tu la tyrannie ?

Sur tous mes ſentimens toi ſeule peux regner.
Dis, qui faut-il punir ? qui faut-il épargner ?
Détermine mon choix favorable ou funeſte ;
Montre-moi le parti qu'il faut que je déteſte.
Fini les longs tourmens d'un cœur trop partagé;
(en montrant le fer dont il eſt armé.)
Ordonne ... dans quel ſein veux-tu qu'il ſoit plongé ?
Tu te tais ...

THUSNELDE.

Oſes-tu me choiſir pour arbitre ?
Dans quel tems ! ...

FLAVIUS.

Ton reproche éclate à juſte titre ;
Mon cœur a trop tardé de s'ouvrir à tes yeux.
Mais pardonne à ce cœur que tourmentent les Dieux,
Que tous ſes ſentimens en tumulte déchirent,
Que Rome & mon pays cruellement atirent,
Que ta mere, mon pere apelent à la fois. —
Je ne veux écouter déſormais que ta voix.

THUSNELDE.

Je te vois balancer entre ton Peuple & Rome ;
Tu veux ſuivre une femme.... & tu ceſſes d'être homme.
Que ton cœur incertain ne me conſulte pas ;
Tu me ferais rougir de mes faibles apas,
S'ils étaient plus puiſſans dans ton ame atendrie,
Que tes premiers devoirs, l'honneur & la patrie.

FLAVIUS.

T'aimer eſt mon honneur, mon unique devoir.
A tes pieds ....

THUSNELDE.

Leve-toi. Quite un coupable eſpoir.

D'un méprisable amour porte ailleurs les hommages.

FLAVIUS *en se levant.*

Oses-tu m'outrager ?

THUSNELDE.

Non, c'est toi qui m'outrages.
Souffrirai-je un amant dont le zele empressé,
Ne connaît qu'un transport vil, lâche, intéressé ?
Des grandes actions, il ignore le charme.
Pour un Peuple oprimé, je te vois sans alarme.
Tu veilles pour me plaire ; & ton bras endormi
Est armé vainement aux yeux de l'ennemi.
Est-ce là cet amour, le partage des braves,
Lui, qui fait des héros & jamais des esclaves ?
Ton frere, ton rival de mes atraits touché,
S'il n'était à la gloire encor plus attaché,
N'eut jamais fait sur moi....

SCENE VII.

ARMINIUS *armé*, THUSNELDE, GISELLE, FLAVIUS, SIGISMOND,

ARMINIUS.

Que vois-je ? La nuit sombre,
Qui commence à couvrir la terre de son ombre,
Trompe-t-elle mes yeux ? ah ! Thusnelde est-ce toi ?
O Ciel !

THUSNELDE.

Arminius !

ARMINIUS.

Thusnelde, je te voi.

Ah ! je bénis les Dieux qui m'offrent ta préſence.
Varus qui nous a vus tous deux en ſa puiſſance,
Doit trembler maintenant. Le moment eſt venu
D'écouter un tranſport trop long-tems retenu.
Je ne crains plus qu'un traître abuſe de ſes armes,
Et pour venger ſa honte enſanglante tes charmes.
Croi que chez les Romains ton ſort ſerait affreux,
S'ils te voyaient encor, quand je marche contre eux.

THUSNELDE.

Quoi ! la peur de ma perte arrêtait ton courage ?
Va, plus un vil Préteur m'eut fait ſentir ſa rage,
Plus il m'eut annoncé que tu l'avais vaincu.
Thuſnelde dans ſes fers n'eut pas long-tems vécu ;
Une mort glorieuſe eut fini ſes miſeres.
Dans le ſéjour des Dieux j'euſſe apris à nos peres,
Que c'eſt Arminius & ſes coups triomphans
Qui vengent leur patrie & ſauvent leurs enfans.

ARMINIUS.

Tu n'es plus en danger ; tu m'aimes, je t'adore.
Cependant je me trouble & je ſoupire encore.
Mon eſpoir eſt trompé. Thuſnelde, c'eſt en vain,
En poſſédant ton cœur, que j'aſpire à ta main.
Il faut y renoncer, ou fléchir ſous des maîtres.
Je marche ſur les pas qu'ont ſuivi nos ancêtres ;
Si l'on parle de moi, je veux qu'on diſe un jour:
Il aimait, ſon devoir l'emporta ſur l'amour.

THUSNELDE.

Quand tu me l'exprimais avec tant de nobleſſe,
Je trouvais cet amour digne de ma tendreſſe.
Maintenant que ton cœur vers la gloire emporté,
Ne ſe laiſſe toucher que par la liberté ;

Quand tu crains de m'aimer, je t'aime davantage,
Et l'amour dans mon ame agrandit mon courage.
Que ne peut ton amante aujourd'hui s'avancer
Dans le champ glorieux où tu vas t'élancer!
Ah! quel charme pour moi de ſuivre ta carriére;
Et d'eſſuyer ton front, où bientôt la pouſſiere
La ſueur & le ſang paraîtront confondus;
De voir tous les Romains à tes pieds étendus!

FLAVIUS.

Cruelle, voilà donc le plaiſir qui te flate!
Voi le mien... Il eſt temps que ma douleur éclate.
Je ne ſouffrirai pas que ton farouche amant
Jouiſſe d'un triomphe à tes yeux ſi charmant.
Je défendrai le ſang qu'on s'aprête à répandre.
Vien, Sui-moi, Sigiſmond.

SCENE VIII.

ARMINIUS, GISELLE, THUSNELDE.

ARMINIUS.

AH que viens-je d'entendre!
Je cherchais le perfide; il était devant moi!
Ton aſpect m'a troublé; mes yeux n'ont vu que toi.
On voulait aujourd'hui nous livrer à des maîtres.
Tu ſais la trahiſon.

THUSNELDE.

Et je connais les traîtres!
Ils s'arment contre toi; va combatre pour eux.
Pars & revien vainqueur; ſois grand, ſois généreux.
Songe que tes vertus ont allumé ma flâme....

ARMINIUS.

ARMINIUS.

Renferme ta tendreſſe ; elle émeut trop mon ame.
Laiſſe-moi tout entier aux devoirs de mon rang.
Je dois ſervir ta haine & reſpirer le ſang.
Crain d'amolir un cœur, dont bientôt l'impuiſſance
S'efforcerait en vain d'acomplir ta vengeance.
Il faut nous ſéparer. — Peut-être je te vois,
Je te parle aujourd'hui pour la derniere fois.

THUSNELDE.

Pour la derniere fois ! diſſipe tes alarmes.
Va, le Ciel qui connaît l'équité de tes armes,
Veille ſur ton parti prêt à braver la mort.

ARMINIUS.

Le plus juſte eſt ſouvent la victime du ſort.

THUSNELDE.

Le plus juſte aujourd'hui triomphera de Rome,
Puiſqu'il ſe laiſſe enfin guider par un grand homme.

ARMINIUS.

Ta voix jette en mon ame une force, une ardeur
Qui ſemble de ma gloire aſſurer la grandeur.
Pardonne au noble orgueil d'un cœur que tu tranſportes.

THUSNELDE.

J'aperçois des Germains les fideles cohortes ;
Va les joindre ; il eſt tems de conduire leurs pas.
Contre tant de héros, nourris dans les combats,
Verrai-je les Romains plus grands, plus intrépides . .

ARMINIUS.

Non, tu ne verras point triompher des perfides.
Et le tyran de Rome être pour nous un Dieu.

On vient. Adieu, Thusnelde.

ARMINIUS.

Arminius, adieu.

SCENE IX.

ARMINIUS, SÉGISMAR, LES CHEFS DES ALLIÉS *& leur suite*, TROUPES DES CHÉRUSQUES.

SÉGISMAR *à Arminius.*

TEs ordres sont suivis, nous marchons en silence.
Tout paraît seconder tes soins, ta vigilance.
Mes yeux ont vu partir nos Bardes, dont la voix
Porte dans tous les cœurs l'amour des grands exploits.
Trois fois de leurs sacrés & sublimes cantiques
A retenti le creux de nos chênes antiques.
Voici l'instant, mon fils, si long-temps souhaité,
L'instant de la vengeance & de la liberté.
L'aspect de ces héros me rend ma jeune audace ;
Comment au milieu d'eux osé-je prendre place ?
Des Arts des Loix de Rome & de son vil tyran,
Hélas! j'ai mis au jour un lâche partisan.
Des amis des Romains, Dieux! confondez le zele,
Et faites triompher notre haine fidele.

ARMINIUS.

Ah! d'un frere & des Dieux que trahit son amour,
Il faut que l'intérêt soit vengé dans ce jour.
Aux plus lâches conseils ton cœur qui s'abandonne
Ose suivre un parti que la honte environne,

Un parti, qui devrait ſeconder nos efforts. —
Il croit nous affaiblir ; nous en ſommes plus forts;
L'œil des Dieux parmi nous ne voit plus de perfides.
Amour de la patrie, ah! c'eſt toi qui nous guides.
Marchons dans le ſentier que nous trace l'honneur ;
De tous les vrais Germains aſſurons le bonheur.
Celui qui dès long-temps jouit de la lumiere,
Avec la liberté veut finir ſa carriere;
Celui dont l'œil encor ne voit pas la clarté,
En recevant le jour, veut voir la liberté.
Allons, vengeons ſa cauſe; affranchiſſons d'un maître
Le Peuple qui reſpire & celui qui doit naître.

Arminius part.

LE CHEF DES CHAUQUES *en partant.*

O nuit! que ta profonde & ténébreuſe horreur,
Dans le camp des Romains répande la terreur!

LE CHEF DES CATES *en paſſant devant les Statues.*

Héros, guidez nos pas, ſauvez la Germanie.

LE CHEF DES BRUCTERES.

Dieux de la liberté, perdez la tyrannie.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THUSNELDE, GISELLE.

GISELLE.

DES aſtres de la nuit, vois-tu la lueur ſombre
Répandre dans nos bois plus d'horreur & plus d'ombre ?
L'aſtre du jour éteint tous ces flambeaux errans ;
Ainſi la liberté diſſipe les tyrans.
Ah ! raſſurons nos cœurs ; cette Lune croiſſante,
Annonce des Germains la Victoire naiſſante.
Voici l'inſtant ſacré ſi long-tems attendu,
Où l'orgueil des Romains doit être confondu.

THUSNELDE.

Il le ſera ſans doute ; oui, mon cœur ſe raſſure ;
Non, ſur des préjugés qu'inſpire un vain augure.
Un Peuple de Héros qu'Arminius conduit,
L'amour de la patrie & l'ardeur qui le ſuit,
La puiſſance des Dieux, l'horreur de l'eſclavage,
Voilà mon eſpérance & le plus grand préſage.
Mon cœur eſt au combat ; il ſuit Arminius ;
Que de Romains déja, ſous ſes coups abatus !
Vous, toujours chers, toujours préſens à ſa mémoire,
Combatez avec lui, Dieux, hâtez ſa victoire !

SCENE II.

ADELINDE *accompagnée d'un Officier à la tête d'une petite Troupe de Chérusques*, THUSNELDE, GISELLE.

ADELINDE.

QUE faites-vous ici? venez, fuyez ces lieux.

THUSNELDE *en montrant Giselle.*

Ses fils sont au combat; & nous, aux pieds des Dieux.

GISELLE.

A ses soupirs, aux miens, daignez joindre les vôtres.

ADELINDE.

Les Romains ont des Dieux plus puissans que les nôtres;
Il faut porter ailleurs vos vœux infortunés.
Ces lieux sacrés pour vous vont être profanés.

THUSNELDE.

C'est ici de nos Dieux l'inviolable azile.
Ils sauront le défendre, & j'y reste tranquile.

ADELINDE.

Songe à ta sureté; crain d'y trouver la mort.
D'un combat inégal j'avais prévu le sort.
De ton Arminius l'espérance est trompée;
J'ai vu de toutes parts sa Troupe envelopée;
Les Romains puniront sa haine, ses mépris.
Il a cru les surprendre, eux-mêmes sont surpris.
Je n'ai pu réprimer l'orgueil qui le surmonte;
Mes yeux bientôt, mes yeux jouiront de sa honte.
Ma prudence triomphe, & sa témérité
Qui succombe, a le sort qu'elle a trop mérité.
Mon parti vous attend. Allez, suivez ces guides...

THUSNELDE.

(L'Officier de la Troupe s'en détache avec quelques Soldats, & s'aproche d'Adelinde.)

Moi, me refugier dans le ſein des perfides !

ADELINDE.

Ce ſont des Citoyens que j'ai ſu ménager,
Pour fléchir des vainqueurs qui pourraient t'outrager.
Dans les premiers tranſports d'un triomphe farouche,
Crois-tu que la vertu, que la pitié les touche ?
Peux-tu te repoſer ſur des Dieux affaiblis ?
S'ils entendaient tes vœux, ils les auraient remplis.
Du Soldat la fureur brutale, meurtriere,
Sera ſourde comme eux à ta vaine priere.
Fui, dis-je ; tout ici me fait trembler pour toi.

THUSNELDE.

Si l'azile des Dieux n'en eſt plus un pour moi,
Si de la liberté la perte eſt manifeſte,
Je ne veux pas avoir une fin moins funeſte.
Que ces affreux vainqueurs me déchirent le flanc ;
Que ces chênes ſacrés ſoient ſouillés de mon ſang,
Avant que par ma fuite ici je déshonore
Mon courage & mes Dieux qui ſubſiſtent encore.

ADELINDE.

Rien de tes préjugés ne diſſipe l'erreur.
Ma tendreſſe pour toi ſemble te faire horreur.

(aux Soldats détachés)

Vous, plus que mes enfans, voués à ma famille,
Au poſte de mon fils, allez, guidez ma fille.

THUSNELDE.

Vous m'inſpirez grands Dieux ! & je vous obéis.
Giſelle, allons périr ou ſauver mon pays.

SCENE III.

ADELINDE *seule.*

PRÉPARE-toi, mon fils ; à saisir la couronne;
Tu n'as qu'à faire un pas pour monter sur le trône.
Va, je mourrai contente, après tant de soucis,
Si mes yeux un moment peuvent t'y voir assis.
Mais Flavius me gêne ? ah ! dans sa triste ivresse,
Comment me verra-t'il manquer à ma promesse ?
Il doit bientôt paraître ; il compte sur ma foi.
Que je crains sa présence . . . ah ! Ciel, je l'aperçoi.
Ses reproches, ses cris, ses pleurs vont me confondre.

SCENE IV.

FLAVIUS, ADELINDE.

FLAVIUS.

ROME va triompher, & je peux t'en répondre.
Grace à mon triste soin, tes vœux ont réussi ;
Qu'as-tu fait pour les miens ? ta fille est-elle ici ?
Je viens de mon forfait chercher la récompense.

ADELINDE.

Regarde ton ouvrage, avec plus de constance.
De tes soins je suis prête à te récompenser :
Mais on combat encor ; voudrais-tu commencer
Dans un moment si triste ; une union si belle,
Et n'avoir pour témoin qu'une nuit si cruelle ?
Cet instant deviendrait fatal à ton amour.
Atendons que Varus, la victoire & le jour . . .

FLAVIUS.

Je n'atends que Thuſnelde & ſa main qui m'eſt due ;
Je l'ai trop achetée, & tu me l'as vendue.
Voici le lieu, l'inſtant que toi-même as choiſis,
Pour me donner ta fille & me nommer ton fils.

ADELINDE.

Tu l'es ; je ſuis ta mere ; écoute, ſois tranquile.

FLAVIUS.

Quoi, Thuſnelde avec toi n'eſt pas dans cet azile ?
Quoi ! lorſque j'ai rempli tous mes engagemens....

ADELINDE.

Songe que mon effroi.....

FLAVIUS.

Je ſonge à tes ſermens.
Trahis-tu ton complice ? Aux forfaits enhardie ;
Etendrais-tu ſur moi ta noire perfidie ?

ADELINDE.

Arrête, Flavius ; ceſſe de t'occuper
De ces triſtes ſoupçons que je vais diſſiper.

FLAVIUS.

Parle, apelle Thuſnelde. Il eſt temps qu'elle vienne ;
Il faut que je la voie & que je l'entretienne.
Il faut que ſon aſpect ſoulage mes tranſports,
Ecarte ma triſteſſe & chaſſe mes remords.

ADELINDE.

Ah ! repren tes eſprits !

FLAVIUS.

J'ai ſervi ta famille ;

Tu me manques de foi ; je ne vois point ta fille.
Tout m'abhorre & me fuit. Quelle affreuſe clarté
M'éclaire dans l'abîme, où tu m'as écarté !

ADELINDE.

Je ne te trompe point....

(*On voit paſſer dans le lointain, à travers les arbres, à la lueur de quelques torches, des bleſſés & des morts portés ſur des brancards. Ségiſmar eſt au nombre de ces derniers, & ſon corps doit être tranſporté de maniere que l'on puiſſe le diſtinguer & le reconnaître plus aiſément que ceux des autres*)

Voi ce cruel oſtacle,
Ces bleſſés, tous ces morts...

FLAVIUS.

Pour moi, Dieux, quel ſpectacle !

ADELINDE.

A ces funebres feux deſtinés aux tombeaux,
Voudrais-tu de l'hymen allumer les flambeaux ?
L'amour endurcit-il ton ame douce, humaine ?

FLAVIUS.

O mes Concitoyens !... quelle frayeur ſoudaine ?
Où ſuis-je ?... je frémis .... ſurmontons mon effroi.
(*il reconaît ſon pere*) (*en revenant ſur ſes pas*)
Avançons... Dieux, que vois-je ? ô terre, englouti-moi!

ADELINDE.

Flavius, ô mon fils!

FLAVIUS.

Que dis-tu ? fui, perfide.

Mon pere eſt mort ; évite un monſtre, un parricide.
Ah ! ſans ma trahiſon, ſans mes lâches amours,
Il vivrait ; mon courage eut défendu ſes jours,
J'ai pu l'abandonner, me couvrir d'infâmie,
Pour ſuivre, pour ſervir ſa mortelle ennemie ?
Tes ruſes déſormais ne peuvent m'éblouir.
Je vois mes attentats ; ne croi pas en jouir.
Si mon frere eſt vaincu, j'aurai du moins la gloire
D'arracher au vainqueur les fruits de ſa victoire.
Les bataillons détruits vont être remplacés ;
J'enflammerai les cœurs que ma voix a glacés.
Je vais tout réparer ; va, les Troupes ſéduites
Quitteront le vil poſte, où je les ai conduites.

ADELINDE.

Ta voix qui les a fait ſortir de leur devoir,
Pour les y ramener, a trop peu de pouvoir.

(Flavius ſort avec indignation)

Mais, va, mene à Varus de nouvelles victimes,
Et cours accroître encor ſes lauriers & tes crimes.
Qui vient ? . . . . .

SCENE V.

GISELLE, ADELINDE.

ADELINDE.

C'EST toi, Giſelle. Et ma fille ? ah ! pourquoi
Seule, ici, ſans Thuſnelde . . . .

GISELLE.

Ecoute & tremble.

ADELINDE.

Moi.

GISELLE.

Toi ; tu ſeras bientôt & ſans fils & ſans fille ;
Les tyrans que tu ſers détruiront ta famille.

ADELINDE.

Parles-tu des Romains ? ils ſont trop généreux.

GISELLE.

Crain tout pour tes enfans.

ADELINDE.

Qu'ai-je à craindre pour eux ?

GISELLE.

Ce n'eſt pas de leur part que je viens t'en inſtruire.
Tu connais ton projet ; ils veulent le détruire.
L'un & l'autre ſaiſis d'un tranſport belliqueux ,
Vont ſauver les Germains , ou ſe perdre avec eux.
J'ai vainement tenté d'effrayer leur audace ,
L'héroïque vertu dont ils ſuivent la trace....

ADELINDE.

Quelle eſt cetre vertu qui ſe laiſſe emporter
A trahir mes deſſeins , à les faire avorter ?
Qu'ont-ils fait ?

GISELLE.

Si tes yeux de ta fille inquiete
Dans la route avaient vu l'ardeur ſombre & muete...
A peine nous touchions au poſte de ton fils,
Elle rompt le ſilence , il répond à ſes cris ;
Il accourt : *c'eſt ma ſœur , c'eſt ſa voix qui m'apelle.*
Non , c'eſt la liberté , ſecourons là , dit-elle ,
Peux-tu voir les exploits , la mort de ces Héros ,

Sans maudire ta vie, & ton lâche répos?
Alors de quelques chefs l'armure abandonnée
Se présente aux regards de la sœur indignée.
Elle ose s'en saisir; frapé de sa grandeur,
Le frere sent en lui naître la même ardeur.
Je les ai vus tous deux dépouiller leur parure,
Et paraître soudain revêtus d'une armure.
Quoi! dit elle, *nos mains épargnent nos tyrans!*
Voyez vos Citoyens, vos amis, vos parens;
Ils combatent: & nous, sommes-nous donc moins braves?
Voulez-vous un moment rester encore esclaves?
Cet aspect d'une femme & d'un Pontife armés,
En guerriers, en Héros, tout-à-coup transformés,
Etonne tout ce poste, y jette un trouble étrange.
D'abord un petit nombre à leurs côtés se range,
Ils enflâment le reste; ils sont prêts à partir;
Et peut-être trop tard je te viens avertir;
Mais voici l'Officier....
(*le jour commence à paraître.*)

SCENE VI.

UN OFFICIER CHÉRUSQUE, ADELINDE, GISELLE.

ADELINDE *à l'Officier.*

C'EST toi qui l'as conduite;
De son emportement, parle, apren-moi la suite.
Thusnelde! est-il possible?

L'OFFICIER.

Elle a tout entraîné.

Le parti des Romains contre eux eſt déchaîné.

ADELINDE.

Fille & ſœur ſans tendreſſe, elle trahit ſa mere,
Et dans ſa trahiſon précipite ſon frere !
Qu'allez-vous devenir, audacieux enfans ?
Pourrez-vous échaper aux glaives triomphans ?
Vous aimez mieux périr ... ils périront ſans doute.

L'OFFICIER.

Thuſnelde de Varus promettait la déroute,
Alors qu'elle apperçoit Flavius qui la joint. —
Arrête ! que veux-tu ? lâche, n'aproche point. —
Ah ! *je me rends*, dit-il, *à tes vertus ſublimes.*
Souffre qu'à tes côtés je répare mes crimes.
Flavius défendra juſqu'au dernier moment
Nos Dieux, la liberté, tes jours & ton Amant. —
Ton repentir me plaît ; vien, dit-elle. A ma vue
Comme un trait auſſi-tôt Thuſnelde eſt diſparue ;
Sa main des ennemis montrait les étendarts,
Aux Soldats qu'entraînaient ſa voix & ſes regards :
Soudain elle s'élance ; & le plus intrépide
Ne ſuit qu'avec effort ſon courage rapide.
Peut-être ſon grand cœur a déja triomphé ;
Du feu qui l'animait tout était échauffé.

ADELINDE.

Inſenſible aux grandeurs que Rome lui prodigue,
Pour m'en ravir le fruit, mon fils même ſe ligue !
Ma fille ! Flavius ! ... Dieux ! voilà de vos coups.
Vous rendez tous les cœurs barbares comme vous.

GISELLE.

O vous, dont tôt ou tard les vengeances éclatent,
Grands Dieux ! ſongez à moi, j'ai des fils qui combatent !

Ah! de quelles clameurs retentiſſent ces lieux?

(*On voit paſſer quelques Romains*)

L'OFFICIER.

Quel tumulte confus! qu'annonce-t-il, ô Dieux?
Eſt-ce notre défaite? eſt-ce notre victoire?
Ah! j'ai part à la honte & non pas à la gloire!

SCENE VII.

LE CHEF DES CATES *ſuivi des ſiens*, ADELINDE, GISELLE, L'OFFICIER.

A l'aſpect des Cates, les Chéruſques qui accompagnent Adelinde & qui ſont au fond du Théâtre, s'avancent ſur le devant du côté où ſe trouve leur Officier.

LE CHEF DES CATES *à ſa Troupe, qui arrive en déſordre.*

De nos fiers ennemis l'eſpoir eſt confondu.
Hâtez-vous & courez ſur le reſte éperdu
De ces Eſclaves prêts à devenir nos maîtres.

(*en apercevant les Chéruſques.*)

Mais que vois-je? frapez, exterminez ces traîtres.

GISELLE *en ſe jettant au-devant des Cates.*

Vos bras ne ſont-ils point aſſez enſanglantés?
Suſpendez vos fureurs, ô Cates, arrêtez.
Punir des Citoyens, vous, étrangers! vos titres
Sont d'être leurs vengeurs, & non pas leurs arbitres.

LE CHEF DES CATES.

Soldats, ne frappez point, vous êtes des héros.

Tout traître doit périr par la main des bourreaux.
Qu'on les ſaiſiſſent tous ; que tous chargés de chaînes,
Atendent du vainqueur les vengeances prochaines.

ADELINDE *tandis qu'on enchaîne l'Officier & ſes Soldats.*

Tu fais charger leurs mains de fers injurieux.
Eh ! qu'aurait fait de plus Varus victorieux ?

LE CHEF DES CATES.

Malheureuſe, voilà celui que tu regretes.
Cache mieux les tranſports de tes fureurs ſecretes.
Quoi ! tu ne trembles pas !
(*Sigiſmond paraît porté par des Soldats.*)
Voi ton fils expirant.
Ton cœur à cet aſpect eſt-il indifférent ?

SCENE VIII.

SIGISMOND *mortellement bleſſé*, ADELINDE, LE CHEF DES CATES, L'OFFICIER CHÉRUSQUE *enchaîné.*

ADELINDE.

SIGISMOND, ah ! mon fils, toi, la triſte victime.....

SIGISMOND.

Je t'ai trop obéi, ma mort eſt légitime.

ADELINDE.

Si ton obéiſſance eut ſecondé mes ſoins,
De ta perte mes yeux ſeraient-ils les témoins ?
Tu meurs ; tu ſerais Roi.

SIGISMOND.

C'eſt un crime de l'être ;
Quand le Ciel pour régner ne nous a pas fait naître.
Je meurs pour ma patrie. Heureux ſi par ma mort,
Je garantis vos jours d'un plus funeſte ſort !

(On entend des cris de joie & le bruit des trompettes.

Arminius s'avance ; & du moins mon oreille
Entend de ſon triomphe annoncer la merveille.
Les Dieux, dont je me ſuis atiré le couroux,
Raviſſent à mes yeux un ſpectacle ſi doux.

ADELINDE

O mon fils ! . . . il expire.

(On emporte Sigiſmond ; & le bruit des trompettes & les cris de VICTOIRE *recommencent.*

O ſons pour moi terribles !
Ah ! qui me vengera de ces vainqueurs horribles !

SCENE IX.

ARMINIUS *précédé de pluſieurs Officiers qui portent l'armure de Varus, & les aigles priſes ſur les Romains.* LE CHEF DES CHAUQUES, LE CHEF DES BRUCTERES, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARMINIUS.

DIEUX ! votre Peuple eſt libre & n'eſt plus avili.
L'eſpoir qu'il a conçu, vous l'avez accompli.
Ecartez à jamais loin de la Germanie
Tous les maux qu'après ſoi traîne la tyrannie.
Vous avez dans leur ſang éteint ſes défenſeurs ;
Nous ne gémiſſons plus ſous de fiers opreſſeurs.

A ces chênes ſacrés atachons leur dépouille ;
Ils la purifiront de l'horreur qui la ſouille.
(en montrant l'armure de Varus.)
Celui dont cette armure enivrait la fierté,
Oſa s'en revêtir contre la liberté.
(en regardant les aigles.)
Aigles fieres jadis, maintenant abatues,
Demeurez & rampez aux pieds de ces Statues ;
Que votre chûte aprenne à la poſtérité
Ce que peut la valeur & la fidélité.
O vous, qui n'êtes plus ; Héros, que la victoire
Et la mort ont couverts d'une immortelle gloire,
C'eſt au Ciel à payer tant d'exploits fructueux ;
La terre a maintenant moins d'hommes vertueux.
L'adverſité s'étend ſur un jour ſi proſpere ;
Moi, la Patrie, & Vous, nous perdons tous un pere.
Ce Prince Citoyen, Ségiſmar eſt tombé.
Sa vertu, ſa vieilleſſe, ont enfin ſuccombé
Sous les coups d'une main jeune & non plus vaillante,
Que n'a pu repouſſer la ſienne défaillante. —
Mais ceſſons de gémir ; ſuſpendons nos douleurs,
Je crois ouir ſa voix qui condamne nos pleurs :
Ses mânes ſatisfaits veillent ſur nos cabanes.
Rome n'a plus ici d'admirateurs profanes.
Nous triomphons... mais toi qui nous fais triompher,
Dont le courage mâle a ſu tout échauffer,
Pourquoi ne viens-tu pas, illuſtre & digne femme,
Recevoir le tribut qu'on doit à ta grande ame !
Je vous vois interdits... Ah ! parlez, quel malheur...

LE CHEF DES BRUCTERES *en s'aprochant d'Arminius.*

Contre nos ennemis on dit que ſa valeur,

Qui s'eſt trop obſtinée au ſoin de les pourſuivre,
L'a miſe dans les fers, dont elle nous délivre.

ARMINIUS.

Thuſnelde priſonniere! ah! nous n'avons rien fait.
Hâtons-nois d'achever un triomphe imparfait.
Retournons au combat, ou plutôt à la gloire
D'une plus importante & plus prompte victoire.
Courons ſauver Thuſnelde....

(Arminius fait quelques pas, & les autres ſont un mouvement pour le ſuivre.)

SCENE X.

FLAVIUS, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARRÊTE, Arminius.
Je ſuis digne de toi; reconnais Flavius.
Aux derniers des Romains j'ai fait rendre les armes.
J'ai fait plus; de l'amour j'ai ſu vaincre les charmes;
J'étais dans l'eſclavage & je viens d'en ſortir.
Ren-moi ton amitié due à mon repentir.
Séduit par la tendreſſe, & trompé par la ruſe....

ARMINIUS.

Va, ton Chef te pardonne, & ton frere t'excuſe.
Mais Thuſnelde.... ſui-moi.

FLAVIUS.

Les Dieux, mon Général,
Qui viennent de confondre un ennemi fatal,
Mais qui voulaient te faire acheter la victoire,

Ne te la vendent pas si cher que tu peux croire.
Deux Escadrons, trois fois prêts à nous accabler,
Sous nos traits à la fin forcés de reculer,
Avec eux en fuyant entraînaient une proie,
Qui dans leur désespoir eut mêlé trop de joie.
Je les ai poursuivis; & mon heureux destin,
En reprenant sur eux un si riche butin,
Acheve ton bonheur, & comble leur ruine.

SCENE XI ET DERNIERE.

THUSNELDE *en habit de guerrier*; LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

FLAVIUS *qui s'avance vers Thusnelde, qu'il prend par la main.*

APROCHEZ, paraissez, belle & jeune Héroïne.
(*à Arminius*)
Reçoi des mains d'un frere ardent à te servir,
Cet objet vertueux qu'il voulait te ravir.

THUSNELDE.

Il sauve ton Épouse, as-tu sauvé ma Mere?

ARMINIUS.

Elle est libre; & sa vie en ce moment m'est chere.

ADELINDE.

J'ai la tienne en horreur.

ARMINIUS.

Pren un cœur Citoyen;
Qu'il soit l'ami du Peuple, & je serai le tien.

ADELINDE.

Que ce Peuple aveuglé qu'entraîne ta furie,

Reſte dans ſa miſere & dans ſa barbarie ;
De ſa férocité que les ſombres accès
Renouvellent ta rage, admirent tes ſuccès ;
Avec ſon propre ſang qu'il cimente ta gloire ;
Qu'il célébre ton nom ; qu'il ſouille ma mémoire ;
Qu'il me traite en eſclave, en Germaine ſans foi :
Va , je ſuis plus fidéle & plus libre que toi.
Mon cœur chez les Romains n'a pas puiſé leurs vices ;
Je ne leur ai jamais conſacré mes ſervices ;
Je ne les ai pas vus envers moi généreux
Pour mépriſer leurs dons & les tourner contre eux.
Tu rougis.

ARMINIUS.

Ce n'eſt pas de tes vaines injures.
Mais tu bleſſes ce Peuple; entens-tu ſes murmures ?
Tremble que ſon couroux ....

ADELINDE.

Qu'il ſe hâte, il eſt tems.
Qu'il prononce l'Arrêt de ma mort que j'attends.
Que ma grace par toi ne me ſoit pas offerte ;
Ah ! je l'accepterais pour conſpirer ta perte.

THUSNELDE.

O Peuple, ô mon époux, pardonnez aux tranſports
D'un moment de fureur que ſuivront les remords.

ADELINDE.

Des remords ! moi ! de ſang ſi ta gloire aſſouvie
Aux vertus de ton ſexe eſt encore aſſervie,
C'eſt à toi d'en ſentir & la honte & l'horreur.
Oſes-tu demander grace pour ma fureur,
Quand la tienne feignant d'être en pitié changée ;
Comble le déſeſpoir où tu me vois plongée.

THUSNELDE.

Ah ! ma mere....

ADELINDE.

Ta mere ... ô Ciel ! ... tu n'en as plus.
Oublie un nom, des nœuds qui te ſont ſuperflus ;
Ton cœur n'en a jamais, dans ſon indépendance,
Connu la ſainteté, les droits ni la puiſſance.
J'avais des partiſans & de nombreux amis ;
Grace à ta grandeur d'ame, ils ſont mes ennemis.
Elle a ravi le jour & le trône à ton frere ;
Tu l'as ſéduit ... crois-tu ſéduire auſſi ta mere ?
Enflâme, entraîne encor par un charme fatal
De tes fiers Citoyens l'héroïſme brutal ;
Continue, en marchant ſur de ſi nobles traces,
A mériter le cœur qui cauſe mes diſgraces.
Tous les deux contre moi reſtez toujours unis.
Tu veux qu'on me pardonne ; — & moi, je te punis.

(Elle ſe tue, Thuſnelde jette un grand cri, & la toile ſe baiſſe.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



PERSONNAGES

De la Tragédie Allemande.

ARMINIUS, *Duc ou Géneral des Chérusques.*

SIGISMAR, *Pere d'Arminius.*

FLAVIUS, *Frere d'Arminius.*

SEGESTE, *Prince Chérusque.*

SIGISMOND, *fils de Ségeste, Prêtre d'Auguste.*

UN PRINCE DES CHAUQUES.

UN PRINCE DES CATES.

VARUS, *Préteur en Germanie.*

MARCUS, *jeune Romain.*

ADELAIDE, *Mere d'Arminius.*

THUSNELDE, *fille de Ségeste, fiancée à Arminius.*

La Scene est dans un bois sacré où l'on voit les Statues de Thuiskon & Mannus.

TRADUCTION LITTÉRALE
DU PREMIER ACTE
DE
L'ARMINIUS ALLEMAND.

SCENE PREMIERE.

ARMINIUS, SIGISMAR.

SIGISMAR. Eh bien, Arminius, écoute-moi, il eſt temps que tu ſois atentif, & que tu ſaches pourquoi ton pere t'a conduit dans ce bois. S'il eſt vrai, mon fils, que tu aies du courage & que tu veuilles le ſignaler par de belles actions, apren ton devoir de ces Statues; que ton ame s'éleve à la vertu de ces héros. Voici la Statue de Thuiskon, là le monument de Mannus; c'eſt en eux que le courage germain a commencé à s'illuſtrer, nous tenons d'eux notre grandeur, notre fidélité, notre gloire; ils nous ont tranſmis ce noble penchant, qui nous fait fuir la fauſſeté & haïr la moleſſe, qui ne connaît pas de loix & qui pratique cependant la vertu. Ce ſont eux à qui nous devons l'amour de la liberté & l'horreur de l'eſclavage. Ton peuple vient de te metre au rang de ces héros; il t'a choiſi pour Général. Je me ſens encore capable de combatre à tes côtés. La Chéruſquie, tu le vois, fait cas de ta bravoùre; rempli le devoir qu'elle vient de t'impoſer; ren toi digne d'un ſi grand choix. Pren garde à deux choſes; il faut défendre ton Peuple contre l'ennemi & contre les vices. J'ai vu ce Peuple vertueux; les Dieux ſeuls ſavent ce qu'il va devenir. Rome qui veut par-tout dominer, corromt nos Princes à

force d'argent;elle leur aprend à eſtimer l'or & à aimer les plaiſirs. L'innocence & la ſimplicité, qui ſeules ont rendu nos peres heureux & grands, l'une eſt perſécutée, l'autre tournée en ridicule: ſoyons fideles à nos peres, en écartant les vices, dont on veut infecter leurs enfans. Il viendra un autre Peuple après nous; & ſi la ſervitude l'acable, qui acuſera-t-il? il maudira notre indolence. Songe, Arminius, ſonge à ta poſtérité, ſers lui d'exemple; qu'elle ne puiſſe pas te reprocher de l'avoir trahie.

Arminius. O mon pere, que j'ai rougi de fois à l'aſpect de ces Héros; leur gloire a ſouvent troublé mon ſommeil. Chaque fois que la bouche des Bardes faiſait retentir leurs louanges, la rougeur qui me montait au viſage, faiſait connaître combien je ſentais ma faibleſſe; oui, je ſuis trop faible pour ateindre à leur gloire; & cependant je brûle de les égaler.

Sigismar. Tu le peux; aie toujours leur vertu devant les yeux; ſonge à leur courage, à leur fermeté, à cette droiture de mœurs ſans tâche, à cette fidélité qui veille ſans ceſſe pour le ſalut des Citoyens, à ces cœurs qui ne ſe croyaient heureux qu'en faiſant le bonheur des autres. Choiſi maintenant les actions que ces héros feraient à ta place.

Arminius. Eh bien, me voilà aſſez inſtruit; mon choix eſt fait. Je m'éveille, mon pere, & je vois mon devoir. Eſt-il poſſible que mòn cœur enflammé du déſir de la gloire, en ait méconnu juſqu'ici la véritable route! Follement courageux, je combatais pour combatre; je prêtais mon bras au peuple qui nous oprime; c'eſt pour ſon intérêt ſeul que j'ai manié juſqu'ici l'épée; ah! qu'il eût mieux valu tremper mon poignet dans ſon ſang. Ces grands hommes auraient-ils agi autrement? Le bras de Thuiskon,

le courage de Mannus ſe repoſeraient-ils, & ſouffriraient-ils que cette Rome ſi fiere nous imposât impunément des Loix? ah! s'ils pouvaient ſortir de leur tombe qui renferme tant de vaillance... mais que fais-je? j'atends qu'un mort ſe ranime. Ne ſerais-je brave que pour Rome, & lâche pour mes Citoyens, tandis que ce fier ennemi, comme s'il nous eût déjà vaincu, eſt campé dans une parfaite ſécurité au milieu de nos champs; qu'il croit nous aſſujétir comme le reſte du monde; qu'il oſe s'ériger en Juge, quand il s'éleve entre nous quelque diſcuſſion; que ſa trahiſon & ſa ruſe nous extorquent des ôtages, & qu'il ſemble ne laiſſer repoſer ſes armes, que pour mieux nous marquer ſon mépris.

SIGISMAR. Ajoute encore, lorſqu'il compte, en affaibliſſant en nous l'amour de la liberté, nous acoutumer à ſes vices, nous faire aimer la volupté, pour éteindre en nous le courage, qui le met continuellement en alarme. Eveillez-vous, Héros des anciens temps, levez-vous, vivez & ſoutenez votre Peuple.

ARMINIUS. Vivez, ou inſpirez-nous comment il faut combatre... je ſens renaître en moi leur antique courage; mes yeux pétillent de ce feu qui les animait, qui effrayait leurs ennemis & que le Romain doit craindre. Voici encore un bras, qui ſait porter des coups aſſurés. Pourquoi ſolliciter en vain le ſecours des morts, puiſque le glaive, ſi nous ſommes Germains, peut nous ſauver!

SIGISMAR. J'entens ſortir de ta bouche ce que le courage de nos peres leur inſpirait. Vien, Arminius; tu es digne de venger l'afront fait à la Germanie. Embraſſe-moi; laiſſe un libre cours au plaiſir que je ſens. C'eſt dans ce moment que mon cœur jouit des ſoins que j'ai pris

pour t'élever. Ils n'ont pas été inutiles. Sois le ſoutien de ton pere; ſois l'apui de ton Peuple. La vieilleſſe me rend faible; je ſens encore une ardeur qui me trompe; mon courage me reſte, & je n'ai plus de force. Jeune homme, j'étais libre; vieillard, ſerais-je eſclave? Notre ennemi oſe nous braver, juſqu'à citer nos Princes mêmes à ſon Tribunal.

ARMINIUS. Et mon pere, ira-t-il...

SIGISMAR. Non, je n'ai pas vécu ſi long-tems, pour que la poſtérité diſe: le Prince Sigiſmar a ſervi Rome ſur la fin de ſes jours. Irais-je courbé, comme ſi je l'étais par la peur, paraître dans le camp de Varus? Me tiendrai-je debout devant mon ennemi, comme s'il était mon Seigneur? Et lorſque tout autour de moi, je verrais briller au milieu des faiſceaux odieux la hâche meurtriere, ſuis-je fait pour trembler devant un Préteur? Je ne ſuis pas le ſeul, qui ſe croit trop grand, pour s'abaiſer devant lui; n'as-tu pas vu toi-même le couroux qui animait tous les cœurs, lorſque l'Envoyé de Varus vint pour nous citer devant ſon Tribunal; ce Peuple qui ne s'était aſſemblé qu'à la priere de Varus, ne vit qu'avec horreur cette priere changée en ordre. Le Chéruſque a ſenti de plus près l'afront; c'eſt cet afront qui t'a fait nommer Général, & qui a réuni avec nous les Chauques & les Cates. Il excita la colere de tous ceux qui en furent les témoins. Ton Peuple fut mis à la tête de la confédération. La perte des Romains ne dépend plus que de ton courage; & ce même jour, ſi le deſtin ne nous afaiblit, nous verra inſultés, reveillés, armés & vengés.

ARMINIUS. Sûrement, mon pere, ce ſont nos Dieux qui aveuglent l'eſprit de Varus & qui vont nous

procurer la liberté; allons, ne ſoyons point endormis; que ce ſoit pour ſa perte, qu'il ait invité ici l'élite de tant de nations!

SIGISMAR. Mon fils, il n'y a que la prudence qui puiſſe bien guider notre bras; un courage féroce ſe nuit ſouvent à ſoi-même. Mon conſeil doit donner de la vigueur à ton bras, ton bras à mon conſeil; ſi la force me manque, j'ai de l'expérience. Ton frere vient. Ah! Dieux, faites briller dans tous les yeux ce fier courage ou ce noble couroux, qui me charme dans Arminius.

SCENE II

SIGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS.

FLAVIUS. Mon pere, il eſt tard; d'où vient qu'on ne ſe prépare pas pour aller au camp de Varus?

SIGISMAR. Mon fils, es-tu Germain?

FLAVIUS. Pourquoi cette demande? ne ſuis-je pas ton ſang? que puis-je dire de plus?

SIGISMAR. La réponſe eſt aiſée; parle, que te dit ton cœur?

FLAVIUS. Mon pere, je ſuis Germain, & cependant je ne hais pas Rome.

SIGISMAR. Qui ne hait pas Rome, ne ſait pas aimer les Germains. Pourquoi partager ton cœur? tu ne peux être fidele que par un dévouement entier, ſois tout Romain ou tout Chéruſque; choiſi.

FLAVIUS. Il eſt donc impoſſible de les réunir; & nous n'irons pas aujourd'hui au camp de Varus?

Sigismar. Mon fils, j'ai vécu du temps de Céſar, devant qui toute la terre & Rome même a tremblé ; c'était là un tout autre Héros que ces ames lâches, qui ne ſont nées que pour tourmenter l'Univers par leur avarice ; qui fieres de leurs victoires remportées par des mains étrangeres, ſe repoſent dans une volupté honteuſe; qui ne ſe laiſſent point toucher par une noble ambition, & qu'une ſoif démeſurée des richeſſes peut ſeule tirer du repos. Mais Céſar & ſa gloire ont pu porter l'effroi dans le reſte du monde ; non pas ici ; il avait aſſez de force pour nous vaincre, & non pour nous intimider. Jamais ſes menaces n'ont fait plier Arioviſte ; jamais il ne s'eſt avili, en ſe courbant devant la puiſſance de Céſar, qui l'invita vainement de venir auprès de ſa perſonne. Céſar s'eſt entendu dire ce qu'entend maintenant Varus : non, diſait Arioviſte, ſi j'avais envie de voir Céſar, je ne ſerais pas trop fier pour l'aller trouver ; Céſar peut faire de même, ſi Céſar me demande.

Flavius. Rien n'eſt pourtant plus aiſé que d'acorder à Varus ce léger ſervice.

Sigismar. Un léger ſervice devient péſant, s'il ataque l'honneur.

Flavius. Qui ſait ſi l'intention de Varus eſt de nous faire une inſulte.

Sigismar. Un Prince libre ne doit-il pas avoir honte d'obéir ? & dois-je recevoir la loi de Juges étrangers?

Flavius. Nous demeurerons libres, quand bien même Rome nous prêterait ſes loix.

Sigismar. Qui reçoit les loix de Rome, devient ſon eſclave.

Flavius. Rome nous inſtruit dans les arts & dans

les ſciences, elle dompte les mœurs féroces.

Sigismar. Rome chaſſe l'innocence de nos bienheureuſes cabanes.

Flavius. J'ai vu Rome, & j'en ai bonne opinion.

Sigismar. Je ne l'ai point vue, & je la connais mieux que toi.

Flavius. Tu rejetes donc les arts, qui cependant rendent les Peuples heureux.

Sigismar. Maudit ſoit le génie, s'il eſt l'apui du vice! Mon fils, le Ciel donne du génie à l'homme, comme un moyen pour parvenir au bonheur; c'eſt une faveur céleſte, dont l'eſprit humain a détourné le véritable but; ce qui lui eſt donné pour ſervir à ſa félicité, ne fait qu'augmenter ſes beſoins. A peine le poli des arts a-t-il fait diſparaître la dureté des mœurs, que le cœur, enclin au plaiſir, toujours ingénieux à ſe le procurer, amateur du luxe & des richeſſes, oubliant le bonheur d'autrui & ne ſongeant qu'au ſien propre, s'amolit, au point que l'intérêt l'emporte ſur la fidélité due à la patrie, & une oiſiveté lâche ſur l'amour actif de la gloire. Tout courage, toute vigueur s'anéantit, & ce qui s'eſt élevé par les arts, tombe en ruine par les arts mêmes. Voilà le point de vue ſous lequel tu dois, mon fils, enviſager Rome, & c'eſt le ſeul qui puiſſe t'être avantageux.

Flavius. Tu veux donc que le Germain habite éternellement de pauvres cabanes?

Sigismar. J'aime mieux être libre dans ces cabanes que ſervir dans des palais.

Flavius. Je ſuis outré que Rome me traite de barbare.

SIGISMAR. Tu es assez policé, si tu sais faire la guerre.

FLAVIUS. Rome m'aprendra mieux à la faire.

SIGISMAR. Tu te trompes; il est vrai que son génie augmentera le nombre de tes armes; mais sa volupté affaiblit le bras qui s'en sert; & qu'est-ce que la science dans la guerre, sans la vigueur & le courage?

FLAVIUS. De quelle utilité est mon courage, si personne n'en parle,

SIGISMAR. Tu comptes donc pour rien d'être honoré de ton Peuple?

FLAVIUS. Si je sais acquérir de sublimes sciences, je serai bientôt renommé par tout l'Univers.

SIGISMAR. Et s'il ne te regarde que comme un lâche & un efféminé?

FLAVIUS. Rome ne m'écartera jamais de la route que me trace ma bravoure & mon courage; je fuirai ses vices; je ne me livrerai qu'à ses arts.

SIGISMAR. Tu comptes trop sur toi-même. Qui écoute des Maîtres corrompus, s'expose au danger.

FLAVIUS. Eprouve-moi, mon pere, & tu verras si je suis lâche,

SIGISMAR. Eh bien, réfléchi donc à quoi tu t'obliges. Il est impossible que tu sois en même temps héros & esclave; si tu es courageux, il faut délivrer ton Peuple; c'est en servant Rome qu'elle te regardera avec mépris; épouvante-là si tu veux qu'elle t'admire; si tu cherches la gloire, elle sera ton partage. Condui bien tes actions, & laisse le soin de ta réputation au Peuple. Moi-même je suis plein d'espoir. Je compte que ma gloire s'agrandira après

ma mort, quoique la fermeté de mon eſprit qui n'eſtime que la vertu, s'opoſe à la moleſſe étrangere. Je m'en vais affermir ce Peuple Germain dans ſon courage. Arminius, fai voir aujourd'hui la nobleſſe de ton cœur, ſois l'ennemi des Romains, & tu verras qui de Flavius ou de toi acquerra plus de gloire.

SCENE III.

ARMINIUS FLAVIUS.

ARMINIUS. Voilà donc quel fruit Flavius a retiré du ſéjour de Rome. Son cœur généreux ne connaît plus ſon devoir. Il quite la vertu, dont il faiſait tant de cas autrefois, & ſe livre au génie de Rome, qui lui aprend à devenir infidéle. Le nom que Rome t'a offert & qui eſt ſi doux à tes oreilles, ne l'as-tu donc accepté que pour que ton brás pût ſans remords combatre tes Citoyens? N'as-tu quité ton nom Germain, que par la crainte qu'il ne manifeſtât ta trahiſon envers ton propre Peuple? J'ai reçu comme toi des leçons de Rome; j'ai vu ſes jeux. Autant de fois que quelque animal féroce que l'on animait au combat, courait dans l'arene; chaque fois qu'un couple bouillant de Gladiateurs, ſe trouvait ſur le terrein aplani, & que ſur des chars légers la courſe des chevaux entraînait la troupe d'une jeuneſſe vive au but victorieux; m'as-tu vu jamais indifférent à ces plaiſirs? Mais que le ciel ne permette jamais, lorſque mon devoir exige le ſacrifice de mon ſang, que je trahiſſe l'intérêt de mon Peuple par amour pour la pompe de vains jeux.

FLAVIUS. Ah! Arminius ne tourmente pas l'ame de ton frere. Quand la Germanie déclarera la guerre à

Rome, je ſaurai faire mon devoir. Cependant puis-je tout-à-coup m'arracher à mon penchant ? Rome n'a-t-elle pas auſſi le droit de me regarder comme un de ſes enfans, tant que notre main eſt ornée de cet anneau qui doit nous rappeller que nous ſommes au nombre de ſes Citoyens & de ſes Chevaliers ?

ARMINIUS. Garde-toi de me parler de cette vaine faveur ; crois-tu que je penſe avec plaiſir à ma ſervitude. C'eſt la liberté qui m'annoblit & non un pays étranger. Je jure dans ce bois, ſoyez en témoin, ô Dieux ! je jure de garder ce ſigne de ma honte, juſqu'à ce que j'aie délivré par le fer mon Peuple de l'eſclavage, & moi-même du titre de Citoyen de Rome ; & que victorieux, j'aporte à vos pieds, avec mon anneau, tous ceux des Romains que j'aurai abatus !

FLAVIUS. Tu ne ſonges pas que Varus a des Otages.

ARMINIUS. Tu veux parler de Thuſnelde, que le vil Ségeſte a livrée aux Romains, Ségeſte qui vient d'éfacer la gloire qu'il s'était acquiſe dans ſa jeuneſſe. Ah! le traître a confié aux ennemis comme gage de notre ſervitude, cette même Thuſnelde, qu'il m'a promiſe en mariage. Mais pourvu que les Dieux ne s'opoſent pas à mon courage, j'arracherai aujourd'hui Thuſnelde de leurs mains; je la reverrai ; ſi non, j'en punirai celui qui l'a trahie. Vien, ſerais-tu ſeul lent à combatre pour la Patrie, quand tous les Citoyens ſe hâtent de prendre les armes ?

FLAVIUS. Qui vois-je arriver ? c'eſt Marcus. Soufre, mon frere, que je ſatisfaſſe encore une fois à l'amitié.

ARMINIUS. Fai ce que tu voudras ; mais crain que le temps de la gloire ne s'écoule pour toi.

SCENE

SCENE IV.

MARCUS, FLAVIUS.

MARCUS. C'eſt toi, Flavius. Je me ſuis écarté du chemin pour voir ce bois, & je t'y rencontre. Ah! quel bonheur me procure ma curioſité!

FLAVIUS. Vien, cher Romain; tout mon ſang bouillonne; mon cœur palpite; ta vue reveille en moi l'idée de Rome & de tous ſes plaiſirs, que j'ai quittés avec regret. Ah! votre ſociété, l'eſprit qui regne dans vos diſcours, vos jeux, la magnificence de vos repas, cruel ſouvenir! qui change à mes yeux ces contrées en de véritables déſerts. Comment as-tu pu t'arracher aux agrémens de cette ſuperbe Ville, & t'exiler dans un pays qui ne préſente que des forêts, où l'on découvre à peine quelques cabanes? A qui dois-je le bonheur de te voir?

MARCUS. Je viens de chez Varus. Embraſſons-nous d'abord; & demande-moi après ce que tu voudras; ton ami te répondra.

FLAVIUS. De chez Varus! ah! mon cher ami, garde-toi de m'embraſſer. Je ſuis peut-être ton ennemi, & obligé à te haïr.

MARCUS. Tes craintes ſont mal fondées; quitte cette inquiétude; car notre bonté ne vous permet pas d'être nos ennemis.

FLAVIUS. Ah! pardonne, ma crainte eſt trop bien fondée; Rome aime la paix; elle eſt prête de nous aimer. Mais, helas! le cœur de mon pere ne ſent pas votre générosité. Il regarde comme un devoir de vous être contraire; il aime la liberté, & ſon ame eſt pleine de

ſouci. Il craint que la haine & la ruſe n'empruntent l'apparence de la généroſité. Il eſt ennemi des arts, parce que le génie & le vice lui paraiſſent trop ſouvent liés. Rien ne peut rompre ſa réſolution, ni votre douceur, ni vos bienfaits, ni vos promeſſes, ni tout ce que vous pouvez tenter.

MARCUS. S'il a été inflexible juſqu'aujourd'hui, il va ceſſer de l'être. Il n'y a maintenant que deux choſes à votre choix. L'effort & la réſolution généreuſe de Varus doivent produire en vous de la reconnaiſſance ou de l'ingratitude. Si vous ne vous rendez pas dans ſon camp, il vous confiera ſa perſonne ; il viendra trouver vos Chefs ; on doit déjà avoir ramené vos Otages. Sigiſmond eſt décoré du titre de grand ſacrificateur. Varus a fait des préſens magnifiques à Thuſnelde.

FLAVIUS. Thuſnelde revient ?

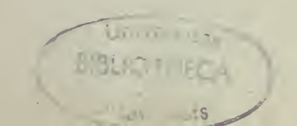
MARCUS. Quelle ardeur me font apercevoir dans ton ame, ton regard plein de trouble & ce viſage qu'une rougeur ſubite a ſaiſi.

FLAVIUS. Eſt-il poſſible ! mon regard t'a-t-il annoncé mon tourment. Eh bien ! c'eſt donc en vain que je t'ai caché juſqu'ici le feu qui me brûle ; mon œil m'a trahi, ma bouche t'en fait l'aveu. Mais ce n'eſt pas une flâme Germaine que Thuſnelde a allumée en moi ; ce n'eſt pas une flâme que mon courage puiſſe éteindre, qui me laiſſe maître de moi-même, qui ne dérange point mes occupations, qui ne nuit pas à mon devoir, qui muette dans les regards, incapable de ſoupirs, ſe fait uniquement entendre par une déclaration froide. J'aime avec toute l'ardeur dont j'ai vu que les cœurs étaient ſuſceptibles à Rome; mon feu me domine, il m'ordonne ce que je dois éviter ; il m'entraîne ; je ne fais qu'obéir & ſouffrir, & pour comble

de tourment, celle que j'adore, eſt promiſe à mon frere.

MARCUS encourage Flavius à ſe livrer à ſon amour, en lui diſant que ſi les hommes n'avaient pas de faibleſſe, ils ſe croiraient des Dieux; & qu'il faut qu'ils ſentent qu'ils ſont hommes. Flavius répond qu'il ne le ſent que trop par les autres paſſions dont il eſt quelquefois agité, telles que la colere, la joie, la triſteſſe, l'ambition, la honte, &c. Il dit enſuite à Marcus de venir avec lui & de déclarer le ſujet de ſa commiſſion; il eſpere que la douceur des Romains gagnera ſa patrie, & qu'il n'aura pas le tourment de devenir traître ou à ſon Pays, ou à Rome. Telle eſt la fin premier Acte de l'Arminius Allemand.

FIN.







La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due



